

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 2

Contributions à l'étude de la
romanité orientale
Voyageurs et réalités sud-est
européennes
Histoire des idées et des mentalités

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior «ROMPRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger. En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste ou chez votre facteur.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

M BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*, ALEXANDRU DUȚU-*rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

SOMMAIRE

Contributions à l'étude de la romanité orientale

- AURELIAN PETRE, Eléments de romanisation dans la nécropole de Béroé 215
 II. MIHĂESCU, La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe, V 227

Études byzantines

- J. DARROUZÈS (Paris), Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIV^e siècle 241

Voyageurs et réalités sud-est européennes

- SONIA P. ANDERSON (London), Paul Ryeaut and his Journey from Constantinople to Vienna in 1665—1666 251
 PAUL CERNOVODEANU, Contributions to Lord Paget's Journey in Wallachia and Transylvania (1702) 275

Histoire des idées et des mentalités

- CONSTANTIN NOICA, La signification historique de l'œuvre de Théophile Corydalée 285
 ALEXANDRU DUȚU, Les livres de délectation dans la culture roumaine 307

Histoire des langues

- E. MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate, II 327

Notes brèves

- Aux origines du régime phanariote en Valachie et Moldavie (*Andrei Pipitid*) 353

Chronique

- DAN SIMONESCU, Symposiums dédiés aux relations littéraires yougoslavo-roumaines 357

Comptes rendus

- PETAR SKOK, Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (*H. Mihăescu*);
 GÜNTER WEISS, Johannes Kantakuzenos — Aristocrat, Staatsmann, Kaiser und
 Monch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert (*Tudor*)

<i>Teoteoi</i> ; Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV (<i>II. Mihăescu</i>); JACOBI CHII PALAEOLOGI, Catechesis christiana dierum duodecim (<i>Andrei Pippidi</i>); Ἐκατονταετηρὶς ἐνώσεως Ἑπτανήσου. Πρακτικὰ τρίτου Πανιονίου Συνεδρίου (<i>Gh. Cronf</i>); GEORGE G. ARNAKIS & WAYNE S. VUCINICII, The Near East in Modern Times (<i>C. Papacostea-Danielopolu & C. Iordan-Sima</i>); ROMULUS VULCĂNESCU, Măștile populare (<i>Cornelia Belcin</i>)	359
<i>Notices bibliographiques</i>	379
<i>Livres reçus</i>	405

ÉLÉMENTS DE ROMANISATION DANS LA NÉCROPOLE DE BÉROÉ

I^{re} PARTIE. LES TOMBES À INCINÉRATION DE TYPE « BRANDGRÜBENGRÄBER »

AURELIAN PETRE

Les fouilles de sauvegarde effectuées dans la zone de l'antique Béroé¹ (Piatra Frecăței, dépt. de Tulcea — fig. 1) ont mis au jour de riches vestiges archéologiques, parmi lesquels les plus importants sont ceux de la nécropole antique. On a exploré jusqu'à présent 1139 tombes, datées des II^e — VII^e siècles et IX^e — XII^e siècles de n.è.² Bien que les recherches archéologiques de la nécropole ne soient pas encore épuisées, celle-ci s'avère, par le grand nombre des tombes, aussi bien que par sa durée chronologique, comme la plus importante non seulement du territoire roumain, mais de tout l'espace balkano-carpatique³. C'est une nécropole birituelle, où les tombes à inhumation prennent le pas sur celles à incinération jusqu'à en constituer la grande majorité.

¹ La localisation et l'identification du *castrum* de Piatra-Frecăței est due au regretté Const. Moisil — v. *Cetatea Biroe*, BCMI, IV, 1911, pp. 95, sq. Les distances *inter Carsio et Beroe* mentionnées dans la *Tabula Peutingeriana*, VIII, 3, et entre *Cio* et *Biroe*, enregistrée par l'*Itinéraire Antonin*, 224, 5 ont fait l'objet de plusieurs de nos vérifications; les données correspondent aux calculs de Const. Moisil.

² A. Petre, *Săpăturile de la Piatra Frecăței*, *Materiale*, VIII, 1962, p. 565.

³ Pour les territoires au nord du Danube, v. D. Protase, *Riturile funerare la daci și dacoromani*, Bucarest, 1971, p. 108 sq., table II; p. 136, table III; p. 164, table IV. Sur le *limes* de la Dobroudja, à part nos fouilles de Béroé, on a effectué des recherches dans la nécropole de Troesmis, aujourd'hui Isaceea, dépt. de Tulcea, où on n'a découvert que 11 tombes — v. *Materiale*, VII, 1961, p. 298. Bien que partiellement mises au jour, les nécropoles romaines des anciennes colonies grecques sont mieux connues: pour Histria, v. *Materiale*, IV, 1957, p. 29 sq.; pour Tonus, v. V. Barbu, *Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines*, « *Studiu Clasice* », III, 1961, p. 208; pour Callatis, des informations complètes chez C. Ionomu, *Noi morminte paleocreștine la Mangalia*, Pontica, II, 1969, pp. 81 sq.; les autres découvertes de la Dobroudja se composent d'un nombre très réduit de tombes, c'est pourquoi nous renonçons à les citer.

Malgré leur nombre infiniment plus petit (5 sur les 1139 sépultures explorées), les tombes à incinération sont extrêmement intéressantes, puisqu'elles représentent pour l'ancienne province *Moesia Inferior* les seules de ce genre rencontrées dans une nécropole plane appartenant à un centre militaire du *limes* bas-danubien. Les observations enregistrées pendant les fouilles indiquent que les tombes à incinération ont occupé jadis un large espace du terrain réservé aux II^e — VII^e siècles à cet effet, mais qu'elles ont été délimitées par les enterrements ultérieurs, effectués notamment après le IV^e siècle. C'est pourquoi les cinq tombes encore conservées sont un témoignage extrêmement précieux, d'autant plus qu'il y a peu de chances que ce qu'il reste encore à explorer de cette nécropole puisse offrir d'autres découvertes du même type.

Les tombes à incinération de Béroé sont toutes du même type, bien qu'elles se distinguent les unes des autres par certaines particularités. Le principal élément commun réside dans le fait que l'incinération ne se pratiquait pas sur place et que les restes cinéraires étaient (à une seule exception près) déposés ensuite à même le sol, dans une fosse simple. Cette catégorie de tombes à incinération est désignée par la typologie moderne sous le nom de « Brandgrubengräber »⁴. A retenir aussi qu'on ne trouve pas attestées dans la nécropole de Béroé les autres catégories de tombes à incinération mises au jour en Dobroudja. On constate les contours imprécis des tombes à incinération que nous avons découvertes ; elles n'ont été brûlées que très superficiellement, dans des buts de purification et cette opération n'a fait que colorer en *brique* le pourtour de la fosse. Par conséquent, nous avons enregistré la forme des sépultures à partir de la superficie purifiée et de l'extension des dépôts de restes calcinés — os, charbon et cendres. Nous pensons quand même pouvoir en distinguer deux types, à *fosse élipsoïdale* (deux sépultures) et à *fosse ovale*, de grand diamètre (trois sépultures). Généralement, les restes osseux calcinés sont groupés séparément par rapport aux offrandes, bien que la quantité de ces restes et leur degré d'incinération soient différents d'une tombe à l'autre.

Dans deux tombes on a retrouvé des fragments de gros clous en fer, sans trace de brûlure ; au moins pour l'un des tombeaux, leur position indique qu'ils avaient appartenu à une caisse de bois contenant tous les restes et les offrandes déposés dans la tombe. D'autres clous du même type, relevés dans une autre sépulture, portent par contre des traces visibles d'incinération. C'est aussi le cas de quelques clous de tapisserie livrés par la même tombe ; ces-derniers peuvent avoir appartenu à un lit funéraire, déposé et incinéré sur le bûcher.

⁴ A. van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule septentrionale*, Brugge, 1967, pp. 90 — 105.

A une seule exception près, les offrandes sont représentées par des vases entiers, parfois associés à des fragments de vases. La signification rituelle de ces offrandes pourra être entièrement élucidée en ce qui concerne la nécropole de Béroé seulement lorsque les futures recherches auront prouvé que les explications généralement admises pour le rituel romain de cette époque s'appliquent aussi à Piatra-Frecăței. Néanmoins, nous pensons qu'en ce qui concerne les lucernes, leur interprétation traditionnelle — en tant que symbole de la *lux perpetua* — est à adopter sans autre précaution.



Le problème le plus difficile est peut-être celui de la reconstitution de l'aire couverte par les monuments funéraires de ce type dans la zone culturelle englobant la nécropole de Béroé. Au moment de la découverte en 1958 de la première tombe à incinération de Béroé, celle-ci était la seule de ce type mise au jour dans une nécropole plane d'époque romaine en Dobroudja. D'autre part, la présence des fragments de vases de type gète en tant qu'offrande faisait de cette tombe l'unique élément de liaison entre les tombes planes gétiques du III^e siècle av.n.è. et une tombe des II^e — III^e siècles, découverte à Béroé et contenant des objets de facture autochtone⁵.

En 1958 et au cours des années suivantes des monuments funéraires ont été mis au jour, d'une grande signification pour l'histoire des rites et rituels pratiqués dans l'ancienne Mésie inférieure. Parmi ceux-ci il y en a des tombes à incinération, parfois d'un type local, gétique, mais leur rituel est différent de celui constaté dans les tombes de Béroé⁶. D'autre part, et pour toute la zone comprise entre les Balkans et le Bas-Danube, des lacunes assez graves subsistent en ce qui concerne le problème des rites et rituels funéraires de haute époque romaine. Les fouilles effectuées dans les nécropoles de cette époque n'ont pas fait l'objet d'une publication ample et systématique, la recherche comparative ne disposant jusqu'à présent que de quelques études d'information assez générale relative à l'*existence* de ces nécropoles, dont seulement quelques tombes ont

⁵ A. Petre, *Predvaritel'nie svedenija v svrazi s kronologhii moghil'nika v Piatra Frecăței*, Dacia, N.S., VI, 1962, p. 219, ill. n^o 5.

⁶ E. Bujor, G. Simion, *Săpături de salvare de la Isaccea*, Materiale..., VII, 1961, pp. 391 — 399.

été publiées ⁷. Ces lacunes rendent impossible jusqu'à présent l'étude d'ensemble des rites et rituels de toute la région gétique anciennement habitée par les Gètes ⁸. On peut néanmoins espérer que des recherches ultérieures mettront au jour, au moins dans les petits centres du *limes* danubien, des tombes du type attesté à Béroé.

Bien que plutôt synthétiques, les points de vue d'une étude assez récente de D. Srejović à propos des nécropoles du Haut Empire mises au jour en Norique, dans les deux Pannonies, en Dalmatie, en Mésie supérieure et en Macédoine ⁹ s'avèrent bien importants pour notre problème. L'étude de D. Srejović discute les témoignages de plus de 140 nécropoles, parmi lesquelles nous retrouvons le type nommé « Brandgrübengräber » (III^e groupe chez l'auteur cité), se caractérisant par la déposition des restes cinéraires dans la fosse, à même le sol. Toujours d'après les conclusions du savant yougoslave, ce groupe se retrouve dans l'est de la Dalmatie, en Pannonie inférieure, en Mésie et en Macédoine. Ce III^e groupe compte d'autre part cinq types de tombes, dont le plus intéressant en ce qui nous concerne est surtout le type « b », en fosse simple, de forme rectangulaire ou elliptique et contenant les restes du bûcher funéraire.

Toute comparaison plus poussée nous est interdite du fait de l'absence d'un dessin illustrant les rituels propres à ce type « b » du III^e groupe de Srejović. Néanmoins, on peut conclure que le type des tombes à incinération de Béroé se retrouve dans les provinces voisines de l'Empire et qu'il semble aussi s'imposer en tant que signe d'une population romanisée ¹⁰.

⁷ D. Aladžov, *Ausgrabung einer thrakisch-romischen Hügelnekropole in Mericleri*, *Izvestia*, XXVIII, 1965, pp. 96 sq.; V.B. Belov, *La nécropole antique de Svistov*, *Arheologhina*, 1/1965 (Sofia), pp. 35 sq.; L. Botušarova, *Tombeau romain tardif près de Kapitan, Dimlirievo (auc. Alcačevo, arr. Pestera)*, *Izvestia*, XV, 1950, pp. 240 sq.; D. Djonova, *Tombes tumulaires de Vidin (Negovan)*, *Arheologhina*, 3/1962, pp. 30 sq.; L. Getov, *Sépultures tumulaires thraco-romaines de Kazanlak*, *Arheologhina*, 1/1969, pp. 35 sq.; M. Mučev, *Fruhthrakische Hügelnekropole beim Dorf Ravna*, *Izvestia*, XXV, 1962, pp. 135 sq.; D. Ovčarov, *Trako-romski nekropol do Tirovište*, *Arheologhina*, 1/1965, pp. 32 sq.; St. Stańev, *La nécropole au lieu-dit Kaliaka, près de Plevne*, *Arheologhina*, 1/1961, pp. 32 sq.; G. Tontcheva, *Nécropoles romaines des arr. de Tolbuchiu et de Varna*, *Arheologhina*, 1/1962, pp. 55 sq.; V. Vălov, *Nécropoles antiques de la région de Svistov (Vardim)*, *Arheologhina*, 1/1965, pp. 30 sq.; V. Velkov, *Tombeau romain près de Belogradetz*, *Izvestia*, XII, 1937, p. 423 sq.

⁸ Une analyse des sources littéraires grecques et latines met en évidence le fait que, au moins à partir du V^e siècle, les Gètes distincts du point de vue ethnique de l'ensemble des peuples thraces, habitaient l'espace balkano-istropontique. V.A. Petre, *Geți și dacii în izvoarele scrise de la Sofocle la Dio Cassius*, *Pontica*, V (à paraître). Les Gètes ont conservé beaucoup de particularités du rite et rituel funéraire jusque tard, à l'époque romaine, ainsi que nous prouvent les documents archéologiques : v. surtout pour le territoire de la Bulgarie : D. Ovčarov, *op. cit.*, pp. 35 sq., ill. n^o 3; G. Tontcheva, *op. cit.*, p. 56, ill. n^o 6; p. 57, ill. n^o 7 a et b, ainsi que du même auteur, *Fouilles de sondage près de l'élang « Fouzlată »*, (arr. Balchik), *Izvestia*, VIII, 1951, p. 121, ill. n^o 116; V.B. Sultov, *Un ceulre de production céramique nouvellement découvert près du village Hlotnica (dépl. de Veliko Tărnovo)*, *Arheologhina*, 4/1969, p. 19, ill. n^o 10 c. Pour la Dobroudja, v. C. Scorpan, *Prezența și continuitatea gelică în Tomis și Callatis*, *SCIV*, 21, 1970, 1, pp. 75 sq.

⁹ D. Srejović, *Nécropoles romaines du Haut-Empire en Yougoslavie*, *Starinar*, XIH—XIV, 1962—1963, pp. 84, 85—88 (résumé français).

¹⁰ *Ibidem*, p. 63, ill. n^o 8.

Cette dernière conclusion nous semble ressortir indirectement des conclusions de l'auteur cité : celui-ci affirme seulement que les tombes de type « b » du III^e groupe sont assez peu fréquentes par rapport aux autres types, et que ces autres types trouvent leurs origines dans les rituels funéraires illyriens des VI^e – V^e siècles. Ces dernières connaissent une brusque résurrection à l'époque romaine comme la réaffirmation, sur le plan des croyances et usages, des populations autochtones conquises par les Romains¹¹. Mais, puisque le type « b » du III^e groupe ne se range pas dans la catégorie des types d'origine locale, il semble évident qu'il dût y être apporté par les occupants romains ou romanisés.

D'une manière assez paradoxale, apparemment au moins, une opinion diamétralement opposée au sujet de l'origine de ce type funéraire conduit finalement à la même conclusion. En effet, le professeur Milutin D. Garašanin¹², sans étudier spécialement l'ensemble des monuments propres au type de tombes à incinération qui nous préoccupe, les considère toutefois d'origine illyrienne, de même que toute la nécropole d'Alba Iulia (l'ancienne Apulum), composée exclusivement de « Brandgrübengräber ». Nous ne pouvons pas souscrire, pour notre part, à l'attribution ethnique que le savant yougoslave accorde aux tombeaux d'Alba Iulia. Mais il nous semble très important de retenir le fait que M. Garašanin conçoit les Illyriens colonisés dans cette province comme étant une population *complètement romanisée*, participant à son tour au processus de romanisation de la Dacie. Même attribué aux Illyriens, le rituel des « Brandgrübengräber » reste ainsi associé à une population complètement romanisée et à un complexe culturel de romanité rayonnante et active. D'autre part, les tombes à incinération du type découvert à Béroé se retrouvent — avec des particularités de forme ou de disposition des restes cinéraires et des offrandes — dans l'ancienne province de Dacie¹³, bien qu'il n'y ait pas d'antécédent dace pour ce type de tombe, puisque les nécropoles daces appartiennent dans une très forte proportion au type dit des *Urnengräber*¹⁴.

¹¹ *Ibidem*, p. 84.

¹² M. V. Garašanin, *Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnica. Contribution à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine*, Godišnjak, XI, 1, Sarajevo, 1968, pp. 27 et 27–39 résumé français.

¹³ D. Protase, *Problema continuității în Dacia în lumina arheologiei și numismatice*, Bucarest, 1966, p. 17, ill. n° 2, p. 39.

¹⁴ *Idem*, *Considérations sur les rites funéraires des Daces*, Dacia. NS. VI, tables pp. 178–179; 186 sq.; 190–191; récemment, du même auteur, *Riturile funerare* (enté supra. n. 3), tables pp. 61–65; 108 sq.; 161, d'où il ressort que la majorité des tombes daces sont du type des *Urnengräber*; par contre, parmi les 330 tombes des IV^e – V^e siècles, de Bratei (v. Ligia Bârzu, *Romanii și daco-romanii în sec. IV–V e.n.*, A.U.B., 2/1970, p. 19–33) il n'y a aucun tombeau à urne funéraire et 257 sépultures de type des « Brandgrübengräber ». La nécropole de Bratei est considérée par les auteurs des fouilles comme appartenant à une population dace romanisée, ainsi que le démontre la thèse de Ligia Bârzu concernant les résultats des fouilles dans la première nécropole de Bratei : nous tenons, à ce propos à lui exprimer aussi publiquement notre gratitude pour l'amabilité avec laquelle elle nous a permis de confronter nos résultats avec ceux — excellents — qu'elle a obtenus.

En Mésie inférieure tout au moins, le type des *Brandgrubengräber* représente une innovation rituelle adoptée par la population autochtone à un moment déterminé, et à un certain niveau d'intensité du processus de romanisation. Car, dans la nécropole de Enisala (la seule nécropole d'époque romaine attribuée aux populations locales non-romanisées), on a découvert une forte proportion de tombes à incinération, dans lesquelles les restes des os calcinés étaient déposés dans une urne¹⁵ (*Urnengräber*), sans aucune attestation des « Brandgrubengräber ».

L'absence de tout intermédiaire entre la nécropole gétique du III^e siècle av.n.è. de Murighiol — composée, elle aussi, pour la plupart de tombes du type des *Urnengräber*¹⁶ — et la nécropole d'Enisala, datée par ceux qui l'ont découverte du II^e siècle de n.è., nous empêche de poursuivre une ligne chronologique sans solution de continuité pour ce rituel. En dépit de cette lacune d'information pour l'âge intermédiaire entre l'époque du La Tène gétique et l'époque romaine, il nous paraît probable, au moins pour certaines régions de la Dobroudja, qu'il y ait eu une préférence constante des Gètes pour les sépultures d'incinération en urne¹⁷. La tombe du VI^e tumulus de la nécropole histrienne, datée des I^{er} — II^e siècles de n.è. — et qui à notre avis est une tombe gétique locale¹⁸ — nous semble témoigner en ce sens.



La documentation archéologique pour l'époque comprise entre le III^e siècle av.n.è. et l'installation définitive des Romains en Dobroudja nous paraît imposer (au moins jusqu'à d'autres découvertes) le fait que le type des « Brandgrubengräber » n'est pas connu des Gètes istro-pontiques. Ce nouveau type de sépulture, découvert pour la première fois dans la nécropole du *castrum* romain de Béroé ne trouve des analogies que dans une autre nécropole voisine, que nous avons en partie explorée, en l'appe-

¹⁵ M. Babeş, *Necropola gelo-dacică de la Enisala, jud. Tulcea*, exposé à la session scientifique du Musée d'archéologie de Constanta. 12–15 octobre 1970. Dans cette nécropole, qui à notre avis est gétique. la plupart des tombes sont à incinération, avec les restes déposés dans des urnes funéraires (*Urnengräber*).

¹⁶ La nécropole de Murighiol (résultats des fouilles publiés par E. Bujor. SCIV, VII, 3–4, 1955, pp. 571–580; *Materiale*, III, 1957, pp. 217–254; V, 1958, pp. 373–378; VI, 1959, pp. 325–329; VII, 1961, pp. 296–299) reflète une situation similaire à celle des régions du nord du Danube — aussi bien de l'ancienne province de Dacie que des territoires des Géo-Daces libres : d'après nos statistiques, parmi les 62 tombes, il n'y en a que 4 à fosse et 56 à urne.

¹⁷ B. Mitrea. C. Preda, M. Aughelescu, *Săpăturile de salvare de la Satu-Mare. Cimitrul gelo-dacic*, I, *Materiale*, VII, 1961, pp. 283–289; idem, *Şantierul Satu Mare, Necropola gelo-dacică*, *Materiale*, VIII, 1962, pp. 369–373. Dans cette nécropole datée des V^e–IV^e siècles av.n.è. on a découvert 44 tombes dont une seule à fosse simple, toutes les autres ayant les restes cinéraires déposés dans des urnes. D'après G. Simion, Gh. I. Cantacuzino, *Cercelările arheologice de la TeŃiţa, com. Poşta. jud. Tulcea*, *Materiale*, VIII, 1962, pp. 373–381, dans cette nécropole gétique des IV^e–III^e siècles av.n.è. toutes les sépultures (6) sont de type *Urnengräber*.

¹⁸ P. Alexandrescu, *Necropola lumulară*, Histria, II, Bucarest, 1966, p. 213.

lant *Nécropole I*, pour la distinguer de la nécropole du camp, appelée *Nécropole II*. La *Nécropole I* a livré un matériel archéologique nettement antérieur à celui de la nécropole du camp, aussi bien sous le rapport de la céramique (soit romaine provinciale, soit gétique, locale, pouvant être datée de la seconde moitié du I^{er} siècle de n.è. et du début du siècle suivant), que par le matériel numismatique qui lui est associé. Nous pensons notamment à une monnaie de Trajan, frappée entre 111 et 114 et découverte avec des vases du type cité plus haut dans une des tombes de la nécropole que nous avons nommée *Nécropole I*.

Le problème de savoir quel est le centre — sans doute mixte, romano-gétique — auquel correspondait la *Nécropole I*, n'est pas encore résolu. De toute façon, il devait être différent du camp. Sa nécropole, la *Nécropole II*, est bien délimitée; par contre, le relief de la zone comprise entre le site romain et la *Nécropole I* est très accidenté, ne permettant en aucun cas le passage d'un cortège funèbre et une circulation régulière entre les deux points.

D'autre part, dans une zone très proche de la *Nécropole I*, entre le camp romain et le village d'Ostrov (situé à 3 km. environ au nord-est du centre romain de Béroé) on peut postuler l'existence d'un centre romano-gétique, d'autant plus qu'en 1957 on a découvert dans le village actuel même une splendide statue datée du II^e siècle. Il n'est pas possible de supposer que cette œuvre d'art ait appartenu au *castrum* ou à son habitat civil, pour être transportée, plus tard à la suite de quelque événement inconnu, à Ostrov: ni les conditions de sa découverte, ni — ce qui plus est — l'histoire du *castrum* et de ses environs immédiats ne permettent de telles hypothèses. Car le camp et le centre civil qui s'est développé à ses côtés sont parmi les très peu nombreux monuments anciens intacts de la Dobroudja, ayant échappé aussi bien aux destructions turques qu'aux fouilleurs clandestins ou aux exploiters de pierre. Jamais fouillés, les monuments du *castrum* ne peuvent avoir subi des déplacements accidentels. Nous sommes ainsi en droit de supposer qu'il y avait aux environs du village d'Ostrov un autre centre, comprenant une forte composante romaine aux côtés de l'élément autochtone et que c'est ce centre qui correspond à la *Nécropole I*. D'après le matériel découvert dans celle-ci, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, on peut affirmer que le complexe est antérieur aussi bien à l'installation du camp qu'aux commencements de la *Nécropole II*. Il est possible qu'au moment de l'édification du *castrum* une partie de la population se soit déplacée du premier habitat aux environs de la citadelle; les deux centres ont dû se développer parallèlement pendant un certain temps — bien que des précisions plus détaillées à ce sujet nous semblent impossibles à fournir avant une recherche méthodique, que nous nous proposons d'entreprendre prochainement.

Quoi qu'il en soit, et à partir surtout du matériel archéologique déjà découvert dans les deux nécropoles, nous pensons pouvoir affirmer d'ores et déjà que *les plus anciennes sépultures de la Nécropole II ne sont que la continuation de la Nécropole I, à partir du moment de la fondation du castrum de Béroé.*

Or, ainsi que nous le disions plus haut, dans la nécropole la plus ancienne, de même que dans la seconde, on a trouvé des « Brandgrüben-gräber » datées des II^e et III^e siècles de n.è., dont quelques-unes comportent, outre les vases romains, de la céramique autochtone. L'étude comparative de ces complexes et des monuments funéraires des Gètes à partir du La Tène jusqu'à l'époque romaine nous a amenés à conclure que l'adoption de ce type de rituel funéraire par les autochtones de l'ancienne Dobroudja coïncide, du point de vue chronologique et historique, avec le moment de l'installation ici de l'administration provinciale romaine. Il nous reste à préciser, dans la mesure où de telles précisions sont possibles à ce stade de la recherche et de la documentation archéologiques, quelles sont les circonstances et les étapes du processus exprimé dans le domaine des rites et rituels funèbres par l'apparition de cette innovation — les Brandgrüben-gräber — dans la pratique funéraire des habitants de cette région.

Nos recherches antérieures, dont nous espérons publier prochainement les résultats¹⁹, nous ont permis d'affirmer que la Nécropole II de Béroé appartient au *castrum* romain qui se trouve dans son voisinage immédiat. Le problème des débuts de cette nécropole, contenant les restes des militaires et de leurs familles, doit être donc résolu aussi par rapport à l'installation du *castrum*. Des précisions archéologiques très détaillées ne seront assurément pas possibles avant une recherche archéologique plus minutieuse, mais il est évident, d'ores et déjà, que le moment de l'installation de cette citadelle militaire doit être mise en rapport avec l'édification de tout le système de défense militaire romaine sur le Bas-Danube et que le rôle de cet élément intégré du *limes* romain danubien qu'était le *castrum* de Béroé dans le processus de romanisation de la population autochtone ne peut être jugé qu'en fonction de tout le complexe.

Or, l'analogie entre les *Brandgrüben-gräber* de la *Nécropole II* de Béroé et les tombes du même type appartenant à la *Nécropole I*, qui lui est antérieur d'à peu près un demi-siècle, nous permet d'illustrer et de saisir sur le vif, en quelque sorte, le développement progressif de la romanisation dans la zone du futur *limes* danubien *avant* le moment décisif de l'action de Trajan dans cette région.

¹⁹ Ces analyses sont détaillées dans le volume que nous espérons publier prochainement sur *La nécropole des II^e—VII^e siècles de Béroé.*

Le processus de romanisation de la Mésie inférieure a fait l'objet de nombreuses études dues à d'éminents savants roumains. La mise en lumière de ses modalités spécifiques et de ses étapes est indispensable à une compréhension plus approfondie des particularités de la nécropole de Béroé pendant les II^e — III^e siècles de n.è. D'autre part, quelques observations et découvertes personnelles nous ont amené à formuler des conclusions qui nous semblent apporter quelque lumière dans le problème des étapes de l'établissement et de l'influence exercée par les Romains sur les Gètes autochtones du Bas-Danube. Nous allons brièvement évoquer quelques-unes de ces conclusions, dont on trouvera ailleurs l'exposé détaillé ²⁰.

Au cours d'une récente reconnaissance du grand territoire de la cité de Troesmis, en 1968, nous avons découvert, en dehors des briques marquées du sceau de la V^e légion Macédonienne, un fragment de *tegula* estampillée du cartouche CLASS(is) F(lavia) M(oesica). C'était la première découverte d'un sceau de la flotte mésique sur le territoire du camp de la V^e légion. Cette découverte posait évidemment le problème de l'existence d'une *statio*, inconnue jusqu'en 1968, de la *classis* flavienne et des rapports chronologiques entre la présence à Troesmis de l'armée fluviale et celle de l'armée de terre; en ce qui concerne celle-ci, on sait bien que la *legio V Macedonica* établit son camp à Troesmis une fois la dernière campagne contre les Daces, de 105—106, achevée.

En reprenant l'étude des informations concernant la présence sur le Bas-Danube de la *classis* flavienne et notamment celle des documents archéologiques découverts à Noviodunum, siège de son commandement, nous avons pu constater toute une série d'analogies significatives. Ils 'agit surtout de l'édifice à deux hypocaustes, découvert à Noviodunum, dont les briques marquées du sceau de la flotte flavienne sont identiques à celle découverte à Troesmis ²¹. En insérant l'histoire de l'édifice à hypocaustes dans la chronologie du site de Noviodunum, nous avons pensé pouvoir y distinguer deux étapes successives, le premier hypocauste datant de la fin de l'époque julio-claudienne (la monnaie la plus ancienne de Noviodunum remonte à Néron de l'année 64), le second de l'époque des Flaviens (69—92); pendant cette époque — du temps de Vespasien (69—79) — selon toute probabilité — se situe aussi la création de la *Classis Flavia Moesica*.

Notre hypothèse est étayée aussi bien par l'opinion des auteurs qui ont effectué les fouilles de Noviodunum ²², que par les données archéo-

²⁰ A. Petre, *Contribuții arheologice în legătură cu organizarea limesului de la Dunărea de jos în sec. I—II e.n.*, Pence, 11, (Tulcea — sous presse).

²¹ I. Barnea, B. Mitrea, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum (Isaccea)*, Materiale, VII, 1961, pp. 585 sq., ill. nos 3, 4.

²² Idem, Materiale, IV, 1957, p. 170.

logiques découvertes dans la nécropole tumulaire du site, où la plus ancienne tombe (à incinération) contient une monnaie néronienne et des vases d'offrande de type commun, romain-provincial²³. Il y a donc à reconnaître à Noviodunum deux étapes distinctes de la pénétration romaine précédant l'organisation du *limes* danubien. Débutant par l'activité d'organisation du territoire de la Dobroudja amorcée par Claude à partir de l'an 46 de n.è., la première étape de ce processus s'achève par la « crise balkanique », déclenchée par les conflits dynastiques de l'an 69. Cette première étape est attestée, à notre avis, à Noviodunum²⁴ ; elle devait l'être aussi — nous croyons pouvoir l'inférer du contexte historique général — à Aegissus et à Troesmis²⁵. Par contre, des témoignages aussi anciens font défaut à Béroé.

Une deuxième étape peut être à notre avis située entre le début de l'ère flavienne et les années de Trajan (69—96). Durant cette période, l'influence romaine s'est exercée d'une façon plus intense et par une présence beaucoup plus active, ainsi que nous pouvons le constater à Noviodunum et à Troesmis, où les militaires de la *Classis Flavia Moesica* ont précédé le camp des légionnaires de la V^e légion. La *Nécropole I* de Béroé témoigne (aussi bien, sans doute, que l'habitat qui lui correspond), par son caractère mixte, romano-gétique, de l'influence de plus en plus profonde exercée par l'élément romain sur les populations autochtones de la Dobroudja pendant cette deuxième étape d'organisation de la domination romaine sur le Bas-Danube. L'existence de cette préparation préliminaire explique aussi le caractère profondément romanisé des monuments funéraires de Béroé appartenant à la troisième étape de l'établissement romain sur le Bas-Danube, étape qui commence avec Trajan (96—117). En effet, nous croyons pouvoir attribuer à cette troisième phase l'établissement du *castrum* romain de Béroé et les débuts de sa nécropole, la *Nécropole II*. Ces monuments s'inscrivent dans un complexe archéologique et historique plus ample, datant de l'époque post-trajane, moment de structuration durable du système de défense romain sur le Bas-Danube par la construction de nombreux *castra* entre Dinogetia et Capidava.

Nous pensons qu'une grande partie de cette œuvre d'édification du *limes* bas-danubien revient à la *legio V Macedonica*, dont le camp de station-

²³ E. Bujor, *Pogrebal'nie...*, Dacia, IV, NS, 1960, p. 535, ill. n^o 1—10.

²⁴ Du point de vue chronologique, le hypocauste II de Noviodunum construit avec des briques estampillées *C(lassis) F(lavia) M(oesica)*. est postérieur au hypocauste I, v. supra, n. 21.

²⁵ Les deux cités sont mentionnées par Ovide, *Ep. ex Pont.*, IV, 7, 20—25, et 9, 75—80, qui nous dit que, occupées par les Gètes, elles ont été reconquises par les Odrydes avec l'aide militaire romaine. Il est bien possible qu'après ces événements des garnisons romaines — même peu importantes — aient été établies dans les deux cités ; après l'annexion, en 46, du royaume odryde, ces détachements ont dû y siéger en permanence.

nement se trouve, de 107 à 169 de n.è. à Troesmis ²⁶; à en juger d'après la position du *castrum* de Béroé, par rapport aux deux points extrêmes où on retrouve des témoignages de la présence de cette légion sur le Danube (des traces de son activité ont été réperées récemment vers l'intérieur de la zone aussi) ²⁷, nous pensons pouvoir formuler l'hypothèse selon laquelle la fortification de Béroé doit être elle aussi attribuée à l'action de la V^e légion.

Mais cette action d'envergure, qui crée et systématise le *limes* danubien, a été précédée à Béroé aussi par une présence romaine constante et de durée. Ceci explique le faciès presque complètement romain de la *Nécropole II*; la présence des éléments de céramique autochtone dans le contexte romanisé des tombes à incinération nous fait pencher pour cette manière graduelle d'envisager la pénétration romaine dans la zone du Bas-Danube, plutôt que pour une interprétation qui ferait du *castrum* de Béroé et de sa nécropole, de l'élément militaire donc, une innovation absolue, conséquence de la brusque création d'une organisation militaire établie sans aucun préliminaire au début du II^e siècle.

Au demeurant, l'ensemble du matériel archéologique et des documents écrits nous dirige vers une telle modalité de concevoir la pénétration romaine en Dobroudja comme un processus longuement mûri, et s'avançant prudemment pendant assez longtemps avant l'installation définitive et durable de l'autorité militaire et administrative impériale. Bien qu'ayant englobé les territoires des Gètes par la force des armes et par des moyens tout aussi brutaux qu'en Dacie, l'occupation romaine de la Dobroudja est loin d'avoir eu le caractère si abrupte, presque instantané, qu'elle revêtit au-delà du Danube. A la suite d'un ensemble de conditions historiques propres à l'espace balkano-danubien les vainqueurs romains mirent beaucoup de temps avant d'arriver à une organisation par leurs propres moyens du territoire compris entre le Danube et la mer Noire ²⁸. Jusque vers le début du III^e siècle, quand toute la Dobroudja sera comprise dans un réseau complexe et systématiquement édifié de centres fortifiés, l'Empire

²⁶ A. Petre, *loc. cit.*; à Dmogetia et à Capidava on a découvert des briques portant la marque de la V^e légion Macédonienne, du même type que celui trouvé par nous à Troesmis.

²⁷ C. Scorpan, *Contribuți arheologice la problemele etnice ale Dobrogei antice*, Pontica, I, 1968, p. 350. Au N du village de Horia (Măciu), se trouve un site important d'époque romaine, en partie détruit, qui a livré lui aussi des briques estampillées de la V^e légion.

²⁸ Le processus de pénétration et d'établissement de la romanité sur le territoire gète — future province de la Mésie — nous semble devoir compter parmi les expériences les plus originales de l'expansion romaine dans la Péninsule balkanique. Rappelons-en brièvement les étapes : les premières conquêtes romaines ont eu pour objet les cités maritimes, promues au statut d'alliées de la République après 71/70 av.n.è.; un deuxième objectif — celui de s'assurer la domination du fleuve et de l'arrière-pays gétique — fut ensuite atteint par les actions de Crassus en 29—27 av.n.è., et c'est alors que se constitua le premier royaume clientelaire gétique, celui de Roles. Dans une étape suivante, la Dobroudja, sauf les cités côtières — fut confiée à l'administration odryde, pour être finalement englobée, en 46, sous Claude, à la province de Mésie (v. dernièrement, *Istoria României*, I, 1960, pp. 477—479, 484, 487—489, p. 504 sq.).

fut obligé d'adopter une politique de patiente persévérance, d'utiliser avec une habileté sans cesse accrue les institutions clientelaires et les autres moyens du jeu diplomatique, d'après le classique principe : *divide et impera*. Mais, au moment même où s'achève ce qui — à juste titre — a été appelée l'œuvre d'organisation de la province *Moesia Inferior*, à l'époque des Antonins (96—192), on voit apparaître dès le début cristallisés et cohérents, les effets de cet effort d'organisation dans des formes de vie matérielle, politique et spirituelle presque totalement romanisées. Néanmoins, ce brusque essor, soumis à une minutieuse analyse archéologique, s'avère comme ayant été précédé et longuement mûri par des étapes préliminaires pendant lesquelles la population gétique a lentement adopté la culture romaine. A la fin du III^e siècle de n.è., quand le conflit entre la romanité et l'autochtonisme — si l'on peut dire — s'achève par la victoire de la première, la région istro-pontique est complètement intégrée dans la grande aire de culture provinciale balkano-danubienne et devient ainsi l'un des centres d'irradiation les plus puissants de la romanité au nord du Danube, — facteur dont l'apport sera décisif dans la formation de la *Romanie Orientale*.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE*

HARALAMBIE MIHĂESCU

V

Comprise entre le Danube, le lac *Pelso* (Balaton) et l'extrémité sud de la vallée de la rivière *Savus* (Save), la Pannonie Inférieure était une province de frontière qui formait une immense forteresse naturelle face à la plaine du nord-est du Danube. La ville de *Sirmium* (Sremska Mitrovica) a longtemps été la capitale d'un complexe de provinces dénommé *Illyricum* et a eu une importance militaire et administrative de premier plan. En général, l'élément militaire a été prédominant dans toute la province.

Le voyageur venant d'Italie, par la vallée de la Save, arrivait d'abord à *Marsonia* (Slavonski Brod), où se sont conservés 1 inscription latine et 1 diplôme militaire¹, puis il entrait dans la région des *Cornacates*, faisant partie de la Vojvodine d'aujourd'hui, où, dans le village de Hrvatska, on a découvert 1 diplôme-militaire². A Grabarje, à l'ouest de Vinkovci,

* *Abbréviation*s : AAA = Acta Archaeologica Academiae Hungaricae; AAantII — Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae; AÉ = Archaeologiai Értesítő; AT = Antik Tanulmányok; AV = Arheološki Vestnik; BpR = Budapesti Régiségek; C = Corpus Inscriptionum Latinarum III; FA = Folia Archaeologica; GN = M. i D. Garašanin, Arheološka nalazišta u Srbiji, Beograd, 1951; GNS = Glasnik Istor. Društva Novi Sad; LAK — Laureae Aquincenses memoriae Valentini Kuzsinsky dicatae, I—II, Budapest, 1938—1939; Limes I = Limes u Jugoslaviji, I, Beograd, 1961; MKÉ = Múzeumi és Konyvtári Értesítő, Budapest; OcJ = Jahreshefte des Oesterreichischen Archaeologischen Institutes, Wien; OsZb = Osječki Zbornik, Osijek; RA = Revue Archéologique; RE = Realencyklopadie der klassischen Altertumswissenschaft; Šašel = A et J. Šašel, Inscriptiones Latinae quae in Jugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt, Ljubljana, 1963; Schober — A. Schober, Die römischen Grabsteine von Noricum und Pannonien, Wien, 1923; Sp — Spomenik Srpske Akademije Nauka, Beograd; St = Stariji Srpskog Arheološkog Društva, Beograd; VHAD = Vjesnik Hrvatskog Arheološkog Društva, Zagreb; Vojv = Vojvodina, Novi Sad; ŽA — Živa Antika, Skopje.

¹ C 3269; CIL III, p. 851.

² CIL XVI 2

à gauche de la Save, un autre diplôme militaire a été mis au jour ³. *Cibalae* (Vinkovci) était une localité importante ayant le rang de *municipium*, carrefour de routes et lieu de rencontre des militaires en service sur le *limes*, d'où 10 inscriptions nous sont parvenues ⁴. Entre *Cibalae* et *Sirmium*, on a découvert une inscription dans chacun des villages de Sid ⁵, Sr. Rača ⁶ et Bela Reka ⁷, ainsi qu'un diplôme militaire à Ilača ⁸. Une milliaire mise au jour à Lačarak montre que la cité de *Sirmium* (Sremska Mitrovica) n'était pas loin ⁹. Elle est arrivée d'abord au rang de *municipium*, puis de *colonia* et a été particulièrement florissante du IV^e au VI^e siècle, avant d'être détruite par les Avars en 582. Elle avait un port et une flotille, des murs de défense, un palais gouvernemental et de nombreuses troupes. De par sa situation favorable dans une plaine fertile, à une croisée de routes, elle a contribué à l'essor de la vie romaine, ce qui explique la persistance en ce point d'importants vestiges archéologiques et de 100 inscriptions ¹⁰. Au nord-est, à Ruma, sont apparues 2 inscriptions ¹¹, à l'est, à Šašinci, 1 inscription ¹² et à *Fossae* (Jarak) 1 inscription ¹³. Le mot slave *jarak* est la traduction du latin *fossa*, attestant une continuité de vie. Un peu plus loin vers le nord-ouest, 5 inscriptions se sont conservées à Dobinci ¹⁴, 1 à Kraljeveci ¹⁵, 4 à Putinci ¹⁶ et 1 à Črnješevci ¹⁷. Sur l'artère principale menant d'Italie en Dacie, dans une plaine fertile, s'élevait la ville de *Bassianae* (Petrovce), arrivée au rang de *colonia*, où 27 inscriptions se sont conservées ¹⁸. A l'est, 1 inscription a été mise au jour à Golubinci ¹⁹, 1 à Stara Pazova ²⁰ et 3 à Belegiš, sur le Danube ²¹.

³ CIL XVI 17.

⁴ C 3267. 3268, 10251—10251, 10703, 13360, 14361, 14038 ; J. Korda. *Limes*, p. 61—61.

⁵ GN 233.

⁶ GN 231.

⁷ GN 163.

⁸ CIL XVI 100.

⁹ C 6466 = 10652.

¹⁰ C 3228—3251, 6438—6449, 10217—10240, 13353—13354, 14340²⁻⁷, 15138. CIL III, p. 1987, 2328⁶⁴⁻⁶⁵; OcJ XV, 1912, B. 238 ; St III, 1924—1925, p. 160 ; IX—X, 1958—1959, p. 376 ; Sp LXXI. 1931, p. 89—95 ; LXXV, 1933, p. 51 ; LXXVII. 1934, p. 15—16 ; XCVIII. 1941—1948, p. 102 ; ŽA XI, 1961—1962, p. 319—325 ; M. Parović-Peškan. *Recherches archéologiques à Sirmium (1957—1967)*, St XIX, 1968, p. 75—88.

¹¹ VHAD XI. 1910—1911, p. 119 ; GNS III, 1930, p. 4.

¹² GNS IV, 1930, p. 4.

¹³ C 3242.

¹⁴ VHAD V. 1901, p. 151 ; XI, 1910—1911, p. 78 ; GN 225.

¹⁵ GN 226.

¹⁶ C 3224 ; VHAD VIII, 1905, p. 125 ; GNS IV, 1930, p. 3 ; Sp XCVIII, 1941—1948, p. 207.

¹⁷ CIL XVI 18.

¹⁸ C 3221—3223, 3225—3227, 10197, 10199—10214, 11377, 13358, 15133—15135, ŽA XV, 1965—1966, p. 85 ; XVII, 1967, p. 195—215.

¹⁹ VHAD XII, 1912, p. 265.

²⁰ VHAD IX. 1906, p. 106.

²¹ C 13359. 15138¹, 15138².

Plus bas, sur la route de la vallée du Danube, se trouvait *Burgenae* (Novi Banovci), poste de défense où étaient cantonnées des unités militaires, d'où 13 inscriptions nous sont parvenues²². Au sud et au sud-est de *Bassianae*, entre le Danube et la Save, 3 inscriptions ont été conservées à *Noviciani vicus* (Šimanovci)²³, 2 à Mihaljevci²⁴, 2 à Prhovo²⁵ et 1 à Nikinci²⁶. Tous ces points gravitaient autour de la localité de *Burgenae* et en dépendaient. Au confluent de la Save et du Danube, sur la rive ouest, dans une position stratégique favorable, s'est développé le centre militaire de *Taurinum* (Zemun), où 8 inscriptions se sont conservées²⁷, cependant qu'à *Confluentes* (Beograd Novi) il s'en trouve 1²⁸. Enfin, dans différentes localités non identifiées de la vallée de la Save sont apparues 3 inscriptions²⁹, ainsi que dans le village de Monor, entre le Danube et la Theiss, 1 inscription probablement apportée du sud³⁰.

Revenons à la frontière ouest de la province de Pannonie Inférieure, dans la vallée de la Drave, où l'on trouve 1 inscription à *Berebis* (Podravski Podgajci)³¹ et 1 autre à *Iovalia* (Valpovo)³². Plus à l'est, sur la rive droite de la Drave, se trouvait la halte (*mutatio*) nommée *Mursella* ou *Mursa Minor* (Petrijevci), d'où il est resté 3 inscriptions³³. Une autre inscription est apparue un peu plus à l'est, à Retfala³⁴. On arrivait ensuite à *Mursa* (Osijek), port et centre administratif parvenu au rang de *colonia*, situé à un carrefour de routes importantes, où l'on a découvert 75 inscriptions latines³⁵. A proximité de *Mursa* sont apparues 1 inscription à Bijelo Brdo³⁶ et une autre à Bilje³⁷. Sur la route, vers le nord, se trouvait *Albanum* (Lug ?), avec 1 inscription³⁸. Vers le nord-ouest, sur les collines de Banska Kosa (*Aureus Mons*), sont apparues 4 inscriptions³⁹ et dans

²² C 13356 13358. 13393, 13395. 13117⁹. 13552⁸². 15175²⁻³.

²³ C 15138⁸; GN 220.

²⁴ VHAD XII, 1912, p. 265; GN 220.

²⁵ VHAD VIII, 1905, p. 90; GNS IV, 1930, p. 3.

²⁶ GNS IV, 1930, p. 4.

²⁷ C 10675, 13355, 13394, 14340⁸⁻¹¹, 15137; Sp I.XXXV, 1933. p. 31; RA VI, 1935, n° 161; St V-VI, 1954-1955, p. 360; ŽA XI, 1961, p. 129; XVII, 1967. p. 203-204.

²⁸ ŽA XV, 1965-1966, p. 99

²⁹ AV XI-XII, 1960-1961, p. 28-38.

³⁰ AE XC, 1963, p. 81.

³¹ C 6165.

³² C 6185.

³³ C. 3755. 10660. 10243.

³⁴ C 3265 = Šašel 293.

³⁵ C 3274-3290, 3560, 3736, 3794, 6451, 10259-10273, 10648, 12012, 12014, 13362, 13363, 15138, 15140-15147; VHAD VI, 1902, p. 99-101; XII, 1912, p. 2-5; XV, 1928, p. 271-274; Schober 30-38; RA XXVIII, 1928, n° 157; OsZb VI, 1958, p. 23-63, VII, 1960, p. 13-15; XI, 1967, p. 87-93; A. Angyal, *Colonia Aelia Mursa*, « Das Altertum », XVI, 1970, p. 237-243.

³⁶ 15139.

³⁷ OsZb VI, 1958, p. 35 = Šašel 295.

³⁸ C 3292.

³⁹ C 3757, 3759, 3769, 6008.

la localité de Kneževi Vinograd 1 inscription ⁴⁰. Plus au nord, près du Danube, se trouvait *Ad Novas* (Zmajevac), où une inscription s'est conservée ⁴¹.

Sur la vallée du Danube, entre les confluent de la Drave et de la Save, les vestiges romains sont relativement nombreux. Près du confluent du Danube et de la Dravé, 1 inscription est apparue à Aljmaš ⁴². Plus bas, à l'extrémité de la route qui venait d'Italie par la vallée de la Drave, se trouvait un centre militaire à *Teutiburgium* (Dalj), où 9 inscriptions se sont conservées ⁴³. Au sud-ouest, sur le chemin qui va de *Mursa* à *Cibalae* (Vinkovci), dans un terrain marécageux, on a découvert 14 inscriptions à *Ad Labores Pontis Ulcae* (Bobota) ⁴⁴. Sur la rive droite du Danube, à *Cornacum* (Sotin), est apparue 1 inscription ⁴⁵. En amont de Cornacum, à *Cuccium* (Ilok), où se trouvait une garnison de cavaliers, 3 inscriptions se sont conservées ⁴⁶. Plus en amont, 1 inscription a été découverte à Neštin ⁴⁷ et 2 à Susek ⁴⁸. Sur la rive gauche du Danube se trouvait une tête de pont nommée *Onagrinum* (Begeč), où une inscription s'est conservée ⁴⁹, et vis-à-vis, sur la rive droite, se trouvait un important lieu de passage du fleuve, défendu par une garnison romaine, nommé *Malata* ou *Bononia* (Banoštor), d'où nous sont parvenues 5 inscriptions ⁵⁰. Plus bas, on a mis au jour une inscription dans chacune des localités de Čerević ⁵¹, Futog ⁵², Beočin ⁵³ et Rakovac ⁵⁴. A une boucle du Danube, près de la ville de Novi Sad, se trouvait *Cusum* (Petrovaradin), qui a livré 9 inscriptions ⁵⁵. Plus bas, 2 inscriptions se sont conservées à Srem. Karlovci ⁵⁶ et 1 à Krčedin ⁵⁷. A la hauteur du confluent de la Theiss et du Danube se trouvait une place forte d'origine celtique, avec des troupes de défense, nommée *Acumincum* (Stai Slankamen), où l'on a découvert 9 inscriptions ⁵⁸. A gauche du Danube, plus à l'intérieur des terres, sur la rive droite de la Theiss, 3 inscriptions sont apparues dans le village

⁴⁰ OsZb VII, 1960, p. 14.

⁴¹ C 10665.

⁴² C 3270.

⁴³ C 3272, 3273. 6450. 10255, 10256, 10258, 15139; VHAD XI, 1910–1911, p. 121.

⁴⁴ C 3291. 3757–3759, 10261–10267, 10269, 10649, 10670.

⁴⁵ C 10250.

⁴⁶ C 3265, 3266, 15138⁶.

⁴⁷ 3703 – 10651.

⁴⁸ C 10249, GNS IV, 1930, p. 7.

⁴⁹ C 10665.

⁵⁰ C 3262–3264, 10247, 10248.

⁵¹ C 2361.

⁵² Vojv. I, 1939, p. 75, 80.

⁵³ VHAD XI, 1910–1911, p. 128.

⁵⁴ *Ibidem*. p. 105, 108; GN 223.

⁵⁵ C 3258–3261, 3700–3703, 15138⁶.

⁵⁶ C 3271, 3699.

⁵⁷ ZA XVII, 1967, p. 201–202

⁵⁸ C 3252–3257, 10243, 10245; IHistoria VI, 1957, 488–490; Šašel 280.

de Titel⁵⁹. En amont d'*Acumincum*, sur la rive droite du Danube, 1 inscription a été mise au jour à Novi Bečej⁶⁰ et 2 à Novi Slankamen⁶¹. A *Rittium* (Surduk) se trouvait un camp militaire qui a livré 4 inscriptions⁶². Près de là, 1 inscription a été découverte à Opova⁶³.

De *Mursa* (Osijek) et de la vallée de la Drave une route menait à l'extrémité nord du lac *Pelso* (Balaton) et de là à *Brigetio* (Szony), dans la vallée du Danube. Au point où cette route franchissait le petit cours d'eau dit Karašica, se trouvait *Antiana* (Branjin Vrh?), où 15 inscriptions se sont conservées⁶⁴. 3 inscriptions ont été découvertes un peu plus à l'est, à Popovac⁶⁵. D'*Antiana*, la route se dirigeait vers le nord-ouest, franchissait les hauteurs de Geresdi (*Mons Pinguis*) et débouchait dans la ville de *Sopianae* (Pécs) — nom probablement d'origine celtique — où l'on a découvert 30 inscriptions⁶⁶. Au sud-ouest de *Sopianae*, à Görcsöny, sont apparues 2 inscriptions⁶⁷. Au nord de *Sopianae*, le long de la route qui mène au lac *Pelso* (Balaton), on a découvert 1 inscription à Magyar-szék⁶⁸, 3 à Jágónak⁶⁹ et 1 à Dombóvár⁷⁰. A l'est de la route, à peu près à mi-chemin entre celle-ci et le Danube, 1 inscription est apparue à Bonyhad⁷¹. A Pusztasomodor, 16 inscriptions ont été mises au jour⁷². La *vallis Cariniana*, sise dans la région des *Hercuniates*, a livré 4 inscriptions, 3 à Regöly⁷³ et 1 à Simontornya⁷⁴. A Ságvar, on a localisé *Tricciana*, avec 3 inscriptions⁷⁵. Enfin, à une certaine distance de l'extrémité du lac *Pelso*, à Tác, à un carrefour de routes, se trouvait un important point administratif nommé *Gorsium* ou *Herculia*, qui a livré de nombreux vestiges archéologiques romains, ainsi que 10 inscriptions⁷⁶. Au nord-ouest de ce centre, 3 inscriptions sont apparues à Szabadbattyán⁷⁷.

⁵⁹ Vojv. I, 1939, p. 75, 80, GN 219; ŽA XVII, 1967, p. 205.

⁶⁰ Vojv. I, 1939, p. 80; GN 216.

⁶¹ ŽA XV, 1965, p. 17, 89; RA 1958, n° 73.

⁶² C 10243, 12011, 15138¹⁻².

⁶³ C 3259

⁶⁴ C 3291—3297, 3750—3756, 10276.

⁶⁵ C 3757, 3759 c, 3769.

⁶⁶ C 3306—3313, 6453, 10283—10293, 10295, 10296, 14038—14041, 15149, 15150; AÉ XXXI, 1911, p. 372—373; LIII, 1940, p. 54; LX—LXII, 1946—1948, p. 275; FA III—IV, 1941, p. 136, Z. Mady, *Sopianae*, AAntH XIV, 1966, p. 197—201.

⁶⁷ 10282, 10294.

⁶⁸ 3314.

⁶⁹ C 3098; RA 1912, n°s 130, 131.

⁷⁰ C 10897.

⁷¹ C 3303

⁷² AÉ XXVII, 1907, p. 231—247.

⁷³ CIL XVI 179, 180; AAA I, 1951, p. 220—224.

⁷⁴ C 13365.

⁷⁵ C 10896, 12014, 13364.

⁷⁶ C 3342, 3343, 3345, 3346, 10343—10345; AAA, V, 1955, p. 79—161; Alba Regia, VI—VII, 1966, p. 165—168; VIII—IX, 1969, p. 212—213; Fitz Jenő. *Gorsium. A Táci Római kori ásatások*, Székesfehérvár, 1970.

⁷⁷ C 3358; AÉ LXXXIII, 1956, p. 193; Istvan Király Múzeum Közleményei 1958, p. 13, Székesfehérvár

Revenons à la vallée du Danube. Au nord du confluent de la Drave, le voyageur rencontrait un poste de surveillance à *Ad Militare* (Batina), où l'on a trouvé 3 inscriptions et un diplôme militaire ⁷⁸. Au-delà de la frontière entre la Hongrie et la Yougoslavie, à *Altinum* (Kölked), où était cantonnée une unité de cavalerie, 4 inscriptions ont été mises au jour ⁷⁹. Plus au nord, à *Lugio* (Dunaszekcső), il existait un camp avec une importante garnison et une flotille sur le Danube. Au IV^e siècle la localité a reçu le nom de *Florentia* et est devenue le siège d'une légion ; 15 inscriptions y ont été découvertes ⁸⁰. Vis-à-vis, sur l'autre rive du Danube, se trouvait une tête de pont nommée *Contra Florentiam* (Dunafalva), d'où il est resté 3 inscriptions ⁸¹. Une route partait de là vers l'est, dans la direction de la ville actuelle de Szeged, pour arriver, par la vallée du *Marisus* (Mureş), jusqu'à la capitale de la Dacie. Près de *Lugio*, dans la localité actuelle de Bába, on a découvert 1 inscription ⁸². Puis la route se dirigeait vers le nord, s'éloignant du Danube, et passait par le village de Bátaszék, où l'on a découvert 2 inscriptions ⁸³, pour arriver à la halte de *Ad Statuas* (Vardomb) avec sa garnison militaire, où 6 inscriptions ont été mises au jour ⁸⁴. Plus au nord, à droite de la route, se trouvait *Alisca* (Öcseny-Szigetpuszta), qui a livré 2 inscriptions ⁸⁵. A Szekszárd, non loin du petit cours d'eau Sió-Sárniz, on a découvert 5 inscriptions ⁸⁶ et au nord-ouest, à Felsőnána, 1 diplôme militaire ⁸⁷. Plus loin, la route arrivait à *Alta ripa* (Tolna), siège d'une unité de cavalerie, d'où nous sont restées 3 inscriptions ⁸⁸. De là, la route passait par les actuels villages de Fadd ⁸⁹, Dunaszerfgyörgy ⁹⁰ et Paks ⁹¹, qui ont livré 1 inscription chacun. A gauche de la route, 1 inscription a été découverte à Gyököny ⁹². A *Lussonium* (Dunakömlőd), où il y avait une garnison de cavaliers, on a découvert 17 inscriptions ⁹³. La route passait ensuite à proximité des villages modernes de Bóleske, avec 2 inscriptions ⁹⁴, Alsoszentiván, avec 1 inscrip-

⁷⁸ C 10647, 10668, 10671 ; CIL XVI 51.

⁷⁹ C 10277—10279, 12018.

⁸⁰ C 3298—3305, 3775, 10280, 10281, 10196, 10666, 15118 ; Jenő Fitz, *Lugio*, RE Suppl. IX, 1962, col. 391—394.

⁸¹ C 10277—10279.

⁸² C 3734 = 10616.

⁸³ C 3314, 3733.

⁸⁴ C 3301, 3302, 3768, 10280, 13142.

⁸⁵ C 3299, 10279.

⁸⁶ 3300, 3732, 10281 ; RA VI, 1935, n^o 103 ; Germania XIX, 1935, p. 226.

⁸⁷ CIL XVI 42.

⁸⁸ C 3301, 3305, 3732.

⁸⁹ C 10615.

⁹⁰ AE LXXXVI, 1959, p. 73—76.

⁹¹ C 3731.

⁹² C 3324.

⁹³ C 3315—3324, 3770, 3781, 10297, 10298, 10660, 10666, 10667 ; Jenő Fitz, *Lussonium*, RE Suppl. IX, 1962, col. 394—396.

⁹⁴ C 10398, 10661.

tion et 1 diplôme militaire⁹⁵, Dunafoldvár, avec 3 inscriptions⁹⁶, Előszállás, avec 1 inscription⁹⁷ et Kisapostag, avec 2 inscriptions⁹⁸, puis arrivait à la halte d'*Annamatia* (Baracs), avec 5 inscriptions⁹⁹. A gauche de la route, à l'intérieur des terres, on a trouvé 1 inscription dans chacun des villages de Sárbogárd¹⁰⁰ et de Nagyvenyim¹⁰¹. Sur la haute rive du Danube, qui domine la plaine de l'autre côté du fleuve, s'élevait la place forte d'*Intercisa* (Dunaújváros), pourvue de tours de défense, de palais, d'habitations modestes (*canabae*) et d'une station douanière. Elle nous a légué d'abondants vestiges romains et non moins de 230 inscriptions dues pour la plupart à la population civile¹⁰². Au nord-ouest, on a découvert 5 inscriptions à Rácalmas¹⁰³, 4 à Szabadegyháza¹⁰⁴ et 1 à Seregélyes¹⁰⁵. On rencontrait ensuite, sur la grande route du Danube, la station *Vetus Salina* (Adony), où il s'est conservé 23 inscriptions et 4 diplômes militaires¹⁰⁶. Aux alentours de la station sont apparues 4 inscriptions à Ivánca¹⁰⁷ et 1 à Pusztaszabolcs¹⁰⁸. Sur la route de *Gorsium* (Tác) à *Matrica* (Százhalombatta), dans la vallée du Danube, à un carrefour d'où bifurquait une route vers *Brigetio* (Szöny), on a mis au jour 50 inscriptions dans la localité de Székesfehérvár¹⁰⁹. A l'ouest et au nord de celle-ci, 4 inscriptions ont été découvertes à Sarkeszi¹¹⁰, 1 à Iszka¹¹¹, 1 à Iszkaszent-

⁹⁵ C 3325. CIL XVI 112

⁹⁶ C 3762, 10042, 10613.

⁹⁷ Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 202.

⁹⁸ C 3326 - 10302; Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 204

⁹⁹ C 10300. 10639-10641, 13365.

¹⁰⁰ C 15151.

¹⁰¹ AE LXXXVI, 1959, p. 73-74.

¹⁰² C 3327-3339. 3352. 3728-3750. 3761-3765. 10301-10325. 10634-10637, 10660-10679, 11345. 12012; AE XXIV, 1904, p. 199-203; XXV, 1905, p. 222-234; XXVI, 1906, p. 40-45, 156, 241; XXVII, 1907, p. 143-149; XXVIII, 1908, p. 345-350, XXIX, 1909, p. 238-245, 328-334; XXX, 1910, p. 249; XXXI, 1920-1922, p. 15; XLVI, 1932-1933, p. 153; LXXVI, 1949, p. 55-58, LXXVIII, 1951, p. 21-23; FA XV, 1963, p. 43-54; Klio XI.VI, 1965, p. 368; Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 200-202; XI, 1971, p. 120-132; Paulovics István, *Die römische Ansiedlung von Dunapentele (Intercisa) Geschichte der Überreste, Bibliographie der Forschungen, Fundergebnisse von 1926*, Budapest, 1927; *Intercisa I-II. Geschichte der Stadt in der Römerzeit*, Budapest, 1954-1957; Jenő Fitz, *Intercisa*, RE Suppl. IX, 1962, col. 84-103.

¹⁰³ Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 205-208, n^{os} 33-37.

¹⁰⁴ Századok, II, 1932, p. 61; Alba Regia IV-V, 1963-1964, p. 87-88; VIII-IX, 1967, p. 209, n^{os} 44-45.

¹⁰⁵ Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 209.

¹⁰⁶ C 3340, 3341, 3411, 3723. 3752, 3760. 6008, 10305, 10326. 10331, 10632, 10659, 10660, 10671; CIL XVI 89, 113, 132; Pannonia I, 1935, p. 183; Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 197-199, n^{os} 1-8.

¹⁰⁷ C 3721, 3722, 3730, 10332.

¹⁰⁸ AE LIV, 1941, p. 39.

¹⁰⁹ C 3342-3360, 10333-10339, 10347-10350, 10353-10368, 15152-15154; AE I.11, 1939, p. 102; Alba Regia VI-VII, 1966, p. 165; VIII-IX, 1969, p. 212, n^{os} 52-55.

¹¹⁰ Alba Regia VIII-IX, 1967, p. 208, n^{os} 38-41.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 204, n^o 27.

györgy ¹¹², 3 à Pátka ¹¹³, 2 à Velence ¹¹⁴ et 3 à Csákberény ¹¹⁵. A une autre croisée de routes se trouvait *Floriana* (Csákvár), avec une population d'origine celtique, où 8 inscriptions se sont conservées ¹¹⁶. A l'est de *Floriana*, 1 inscription est apparue à Vertesacsza ¹¹⁷ et, au nord, 1 inscription à Kömlöd ¹¹⁸, 2 à Szend ¹¹⁹, 5 à Környe ¹²⁰ et 3 à Tatabánya ¹²¹. Non loin de cette dernière localité, sur la route menant d'*Aquincum* à *Brigetio*, la station de *Gardellaca* (Alsó-Galla) a livré 1 inscription ¹²². Plus au nord sur la même route, 12 inscriptions ont été découvertes à Tata ¹²³, 3 à Lepavist ¹²⁴ et 1 à Mocsza ¹²⁵. Sur la route de *Gorsium* à *Brigetio*, 4 inscriptions ont été mises au jour à Nászály ¹²⁶. Plus loin, 1 inscription est apparue à Szómod ¹²⁷ et une autre à Göbölgyaros ¹²⁸. Sur la rive du Danube, à l'extrémité des routes venant du sud-ouest et du sud-est, sur la grande artère qui longeait le fleuve, se trouvait la place forte, parvenue au rang de *colonia*, de *Brigetio* (Szőny). Elle abritait une légion et a laissé de nombreux vestiges archéologiques, parmi lesquels 295 inscriptions et 7 diplômes militaires ¹²⁹. A l'est de *Brigetio*, une unité militaire était cantonnée à *Azaum* ou *Adiaum* (Almásfüzitő), où se sont conservées 28 inscriptions ¹³⁰. Plus à l'est, sur la rive du Danube, on a découvert 3 inscriptions à Dunaalmás ¹³¹ et 1 à Neszmély ¹³². Plus au sud, vers l'intérieur des terres, 2 inscriptions sont apparues à Dunaszentmiklós ¹³³, 1 à Héreg ¹³⁴, 1 diplôme

¹¹² AT IV, 1957, p. 109.

¹¹³ C 10343–10345.

¹¹⁴ C 3361, 10346

¹¹⁵ AE XXVI, 1906, p. 40; XXVII, 1907, p. 234–235; XXIX, 1909, p. 143.

¹¹⁶ C 3358, 3366, 10351, 10352, 15151, 15154, 15155; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 199–200, n° 10; Jenő Fitz. *Floriana*. Alba Regia II–III, 1961–1962, p. 153–158.

¹¹⁷ C 6454 = 10399; Schober, 249.

¹¹⁸ C 11039.

¹¹⁹ C 4355, 4358.

¹²⁰ C 4273 10961, 4277 = 10965, 4280 – 10966, 4284 = 10967, AAA IX, 1958, p. 407–412

¹²¹ AE XXVII, 1907, p. 211; XXIX, 1909, p. 144–147.

¹²² C 4275.

¹²³ C 4272, 4274, 4276, 4278, 4279, 4281–4283, 4309, 10960, 10961, 13391.

¹²⁴ 4322, 4338, 11027.

¹²⁵ C 10963

¹²⁶ C 4326, 10958, 10959, 11043.

¹²⁷ Barkóczy, *Brigetio*, n° 56.

¹²⁸ C 3775.

¹²⁹ C 4250–4251, 4285–4308, 4310–4321, 4323–4337, 4339–4349, 10971–11042, 11044–11076, 13437–13439, 14069, 14070, 14355^{21–23}; CIL, p. 880, 1980, 1986, 2212, 2213, 2228; AE XXIII, 1903, p. 63, 101; LVII–LVIII, 1911–1945, p. 174–177; LIX–LX, 1946–1948, p. 137–147; LXXXVIII, 1961, p. 262; Schober 71–138; AAA IX, 1958, p. 413–421; Barkóczy Laszlo, *Brigetio*, I–II. Budapest, 1944–1951; FA XIII, 1961, p. 95–115.

¹³⁰ C 4269–4284, 10960–10968, 11333, 11372, 13434, 15188^{1–4}.

¹³¹ C 10958, 10959, 11374.

¹³² 13499.

¹³³ AE XXV, 1905, p. 214–216; LI, 1938, p. 45.

¹³⁴ C 13435.

militaire à Tarján¹³⁵, 2 inscriptions à Gyermely¹³⁶ et 1 à Csabdi¹³⁷. Encore plus au sud, à un carrefour de routes, se trouvait la station de *Lusomana* (Bicske), d'où nous avons 6 inscriptions¹³⁸. Vers le sud-est, dans les vallées de plusieurs petites rivières, sont apparues 1 inscription à Felesút¹³⁹, 6 à Alesútdoboz¹⁴⁰, 5 à Tabajd¹⁴¹, 5 à Vál¹⁴², 1 à Kajászó¹⁴³, 3 à Vereb¹⁴⁴ et 6 à Baracska, sur la route reliant *Gorsium* et *Matrica*¹⁴⁵. 4 inscriptions ont été mises au jour près du Danube à Ercsi¹⁴⁶ et 1 à Martonvásás¹⁴⁷. Plus au nord, près du Danube, se trouvait *Matrica* (Százhalombatta), où l'on a découvert 10 inscriptions¹⁴⁸. Entre cette localité et celle de *Crumerum*, qui se trouvait sur la rive droite du Danube à l'est de *Brigetio*, on a mis au jour sur une étroite bande de terrain 4 inscriptions à Érd¹⁴⁹, 4 à Gyuró¹⁵⁰, 2 à Etyak¹⁵¹, 2 à Biatorbány¹⁵², 6 à Paty¹⁵³, 2 à Zsambek¹⁵⁴, 1 à Many¹⁵⁵, 1 à Bajna¹⁵⁶, 2 à Sáisáp¹⁵⁷, 1 à Bajót¹⁵⁸, et 2 à Sütő, sur la rive du Danube, à l'ouest de *Crumerum*¹⁵⁹. A *Crumerum* (Nyergesújfalu) une unité de cavalerie était cantonnée et 14 inscriptions se sont conservées¹⁶⁰. Au nord de *Matrica*, les inscriptions deviennent de plus en plus nombreuses à mesure que l'on se rapproche d'*Aquincum*, la capitale de la province. Ainsi, on en a découvert 7 à Tarnok¹⁶¹ et 27 à *Campona* (Budapest-Nagytetény)¹⁶². Au sud et à l'est d'*Aquincum*,

¹³⁵ CIL XVI 145

¹³⁶ C. 10603, 10601

¹³⁷ C. 178 = RA 1947, n° 135.

¹³⁸ C. 3631–3636, 4637, 11310

¹³⁹ C. 10350

¹⁴⁰ C. 3369, 3370, 3750, 3775. 12012 c. 15155.

¹⁴¹ C. 3371, 3372 – 10353. 3373 = 10354, 3374. 3375.

¹⁴² C. 3376. 10355, 10356, AE XXX, 1910. p. 68; Alba Regia VIII–IX, 1969, p. 213–214, n° 65.

¹⁴³ AE XLIX, 1936, p. 29–31; LXXVII, 1950, p. 72–80.

¹⁴⁴ C. 3362 = 10317, 3363 – 10340, 3364 = 10318.

¹⁴⁵ C. 10369–10372, 12014, 12759.

¹⁴⁶ C. 10371, 10660 g-h, 10662 c.

¹⁴⁷ C. 3606 = 10373.

¹⁴⁸ C. 3385–3387, 10371–10377; Alba Regia IV–V, 1963–1964, p. 178–179; FA XXI, 1970, p. 93–112.

¹⁴⁹ C. 10334, 10337, 10630; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 202–203.

¹⁵⁰ C. 3377, 3378 = 10357; Alba Regia VIII–IX, 1967, p. 203, n° 21–25

¹⁵¹ C. 10350, 10359.

¹⁵² C. 10360, 10361.

¹⁵³ C. 3382. 10365–10368, 10693.

¹⁵⁴ C. 10363, 10364.

¹⁵⁵ Alba Regia II–III, 1961, 1962. p. 117.

¹⁵⁶ C. 3660.

¹⁵⁷ C. 3661, 3772 c.

¹⁵⁸ Esztergom Évtapjai 1931, p. 48.

¹⁵⁹ C. 4626, 11331.

¹⁶⁰ C. 3659 – 3666, 3773. 10602, 10604, 11602–11604. 13391; AE LXXXVIII, 1961, p. 27–31.

¹⁶¹ C. 3379, 3720, 10358; Alba Regia VI–VII, 1966, p. 135; VIII–IX, 1969, p. 213, n° 63–64.

¹⁶² C. 3388–3411, 3719, 3750; MKÉ II, 1908, p. 110.

on a mis au jour 2 inscriptions à Törökbálint ¹⁶³, 2 et 1 diplôme militaire à Budapest-Albertfalva ¹⁶⁴, 2 à Budaörs ¹⁶⁵, 1 à Budakeszi ¹⁶⁶, 3 à Buda-fok ¹⁶⁷ et 1 à Diosd ¹⁶⁸. *Aquincum* (Ó-Buda) a été tout d'abord le siège d'une troupe de cavalerie, puis d'une légion; la ville est devenue *municipium*, puis *colonia*; de par sa position stratégique privilégiée, elle s'est développée en un grand centre militaire et civil, où il s'est conservé de nombreux vestiges romains et 665 inscriptions latines ¹⁶⁹. A proximité se trouvait le *vicus Basoretensis*, où il est resté 1 inscription ¹⁷⁰, cependant qu'une autre inscription a été trouvée à Albert Irsan ¹⁷¹. Une tête de pont créée sur l'autre rive du Danube, *Transaquincum* (Budapest-Rákospatak), nous a légué 6 inscriptions ¹⁷². Sur la rive droite du Danube, au nord d'*Aquincum*, on a découvert 2 inscriptions à Solymár ¹⁷³, 4 à Nagykovácsi ¹⁷⁴ 5 à Üröm ¹⁷⁵, 1 à *vicus Vindonianus* (Budapest-Békasmegyer) ¹⁷⁶ et 1 à Budakalász ¹⁷⁷. Le grand nombre d'inscriptions mises au jour dans les localités des alentours d'*Aquincum* montre le rôle important joué par cette ville dans la diffusion de la culture romaine.

A 12 km environ au nord du camp de la légion d'*Aquincum*, des troupes auxiliaires étaient cantonnées à *Ulcisia castra* (Szentendre), où 41 inscriptions ont été mises au jour ¹⁷⁸. Dans la boucle du Danube, des inscriptions ont été découvertes dans différentes localités situées tout près les unes des autres, jusqu'à Estergom, à savoir 1 à Dunakeszi ¹⁷⁹,

¹⁶³ C 3381, 10362.

¹⁶⁴ CIL XVI 175; AE LXXXI, 1954, p. 10–11; AAA VII, 1956, p. 17–71.

¹⁶⁵ C 3383, 3384.

¹⁶⁶ C 3447.

¹⁶⁷ C 3407, 3409, 3410.

¹⁶⁸ FA XXI, 1970, p. 60.

¹⁶⁹ C 3412–3607, 3615–3618, 6455–6464, 10392–10567, 13368–13381, 14341–14354, 15156–15159; CIL III, p. 888, 1984; AE XXIII, 1903, p. 405; XNV, 1905, p. 192; XXVI, 1906, p. 40–46; XLIII, 1929, p. 45–57; XLV, 1931, p. 265; XLIX, 1936, p. 95; L, 1937, p. 85–115; LIX–LXI, 1946–1948, p. 183–188; LXXXVI, 1949, p. 67–79; LXXXVII, 1950, p. 117–119; LXXXVIII, 1951, p. 44–48; LXXXIX, 1952, p. 188–191; OeJ VII, 1904, B. 11–14; BpR VIII, 1904, p. 161–176; X, 1923, p. 63–152; XII, 1937, p. 69–152, 275; XIV, 1945, p. 155–202, 541, 561–572; XIX, 1959, p. 155; XX, 1963, p. 301–310; XXI, 1964, p. 239–257; MKÉ II, 1908, p. 80–96; Schober 28–117; Pannonia I, 1935, p. 280; IAK I, 309; AT V, 1958, p. 73–74; V. Kuzsinsky, *Aquincum. Ausgrabungen und Funde. Führer mit einer topographischen und geschichtlichen Einteilung*, Budapest, 1934.

¹⁷⁰ C 3673.

¹⁷¹ AE XXIV, 1904, p. 170–172.

¹⁷² C 3382 = 13385, 10571, 10573, 13382–13385.

¹⁷³ C 3623, 3624.

¹⁷⁴ C 3619–3622.

¹⁷⁵ 3626, 10655; AE XLII, 1928, p. 211.

¹⁷⁶ C 10570.

¹⁷⁷ Bp Reg XII, 1937, p. 271.

¹⁷⁸ C 3638–3641, 3643–3645, 3738, 3740, 3775, 10575–10577, 10655, 10659–10675, 10684–10690, 13386, 14354^{1–2}, 15171–15173; Pannonia I, 1935, p. 139–151; AE I., 1937, p. 86–115; LII, 1939, p. 120; XC, 1963, p. 189–194; IAK II, 232–234, n^{os} 1–3; Klio XLVI, 1965, p. 339–350.

¹⁷⁹ C 10574.

2 à Pilisvörösvár¹⁸⁰, 1 à Csobánka¹⁸¹, 9 à Piliscsaba¹⁸², 7 à Piliscsev¹⁸³, 8 à Pilisszanto¹⁸⁴, 1 à Pomáz¹⁸⁵, 2 à Dorog¹⁸⁶, 4 à *Ad lacum Felicis* (Csaba)¹⁸⁷, 1 et 1 diplôme militaire à Tokod¹⁸⁸ et 1 à Tát¹⁸⁹. *Solva* (Esztergom), lieu d'étape sur la route et centre de défense, conserve 20 inscriptions¹⁹⁰. Plus à l'est se trouvaient d'autres troupes à *Castra ad Herculem* (Pilis-marót), qui nous a transmis 13 inscriptions¹⁹¹. A Szob 2 inscriptions se sont conservées¹⁹². Près de la grande courbe du Danube, sur la route, se trouvait le camp de *Cirpi* (Dunabogdány), où étaient cantonnées des troupes à pied et à cheval ; 21 inscriptions en proviennent¹⁹³. Vers le nord-ouest nous avons une inscription à Visegrád¹⁹⁴, alors qu'au nord, sur la rive gauche du fleuve, une inscription a été découverte à Veröce, le point le plus au nord de la Pannonie Inférieure présentant des vestiges romains¹⁹⁵. Outre les localités mentionnées ci-dessus, différentes localités non identifiées de la province ont livré des inscriptions latines au nombre de 310¹⁹⁶.

Les centres importants parvenus au rang de *coloniae* se sont développés sur les grandes voies de communication : *Sirmium* et *Bassianae* sur la Save, *Mursa* sur la Drave, *Aquincum* et *Brigetio* sur le Danube. Les inscriptions sont apparues surtout le long du *limes* et des principales routes ; elles dépassent le chiffre de 2533 et proviennent de 195 localités. Calculées pour l'ensemble de la Pannonie Supérieure et Inférieure, elles dépassent le chiffre de 6284, provenant de plus de 481 localités. Quoique incomplets, ces chiffres attestent l'importance de la culture romaine en Pannonie et sa persistance durant presque quatre siècles. Elle a laissé des traces surtout le long des grandes routes : 1) Aquileia — Ermona — Celeia

¹⁸⁰ C 10569. 10656.

¹⁸¹ C 10571.

¹⁸² C 3631—3636, 3730, 4637, 11340.

¹⁸³ C 3637, 4631—4634, 11338, 11339.

¹⁸⁴ C 3629, 10572, 10573, 10651, 10657, 10658 ; RA 1917, n° 134 ; 1953, n° 5.

¹⁸⁵ C 3642 ; RA 1953, n° 11.

¹⁸⁶ C 11336. 11337.

¹⁸⁷ C 3631, 3636, 4637. 11340

¹⁸⁸ C 13390 ; XVI 161 ; AAA I, 1951, p. 192.

¹⁸⁹ C 13391.

¹⁹⁰ C 3649—3658, 3749, 3756, 3775, 4628, 4629, 10594—10601, 11061, 11345.

¹⁹¹ C 3750, 3762, 3767, 10676—10678.

¹⁹² C 3766. 10715.

¹⁹³ C 3646—3648, 3761, 10579—10593, 10579—10381, 13387—13390 ; FA XVI, 1964, p. 33.

¹⁹⁴ C 10422.

¹⁹⁵ C 4668.

¹⁹⁶ C 3667—3748, 6165—6171, 10605—10556, 10659—10675, 10679—10714, 10716—10718, 12014, 13392, 13395, 14351³⁻⁶ ; CIL III, p. 1984, 1990 ; AE XXV, 1905, p.418 ; XXXVIII, 1918, p. 1—11 ; XXXIX, 1920—1922, p. 1—10 ; RA XXXII, 1930, n° 37.

— Poetovio — Savaria — Carnuntum; 2) Emona — Siscia — Sirmium — Singidunum; 3) Poetovio — Mursa — Cibalae; 4) Carnuntum — Brigetio — Aquincum — Intercisa — Singidunum; 5) Mursa — Sopianae — Gorsium — Brigetio. Elles traversaient la province de l'ouest à l'est ou du sud au nord et rendaient possible la pénétration des objets d'importation, des idées et de la langue latine jusque dans les coins les plus éloignés et les plus isolés. A toutes ces facilités venaient s'ajouter la fertilité du sol et la prospérité économique de la province, maintes fois citées en termes élogieux dans les sources antiques.

PANNONIA INFERIOR

795 <i>Marsonia</i> (Slavonski Brod)	2	830 Bijelo Brdo	1
796 <i>Cornacates</i> (Hrvatska)	1	831 Bilje	1
797 Grabarje	1	832 <i>Albanum</i> (Lug?)	1
798 <i>Cibalae</i> (Vinkovci)	10	833 <i>Aureo Monte</i> (Baranjska Gređa)	4
799 Šid	1	834 Kneževi Vinograd	1
800 Sr. Rača	1	835 <i>Ad Novas</i> (Zmajevac)	1
801 Bela Reka	1	836 Aljmaš	1
802 Ilača	1	837 <i>Teutburgium</i> (Dalj)	9
803 <i>Sirmium</i> (Srem. Mit. ovica)	100	838 <i>Ad Labores pontis Ulcae</i> (Bobota)	14
804 I.čarak	1	839 <i>Cornacum</i> (Sotin)	1
805 Ruina	2	840 <i>Cuccium</i> (Ilok)	3
806 Črnješevci	1	841 Neštin	1
807 Šašinci	1	842 Susek	2
808 <i>Fossae</i> (Jarak)	1	843 <i>Onagrnum</i> (Begeč)	1
809 Dobrnici	5	844 <i>Malata</i> (Banoštoi)	5
810 Kraljevci	1	845 Čerević	1
811 Putinci	4	846 Futog	1
812 <i>Basstana</i> (Donji Petrovci)	27	847 Beočin	1
813 Golubinci	1	848 Rakovac	1
814 Stara Pazova	1	849 <i>Cusum</i> (Petrovaradin)	9
815 Belegiš	3	850 Srem. Karlovci	2
816 <i>Burgenae</i> (Novi Banovci)	13	851 Krčedin	1
817 <i>Noviciani vicus</i> (Šimanovci)	3	852 <i>Acumincum</i> (Stari Slankamen)	9
818 Mihaljevci	2	853 Titel	3
819 Prhovo	2	854 Novi Bečej	1
820 Nikmci	1	855 Novi Slankamen	2
821 <i>Taurunum</i> (Zemun)	8	856 <i>Rittum</i> (Surduk)	4
822 <i>Confluentes</i> (Beograd Novi)	1	857 Opova	1
823 <i>Savus</i>	3	858 <i>Antiana</i> (Branjin Vrh?)	15
824 Monor	1	859 Popovac	3
825 <i>Berebis</i> (Podravski Podgajci)	1	860 <i>Sopianae</i> (Pécs)	30
826 <i>Iovalia</i> (Valpovo)	1	861 Gorcsony	2
827 <i>Mursella</i> (Petrijevci)	3	862 Magyarszék	1
828 Retfala	1	863 Jágónak	3
829 <i>Mursa</i> (Osijek)	75	864 Dombóvár	1

865 Bonyhád	1	915 Tatabánya	3
866 Pusztasomodar	16	916 <i>Gardellaca</i> (Alsó-Galla)	1
867 Regoly	3	917 Tata	12
868 <i>Tricciana</i> (Ságvár)	3	918 Lepavist	3
869 Simontornya	1	919 Mocsá	1
870 <i>Gorsium = Ierculia</i> (Tác)	10	920 Nazzsály	4
871 Szabadbattyán = Csakvár	3	921 Szómod	1
872 <i>Ad Militare</i> (Batina)	1	922 Gobolgyaras	1
873 <i>Atlinum</i> (Kolked)	4	923 <i>Brigetto</i> (Szöny)	302
874 <i>Contra Florentiam</i> (Dunafalva)	3	924 <i>Azaum</i> (Almásfuzító)	28
875 <i>Lugio-Florentia</i> (Dunaszekcső)	15	925 Dunaalmás	3
876 Bába	1	926 Neszmély	1
877 Bátaszék	2	927 Dunaszentmiklós	2
878 <i>Ad Statuas</i> (Várdomb)	6	928 Héreg	1
879 <i>Atisca</i> (Ócseny-Szigetpuszta)	2	929 Tarján	1
880 Szekszárd	5	930 Gyermely	2
881 Felsonána	1	931 Csabdi	1
882 <i>Alla rípa</i> (Tolna)	3	932 <i>Lusomana</i> (Bicske)	6
883 Fadd	1	933 Felcsút	1
884 Dunaszentgyörgy	1	934 Alesútdoboz	6
885 Paks	1	935 Tabajd	5
886 Györkony	1	936 Vál	1
887 <i>Lussonium</i> (Dunakomlód)	17	937 Kajászó	1
888 Bolcske	2	938 Vereb	3
889 Alsószentiván	2	939 Baracska	6
890 Dunafoldvár	3	940 Ercsi	4
891 Előszállás	1	941 Martonvásár	1
892 Kisapostag	2	942 <i>Matrica</i> (Szászhalombatta)	10
893 <i>Annamalia</i> (Baracs)	5	943 Érd	1
894 Sárbogárd	1	944 Gyuró	1
895 Nagyvenyim	1	945 Etyek	2
896 <i>Intercisa</i> (Dunaújvaros)	230	946 Biatorbágy	2
897 Rácalmás	5	947 Paty	6
898 Szabadegyháza	4	948 Zsambek	2
899 Seregélyes	1	949 Many	1
900 <i>Velus Satina</i> (Adóny)	26	950 Bajna	1
901 Iváncsa	1	951 Sársáp	2
902 Pusztaszabolcs	1	952 Bajót	1
903 Székesfehérvár	50	953 Sutó	2
904 Sarkeszi	4	954 <i>Cruumerum</i> (Nyergesújfalu)	14
905 Iszka	1	955 Tarnok	7
906 Iszkaszentgyörgy	1	956 <i>Campona</i> (Budapest-Nagyte- tény)	27
907 Pátka	3	957 Torokbálint	2
908 Velence	2	958 Budapest-Albertfalva	3
909 Csákbéreny	3	959 Budaors	2
910 <i>Floriana</i> (Csákvár)	8	960 Budakeszi	1
911 Vertesacska	1	961 Budafok	3
912 Komlód	1	962 Diósd	1
913 Szend	2	963 <i>Aquincum</i> (Ó-Buda)	665
914 Kornye	5		

964 <i>vicus Basorelensis</i>	1	977 Pilisesev	7
965 Albert Irsan	1	978 Pihsszanto	8
966 <i>Transaquincum</i> (Budapest- Rákospatak)	6	979 Pomáz	1
967 Solymár	2	980 Dorog	2
968 Nagykovácsi	4	981 <i>Ad Lacum Feticis</i> (Csaba)	4
969 Űrom	5	982 Tokod	2
970 <i>Vicus Vindomanus</i> (Budapest- Békásmegyér)	1	983 Tát	1
971 Budakalász	1	984 <i>Solva</i> (Esztergom)	20
972 <i>Ulcisia castra</i> (Szentendre)	41	985 <i>Castra ad Herculem</i> (Pihsmarót)	13
973 Dunakeszi	1	986 Szob	2
974 Pilisvorosvár	2	987 <i>Cirpi</i> (Dunabogdány)	28
975 Csobánka	1	988 Visegrád	1
976 Pihsesaba	9	989 Verocce	1
		990 <i>Incertae</i>	310

SUR LA NOMENCLATURE DES ACTES PATRIARCAUX AU XIV^e SIÈCLE

JEAN DARROUZÈS

Institut français d'études byzantines
(Paris)

Pour définir les termes de la diplomatique patriarcale on dispose de trois sources : une quarantaine d'originiaux datés de 1087 à 1433, un plus grand nombre de copies, mais en général de seconde main, enfin deux volumes des registres couvrant les années 1315—1402 ; ce sont les manuscrits *Vindobonenses hist. gr.* 47 et 48. La matière première est donc extrêmement pauvre et on ne peut espérer compenser cette pénurie par les commentaires canoniques et les traités des juristes. Prenons un acte de Michel Cérulaire : *Regestes* 882¹. Dans une copie de juriste il porte le titre ἐπιστολή ; au XIII^e siècle, Apokaukos l'appelle ψῆφος du patriarche et σημειώμα ; or il est évident que les termes épistolè et sèmeiôma s'excluent l'un l'autre. Les actes *Regestes* 1037 et 1152 sont cités par deux canonistes, l'un contemporain, Balsamon, l'autre postérieur, Chomatènos : le premier parle de sèmeiôma synodal, l'autre de diagnôsis et apophasis synodique. Dans ce cas sans doute les termes ne sont pas contradictoires, parce que l'un désigne la forme, et l'autre le contenu ; mais une sentence (diagnôsis) peut adopter une autre forme que celle du procès-verbal (sèmeiôma), si bien que la citation de Chomatènos ne donne pas d'indication sur la forme. La nomenclature et le classement des actes patriarcaux devront par conséquent surmonter deux difficultés graves : insuffisance des documents pour établir des statistiques et étudier l'évolution des termes ; diversité des appellations suivant le contenu juridique et la forme diplomatique du même acte.

¹ Je renvoie à la numération des actes par V. Grumel, *Regestes* (des Actes du patriarcat de Constantinople), fasc. 1—3.

Au XIV^e siècle les originaux ne sont pas plus abondants que durant la période antérieure. Certains genres importants comme le *sêmeiôma* et la lettre-pittakion ne sont pas représentés ; il reste un seul témoin de la praxis d'ordination aux archives de Patmos. Par contre, seul le XIV^e siècle a légué deux volumes des registres officiels de la chancellerie² : sans doute il présente lui aussi des lacunes qui tiennent en grande partie à l'incohérence de l'enregistrement et il ne conserve pas la totalité des actes réels, mais il offre une gamme suffisante des genres et des modèles parfois nombreux des divers actes possibles.

Le registre reçoit trois catégories bien distinctes de documents : *a* — les actes patriarcaux et synodaux en forme presque complète de l'original, et parfois en original ; *b* — des actes de chancellerie, notices ou annotations (*imbreviaturae*), qui mentionnent en forme abrégée diverses formalités de procédure et d'administration ; *c* — des actes officiels ou privés venus de l'extérieur, pour lequel le registre sert de dépôt. Si les notes de chancellerie se rattachent encore à l'activité patriarcale et synodale que le codex doit enregistrer, les actes de l'extérieur forment un groupe hétérogène qui trouble l'ordonnance et la notion même du registre. Pourquoi, par exemple, enregistrer une didascalie de Cyrille de Sidé (MM n° 175/1), qui sert de pièce à conviction au patriarche Calliste (MM n° 176/2) pour condamner ce métropolitain ? Quelle utilité représente cette copie, si la chancellerie a reçu l'original, dont le patriarche Philothée (MM n°s 175/2, 176/1) prononça d'ailleurs l'inauthenticité ? Encore, dans ce cas, les actes voisins donnent une raison de l'enregistrement. Les autres pièces, isolées ou non dans le contexte, doivent ainsi appartenir à un dossier dont les divers éléments ne furent pas enregistrés. Ainsi diverses promesses de convertis qui abjurent, de suspects qui se purgent d'un soupçon devant le tribunal, de candidats qui s'engagent au moment de l'investiture, enregistrées souvent avec signature autographe, sous-entendent des actes patriarcaux et synodaux corrélatifs. Les notices (*imbreviaturae*) témoignent plus directement de l'existence d'un acte administratif ou judiciaire : au lieu de consigner l'acte banal délivré à la partie, la chancellerie se contente de relever la date, l'objet de la décision et son destinataire. Il s'agit d'actes très courants comme l'épidosis, la concession d'un exarchat, des condamnations mineures de suspense, dont la rédaction stéréotypée se rapprochait de celle d'un formulaire.

² Ce sont les manuscrits *Vindobonenses hist. gr.* 47 et 48, modèles de l'édition Miklosich et Muller, *Acta et diplomata*. Tom. 1—2 : *Acta patriarchatus constantinopolitani*. Mais cette édition ne rend aucun compte de la qualité des originaux dont je publie la description et l'inventaire dans *Le Registre synodal du patriarchat byzantin au XIV^e siècle*, Paris, 1971. Elle cite les actes de Miklosich et Muller par le sigle MM suivi du n° de l'acte.

Pour en arriver donc à la première catégorie, celle des actes propres du patriarche et du synode reproduits dans le registre, il faut noter qu'il s'agit en général de copies (ἴσον) et non d'originaux (πρωτότυπον), sauf dans quelques cas, à partir du patriarche Nil, où divers actes reçoivent la signature autographe des membres du tribunal ou de l'assemblée. La copie sur registre, authentifiée par la nature même du volume destiné à cet usage officiel, diffère cependant d'un ison libre contrasigné par une autorité : par exemple la description du sceau est toujours omise, la signature fréquemment, et la conclusion n'est pas toujours complète, lorsque l'enregistrement se fait d'après une minute et non d'après l'original expédié. Les règles qu'on pourrait tirer de la comparaison de nombreux modèles n'atteindront jamais la précision que procurait la comparaison d'un nombre égal d'originaux. Malgré cet inconvénient pour la définition des formes et des règles diplomatiques, il est possible au moins de dresser un état des différents actes et de les classer de manière logique.

Par rapport à l'auteur et à la genèse des actes on distingue les actes du patriarche et les actes du synode. Toute la tradition des documents officiels montre que le patriarche accomplit certains actes de sa propre autorité, sans aucune intervention de l'assemblée synodale, soit parce que tous les pouvoirs d'un évêque ne sont pas collégiaux, soit parce que l'évêque de la capitale jouit d'un privilège de fait et de droit qui n'est pas purement honorifique, soit parce que le président d'une assemblée est doté de droits et de pouvoirs distincts de ceux des membres. Pour l'exercice de cette juridiction personnelle, le patriarche dispose des bureaux du patriarcat et de divers délégués, dont les plus en évidence, au XIV^e siècle, sont les exarques.

Le synode au contraire, dans l'exercice ordinaire de sa compétence, n'émet pas d'actes propres, si bien qu'un acte synodal est en même temps un acte patriarcal comme l'indiquent expressément le dispositif et la conclusion. Il faudra cependant mettre à part quelques actes où le patriarche, quoique présent en principe, ne participe pas au vote et à la signature. A l'extrême limite, lorsque la collaboration naturelle entre le président et l'assemblée s'avère impossible, le synode n'agit pas non plus en assemblée souveraine : selon la constitution byzantine c'est l'empereur qui juge en dernier ressort en convoquant l'assemblée et en sanctionnant ses décisions, qui n'auraient par elles-mêmes aucune efficacité juridique. On aboutit donc ainsi à un genre d'actes mixtes, toujours impériaux et synodaux, parfois aussi patriarcaux, dans la mesure où le patriarche y a participé et ne fut pas mis lui-même en cause : c'est le cas en général pour le tomos, une variété du gramma synodal.



I. ACTES DU PATRIARCHE

Signalons en premier lieu des actes que le patriarche, comme tout évêque ne fait qu'une fois. Grâce au registre on connaît au moins un exemplaire de la prière officielle pour l'empereur composée par le nouvel élu. De même, deux professions de foi, celles d'Antoine IV et de Calliste II (MM n^{os} 400 et 519), sont enregistrées en original : la signature initiale (προταγή) et finale (ὕποταγή) est autographe. Enfin le registre a conservé deux testaments : celui d'Hésidôros (MM n^o 130) et celui de Nil (MM n^o 364), qui est plutôt une donation entre vifs.

A. Γράμμα

Acte le plus commun, de forme très simple, constitué par l'exposé, le dispositif et une conclusion qui s'adresse de façon impersonnelle au destinataire : en quoi le *gramma* se distingue du *pittakion*, qui est la lettre personnelle. Comme le *prostagma* impérial, auquel il semble correspondre, c'est en général un acte administratif, surtout dans ses deux variétés : *ἐνταλμα* et *προτροπή*, dits aussi *ἐνταλτήριον*, *προτρεπτήριον γράμμα*. Il n'est pas exclu cependant que le patriarche signifie aussi par *gramma* des sentences sur les causes soumises à son propre arbitrage. L'objet du *gramma* peut être spécifié par un qualificatif : *ἐξαρχικόν*, *ἡγουμενικόν* etc. La signature est ménologée.

B. Πιττάκιον

Ce terme, qui n'entre jamais dans la teneur du document, est une désignation extérieure parfaitement acclimatée dans la chancellerie patriarcale au XIV^e siècle³, tandis qu'il semble en régression dans la chancellerie impériale. Le registre donne ce titre à des lettres personnelles munies d'une salutation au début et à la fin et de contenu très libre ; un petit manuel en codifica les parties distinctives (adresses, souhaits, sceau) à la fin du XIV^e siècle. L'usage antérieur est peu connu, mais il a existé de tout temps une différence entre ces lettres très proches de la lettre privée et le *gramma* administratif. La distinction offre un certain intérêt pour le droit aussi, car le patriarche notifie parfois par *pittakion* même des sentences synodales et presque toujours les citations à comparaître et

³ Voir l'édition et le commentaire du document appelé *Ekthésis de Nil*, ou *Ekthésis néa*, dans « Revue des études byzantines » 27, 1969, p. 1-127.

les sommations légales (μῆνομα) que le patriarche expédie nominale-ment. Dans le pittakion l'intitulation, le sceau, l'adresse et la signature varient selon la qualité du destinataire.

C. Ὑπόμνημα—σιγίλλιον

Au XIV^e siècle sigillion se substitue définitivement à hypomnèma, après l'avoir concurrencé pendant tout le XIII^e siècle, pour désigner l'acte le plus solennel du patriarche⁴. Bien qu'il ne soit pas le seul acte muni du sceau (de plomb), sigillion s'impose probablement par analogie avec le chrysobulle impérial ; mais il admet des degrés suivant que toutes les marques de solennité sont incluses : intitulation, exorde (prooimion), signature par le nom associée à la date complète (mois, jour, année) ; on trouve des formes simplifiées avec date ménologée. Une seule règle paraît certaine et elle vaut d'ailleurs pour tous les actes : l'inscription de la date complète, par opposition à la signature — date ménologée, entraîne la signature nominale du patriarche. L'octroi de l'hypomnèma-sigillion est réservé pratiquement aux monastères dont ces actes constituent ou confirment les privilèges au même titre que les chrysobulles impériaux.

II ACTES SYNODAUX

Par actes synodaux nous entendons les actes ordinaires émanés de l'assemblée présidée par le patriarche ; ils sont donc en même temps patriarcaux. A partir de l'action synodale conditionnée par les débats de l'assemblée constituée en tribunal, on peut dire qu'il n'en existe que deux genres fondamentaux : le procès-verbal (sèmeiōma) qui est le témoin premier de l'action, et le gramma synodal qui est rédigé pour un destinataire. Le premier est aussi un acte de chancellerie, car après l'avoir consigné dans un registre, le chartophylax en délivre un extrait muni de sa propre corroboration (sceau et signature du chartophylax). Le second est délivré par le patriarche sous des formes variées, allant du gramma le plus simple jusqu'à la praxis solennelle, adressée généralement à des métropolitites.

A. Σημείωμα

Le sèmeiōma est une forme qui n'appartient pas en propre à la chancellerie patriarcale car tous les bureaux officiels, les officiers de justice et les notaires sont en mesure de dresser divers procès-verbaux⁵. Sa partie

⁴ Étude du terme et de l'acte dans mon ouvrage : *Recherches sur les officia de l'Église byzantine*, Paris, 1970, p. 399—425.

⁵ Liste des actes patriarcaux conservés sous ce nom, et étude du genre, dans l'ouvrage cité : *Recherches sur les officia*, p. 182—192.

propre est le protocole contenant la date et la liste de présence depuis le président jusqu'aux officiers de justice, les archontes ecclésiastiques, dont la mention n'est pas tout à fait régulière : on signale au moins le président et les évêques qui siègent avec lui. Souvent aussi le procès-verbal consigné dans un registre reçoit en conclusion une clause d'enregistrement, mais elle est fréquemment omise dans le registre synodal qui fait foi par lui-même. Dans la période antérieure ce registre semble avoir été plus régulier pour recevoir le compte-rendu des délibérations journalières ; en conservant un titre traditionnel, le registre du XIV^e siècle n'est pas aussi strict et devient un dépôt général. On en vient même sous le patriarche Isaïe à enregistrer le *sêmeiôma* avec le certificat d'extrait du chartophylax : les notaires, au lieu de composer d'abord le procès-verbal et de l'inscrire, copient sur le registre le *sêmeiôma* délivré à la partie avec le certificat du chartophylax.

B. Γράμμα Συνοδικόν

Contrairement au *sêmeiôma*, le *gramma* n'a pas de protocole ; l'intervention du synode est indiquée dans l'exposé et de manière plus précise dans le dispositif où figure normalement la liste de présence. Lorsque cette liste de présence est omise au dispositif et remplacée par une indication plus vague, l'adjectif *συνοδικόν* ou l'adverbe *συνοδικῶς*, il devient parfois difficile de déterminer si ces allusions correspondent à un débat réel en synode. Sous le patriarche Matthieu en particulier, l'activité du tribunal synodal s'intensifie de telle sorte qu'il semble se substituer pendant deux ans aux tribunaux civils, mais il n'est synodal que de nom parce que les membres de droit, métropolitains et archevêques, cèdent le pas aux archontes supérieurs. Le dernier acte désigné en conclusion *gramma synodikon* appartient à Nil : MM n^o 344 ; le genre subsiste cependant, car la *diagnôsis* et la *praxis* ne sont pas autre chose qu'un *gramma* qui reçoit le nom concret de l'action, au lieu de la désignation abstraite du genre diplomatique.

C. Διάγνωσις

Le *gramma* synodal qui traite d'une affaire judiciaire peut prendre en conclusion la désignation de *diagnôsis* synodale, ce terme étant souvent accompagné de *ἀπόφασις*. La forme est simple et reçoit la signature ménologée.

D. Παράξεις

La praxis est encore un gramma synodal dont la forme et l'appellation varient avec l'objet de l'acte qui est d'ordre administratif et concerne en général les évêques : ordination, transfert, donation. Le dispositif de ces actes, sans exclure les verbes qui signifient une décision (διέγνω, ἔκρινε), emploie plus souvent un verbe de volonté (διακελεύεται) ou celui qui indique simplement l'action (πέπραχε, ἐχειροτόνησε, μετέθρησε, etc). Après la conclusion où se trouve soit gramma synodikon, soit praxis synodikè, la signature est nominale ou ménologée, suivant l'importance de l'acte.

a. Praxis générale

Elle correspond en gros à l'hypomnèma-sigillion par lequel le patriarche régit les monastères ; pour les métropoles, le synode exerce un contrôle sur leurs droits et leurs privilèges et leur administration requiert aussi une intervention impériale chaque fois que le statut territorial est mis en cause. On peut citer comme types MM n^{os} 97, 204, 255, 405 etc. Du début à la fin du siècle cette praxis tend à passer de la forme simple à la forme solennelle par adjonction de l'exoide (prooimion) et par l'emploi de la signature nominale du patriarche, à laquelle peut s'ajouter celle des synodaux : celle-ci est énoncée pour MM n^o 204, reproduite pour MM n^o 518. En raison de son objet, cette praxis est parfois très proche de la diagnôsis, lorsqu'elle résoud par exemple un conflit de juridiction ; mais son dispositif énonce une action, un compromis et non des condamnations. L'emploi même de diagnôsis dans quelques conclusions (par ex. MM n^o 406) montre que les causes judiciaires et les causes administratives ne sont pas absolument séparées, parce que c'est la même assemblée qui juge. Il convient d'adopter un terme différent pour désigner cette praxis, qui concerne une métropole ou une affaire d'intérêt général, et non une personne comme les suivantes.

b. Praxis d'ordination

Elle apparaît pour la première fois sous Philothée pour la création de la métropole de Hongrovalachie à l'ordination de Daniel Kritopoulos (Anthimos) : MM n^o 281. Au total il n'y en a pas plus de quinze : toutes les ordinations ne sont donc pas enregistrées, et surtout on ne les consignait pas auparavant dans le registre synodal, parce que l'ordination d'un métropolitain par le patriarche suppose une procédure et des séances particulières. Les registres qui devaient recevoir ces actes paraissent tomber en désuétude au XIV^e siècle. Dans l'opinion courante cette praxis qui

constituait le titre d'ordination du métropolitain passe pour la praxis par excellence : l'exposé relate la vacance du siège et fait l'éloge du candidat ; le dispositif énonce les pouvoirs ordinaires et extraordinaires de l'élu. Le proimion et l'intitulation sont fréquents, mais non obligatoires, tandis que la signature du patriarche est toujours nominale : le seul original connu (Patmos, archives Έκκλ. 29) paraît avoir perdu son sceau.

c. Praxis de transfert (μετάθεσις)

Le transfert d'un titulaire à un autre siège se fait toujours par acte synodal ; l'empereur, lorsqu'il n'est pas lui-même l'inspirateur de l'acte, est appelé parfois à donner son acquiescement. La forme est solennelle dans les mêmes conditions que dans l'acte d'ordination, parce que la praxis constitue le nouveau titre du transféré.

d. Praxis d'épidosis (titre de πρόεδρος)

L'épidosis consiste à attribuer à un métropolitain (ou à n'importe quel évêque) l'administration d'un siège libre, dont le bénéficiaire prend charge avec le titre de proedros. L'acte est accompli indifféremment par le patriarche seul (gramma-entalma), ou bien par le patriarche avec le synode. Le dispositif précise habituellement si la donation vient du synode, mais la désignation concrète (par ex. gramma epidotikon) peut être la même que pour un gramma du patriarche. L'épidosis vise en premier lieu à assurer l'administration d'évêchés dépourvus d'évêques résidents et ensuite à procurer des ressources à des évêques peu fortunés. Afin de préserver le titre local, l'acte contient toujours la clause de non-occupation du siège ; mais l'épidosis aboutit parfois à l'union effective de deux sièges. Elle est en général de forme simple avec la signature ménologée.

e. Praxis de topos (titre de τόπου ἐπέχων)

A l'origine c'est l'empereur qui confère à un métropolitain le droit de siéger en synode au rang d'une métropole supérieure dont il devient τόπου ἐπέχων : voir MM n° 48. Dans la suite, le synode accorde à son tour ce droit de préséance, mais la rédaction de ces actes (une dizaine) indique toujours une certaine hésitation de la part du synode à disposer de ce droit : voir MM n° 255 et 281. C'est peut-être pour cela qu'il n'est pas enregistré régulièrement, car ce titre dut être beaucoup plus fréquent que ne le laissent voir les mentions explicites du registre ; on en trouve l'indice dans les anomalies des listes de présence qui peuvent s'expliquer par un droit temporaire de préséance à un rang supérieur.

III. ACTES DU SYNODE (SANS LE PATRIARCHE)

De par sa constitution le synode ne prend aucune décision sans son président, le patriarche : en cas de vacance du siège il est donc frappé d'incapacité totale. Cependant le gramma synodal porte parfois la seule signature des membres, à l'exclusion de celle du patriarche. C'est le cas dans les donations au patriarche : MM n^{os} 3 et 60 ; dans les procès où l'impartialité du patriarche serait suspectée : MM n^o 133, procès de Niphon dikaiô de Calliste ; dans les actes de réhabilitation : MM n^{os} 194—195 (Philothée), 417 (Macaire). Le patriarche s'abstient donc suivant la même règle que les métropolités dans les mêmes conditions : nul ne peut être à la fois juge et partie.

Une opposition irréductible entre le président et l'assemblée ne peut donc être résolue que par l'intervention de l'empereur : celui qui a le droit de promouvoir le patriarche a pouvoir de le faire déposer. Le tomos de 1317 (MM n^o 109) est le seul acte de ce genre conservé au XIV^e siècle.

IV ACTES MIXTES

Les actes mixtes proviennent aussi d'une intervention impériale et revêtent toujours une grande solennité. Le XIV^e siècle ne les connaît qu'en forme de gramma : tome de 1341 (MM n^o 96) ; tome de 1351, inconnu du registre, le seul qui reçut les signatures impériales. Dans la période antérieure la forme de procès-verbal (sêmeiôma) est plus courante : celui du 2 mars 1166, par lequel commence l'instruction de l'affaire du *Pater major me est*, n'est enregistré ni dans les registes impériaux ni dans les registes patriarcaux. Dans le protocole l'empereur prend la présidence et le patriarche, le siège de premier assesseur ; ces actes sont à la fois patriarcaux et impériaux et leur protocole révèle les véritables rapports entre l'Etat de l'Eglise, l'empereur et le patriarche.



De cette présentation très succincte des actes ecclésiastiques byzantins découlent quelques conclusions essentielles pour la diplomatie patriarcale.

1. Aucun acte patriarcal ne porte le même nom qu'un acte impérial. Sans doute les auteurs emploient le même terme pour désigner une action du patriarche ou de l'empereur : diagnôsis ou horismos, par exemple. Mais tandis qu'horismos est un terme technique pour la chancellerie impériale, la chancellerie patriarcale consigne ce décret dans un gramma ou ses dérivés : entalma, protropè. Les termes et les formes communes aux deux chancelleries, comme sêmeiôma et pittakion, viennent de l'extérieur

et appartiennent aussi au langage courant du droit privé et de la littérature.

2. Presque tous les actes supportent plusieurs désignations fondées soit sur la forme (*hypomnèma*, *sèmeiôna*, *gramma*), soit sur le contenu juridique (*praxis*, *diagnôsis*), soit sur une caractéristique plutôt extérieure (*pittakion*, *sigillion*). Les rédacteurs jouent volontiers de la possibilité de varier le style.

3. Les mentions et les extraits doivent être traités avec précaution tant du point de vue diplomatique que du point de vue juridique. Outre que les auteurs n'emploient pas toujours le terme technique, les mentions ne permettent pas de remonter à la forme : un *mènyma* n'a existé peut-être qu'en forme orale et une *diagnôsis* peut revêtir la forme de *sèmeioma* ou de *gramma* ; ou bien une *praxis* peut être citée par un terme juridique plus général comme *diagnôsis* ou *krisis*. De même si on ne connaît qu'un fragment de l'acte, il est impossible la plupart du temps de déterminer quelle est la forme originale, surtout si le fragment ne contient un élément significatif de la forme, tel le protocole pour le *sèmeiôna*, ou la liste de présence au dispositif pour le *gramma*.

4. Même avec le registre des secteurs entiers de l'administration ecclésiastique restent dans l'ombre. Existait-il d'autres registres, et lesquels ? Quels furent les actes propres des grands bureaux, de l'économat, du *skévophylacat*, et quels étaient leurs rapports avec le patriarche et le synode ? Autant de questions qui restent sans réponse, faute des actes de cette administration centrale qui n'ont pas survécu, ni au XIV^e siècle, ni dans les siècles antérieurs.

C'est peut-être la rareté des actes et la perte des témoignages d'une vie très riche qui accentuent pour nous l'impression de l'immobilisme des Byzantins. De loin et pour les profanes toutes les icônes se ressemblent ; mais quand on prend conscience de toutes les nuances du style, la diplomatique elle-même montre que le monde byzantin vivait et bougeait.

PAUL RYCAUT AND HIS JOURNEY FROM CONSTANTINOPLE TO VIENNA IN 1665—1666

SONIA P. ANDERSON
(London)

The writings of Sir Paul Rycaut are well known to students of the seventeenth-century Ottoman empire. Balanced, accurate and easy to read, they were translated into eight languages, influenced European attitudes towards the Turk for a century or more, and still remain an important historical source. The two major works were *The Present State of the Ottoman Empire* (London, 1667¹), an analysis of the structure of Ottoman government and society, and *The History of the Turkish Empire* (London, 1680—1700²), covering the years 1623—1699. Five of Rycaut's lesser publications were also concerned with Turkey, and his other productions included several translations from the Spanish and Greek, a continuation of Platina's *Lives of the Popes* and a paper on lemmings for the Royal Society³.

The outlines of his career are also familiar. Born in London in 1629⁴, he was the youngest son of a Huguenot settler from Antwerp,

¹ Although the title-page was dated 1667, the book came on sale at the end of August 1666, and all but a few copies perished in the Fire of London at the beginning of September. For this reason the much more common second edition of 1668 is often mistaken for the first. Citation here is by book and chapter, as the chapters are short and pagination varies considerably in the different editions.

² The first part of the *History* (1623—77) was similarly issued in November 1679 with a title-page of 1680. It is cited here in the better-known 1687 edition, as Vol. II of the Knolles and Rycaut *Turkish History*. The second part (1679—99) came out in 1700 as Vol. III of this edition.

³ For further information about his writings see my article, 'Sir Paul Rycaut, F.R.S. (1629—1700): his Family and Writings', in *Proceedings of the Huguenot Society of London*, XXI (1970), pp. 464—91.

⁴ Not 1628 as often stated. He was baptized at St. Christopher le Stocks on 23 December 1629 (*Register Book of the Parish of St. Christopher le Stocks*, ed. E. Freshfield, I London, 1882), p. 17.

Sir Peter Rycaut, who made a fortune as an entrepreneur under the first two Stuart kings but lost it all in the civil wars. Paul was educated at Trinity College, Cambridge, Gray's Inn, and the Spanish university of Alcalá de Henares, and went out to Turkey in 1660 as private secretary to the Earl of Winchilsea, Charles II's ambassador to the Porte. On the voyage out the man elected by the Levant Company to be secretary or chancellor of their factory at Constantinople, the traveller Robert Bargrave, had to be left at Smyrna with an attack of fever which proved to be fatal⁵, and for the next six years Rycaut held both secretaryships in combination. On the death of the British consul at Smyrna in 1667 he was sent there as acting consul, the Company confirmed the appointment and he remained there until 1678, when he resigned and returned home in an ill-fated bid for the Turkish embassy⁶. For the next decade he led a quiet existence in London, where he had a seat on the board of the Levant Company, apart from a year's absence in Ireland as chief secretary in 1686–1687, for which he was knighted by James II. In 1689 William III sent him to Hamburg as British resident to the Hanse Towns, recalling him in the spring of 1700. He had a stroke on 9 November, died on the 16th and was buried on the 27th alongside his parents in the parish church of Aylesford in Kent.

Less well known, perhaps, are Rycaut's adventures in Europe, Asia and Africa in the early 1660s. For out of his seven years in Winchilsea's service he spent no less than three in all away from Constantinople on various occasions, sometimes in his master's company but usually on solo missions. So much interest attaches to each of these journeys that it would be impossible to do justice to them all in a single paper; here the earlier journeys will therefore be summarized, and only the last reconstructed in detail.

Rycaut himself published anonymously an account of the initial voyage out to Constantinople in 1660–1661, a dramatic tale of storm and shipwreck.⁷ In the course of it Winchilsea had called in at the Turkish

⁵ For Bargrave's travels in the Balkans see the excerpts from his journal (which is MS. Rawlinson C 799 in the Bodleian Library, Oxford), published by F. Babinger in English and Romanian in 'Robert Bargrave, un voyageur anglais dans les pays roumains du temps de Basile Lupu (1652)', *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Historice*, 3rd series, XVII (1935–6), pp. 141–189. Babinger could not date Bargrave's death closer than 1659–70; it was at the beginning of February 1660/1 (Baker to Winchilsea, 9 Feb. 1660 [1/1]: *Historical MSS. Commission 17. Report on the Finch MSS.*, I (1913), p. 93).

⁶ For Rycaut's consulship see my unpublished thesis, 'Paul Rycaut as consul and man of letters at Smyrna (1667–78)' (Oxford Univ. B. Litt. thesis, 1969), which is to be published shortly.

⁷ *A Narrative of The success of the voyage of the... Earl of Winchelsea... from Smyrna to Constantinople; His Arrival there, the manner of his Entertainment and Audience with the Grand Vizier and Grand Signor* (London, 1661). Internal evidence puts Rycaut's authorship beyond doubt. He later incorporated it in his *History*, and lent a manuscript copy to Bernard Randolph who used it for his *Present State of the Islands in the Archipelago* (Oxford, 1687), pp. 59–61. Another copy sent by Winchilsea to the secretary of state on 4 March 1660/1 is in the Public Record Office, S P. 97/17, ff. 183–6.



Fig. 1. — Paul Rycal's Portrait (National Portrait Gallery).

dependency of Algiers, a pirate stronghold on whose goodwill rested the safety of the English Levant trade, in order to ratify a treaty concluded some years previously. The Algerines had however refused to accept an amendment on which the ambassador had been instructed to insist, by which they would renounce any right to search British merchant ships and remove foreign passengers or their goods; and in consequence war broke out between Britain and Algiers in the summer of 1661. Winchilsea was anxious to put the British case to the Turks before an expected Algerine delegation could arrive at the Porte, and therefore transferred his household in December 1661 to Adrianople, where the new grand vizier Fazil Ahmed Köprülü was in attendance on the sultan. Within a few weeks the ambassador had not only routed the Algerines, who signed a peace treaty with Britain shortly afterwards under Turkish dictation, but had also renewed with additional articles the British capitulations with Turkey, which Rycaut published in 1663 on a Jewish press at Constantinople.⁸

The peace treaty with Algiers was followed by fresh treaties with Tunis and Tripoli. In all three the right to search the other party's ships and take out foreigners and their goods was explicitly denied, a major concession never before granted to a European power. The British government accordingly decided to strengthen the treaties before ratification by securing the adherence of Turkey. A clause was added to each declaring that the regency concerned would forfeit the sultan's protection if it infringed the treaty, and copies were despatched to Winchilsea for the sultan's signature. This necessitated a second journey to Adrianople in the summer of 1663, a month's delay while the vizier, who was absent at the war with the emperor in Hungary, was consulted by letter, and finally a substantial bribe to his corrupt deputy and ultimate successor Kara Mustafa. There was then the problem of finding a suitable emissary to carry the imperial signature to the Barbary States. 'I feare some Aga may bee employed', the ambassador told the secretary of state, 'which wuld bee a matter very expensive; to prevent which I have no way, but to proffer the service of my Secretary Ricaut, whom, I must confesse, I can ill spare.'⁹ Rycaut was however exceptionally well qualified for such a mission, having borne the brunt of the negotiations at Algiers in 1660 and at Adrianople in 1661—1662 and 1663. As his Turkish improvise had also taken over much of the embassy's ordinary business from

⁸ The Levant Company's court books show that Rycaut was also responsible for the publication at London in 1679 of the capitulations as renewed by Sir John Finch at Adrianople in 1675 (S.P. 105/154, f. 133).

⁹ Winchilsea to Bennet, 9 June 1663: S.P. 97/18, f. 28.

the unreliable first dragoman Giorgio Draperiis. This brought him into close contact not only with the leading Ottoman statesmen, but also with the agents of the Balkan principalities and the Orthodox churches, whose interests Winchilsea had taken under his wing¹⁰. In this way he was able to acquire a great deal of information for his books about the politics and personalities of the Turkish court, and also to make several invaluable friends there — in particular Albert Bobowski, Giovanni Mascellini and Marc Antonio Mamuca della Torre, the last of whom kept him supplied with material for upwards of thirty years.¹¹

On 5/15 August 1663 Rycaut set out overland from Adrianople to join the frigate at Smyrna in which he was to carry the ratifications to the Barbary States. His adventures on the road are recounted at length in his *History* and in letters to Winchilsea published largely verbatim in the Historical Manuscript Commission's calendar of the Finch MSS. (the originals of which are now in Leicestershire Record Office).¹² Although more than half the ship's crew went down with dysentery, he completed his tour of the Barbary ports; the Algerines, however, again refused to confirm the article prohibiting search. Rycaut hastened on to London, where he recommended an immediate declaration of war. By mid-December a punitive expedition was ready to sail, and by the following autumn Algiers had at last been forced to accept peace on the English terms.

In the meantime Rycaut had carried out various errands for Winchilsea in London — which included presenting Charles II with an Arab stallion bought at Adrianople, in return for which the king invested Rycaut with a gold chain and medal — and rejoined his master on 16/26

£ _____

¹⁰ See for instance E.D. Tappe, 'Charles II and the Prince of Moldavia', *Slavonic and East European Review*, XXVIII (1950), pp. 406–24.

¹¹ He copied many of his letters to Mamuca into his letter-books for the 1690s, now in the British Museum: see especially Lansdowne MSS. 1153 C and D, *passim*. Mamuca had also assisted him with the *Present State* (Rycaut to Ashc, 11/21 Feb. 1690/1: Lansdowne MS. 1153 C, f. 47). His debt to Bobowski he acknowledged in the *Present State* (Epistle to the Reader, and I.x). Mascellini he described as his 'intimate Friend', with whom he maintained 'a constant correspondence' (*History*, II, p. 240). For a discussion of the physician Mascellini and the dragoman Mamuca in a recent number of this journal see A. Pipridi, 'Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e siècle', *Revue des Études Sud-est Européennes*, X (1972), pp. 245–55.

¹² An excerpt from his account of his crossing of the Tekir Dağ above Bulair on 7 August will show their unusual interest: 'That night I took a more knowing guide to conduct mee over a mountaine which I was that night to passe, usually frequented with robbers. very steep in many places and rocky, and such narrow and difficult passages that through the advantage of the way two men had bene sufficient to have encountered a farre greater number then ourselves. Neere the top the mountaine beganne to bee exceedingly pleasant, the highest part being a greene plaine with trees even and equally planted; the prospect of the country on the one side and of the sea on the other, the prodigious precipices and the delightful confusion of the rockes appearing with the dim light of the moone and the silence of the night, rendered everything there a most pleasing object of the eye.' (Rycaut to Winchilsea, 15–17 Aug. 1663: *H.M.C. 71 · Finch I*, p. 269.) This passage reveals an appreciation of rugged scenery quite exceptional in the seventeenth century, and indeed it would take a hardy traveller today to find pleasure in the spectacle of moonlit boulders on a plateau patrolled by brigands.

March 1663/4, travelling by the Levant Company's general ships to Smyrna and thence overland to Constantinople. There he remained for a little over a year, until a fresh crisis arose.

Two English factors at Aleppo had absconded with the fortunes of a number of Turks, among them the emin or customer of Aleppo. He had attempted to recover the money by process from the rest of the factory, but the *cadi* had upheld the article in the capitulations which provided that no Englishman could be held liable for the debts of another unless he had expressly given surety. The customer had then revenged himself by imposing a new duty of 2 1/2% on English imports and exports at Scanderoon, the port of Aleppo, in addition to the regular duty of 3% at Aleppo. This was a clear breach of the capitulations, and if it could be brought to the grand vizier's notice would surely earn the customer a reprimand or even dismissal. But Ahmed Köprülü was still absent with the army at Belgrade, awaiting the arrival on the frontier of the imperial ambassador extraordinary, Count Leslie, with the ratifications of the Peace of Vasvár. Winchilsea accordingly decided to send Rycaut and the dragoon Draperis to meet him on the homeward road.

On 22 April (O.S.) 1665 they reached Adrianople, where they had a lengthy interview with the *kaimakan*, Kara Mustafa, who by his 'smiles and obsequiousness'¹³ was believed to be supplanting Ahmed Köprülü in the sultan's favour. They learned to their dismay that the *emin* had already obtained a command from the vizier, which made it all the more imperative to put the latter in possession of the true facts of the case. Having procured their passports and the escort of a *chiaous*, they set out for the north-west on the 29th.

The journey is described in some detail in the *Present State* (III. xi).¹⁴ Rycaut travelled in daily expectation of meeting the returning army, but the roads remained empty and as he neared Belgrade on 23 May he saw that the plain outside the city was still chequered with the brilliant pavilions of the Turkish generals. 'For better convenience and expedition of my business, I entred within the Quarters of the *Spahees*, and pitched my Tent as near the Visiers and the other principal Officers as consisted with due respect.'¹⁵ He passed the next three weeks in the Turkish camp, an experience he was never to forget.

¹³ Rycaut to Winchilsea, 24 Apr. 1665: *H.M.C. 71: Finch I*, p. 370.

¹⁴ His descriptions of the Bulgarian countryside are summarized and discussed by L. Nikić, 'Bleške Pola Rikoa iz godine 1665. sa putovanja od Jedrena do Beograda' ('Paul Rycaut et les notes sur ses voyages d'Adrinople jusqu'à Belgrade en 1665'), *Godišnjak grada Beograda (Annuaire de la Ville de Belgrade)*, IX—X (1962—3), pp. 125—39 (in Serbo-Croat with a French summary).

¹⁵ *Present State*. III.xi.

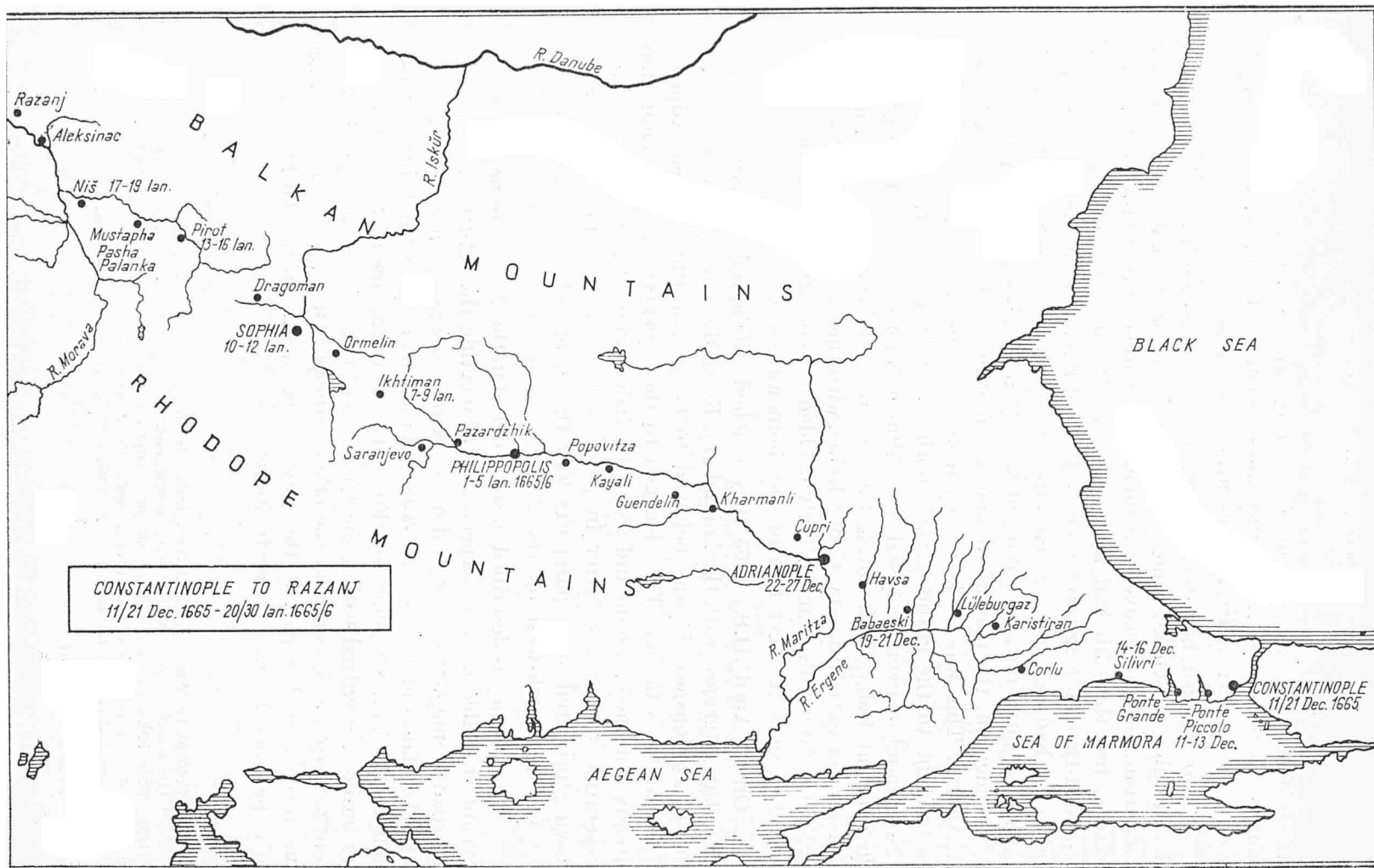


Fig. 2a. — Paul Rycaut's Itinerary.
www.dacoromanica.ro

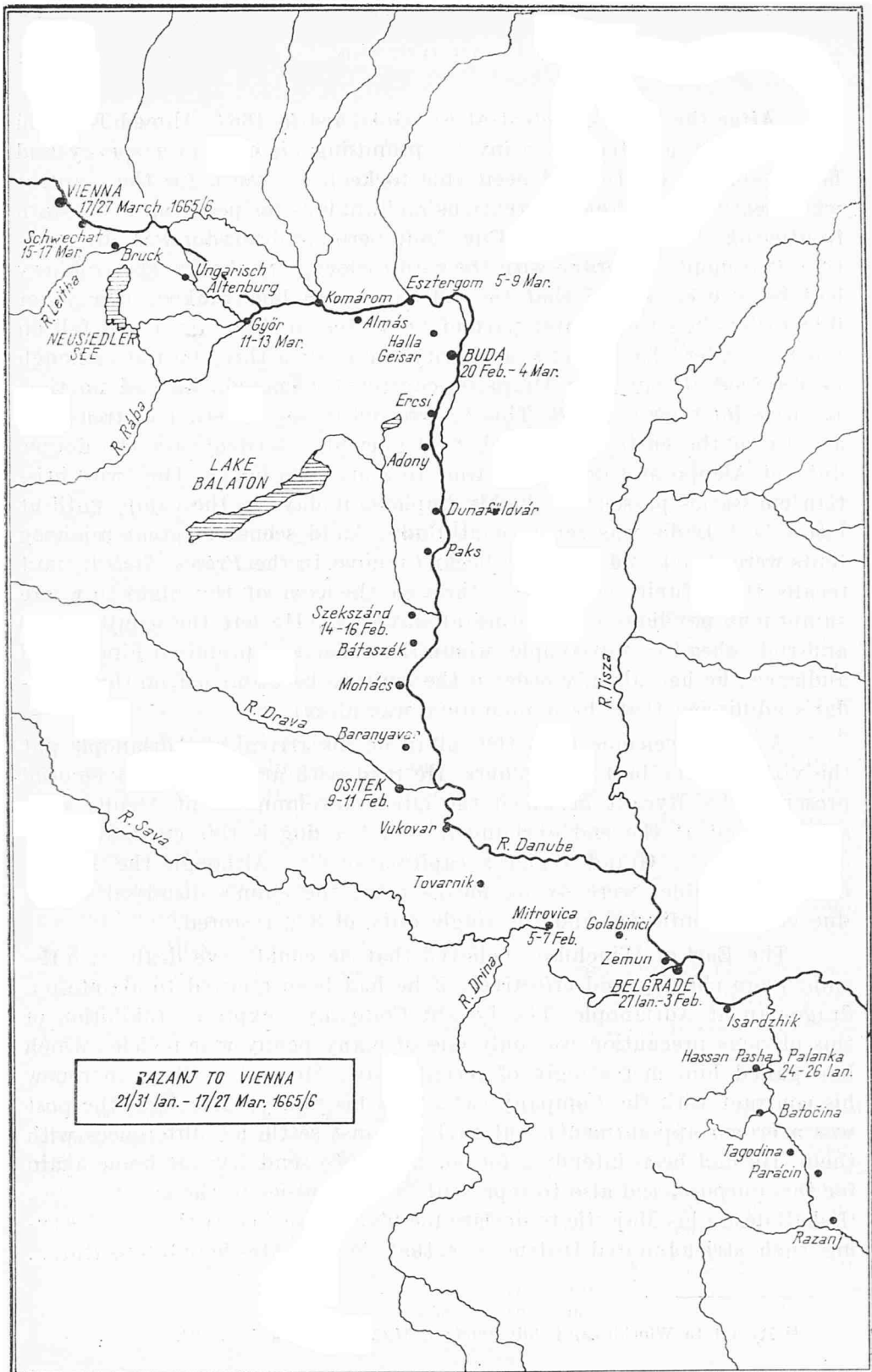


Fig. 2b. — Paul Rycaut's Itinerary.
www.dacoromanica.ro

After the Turkish defeat at St. Gotthard in 1664, Ahmed Köprülü had narrowly averted a mutiny by promising his officers a speedy and honourable peace. He had been able to keep his word, for the emperor was uneasy about French intentions and anxious for peace on his eastern frontier on almost any terms. But the imperial ambassador was now more than two months overdue with the ratifications, and the Turkish soldiery had become convinced that the Austrians had hoodwinked their vizier into disbanding the greater part of his forces so that they could fall on the remainder. The vizier's authority hung by a thread; and although he received Rycaut and Draperii courteously enough, he had no time to spare for their business. This he referred to the tefterdar or treasurer, an ally of the customer who claimed ancient precedents for the double duty at Aleppo and demanded time to search his books. The two Christian emissaries passed five highly unpleasant days in the camp, until at last Count Leslie was reported at Buda. Amid scenes of great rejoicing tents were struck and the army began to move. In the *Present State* Rycaut recalls those firelit processions through the cool of the night to where sumptuous pavilions lay waiting at daybreak. He left the army at Niš and rode ahead to Adrianople, where the vizier had promised him a final audience; he had already ordered the emin to be dismissed, on the tefterdar's admission that the double duty was illegal.

A warm welcome from the sultan on his arrival at Adrianople put the vizier in the best of humours. He read with attention the memorial presented by Rycaut in which the latest developments at Aleppo were set out, and at the end exclaimed, 'What a dog is this customer, who obeys not the Grand Signor's capitulations'¹⁶. Although the Aleppo factory's troubles were by no means over, the emin's dismissal was in due course confirmed and the single duty of 3% restored.

The Earl of Winchilsea believed that he could have dealt with the emin more cheaply and effectively if he had been allowed to maintain a dragoman at Adrianople. The Levant Company's express prohibition of this obvious precaution was only one of many penny-wise policies which had galled him increasingly of recent years. He was anxious to renew his contract with the Company (who paid his salary, although the post was a crown appointment), but first he must settle his differences with them. He had been intending for some time to send Rycaut home again for this purpose, and also to represent his difficulties to the government: 'I shall desire his Majestie to declare me blamelesse, in case that by observing such strict Limited Instructions, that their Estates here fall to Ruin...

¹⁶ Rycaut to Winchilsea, 4 July 1665: *H.M.C. 71: Finch I*, p. 384.

which (possibly) will teach them.' ¹⁷ Other matters to be negotiated included the royal permission for Winchilsea to take a few months' home leave, leaving Rycant as his deputy in Turkey. The news that the plague had suspended all business in London decided him to keep Rycant with him until the return of the imperial embassy to Vienna provided an opportunity for a safe journey overland in congenial company.

Rycant had witnessed the entry of Count Leslie into Adrianople on 22 July, and had paid his respects to the ambassador and to two English tourists in his suite, Lords Hemy and Edward Howard. He had waited on them again on their arrival at Constantinople on 28 August, and the Howard brothers, together with their secretary John Burbury, had accepted Winchilsea's invitation to be his guests at Pera for the duration of their stay — with the more alacrity because on a hint from Lord Henry, Winchilsea had had large quantities of beer brewed for the visitors. The bluff, good-natured Lord Henry took an immediate liking to Rycant and was glad to take him under his wing when the legation finally set out on the return journey to Vienna on 11/21 December 1665.

Rycant has left no connected account of this journey. He wrote frequently to his master at the Porte, but many of his letters failed to arrive and the remainder have disappeared since. Scattered through his published works, however, are a good many references to places and people encountered on this formative expedition. Also in print are the diaries of three of his travelling companions: John Burbury, secretary and librarian to Lord Henry Howard, Paul Tafferner, Count Leslie's Jesuit confessor, and Johann Theodor von Reck, the ingennons nephew of the Bishop of Münster. For a part of the way there is also the narrative of Peter Lambecius, the emperor's librarian and historiographer. Abundant material is therefore available for a reconstruction of the legation's fourteen-week trek through the Balkan midwinter. ¹⁸

The composition of the party had undergone certain changes since 222 persons had accompanied the ambassador from Vienna in the spring. The inner circle was unchanged: Count Leslie, the ambassador extraor-

¹⁷ Winchilsea to Arlington, 5/15 Aug. 1665: S.P. 97/18, ff. 131–5.

¹⁸ Burbury's *A Relation of a Journey of the Right Honourable My Lord Henry Howard, From London to Vienna, and thence to Constantinople; In the Company of his Excellency Count Lesley*. . . (London, 1671), is fuller for the outward journey than the return. Tafferner's *Caesarea Legatio* was first published in Latin at Vienna in 1668, with a second edition in 1672; a French translation was published together with Rycant's *Present State* and the Dutch resident Colyer's *Journal* at Amsterdam in 1672 by Abraham Wolfgank, who brought out another edition in 1676 under the Elzevirian pseudonym 'Pierre du Marteau, Cologne'. Here citations are from a late German edition, *Keiserliche Bolschafft An die Ottomannische Pforte*. . . (Breslau, 1680). Reck's entertaining and circumstantial account was published by R. Ludtke in 'Eine Gesandtschaftsreise nach Konstantinopel 1665–66', *Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Altertumskunde*, I.XIV (1906), pp. 191–247. Lambecius 'De Itinere Budensi' is in his *Commentaria de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi*, II (Vienna, 1669), chap. ix.

dinary, recalled for this important charge from his government of the Slavonian marches; his scarcely less celebrated deputy, Count Herberstein; the Howard brothers, grandsons of his old friend the first Earl of Arundel; one of his numerous Scots kinsmen in the imperial service, Baron Hay; his chaplain, the literary Father Tafferner; his learned interpreter, Dr. Julius Wogin, and his secretary, Dr. Metzger, who had just gone mad. There had been 25 deaths, mainly from fever, and a few defections among the servants — caused, it was said, by the ambassador's Aberdonian close-fistedness. The legation had also lost a number of camp-followers who had been attached for the outward journey only — the four-man Jesuit mission, for instance, bound for Persia and India. These gaps were now filled by travellers like Rycant, unconnected with the legation but glad to take advantage of a strong convoy on their way back to western Europe. A substantial reinforcement was supplied by upwards of 30 Christian officers captured in the late war, whose release had been negotiated by Leslie at Constantinople, and another 60 were to join at Buda.¹⁹ There Leslie's entourage was also to be swelled by an influx of courtiers from Vienna eager to share in the festivities of the final stages. Others had been with him from the outset, in company with aristocratic sightseers from France, Italy, the United Provinces and all parts of the Empire, most notably the 'Baron von Binnendorff' or Duke of Holstein incognito. As a protégé of the Howards, who ranked immediately after Leslie and Herberstein (even taking precedence of the Baron von Binnendorff), Rycant thus had the chance to meet representatives of most of the great Austro-Hungarian families who were to figure later in his *History*: Dietrichstein, Liechtenstein, Pálffy, Esterházy, Draskovich, Forgatz, Styrum, Kastner, Langen, Sulzbach, Caprara and Lamberg — all were at some stage members or hosts of the legation.

The retiring imperial resident, Reningen, relieved at last after nearly seventeen years at the Porte, was to follow the ambassador and the main body at one day's distance; his successor Casanova and the permanent staff were also to keep company for some days²⁰. Some of the gentlemen were on horseback and others in carriages, and their servants and baggage filled 200 wagons. With so much traffic on the road in the rainy season it was plain that the surface must rapidly deteriorate; and as the great caravan assembled the old campaigners were already beginning to

¹⁹ A. Wolf, 'Drei diplomatische Relationen aus der Zeit Kaiser Leopold's I', *Archiv für Kunde österreichischer Geschichts-Quellen*, XX (1859), pp. 286–7; Tafferner, pp. 230–2.

²⁰ H. Veltzé, 'Die Hauptrelation des kaiserlichen Residenten in Constantinopel, Simon Rennger von Reningen, 1649–1666', and 'Hauptrelation des Grafen Leslie', in *Mittheilungen des k. und k. Kriegs-Archivs*, neue folge, XII (1900), prints the reports made by Reningen and Leslie on their return to Vienna, but though interesting neither is concerned with the journey home.

edge their way towards the front. Leslie's departure with the advance party was the signal for a free-for-all in the ranks. Jostling and yelling and cracking their whips, the drivers pressed forward, the procession picked up speed and in no time the leading vehicles were posting along at a gallop through the suburbs of Constantinople. Out in the countryside the highway was soon littered with overturned wagons, 'and here lay a Wheel, and there a broken Axeltree.'²¹ The survivors bowled into Ponte Piccolo at dusk to find that Leslie and his friends had commandeered all the beds in the town. Latecomers of every rank, even Count Herberstein, were forced to make shift with the cushions of their carriages in the cold streets. But they took it in good part, declaring that they would rather put up with ten times the discomfort than pass another night at Constantinople.

Morale remained high although the weather worsened and the lodging situation failed to improve. At Ponte Grande, the next halt, a fortunate few found accommodation with the chief aga, who held them spell-bound round the fire with tales of his adventures at St. Gotthard. But at Silivri, a decaying Greek colony on the Sea of Marmora, they encountered suspicion and hostility. This was a happily rare occurrence, for as a rule they met with great courtesy. To the country folk they were beings from another world :

At dinner time often, as we travelled along, they would come and stand round about the Table, and wonder at our Hats(which many carried with them), our Fans, Gloves &c. and some among them bolder than the rest, with civil meen enough, would take them up into their hands, when laid aside by us, to feel and put them on. The ordinary sort also, when we plaid at Cards or Tables, would gaze, and stand so near about the Table that often we were forced to becken to the *Janissaries*, to make them stand off, who, on the least sign of displeasure, would baste them like Dogs.²²

Their janissary guards prided themselves in being above this vulgar curiosity, and would watch indulgently while the cavaliers fed their gaping audience with sweetmeats. They were under the command of the legation's commissary, Isop Aga, who had been given wide powers over the local pashas in the interests of his Christian charges. The latter were sorry to lose him at Belgrade; he was a fine stout fellow, certified Reck, who had served them with courtesy and zeal.²³

²¹ Burbury, p. 210.

²² *Ibid.*, pp. 178-9.

²³ Reck, p. 232.

He was unable, however, to procure them another full night's rest at Silivri to save them from travelling on the German Christmas Day, so as dusk fell on the 15/25th the oxen and carthorses were put to for the long haul to Çorlu. The cavaliers themselves did not set out until the small hours of the morning, soon overtaking the baggage. For the next ten hours they toiled on in a chill incessant rain, their passage churning up the track so that the coaches in the van skidded wildly, the carts in the centre overturned or bogged down, and the herds of loose cattle at the rear were left standing helplessly stuck in the mud. Leslie's special breakdown commissioners had their resources taxed to the limit. When at last they reached Çorlu in the early afternoon they found their quarters the great bare courtyard of a caravanserai. Lighting a fire in the middle they settled the weary horses around it, lay down fully clothed at their heads, and fell asleep warmed on the one hand by the fire and on the other by the animals' breath.

This was for most of the party their first night in a Turkish caravanserai or khan, for in the summer the legation had slept in their barges on the Danube as far as Belgrade, and camped in the open for the rest of the way. On this journey they were to divide their nights between khans and billets in private houses. The khans on the Belgrade road were of a high standard, for many had been founded by sultans or grand viziers; and besides being stately structures with shops, baths and a mosque attached, khans of this class were obliged by their statutes to provide travellers with bread, meat and rice, and fodder for their horses and beasts of burden, for three days free of charge.²⁴ All the legation's halts before Adrianople — Çorlu, Karistiran, Lüleburgaz, Babaeski and Havsa — had hostleries built and maintained out of the endowments of pious grand viziers.²⁵

The foundation of a great free inn was a popular charity on a number of counts. It served as a monument to the founder, as a fruitful form of penance (the khan at Lüleburgaz had been built by a grand vizier who had murdered his son²⁶), and as a chantry, for in all khans the founder's soul was prayed for by his guests. Occasionally there were individual chambers, but usually all the travellers messed and slept together in a vast stone barn. The lead roof was supported by pillars; sometimes the centre was open to the sky and a fountain played in the quadrangle, reminding one of Rycant's Cambridge friends of a college cloister.²⁷

²⁴ C. J. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpusse* (Prague, 1877), p. 115.

²⁵ *Ibid.*, pp. 133—4.

²⁶ *Memoires du Chevalier d'Arvieux IV* (Paris, 1735), pp. 375—6.

²⁷ G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople: A record of Sir John Finch's embassy 1674—1681* (London, 1920), p. 90.

Horses, mules and camels were tethered to posts in the middle of the hall, while the men cooked, ate, prayed and slept on a bare stone terrace three or four feet high and a little wider which ran round the courtyard about ten feet in from the walls. They had to provide their own bedding, and take care that their hats were not chewed up overnight by an inquisitive mule. 'Tis easily to be imagined what sleep and repose the weary Traveller may expect, and what smells and what noises he must be subject to.'²⁸

Rycaut was no stranger to the khans on the Adrianople road, and his knowledge of local conditions must have proved useful to Lord Henry Howard; who took advantage of Casanova's return to Constantinople from Çorlu to send Winchilsea an enthusiastic letter on the subject of his secretary, 'who really is a most worthy and intelligent person'.²⁹ But experience was no substitute for acclimatization, as Rycaut tells us in a chapter on khans in the *Present State* (II.xxvi):

The greatest inconvenience to Men of watchful spirits, and used to quiet retirements is the want of sleep, which until I have been over-tired with labour, and accustomed thereto by divers days Journies, hath been always a stranger to my eyes, by reason of the molestation of various Companies, some of which are always awake, some mending carts, others dressing Meat, others upon their departure, that in these publick places never want noise to disturb those who sleep but of one ear.

With the precious manuscript of the *Present State* in his baggage, Rycaut must have gone through some anxious moments in the next few days. For as the company traversed the Ergene basin the rains continued, the waters rose, and it became necessary to ford dangerously swollen streams in which baggage and lackeys were occasionally swept away. There were said to be 85 rivers between Constantinople and Adrianople, with the highest concentration round Babaeski³⁰. The Swedish envoy Nicholas Rolamb, travelling this way in January 1658, had found the bridges at Baba wholly submerged beneath the floods³¹, and other

²⁸ Burbury, p. 140.

²⁹ Howard to Winchilsea, 16/26 Dec. 1665: *H.M.C. 71: Finch I*, p. 405. In 1668 Lord Henry arranged for John Evelyn's *History of the three Late famous Impostors* (published in February of the following year) to include Rycaut's anonymous account of the pseudo-Messianic movement of Sabbatai Zevi, the effects of which they had witnessed in Jewish communities throughout the Balkans on this journey. Rycaut later acknowledged it and incorporated it in his *History*. He remained a close friend of Lord Henry, who made him a trustee of his Yorkshire estates when he succeeded his lunatic brother as sixth Duke of Norfolk in 1677.

³⁰ Mustafa Ben Abdalla Hadschi Chalfa, *Rumeli und Bosna geographisch beschrieben*, tr. J. von Hammer (Vienna, 1812), Appendix V, p. 191.

³¹ N. Rolamb, *A Relation of a Journey to Constantinople*, in A. and J. Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*, 3rd edn., IV (London, 1745), p. 715.

bridges in the district had to be rebuilt every year. The legation rested an extra day at Babaeski for the sake of the horses, and arrived at Adrianople on 22 December/1 January. They passed a pleasant week here indoors, feasting and listening to the rain beating down.

Five more *konaks* or resting-places, which included a gipsy encampment, and they had reached Philippopolis, where they enjoyed a full-scale reception with a march-past of a thousand camels. Rain and mud were now succeeded by snow and ice as they entered the 'desert' country where the Rhodope mountains swept north to meet the Balkan range, and narrow defiles led through to Sophia and Niš. In this season it was an appalling business to get the baggage animals up the icy mountain trails. The scantily clad ex-prisoners of war suffered badly from frostbite, and their blood was only kept moving, according to Father Tafferner, by the glow of freedom coursing through their veins.³²

At Pirot an Arabian torchbearer and several drivers together with their oxen were frozen to death in their sleep. The cavaliers were taken hunting here by their Turkish hosts, but left under a cloud when a Croat slave girl disappeared. With Leslie's permission the wagons were searched at the next halt, to no effect. At Niš the mad secretary Dr. Metzger was buried. Here in the desolate head waters of the Morava the khans were small fortresses, capable of accommodating up to three thousand travellers and heavily garrisoned to defend them from the Haiduks or mountain bandits. Even the villagers across the street lived inside a lightly fortified stockade or palanka. Two of these strong points, Mustapha Pasha Palanka and Hassan Pasha Palanka, were to be recollected by Rycant in his *History*.³³ Now the road lay downhill between oakwoods until the legation reached the Danube, and on the following day made their ceremonial entry into Belgrade.

Princely as Leslie's welcome had been at Adrianople, Philippopolis and Sophia, he was received at Belgrade as if he had been the emperor in person. A thousand horse and four thousand foot turned out in his honour; the governor came out to greet him and escorted him into the city up an avenue of motionless warriors. He was provided with an escort of 300 janissaries, two of whom were detailed to run beside his horse with a hand on the saddle, a compliment of the highest order. The citizens too had risen to the occasion, the butchers for example having prepared a ceremonial tribute of three sheep dyed in red patches, with silk carpets

³² Tafferner, p. 295.

³³ *History*, III, Preface and pp. 338, 346-7. His description of the Haiduks in the *Present State* (III.xi) is discussed in G. Rosen, *Die Balkan-Haiduken* (Leipzig, 1878), pp. 5-7. For Mustapha Pasha Palanka see also *Rumeli und Bosna*, pp. 157-8, and H. Wilhelm, *Hochbulgarien*, I (Kiel, 1935), pp. 171-2.

THE PRESENT
S T A T E
OF THE
Ottoman Empire.

Containing the MAXIMS of the
TURKISH POLITIE,
The most material Points of the
MAHOMETAN RELIGION,
Their SECTS and HERESIES, their CONVENTS and
RELIGIOUS VOTARIES.

THEIR
MILITARY DISCIPLINE,
With an Exact Computation of their
FORCES both by LAND and SEA.

Illustrated with divers Pieces of Sculpture, representing the variety of
Habits amongst the *Turks*.

IN THREE BOOKS.

By *PAUL RYCAUT* Esq;
Secretary to his Excellency the Earl of *Winchilsea*, Embassadour Extra-
ordinary for His Majesty *Charles* the Second, &c. to *Sultan Mahomet*
Han the Fourth, Emperour of the *Turks*.

L O N D O N,
Printed for *John Starkey* and *Henry Brome*, at the *Mitre* between the
Middle-Temple-Gate and *Temple-Bar* in *Fleet-Street*, and the
Gun in *Ivy-lane*. 1667.

Fig. 3. — Title-page of the first edition of *The Present State of the Ottoman Empire*, from a copy in the author's possession.



A Sort of Dervise that Travels the World

These *Dervises* have Monasteries in the most famous places of the *Turkish* Empire, which serve the travelling Pilgrims of this Order for Inns and places of entertainment: for they above all other Religious *Turks*, journey and travel from one place to another, where the *Mahometan* Religion is professed, under pretence of preaching and propagating their Faith; and thus they travel upon Charity of their Monasteries and Alms of others into *Persia*, *China*, and the Dominions of the *Mogul*, by which means they become the best spies and intelligencers of any that are found in the Eastern parts of the world.

I remember at *Adrianople* to have seen the Ruine of one of these Monasteries situated on a pleasant hill, and in good Air, that oversees the whole City and Plains round about; which upon enquiry I understand was demolished by the famous Visier *Kuperli*; because it was discovered to be a Rendezvous of the lewd Women of the Town, and a Stew where the young Gallants debauched the Wives of the richest *Turks*, to whom their Husbands had given liberty in honour to the Sanctity of the place, to be often present at the devotion of the *Dervises*; but their way of practice being too publick and scandalous, the Foundation of their house by order of the Visier was razed to the ground.

CHAP.

Fig. 1. — Illustration from the 1667 *Present State* (original in colour). The only other coloured copy to survive is in the Pepys Library at Magdalene College, Cambridge.

CHAP. XVII.
Of the Order of Kalenderi.



Fig. 5. — Another illustration from the 1667 *Present State*.



Fig. 6. — Title-page of the first Italian edition of the *Present state*, from a copy in the author's possession. It also appeared in French, German, Dutch, Polish and Russian translations.

on their backs and great knives bound to their flanks. Devils pranced about in bearskins and tigerskins, fox furs and wolf pelts; jesters sang and danced, and over all there shrieked the cacophony inseparable from a Turkish festival: 'the shrillest and squeakingest Trumpet that ever was heard, and a Bagpipe-like Instrument, such as accompanies the Jack-anapes to the Bear-Garden, with other ill Pipes and Hoboys, approaching the nearest to our worst City-Waits.'³⁴

The legation passed a week feasting and sightseeing at Belgrade while a fresh relay of carts was brought up to be loaded and ferried across the Sava. On 3/13 February the cavaliers too crossed over and camped at Zemun on the further bank. From this point Rycant was on new territory.

His next *konak* was novel enough. In the quiet elm pastures between the Sava and the Drava the travellers alighted in a clearing where stockades had been erected for cattle and horses, and sheds for sheep and pigs. Great heaps of corn lay all round; pigeons and poultry were feeding close at hand, and dogs ran up barking. But the only sign of human habitation was a strange crop of funnels projecting two feet above the ground like so many periscopes. These were the chimneys of the underground village of Golabinci. There were several townships like it in the neighbourhood, and the inhabitants were appropriately known as the Rats or Morlocks.³⁵ Once they had crept inside, the visitors found their new quarters surprisingly comfortable, and Reck found himself wishing that his tenants in Westphalia could find farming as profitable as his host clearly did — 'Ich wolte ein reicher Her sein.'³⁶

Osijek on the Drava was the next major objective: 'not very large', Rycant recalled, 'but well peopled and well fortified; and as I remember, after the modern fashion; it hath about five hundred shops belonging to *Tradesmen*, and adorned with many *Mosques* and *Caravasarics*.'³⁷ A cosmopolitan shanty town on a major right-bank tributary of the Danube, Osijek was a bottleneck through which all northbound traffic had to pass,

³⁴ Burbury, p. 83

³⁵ For the origin of these names see F. Kanitz, *Das Königreich Serbien und das Serben-volk von der Römerzeit bis zur Gegenwart* (Leipzig, 1904–14), II, p. 37 and III, p. 121. The only authority for the presence of the Morlocks in this area is Quiclet, who visited one of the underground villages in 1658, and it seems improbable that they would really have been found so far east at this time. But it is tempting to speculate on the possibility of H. G. Wells, about to embark on his *Time Machine* for the subterranean haunts of the Morlocks, coming across this sentence in an old book of travels: 'Nous arrivâmes à un gros village habité par les Morlaques, les maisons sont sous terre'... (*Les Voyages de M. Quiclet à Constantinople par terre* (Paris, 1664), p. 104).

³⁶ Reck, pp 234–5; Tafferner, p. 310. For a drawing made in 1669 of another village in the neighbourhood, rather more of which was showing above ground, see E. Brown, *A Brief Account of some Travels in Hungaria, Servia, Bulgaria, Macedonia, Thessaly, Austria, Styria, Carinthia, Carniola, and Friuli...* (London, 1673), between pp. 38 and 39

³⁷ *History*, III, p. 171.

for it commanded a system of bridges over the Drava and the adjacent swamps 'like which', Rycaut was assured, 'there is none in the World.'³⁸ From the town a wooden pier ran along to the swing bridge across the Drava, a pontoon of sixteen boats at present set unusually high up the river on account of ground ice in the lower reaches. The party had accordingly to retrace their steps some distance down the further bank to reach the point of access to the third and most famous bridge: a massive oak structure rearing out of the swamps to bisect the flat landscape and disappear over the horizon several miles to the north. In the drier parts of the marshes the bridge descended to become little more than a planked causeway, but in the areas liable to flooding it was supported by huge timber piles. It was fenced all the way by stout wooden railings, surmounted by towers at quarter-mile intervals and guarded at either end by a strong palanka and ditch. It was wide enough to carry three lanes of traffic, and long enough to present a pretty challenge to the seventeenth-century traveller with his foible for exact measurement. Rycaut estimated it at 'six or seven miles in length, which once I remember, with my Horse, I was an Hour and three quarters in passing (as I observed by my Watch)'; Reck and Tafferner rode it in an hour and a half, while Burbury guessed it to be only three or four miles, a considerable under-estimate since he was counting in the pontoon bridge. The correct answer was supplied by Leslie, who had a footman step it out for him: 8,585 paces or about five miles.³⁹

The bridge's success with the legation ('We could not admire it enough' reports Tafferner) was due as much to the speed as to the skill of its construction. The previous bridge had taken six years to build, and had been burned down in 1664 by the Hungarian general Count Nicholas Zrinyi in the hope of severing Turkish communications with upper Hungary; but in a matter of weeks it had been entirely rebuilt. At Baranyavar where they halted that evening they found a similar state of affairs; Count Zrinyi had burned down the old khan, and so they slept in a handsome new one. There were many other monuments to the Count's activity in the neighbourhood, noted with interest by Rycaut and Tafferner, who were among his few admirers in the party⁴⁰.

³⁸ *Ibid.*, p. 172.

³⁹ Rycaut, *History*, II, pp. 146-7, III, p. 172; Reck, p. 237; Tafferner, pp. 312-3, 317-8; Burbury, p. 212. See also Brown, pp. 5, 37 and illustration between pp 4 and 5, and *Memoires de Montecuculi, Generalissimé des troupes de l'Empereur* (Amsterdam and Leipzig, 1756), pp. 389-90.

⁴⁰ Tafferner, pp. 312-3, 317-8; Reck, p. 237; Rycaut, *History*, II, pp. 146-7, 151; Brown, pp. 5-6, 37; Montecuculi, pp. 389-90; *The Conduct and Character of Count Nicholas Serini, Protestant Generalissimo of the Auxiliaries in Hungary, The most prudent and resolved Champion of Christendom* (London, 1664), p. 39.

Rycaut had not passed so many weeks in the company of Austrians of every political conviction, where the conduct of the war and the personalities involved must have formed a staple topic of conversation, without developing his own opinions on the subject. And one of the questions he asked himself was why Montecucoli should have been loaded with honours at the expense of Zrinyi and Souches, the former of whom in particular he had heard

so slightly spoken of, or contemned, when a Stranger took the liberty but to descant on his actions, and to vent any thing which but savoured of his commendations. The reason of which, I adventure to assign unto two causes. The first is, that Antipathy or natural aversion the *Germans* have to the *Hungarians* and *Croatians*, these endeavouring to maintain the Priviledges of a People, who have a free liberty of the Election of their Prince; whilst the others desirous to take occasion to weaken and impoverish them, would necessitate them to yield their Kingdom to the Empeior by an hereditary Right. The second is, the fury of *Serini* and *Soise*, whose zeal ... seemed over violent to the Court at *Vienna*, and not to suit with the present Policy of the War, which was designed to be carried on rather in a defensive than in an offensive posture; imagining perhaps, that the good nature of the *Turk* might be complimented into Peace.⁴¹

He leaves the reader in little doubt about his own attitude towards policies of appeasement. Indeed one of the main themes of his writings is the necessity for all Christians to present a common front to the infidel, whether by mutual support in the field, by co-operation between the merchant communities in the Levant, or by reconciliation between the churches.⁴² His strong sense of justice made him anxious to redress the balance of opinion in Zrinyi's favour, perhaps taking this to excess.⁴³

⁴¹ *History*, II, p. 158.

⁴² He was one of the earliest exponents of intercommunion between the Orthodox churches and the Church of England, and in his preface to *The Present State of the Greek and Armenian Churches, Anno Domini 1678* (London, 1679) he looked ahead to ecumenical union. When the Eastern Churches Association was founded with similar aims in the 1860s, this preface was reprinted by the Church Press 'in order', wrote the editor, the rector of St. Margaret's, Canterbury, 'to deepen the widespread interest now happily prevailing towards intercommunion with the Orthodox Churches of the East, as a step to the still more vitally important, result of the reunion of Christendom in one visible Communion' (*Rycaut's Preface: being a republication of his Work on the Greek and Armenian Churches*, ed. C.A. Fowler (London, 1869), introduction). For further discussion of Rycaut's views see *Histoire des Ouvrages des Sçavans* (February 1691), pp. 243–53, and Sir. S. Runciman, 'The Church of England and the Orthodox Churches in the seventeenth and eighteenth centuries', in *Anglican Initiatives in Christian Unity: Lectures delivered in Lambeth Palace Library 1966*, ed. E.G.W. Bill (London, 1967), p. 8.

⁴³ This was the opinion of the otherwise highly complimentary reviewer of the third French edition of the *History* in the Leipzig journal *Acta Eruditorum* (March 1684), p. 118.

On 12/22 February the travellers viewed Mohács field, and had the hill pointed out to them from which Sultan Suleiman had witnessed the destruction of the Christian army in 1526. Rycaut's knowledge of the terrain was to prove useful for his *History* when the tables were turned in 1687. By easy stages they continued north through the battle-scarred Danube villages, entering Louis de Souches' sphere of activities at Ercsi, a town he had burned in 1663. The next morning they reached Buda. Here they remained for a fortnight, awaiting news that the Turkish ambassador Kara Mehmed had left Vienna.

During this time Rycaut succeeded in bringing off a journalistic coup. He had been allowed to consult the divan records at Constantinople before their destruction by fire in 1665, and was consequently able to publish a unique statistical account of the Turkish forces in the *Present State*. The garrison at Buda had its own set of registers, but feeling there ran so high against Christians that the vizier or governor had to warn Leslie never to let his people go abroad without a strong armed guard. Nevertheless Rycaut managed to extract from the officers a precise account of the strength of the different units of the garrison, duly incorporated in the *Present State* for publication a few months later. He may well have had clearance from the vizier himself, the elderly Guği Mehmed Pasha, whom Rycaut had known well in 1661 when Mehmed was acting as secretary to the grand vizier Mehmed Köpüli. Once briefly grand vizier himself, he had within the past few years held the pashaliks of Diyarbakir and Aleppo, commanded the forces opposed to Zrinyi in Hungary, and married a widowed sister of the sultan of whom he stood greatly in awe. Although his nickname meant Mehmed the Georgian, Rycaut attributed his affability to the fact that he came from Bosnia.⁴⁴

Rycaut says nothing of how he passed the remainder of his time at Buda. Possibly he followed the example of Lambecius and a few other brave spirits and went swimming in the public baths 'inter circumnatanates *Turcas*'⁴⁵; or watched the 'gerit' display — feats of astounding horsemanship demonstrate by the vizier's guard in honour of the legation⁴⁶ or accompanied Lambecius and Lord Henry Howard over the river to Pest, where they heard mass in the Franciscan chapel and discussed

⁴⁴ 'Who are reputed for men of much more affable and courteous disposition, and of more pleasing Conversation, than the common temper of the Turks who are for the most part of haughty, sullen, and saturnine Complexions.' *History*, II, p. 226 (wrongly paginated 227). See also *ibid*, p. 159. *Present State*, I.X, Tafferner, p. 324. B. Nani, *Historia della Repubblica Veneta*, II (Venice 1679), p. 729, and R.F. Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels: Des türkischen Wellenbäumlers Evliya Çelebi denkwürdige Reise in das Gaurentland und in die Stadt und Festung Wien anno 1665* (Graz, 1957), p. 32.

⁴⁵ Lambecius, p. 993.

⁴⁶ Reek, p. 242; Tafferner, p. 311.

the activities of the Royal Society.⁴⁷ He would surely have climbed to the citadel to see the ruined palace of Matthew Corvinus, fifteenth-century king of Hungary. The traveller Evliyâ Çelebi, passing through the year before in Kara Mehmed's suite, counted 360 state apartments still standing, but Tafferner found them derelict and filthy. Symbolic was the Corvinus crest to be glimpsed through the cobwebs in the marble halls — a raven carrying off a gold ring in its beak. The royal chapel had been turned into a mosque, the cellars had become magazines for powder and stores, while the dungeons still served their original purpose, as wailing Christian voices attested. Father Tafferner was only able to exhort the prisoners hastily to patience before the gaolers whisked him away.⁴⁸

King Matthew Corvinus had collected one of the finest libraries in Europe, rivalling the Vatican library in its day. Since his death in 1490 and the Turkish occupation the contents had been dispersed. Some volumes were in Lambecius' care at Vienna⁴⁹, others had been taken to Constantinople by Suleiman's grand vizier Ibrahim; a number had found their way into the collection of Bilibaldus Pirckheimer of Nuremberg and thence into the hands of the Howards' grandfather, who had purchased them during a mission to Vienna. They formed the basis of the celebrated Arundel library which Lord Henry was to present to the Royal Society in 1667.⁵⁰ But there still remained at Buda an unknown quantity of priceless books and manuscripts which the Turks had always refused to let anyone see.

In the autumn of 1665, however, they had intimated to Leslie that they might be prepared to give or sell him some on his way home. He had written at once to the emperor to request his librarian's services in selecting the works of greatest value. But when Lambecius reached Buda he found the vizier most reluctant to allow them access to the library; eventually he was persuaded to admit Leslie with seven companions only. When this party arrived on the citadel, however, they found the ruins alive with uninvited guests from the legation, who had got to know of the expedition and 'per varias obliquas vias in Arcem tunc confluerant.' The Turks refused to let such a crowd into the library crypt, and new expedients had to be devised. A rendezvous was arranged secretly 'ne reliquo Legationis comitatui quidquam innotesceret' for Leslie, Lambecius and the interpreter Wogin four days later on the citadel, where they found

⁴⁷ Lambecius, p. 993. Lord Henry was to be elected a Fellow of the Royal Society on 28 November 1666. It is perhaps significant that Rycaut was the next Fellow to be elected, on 12 December. (T. Thomson, *History of the Royal Society from its Institution to the End of the Eighteenth Century* (London, 1812). Appendix IV, p. xxv.)

⁴⁸ Tafferner, pp. 337—9; W. Bjorkman, *Ofen zur Turkenzeit* (Hamburg, 1920), p. 25.

⁴⁹ See his catalogues prior to this date.

⁵⁰ J. von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*. VI (Pest, 1830), pp. 172—3; J. Evelyn, *Miscellaneous Writings*, ed. W. Upcott (London, 1825), p. 556.

a small committee of Turks waiting to receive them. They were taken down a stone staircase into a Cyclopean cave and shown what Lambecius describes as the most wretched sight he had ever seen. Three or four hundred books lay heaped on the floor, tattered and filthy, reeking of mice and mould and disintegrating at a touch. The vizier's reluctance was now explained, thought Lambecius; he had been ashamed to let them be seen in this state.⁵¹ When he had brushed the grime off the least dilapidated volumes he was disgusted to find that the pick of the collection had already gone. The vizier had promised Leslie any three manuscripts as a gift, but in the end only three codices of minor importance could be found. Lambecius can have had no regrets when the rest were destroyed by fire three years later.⁵²

Hearing at last that the Turkish ambassador was on the point of leaving Vienna, the legation set out again from Buda on 4/14 March. At their first halt, 'Halla Geisar' or Kizilhisâr, now probably Pilisvorösvar, they met their new commissary, who would escort them as far as the frontier: the pasha of Bossega, a fine figure of a man, noted Reck, with his red feather headdress and gigantic spurs, and arrayed in a tigerskin as was his horse.⁵³

Four nights were spent at Esztergom (Strigonium), a place with macabre associations. For here Ahmed Köprülü in an access of fanatical rage had ordered the execution in cold blood of eighteen hundred Christian captives, of whom fourteen hundred had actually been despatched before the executioners themselves prevailed on him to halt the massacre. Two years later a grisly monument still bore witness to that day:

I have seen not far from *Strigonium* the heads of these Wretches thus miserably butchered, thrown up into a heap, the Beards and Hair of those that lay underneath still growing; the Earth which sucked in their blood, became thence stench'd up and barren, and the white bones and carcases of their bodies lay dispersed and scattered in a large Field.⁵⁴

The pasha of Fünfkirchen and the bey of Strigonium joined them here with several hundred horses⁵⁵, and they proceeded to the frontier village of Szöny, where the exchange of ambassadors traditionally took place. Three tall posts were customarily erected on the previous day in

⁵¹ But if Reck reports correctly what Lambecius told him, there were also 60 chests in the cellar each containing 1500 Reichstaler, which might well account for the vizier's caution.

⁵² Lambecius, pp. 989–93; Tafferner, p. 340; Burbury, p. 93; Reck, p. 243; Brown, p. 16.

⁵³ Reck, p. 243.

⁵⁴ Rycaut, *History*, II, p. 142.

⁵⁵ A nice example of conflicting testimony among the diarists: Rycaut (*History*, II, p. 181) and Reck (p. 244) give 300, while Burbury (p. 218) and Tafferner (pp. 345–6) give 500.

an open field beside the river; the legations took up station behind the two outer posts, and the ambassadors advanced to the middle one, clasped hands and walked on into the next empire.

The exchange had been appointed for 10 a.m. on 10/20 March 1665/6. Kara Mehmed had spent the night before at Komárom, an island fortress of the emperor within sight of Szöny; Leslie at Almás, a Turkish village a few miles away. His party arrived at the rendezvous before dawn. Hours went by on the windswept plain with no sign of the Turk. Messengers were despatched to Komárom to learn the cause of the delay, and returned with the news that he refused to budge until he had received a hundred dollars in cash for every day he had spent on imperial territory.

This was sheer effrontery, for by custom immemorial a money *tayin* was only payable during an ambassador's residence in the capital itself, and in Kara Mehmed's case this had already been paid. He had in fact boasted to his superiors of the exceptionally generous treatment he had received.⁵⁶ But he was a protégé of Kara Mustafa, and his name, like that of his patron, was already a byword for avarice.⁵⁷ Leslie accordingly rejected his claims outright; and the Turkish ambassador now came down to his boat, but still refused to cross the Danube until his demands had been satisfied in full;

hoping the more easily to prevail, in regard the *German* Ambassador was already in the Field, exposed to the cold and sharp weather, without provisions either for himself, Attendance, or Horses, whilst the *Turk* remained in his Boat, accomodated with his Stove, and wrapt in his Furs.⁵⁸

Leslie offered to return to Buda if Mehmed would go back to Vienna, but the Turk would not hear of this. The messengers rowed busily to and fro. At last the united exhortations and imprecations of Turks and Christians on both sides of the river persuaded him across; but now the wind rose and prevented the boats carrying his baggage from following him over, and he refused to set foot on shore until all thirty-two were safely out of the clutches of the Austrians.

The German Ambassador was more moved with choler at this humor than at the former; and the Turks that attended, growing more hungry and more cold, bestowed on him a million of curses. The Sun now declining towards its setting, Count *Leslie* sent word

⁵⁶ *Kara Mehmed Paschas Bericht über seine Botschaftsreise nach Wien*, Hammer's translation reprinted in Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels*, p. 281.

⁵⁷ Lambecius, p. 994; Kreutel, *Im Reiche des goldenen Apfels*, pp. 16, 32; Kreutel, 'Ewliyā Čelebis, Bericht über die Türkische Grossbotschaft des Jahres 1665 in Wien', *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, I.1 (1918–52), p. 201 note 2

⁵⁸ Rycaut, *History*, II. p. 184.

to the Turk, that he was resolved not longer to abuse his own patience, but immediately to proceed forward, giving order to his Coach to drive on, protesting that if any mischief was derived from this irregular proceeding, the fault was not his, nor would he answer for any of those fatal consequences which might arise.⁵⁹

The Turks with Leslie accompanied this with a message on their own account, threatening dire consequences if there should be any further delay. As night fell, 'barbarous ille cunctator' emerged from his boat and a chilly but correct exchange took place. It was another four hours before the famished legation reached the village where their breakfast, dinner and supper awaited them.⁶⁰

In the meantime Rycant had gone off on a private errand. One of his heroes, Nicholas Zrinyi, had been killed by a wild boar sixteen months previously. The other was alive and not two miles away. Louis de Sonches had resigned from the imperial service in protest against his ill treatment at the hands of the council, but he had since been reinstated and appointed governor of Komárom. He was in charge of the exchange arrangements, and had supervised them in person the year before (when Kara Mehmed had made almost as many difficulties as on the present occasion), entertaining the legation on the island with a banquet and fireworks party. This time a slight indisposition had prevented him from leaving Komárom, and Leslie had declined his invitation to return there. Rycant, however, did not intend to let slip this opportunity to pay his respects to the great man, and accordingly had himself rowed across to the fortress, where he was comteously received by Sonches and shown round the fortifications.⁶¹

On the following day the legation made their entry into the emperor's other Danubian stronghold, Győr in the month of the Raab. The governor, Montecuccoli, came out and shook hands with all the cavaliers before taking his brother-in-law Leslie into his carriage and leading the cavalcade into the town amid great military demonstrations. Leslie was lodged in the castle while the rest of the company were quartered on the better classes of townsmen. The evening was given over to feasting, the next day to masses and sightseeing. It was a welcome change to see Turks in the jails beneath the market-place, begging through the gratings, and when Brown passed through three years later 'selling neat whips which they

⁵⁹ *Ibid.* p. 185.

⁶⁰ *Ibid.* pp. 181-5; Lambecus. pp. 994-5; Tafferner. pp. 315-8; Reck, p. 244; Burbury, pp. 217-21.

⁶¹ *History*, II, pp. 140, 156; Kientel, *Im Reiche des goldenen Apfels*, pp. 279-80; Burbury, pp. 60-1. Reck, p. 244.

make in this their sad restraint.' Rycaut inspected the fortifications here too — 'most exact according to the new Model.'⁶²

Two stages later the legation halted at Schwechat for a couple of days to complete preparations for the entry into Vienna. Visitors streamed out from the capital, among them the British envoy Lord Carlingford; Rycaut struck up an acquaintance with his son Francis Taafe, the future third Earl and imperial marshal and councillor.

At dawn on 17/27 March 1665/6 the legation departed by coach for the convent of the Augustines before Vienna, where they heard mass and then mounted the horses sent out to them from the emperor's stables. An imperial groom led the procession, followed by Leslie's master of horse with eight led horses whose trappings glittered with precious stones. Ten pages followed in long red coats trimmed with gold and silver lace; eight trumpeters and a kettle-drummer: thirty mounted officers two by two. Reningen and the staff came next, and then seated on a richly caparisoned white horse the ambassador himself, resplendent in silver and sable, with a sable cap surmounted by a black aigrette set with diamonds. Thirty-two liveried footmen surrounded him and the cavaliers followed after. Then came his litter of purple velvet, and three gilt coaches-and-six brought up the rear.⁶³

The procession entered by the Stubentor, crossing the canal and advancing up the Kohlmarkt towards the Hof,

all the streets we passed through, and the Windows on both sides being throng'd with Spectators. The Ambassador alighted at the Palace aforesaid, went up the great Stairs, and passing through the Rooms came to the Presence-chamber, all the Cavaliers, and those of his Retinue of fashion attending his Excellency.

The ambassador spoke privately with the emperor for a while, after which all the gentlemen were admitted to kiss his hand in turn. 'The like order was observed in our waiting on the Empress, whose Hand we likewise kist.'⁶⁴ Then Leslie dismissed his guard of honour, had all but two of the horses unharnessed from his carriage, and as a private gentleman led the way to his house for a farewell dinner. Toasts, thanks, embraces; and with this, so Reck concluded his journal, the play was over, and every man took himself off to his own quarters, giving thanks to God for his safe return to Christendom.⁶⁵

⁶² *History*, II, p. 140; Burbury, pp. 222–3; Reck, pp. 244–5, Brown, p. 269

⁶³ J. C. Feigus, *Wunderbahrer Adlers-Schwung Oder Fernere Geschichts-Fortsetzung Ortelii Redivivi et Continuati*, I (Vienna, 1694), pp. 19–51 (reprinted in W. J. Geiger, *Theatrum Europaeum*, X (Frankfurt, 1703), pp. 176–7).

⁶⁴ Burbury, pp. 223–4.

⁶⁵ Reck, p. 247.

CONTRIBUTIONS TO LORD PAGET'S JOURNEY IN WALLACHIA AND TRANSYLVANIA (1702)

PAUL CERNOVODEANU

William, Lord Paget, one of the most illustrious of England's diplomatic agents in the Ottoman Empire (January 30, 1693 — April 8, 1702) distinguished himself especially by his success in mediating the Peace of Carlovitz concluded on January 27, 1699 between the Turks and their enemies of the Holy League, the Austrians, the Poles and the Venetians. During his mission to Constantinople, between 1694 and 1701, Lord Paget carried on an intensive correspondence with Constantin Brâncoveanu, the ruling prince of Wallachia, and with his influential counsellor, the High Steward (Stolnic) Constantin Cantacuzino.¹ Born of political necessities, these contacts shortly grew into a true friendship made firmer by the repeated exchange of gifts and emissaries. Emperor Leopold I and the Court in Vienna were also grateful to Lord Paget for the important advantages Austria obtained in the Peace of Carlovitz and maintained friendly relations with him. That is why, on being summoned to London in the spring of 1702, Paget decided to pass through Wallachia, Transylvania and Central Europe on his way home.

His journey through the Wallachian Principality² and the splendid reception given in his honor by the Princely Court in Bucharest were reported in detail not only in Edmund Chishull's travel notes³ and in the Latin notes of another anonymous traveler in Paget's suite,⁴ but — what is unprecedented — also in the internal historical sources of Walla-

¹ E.D. Tappe. *Documents concerning Rumania in the Paget Papers* in "The Slavonic and East European Review", XXXIII (1954), No. 80, pp. 201—211.

² Regarding this voyage, see also George Moroianu, *Legăturile noastre cu Anglia. Scurtă privire asupra legăturilor anglo-române și asupra propagandei noastre din trecutul îndepărtat pînă astăzi* (Our Relations with England. A Short Survey of Anglo-Romanian Relations and of Our Propaganda in England from the Remote Past to the Present), Cluj, 1923, p. 7; and N. Iorga's *A History of Anglo-Roumanian Relations*, Bucharest, 1931, pp. 25—30.

³ *Travels in Turkey and back to England*, London, 1747, pp. 76—86.

⁴ Tappe. *Documents*, p. 210.

chia. Besides the Court Chronicle of the Chancellor Radu Greceanu,⁵ whose reports have long been known to researchers, valuable information about the journey of 1702, especially about the amounts spent for the reception of the British Ambassador, is also to be found in Brâncoveanu's as yet insufficiently explored *Condica de venituri și cheltuieli a Vistieriei de la leatul 7202—7212* (The Book of Incomes and Expenditures of the Treasury House between the years 7202—7212 [1694—1704]),⁶ edited by C.D. Aricescu nearly a century ago. It is clear from this rich and valuable historical source that in order to raise the important sums of money spent on Lord Paget's passage through the country, Prince Brâncoveanu levied a tax amounting to 3,124 1/2 thalers⁷ on the tax-paying peasantry on May 10, 1702 (7210). The *Book of the Treasury House* also records the cost of the precious gifts offered by the ruling prince to the British diplomat,⁸ to the Turkish official and the *čawshes* (usher, doorman, courier), who accompanied him upon his departure from Constantinople, and to the Ambassador's dragoman.⁹ Finally, the amount of 469.44 thalers is also mentioned, which was used to pay for lodgings for Lord Paget and his suite while they were in the Wallachian Principality.¹⁰ These expenditures amounted to a total of 2,919 1/2 thalers.

Another souvenir of Lord Paget's journey through Wallachia between April 18 and May 6, 1702 was a copy of a publication presented by Edmund Chishull to the High *Stolnic* Constantin Cantacuzino as an item in the exchange of books which they had established during Chishull's

⁵ *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voievod* (1688—1714) (The history of prince Constantin Basarab Brâncoveanu's reign) edited by Aurora Ilieș, Bucharest, 1970, chap. 55, pp. 137—139.

⁶ "Revisla istorică a Arhivei Române" (The Historical Review of Romania's Archives), 1, 1873

⁷ *Ibid.*, p. 668: "taxes amounting to 3,124 1/2 thalers were also levied on the village communities and on the quarterly contributions to pay the expenses of the English Ambassador who passed through the country." The silver thaler of Dutch origin (*Leeuwendaalders*, *Lowenthaler*, *Leoninus*) circulated widely in the Romanian Principalities in the seventeenth and eighteenth centuries, for these Principalities did not have their own currency, later on it became a coin used for converting currencies. It was equivalent to 2 florins 10 dinars, or to 1.45 Rhemish florins; cf. Costin C. Kiriteșcu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii lui* (The Monetary System of the Leu and its Forerunners), Bucharest, 1964, p. 100, 109.

⁸ "Revisla istorică", p. 673 (with the completion we made of fol. 385^v of the original of the *Book*, preserved in the State Archives of Bucharest, MS 126). "1,300 thalers were spent for a sable-lined *conțeș* (a long fur-lined coat worn by the ruler and the boyars) and for a piece of good *lastra* (expensive woolen cloth) which were given the Ambassador as a present."

⁹ *Ibid.*: "1,040 thalers were given to the Agha who came as far as Ihal with the Ambassador; in ready money he and his son-in-law were given 780 thalers, and for 6 pieces of *șai* (the English cloth "shay" used in Wallachia) 90 thalers, and for 2 allas cloths (fine and shining silk cloth made in Florence) 30 thalers, and for a sable *paceă* (a fur coat of sable *legy*) 90 thalers, and for 5 pieces of Flemish cloth 50 thalers; 110 1/2 thalers were given to the *čawshes* who came with the Ambassador and to the Ambassador's dragoman."

¹⁰ *Ibid.*: "469.44 thalers were spent at all *konaks* (A soil of inn) where the Ambassador stayed until he left the country."

visit to Bucharest.¹¹ This book, entitled *Il cardinalismo di Santa Chiesa*, Part three (Venezia), 1668,¹² contains the signature of the well-known English epigraphist on the back of its fly-leaf.

The number of sources available on Lord Paget's trip through Wallachia may seem relatively small, compared to the impression it made upon his contemporaries, who were keenly aware of its importance.¹³ About his passage through Transylvania, however, we are better informed, due to the existence, in addition to chronicles and other reports, of unpublished documents in the archives of Braşov, Sibiu, Tîrgu Mureş and Cluj.¹⁴

To dazzle the British Ambassador with the greatness of the Austrian ruling house, Habsburg officials in Transylvania, led by the Imperial Commander-in-Chief, Count Jean Louis de Bussy Rabutin, met him with gorgeous pomp, revels, receptions, military parades and official ceremonies of all sorts from Braşov to Cluj. General Rabutin¹⁵ had issued orders to all the town officials of Braşov as early as April 1702 to receive Lord Paget "with due honor, with due respect and with all that is necessary", and assigned Count Michael Mikes to accompany him.¹⁶

On May 1, Mikes, Supreme Captain of the Trei Scaune region, wrote from Porumbacu¹⁷ to the town magistrate that, according to the orders he had received, he would meet Lord Paget at the country's frontier. Since he intended to spend the night at Vlădeni,¹⁸ he requested eight good draft horses and six horses with a carriage¹⁹ for his journey. On May 6, Count Mikes and the representatives of the municipality of Braşov met

¹¹ C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român: Constantin Cantacuzino Stolnicul* (The Library of a Romanian humanist: the High Steward Constantin Cantacuzino), Bucharest, 1967, p. 211, no. 237.

¹² It is now being preserved in the Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, under the number I 48075.

¹³ A very important fact, revealing the prestige and authority Lord Paget enjoyed with Prince Brâncoveanu, is the latter's request of the Ambassador that he use his influence to persuade Emperor Leopold I in Vienna to put an end to the religious persecution by the Jesuits of those Romanians in Transylvania who had not joined the Catholic Church. Cf. Nicolao Nilles, *Symbolae ad illustrandam historiam ecclesiae orientalis in terris coronae S. Stephani*, I, Cenipont, 1885, pp. 354–355; Moroianu, *Legăturile noastre*, pp. 8–9; Iorga, *A History of Anglo-Romanian Relations*, pp. 28–29.

¹⁴ See also the reports of the chroniclers Mihály Csereci (*Historiája 1661–1711*, Pest, 1852, p. 310) and Zsigmond Szanisló (Károly Torma, *Szanisló Zsigmond naplói 1682–1711* in "Forténelmi Tár" (1890), p. 310, as well as Lajos Kropf, *Chishull utazása hazánkban 1702-ben* (Chishull's Journey through our Country in 1702), in "Századok", XXXVII (1903), pp. 631–640.

¹⁵ For this official's preparations and for the latter he received from Prince Brâncoveanu on April 24 with reference to Paget's visit, see C. Giurescu and M. Dobrescu, *Documente și regeste privilegiate la Constantin Brâncoveanu* (Documents and Materials concerning Prince Constantin Brâncoveanu), Bucharest, 1907, pp. 123–124, no. 204; 129–130, no. 207; 130, no. 210, etc.

¹⁶ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului* (The Archives of the Magistrate), *Acle administrative neînregistrate* (Unregistered administrative papers), file I, no. 73, appendix 1.

¹⁷ A commune in the district of Sibiu.

¹⁸ A village in the commune of Dumbrăvița, the district of Braşov.

¹⁹ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, Unregistered administrative papers, file I, no. 73.

Lord Paget and his companions at the border of the imperial territories.²⁰ At the same time, the energetic official immediately dispatched three of his men, namely Mihály Pünkösdi, Zsigmond Székely and András Szotyori to Braşov to arrange for the housing and feeding of the English Ambassador and his suite, so that the provincial authorities would “not be dishonored.”²¹ At Braşov, where Lord Paget and his companions stayed between May 7 and 9, 1702, they were the guests of the Imperial General Glöckensberg, the Commander of the town garrison, and of the town judge (*Stadtrichter*) Andreas Rheter. The reports of Bartholomeus Seuler, the chief of the town police, and of another police officer to the town magistrate of Braşov on May 7, 12 and 15, after Paget’s departure, reveal how much was spent on the reception, housing and feeding of the English Ambassador’s party during the three days spent in Braşov; for carting, painting the distinguished guest’s carriage, and the replacement of missing or broken household objects: 592.79 Hungarian florins;²² this together with the sums spent on the sumptuous banquets given in Lord Paget’s honor, requiring considerable quantities of pork, mutton, vegetables, bread, white flour, condiments, wine and sweets²³, amounted to a sum total of 3,440.27 Hungarian florins.²⁴

Leaving Braşov for Sibiu on May 9, 1702, Paget continued to enjoy the attention of Count Mikes, who on the same day informed the magistrate of Braşov from Ozun²⁵ that he would cooperate with the other members of the provincial nobility in obtaining promptly the necessary provisions for their distinguished guest en route, “so that both the Emperor’s instructions and the honor of our country may be preserved”.²⁶

²⁰ Chishull, *Travels in Turkey*, p. 86. For other minor expenditures by Count Mikes and one of his companions, Peter Plecker, connected with the transportation by horses as far as Rîşnov and other matters, amounting to 4.14 Imperial thalers, see the State Archives of Braşov, *Villicatus Rechnungen 1698–1704* (V/34) fol. 816. An Imperial silver thaler was equivalent to 2 Hungarian florins 40 dinars, or 2 Rhenish florins. For details on the currency system of Transylvania see Adolf Resch; *Siebenburgischen Munzen und Medaillen von 1538 bis zur Gegenwart*, Hermannstadt, 1901.

²¹ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 73, appendix 3.

²² *Ibid.*, file I, no. 73, appendix 4. The Hungarian silver florin was in circulation in Transylvania and was worth 100 dinars.

²³ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 73, appendix 3.

²⁴ Report to the municipality dated November 11, 1702, by police officials Janós Bernáld and Gábor Gidofálvi, in the State Archives of Braşov, *Socoteli alodiale Braşov* (Alodial Accounts of Braşov), parcel III, paper no. 41, appendix 13. See also the account of the expenditures forwarded to Judge Andreas Rheter by the town magistrate of Braşov on January, 3, 1703, where the same sum is mentioned, in the State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 82. His passage through Braşov is also recorded in Martin Ziegler’s historical notes (1678–1718) and also in the diaries of Daniel Fronius (covering the years 1701–1716), Lucas Seyberger and Simon Blasius (covering the years 1688–1728), cf. *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, VI, Brassó (Braşov), 1915, p. 243 and VII (1918), pp. 394, 448.

²⁵ A commune in the district of Covasna.

²⁶ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file I, no. 3, appendix 2.

Another report dated May 15, by a police official of Braşov shows that 250 Hungarian florins had been spent in six days for the transport of the 84 carts with the baggage of the Ambassador and his suite from Bran²⁷ to Braşov and from Braşov to Şercaia²⁸ through Vlădeni, and that 100 florins had been spent for 36 wagons containing food supplies for three days.²⁹

Between May 14 and 17, Lord Paget and his companions were the honored guests of General Rabutin in Sibiu. The Royal Judge (*Königsrichter*) Sachs von Harteneck and the Mayor (*Bürgermeister*) Peter Weber represented the municipality. The town account book mentions a series of expenditures made for the reception of the Ambassador: 70 dinars to Michael Kirschner who rode to Făgăraş to meet Paget; ³⁰ on one occasion five Rhenish florins for ten *achtels*³¹ of trout for the guest's table,³² and on another occasion 3.52 florins for six *achtels*³³ to the fishermen of Sadu; ³⁴ 5 florins to János Pap for the gunpowder used on a hunt organized in Paget's honor; ³⁵ 68 dinars to foot soldiers (*Darabanten*) from Toarcă³⁶ for bringing back the game; ³⁷ 3.40 florins for the gunpowder; ³⁸ 42 florins to the town priest (*Stadtpfarrer*) Georg Franck von Frankenstein for 44 1/2 *kübel*³⁹ of barley⁴⁰ for feed for the Ambassador's horses and those of his suite; 20 florins 16 dinars to the priest of Slinnic⁴¹ for 21 *kübel* of barley; ⁴² and finally, 4 florins 8 dinars to the furrier Peter Reussner, who accompanied Paget as far as Cluj.⁴³ In all, the municipi-

²⁷ A commune in the district of Braşov.

²⁸ Ideni.

²⁹ The State Archives of Braşov, *Arhiva Magistratului*, file 1, no. 73, appendix 5.

³⁰ The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, I.VI, fol. 24 (May 9, 1702).

³¹ Measure of weight amounting to one-eighth of a pound (79.625 gr). For details and bibliography on the weights and measures used in this study, see Chr. Noback, *Vollständiges Taschenbuch der Münz, Mass und Gewichte Verhältnisse*, Leipzig, 1851; E. Lederer, *Régi magyar űrmértékek* (Old Hungarian Measures of Capacity) in "Századok", LVII (1923), pp. 123–157 and 304–326; V. Marian, *Vechile greutate medicale (farmaceutice) din Ardeal* (Old Transylvanian Apothecaries' Measures), Cluj, 1939; S. Goldenberg, *Clujul în sec. XVI. Producţia şi schimbul de mărfuri* (Cluj-City in the 16th Century. The Production and Exchange of Goods), Bucharest, 1958, pp. 314–317.

³² The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 21 (May 5). The Rhenish silver florin, also called the German florin, was equivalent to 1 Hungarian florin, 20 dinars or 120 dinars.

³³ *Ibid.* (May 21).

³⁴ A commune in the district of Sibiu.

³⁵ The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, I.VI, fol. 24 (May 5).

³⁶ A village in the commune of Cincu, district of Braşov.

³⁷ The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, I.VI, fol. 21 (May 21).

³⁸ *Ibid.*, fol. 25 (May 24).

³⁹ Measure of capacity for solid materials (Latin: *cubulus*) equal to 92.55 liters.

⁴⁰ The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, I.VI, fol. 27 (July 8).

⁴¹ A commune in the district of Sibiu.

⁴² The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1701–1702*, LVI, fol. 29 (September 5).

⁴³ *Ibid.*, fol. 25 (May 25).

pality of Sibiu spent 182.45 Rhenish florins on the visit of the English Ambassador.⁴⁴

From Sibiu Lord Paget journeyed to Cluj through Cenad, Blaj, Aiud and Turda, while Chishull with part of the Ambassador's suite stopped at Alba Iulia between May 20 and 22. From Alba Iulia on May 15 the Chancellor of Transylvania, Count Nicholas Bethlen, had already requested the magistrate of Cluj to have the 20 horse-drawn carriages ready at a moment's notice for Paget's use.⁴⁵ At Alba Iulia Chishull, a scholar, paid a visit to the Bishop of the Reformed Church of Transylvania, Stephan Veszpremi, and to Professor Samuel Kaposi, D.D., the Rector of the local Protestant College. The latter, Chishull reported, "is a learned, curious, and laborious man [who] teaches divinity, natural philosophy, the tongues, and mathematics; [he] has travelled into England and other countries, and is a great admirer of the English, for which reason his study is full of our books, and he both writes, and speaks, and even teaches our language once a week to his scholars."⁴⁶ This is why Kaposi, although he did not know Lord Paget personally, felt that he could approach him by letter with a request to help the College with a gift, in order to enable it to overcome its serious financial difficulties.⁴⁷

In the meantime, Lord Paget, joined once more by Chishull at Aiud, had arrived in Cluj, where he remained from May 25 to 27 as the guest of the Governor of Transylvania, Count George Bánffy. The accounts of the city of Cluj contain the records of the payments made for carriers hired to serve Paget (100 Hungarian florins⁴⁸) and to defray the expenses of his trip to Șimleu⁴⁹ (669.90 Hungarian florins⁵⁰). The chief notary of Cluj, Pál Galffi, also wrote out a statement on September 22, 1702, in

⁴⁴ The State Archives of Sibiu, *Konsular Rechnungen 1702–1704*, LVII, fol. 10.

⁴⁵ The State Archives of Cluj, *Arhiva orașului Cluj*, fasc. 11, no. 390.

⁴⁶ Chishull, *Travels in Turkey*, p. 91.

⁴⁷ See Appendix I. For unknown reasons, Kaposi's request was never given to Lord Paget. This is borne out by the fact that in a note in Hungarian written on June 1, 1788 by Michael Rettegi on the back of Kaposi's letter, Rettegi states that he found the letter among the papers of his father, George Rettegi of Budacu (now a commune in the district of Bistrița). Since he considered Kaposi's petition of interest, he presented it to the Library of the Protestant College of Târgu Mureș on July 18, 1822. Another note on the back of the same letter and undated is also of interest. Written by George Rettegi, it indicates that a certain Vasathély, a clergyman in Aiud and later on a parson at Cobleș (now a village in the commune of Arieșeni, the district of Alba) together with some of his colleagues had been received by Lord Paget at Aiud, where they sang Psalm CXXIX for him during a religious ceremony. Chishull makes no mention of this in his travel notes.

⁴⁸ This sum was paid to the carriers who accompanied the Ambassador's carriages and their carts as far as Cluj. Cf. The State Archives of Cluj, *Socotețile orașului Cluj* (The Accounts of the City of Cluj), XL, fasc. XX, fol. 95 (May 31, 1702). For their names (Raphael Istvánfi, János Kesd, Mihály Berger, etc.), and the sum of money they received in detail, see *ibid.*, XLI, fasc. VI, fol. 83, 84, 85, 132 (January 6, February 2, 16, 19, 20 and 23, and March 8 and 10, 1703).

⁴⁹ Șimleul Silvaniei, a city in the district of Sălaj.

⁵⁰ The State Archives of Cluj, *Socotețile orașului Cluj*, XL, fasc. XVII, fol. 2 (1702). This sum was also paid to the carriers.

which he showed that he possessed a receipt from Baron Wessélenyi, the personal representative of Chancellor Bethlen, for the contributions collected in Dobîca and Cluj counties to cover the expenses of Paget's journey through these localities; the counties had paid 40 Hungarian florins each, and the city of Cluj 70 Hungarian florins.⁵¹

Lord Paget and his companions left Cluj on May 27, and after a six-day journey through Zalău,⁵² Şimleu and Marghita⁵³ they left Transylvania and entered Hungary on June 1, 1702.

The interest aroused by the English Ambassador's journey through Transylvania is doubtless accurately reflected in the Latin poem composed in his honor at the Unitarian College of Cluj, in which the virtues of the illustrious diplomat were extolled.⁵⁴

We believe that the documents and other sources mentioned in this paper, corroborated by information previously known, clearly demonstrates the great importance attached to Lord Paget's visit to Wallachia and Transylvania in 1702 not only by the official bodies directly concerned in receiving him⁵⁵ but also by scholars who exchanged books and other gifts with him and his companions.⁵⁶

APPENDICES

I

<Alba Iulia, May 20, 1702>

Samuel Kaposi, the Rector of the Protestant College of Alba Iulia, addresses William, Lord Paget, former ambassador of England at Constantinople, asking him to help this institution with a grant of money, as it was in reduced material circumstances.

⁵¹ The State Archives of Cluj, *Arhiva orasului Cluj*, fasc. 11, no. 395.

⁵² A town of the district of Sălaj.

⁵³ A commune in the district of Bihor.

⁵⁴ See Appendix II. There is a note on the left-hand page of the manuscript of this poem, which indicates that it was copied in Cluj on May 5, 1876 by Domokos Smén from a printed edition, probably a pamphlet especially prepared for limited distribution on the occasion of Lord Paget's visit to Cluj. However, neither Szabó Károly, the author of the well-known bibliography of old Hungarian publications, *Régi Magyar Könyvtár az 1531-1711 megjelent magyar nyomtatványok könyvészeti kézikönyve*, I-11, 111 (1-2), Budapest, 1879-1898, nor Andriel Veicss in *Bibliografia româno-ungară* (Romanian-Hungarian Bibliography) I-111, Bucharest, 1931-1935, make any mention of this poem among the publications of the period.

⁵⁵ Translated into Hungarian forms, the expenditures made on the occasion of Lord Paget's journey through Wallachia and Transylvania and recorded in the sources analysed above amounted to a sum total of 10,560 06 Hungarian florins, of which 6,130.95 were spent in Wallachia and 4,129 11 in Braşov, Sibiu and Cluj.

⁵⁶ Details in Chishini, *Travels in Turkey*, pp. 87, 89, 91, 93-95, 97. As a matter of fact, these scholars, who were for the most part Protestant, asked Lord Paget to intervene on their behalf at the Court in Vienna. Specifically they requested that the liberties granted them in the Leopold's Charter, which zealous Catholics in the Imperial administrative bodies in Transylvania had disregarded, be fully respected. (*Ibid.*, pp. 102-103, and Cserci, *Historiája*, p. 310).

Excellentissime Orator
Domine Domine gratiosissime

Supplici hôc Libellô, nomine Collegii Alba Iuliani quod e suo natali solo, tempestatibus praeteriti Seculi extubatum Sedes hîc quietas jam a triginta Annis reperit, et ex sola Eleemosyna vivit, ad Te, tanquam coelitus nobis missum Abdiam, exspectatumque solatium, Ego qui Academia-rum Vestrarum Celeberrimarum olim fui Filius, nunc Praeco existo indefessus confugio, Tuamque, Excellentissime Orator, opem imploro. Succurre Nobis laborantibus ac in perennem tanti Nominis memoriam, ex Zelo, quô in Dei gloriam Fideique semel Sanctis conceditae emolumentum generoso Lectori ferris, largire notabilem aliquam huic Collegio Eleemosynam, cujus ope aliquamdiu sustentetur. Cujus rei, non modo indelebilis ipsisque lapidibus aeternior apud nos memoria, verum etiam indubitatum erit in Excelsis, tantae pietatis praemium. Nos vero indefessis nostris precibus Tuam Excellentiam, qui et Serenissimam Magnae Britanniae, Franciae et Hiberniae Regnam ac universam Ecclesiam Anglicanam Summo Numini commendare non cessabimus, qui manemus Excelsi Tui Nominis humillimi Cultores, acstimatores ac Praecones in unitate Fidei,

Collegii Alba-Juliani Cives, eorumque Professor
Samuel Kaposius S.T.D. ejusdem
Facultatis item Philosophiae
Mathesior <um> ac Lingvarum
Praelector.

Ex Consensu Steph<ani> Veszpremensis
Ecclesiarum Reformatarum quo ad
Transylvaniam Episcopi et Eccle-
siae Albanae Pastoris.¹

Tîgu Mureş, *Biblioteca documentară Teleki-Bolyai* (The Teleki-Bolyai Library), *Documente* (Documents), 157, original Latin first copy.

II

Cluj, June 5, 1702

A poem composed at the Unitarian College of Cluj in honor of William, Lord Paget's passage through Transylvania.

Applausus // In Adventum // Illustrissimi Domini ac Baronis // D. Gwilielmi Pagett // Serenissimae suae Regiae Majestatis // Britannicae, &c. &c. // ad Portam Ottomanicam // Legati // Excellentissimi ac Consultissimi // dum // Confecta feliciter Pace Carlovi — // eiensi Redux in Patriam inter alias Tran- // sylvaniae Civitates Clausenburgum quoque desideratissimi // ma sui praesentiâ beasset. Die 5 Junij // Anno MDCCII // Scriptus ab Illustri Unitariorum Collegio Ejusdem loci // Claudiopoli // Annô 1702. //



(fol. 1)

Fare age Diva Cohors Dryadûm, quo numine mot<us>
Illustris, toto sejunctus ab orbe Britannus

¹ In another handwriting.

APPLAUSUS

In Adventum
Illustrissimi Domini ac Baronis
D. **G**WILIELMI **P**AGETT.

Serenissimæ suæ Regiæ Majestatis
Britannicæ, &c. &c.

AD PORTAM OTTOMANICAM

LEGATI.

Excellentissimi ac Consultissimi
Dum

Confecta feliciter Pace Carlovi-
cienſi Redux in Patriam inter alias Tran-
ſylvaniæ Civitates Clauſenburgum quoque deſideratiſſi-
ma ſui præſentiâ beallet. Die 5 Junij.
Anno MDCCII.

Scriptus ab Illuſtri Unitariorum Collegio Ejusdem loci

CLAUDIOPOLI.

Annò 1702.

9

Fig. 2. The front-page of the poem composed on June 5, 1702, in honor of Lord Paget at the Unitarian College of Cluj.

Sejunctae scopulis Daciae loca cernere quaerat?
 Tantane perfusum generoso sanguine pectus
 Cura tenet varias gentes morésque videndi?
 In se numquid habet vel Transylvania, tantum
 Illicium, tantum terrae populique nitorem?
 Ut Te magnanimum, fatis melioribus usum
 Alliceret Dominum, terraque marique potentem?
 Suspensam cita deme chelyn Cytherea, quid obstat
 In numerum Dryades (quas Transylvania nutrit)
 Dicere dulce melos? celebrare Palilia laeta
 Quid prohibet? Fauni Sylvarum numina carmen
 Dicite, quo resonent merita sua carmina sylvae
 Insuetis Scopulos radiis perfundis Apollo
 Ac juga mirantur roseo distincta colore
 Causa patet tanti applausus, nec numina vanum
 Gaudia testantur vulgo per compita, sed Te
 Illustri de stipe satum cum laude salutant.
 Sic licet, ut circumfundat Neptune Britannus

- (fol. 2) Sen quod gens tanta ac praeclari nominis esset
 Tutior, & varios terrarum volvere casus
 Consilio posset; vel forsitan invidere velles Insignes virtute viros
 sejungere nobis
 Te tamen imbiifero vultu non tenuit Auster,
 Sed neque praecipites agitatae Aquilonibus undae
 Magnanimum fortémque Virum, (: cui nuncia verba
 Anglica commisit majestas, horrida bello
 Flectere quém animum Gens Ottomanica possit :)
 Quo minús incertum certo tibi cederet aequor.
 Scilicet Aeole tuis posuisti frena procellis
 Ventorum furis Argo ne tanta peiret.
 Magne stupes Hipparche suos cur Sydera cursus
 Mutent, disce novo s<a> ec<u>ló novus incipit ordo,
 Haec Hesperio quae littoe meraserat Eóus.
 Nunc inversa suos motus moderantur ad ortum,
 Inde novum sydus plagá spectatur ab illá
 Ad nos insuetá; sed amicá lege meare.
 Quá Phoebus rapidum submergit in aequora cursum.
 Sydus id Hesperio surgens è littoe *Baro*
Pagett erit, cujus studio sua gloria genti
 Hunniacae surgit, pax fulget, Barbarus hostis
² Consilio victus jacet.
 Ivisti superis dextere comitantibus, illinc
 Regressus superis dextere comitantibus, Heros
 Quá mare terra patent multum spectare redisti :
 (fol. 3). Ad nos dum moderaris iter, Te Turba Minervae
 (: Quam Clausenburgi (!) nutritque fovétque Lycaeum :)
 Prosequitur votis & amoená voce salutat.

² Blank.

Si lustrare casas humiles vel numina curant,
Non erit indignum, nostrum si Heliconam videndi
Te quóque cura tenet, generoso concita motu.
Venisti felix, transi felicior, ac Te
Vota vocant superúm, quóis felicissimus oris
Sistaris Patriis, & multos vita per annos
Duret. Vive diu; sed vivus vive beatus.

The Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, Cluj Branch, *Fondul Unitarian* (The Unitarian Collection), MS. 496. Latin copy.

LA SIGNIFICATION HISTORIQUE DE L'ŒUVRE DE THÉOPHILE CORYDALÉE

CONSTANTIN NOICA

L'édition des œuvres philosophiques de Corydalée¹ nous permet l'espoir — pour risquer le mot — de rendre possible une nouvelle page dans l'histoire de l'esprit européen.

Il s'agit bien de l'Aristotélisme grec ; mais à travers lui de l'idée européenne d'*exégèse*. Il y a d'autres cultures à la pratiquer, telle la pensée philosophique chinoise, qui semble à un étranger une vaste et solennelle exégèse, ou bien la pensée hindoue qui n'est, elle aussi qu'exégèse, au plus profond niveau de vie et de spéculation. Mais précisément pour cette raison il sera profitable de leur opposer l'idée européenne d'exégèse. D'autre part, il est vrai qu'il existe maints développements exégétiques dans la culture européenne, et l'Aristotélisme lui-même en compte encore deux, celui arabe et latin. Toutefois l'Aristotélisme *grec* représente le mouvement exégétique le plus authentique, le plus développé et le plus égal à lui-même. Et ce n'est que par Corydalée qu'il devient un ensemble fermé, ayant une structure historique distincte.

Les œuvres de Corydalée nous autoriseraient ainsi à conférer un sens à toute l'exégétique aristotélicienne, du moins à partir d'Alexandre d'Aphrodisie (vers l'an 200 de notre ère), c'est-à-dire pour une période de plus de 1400 ans. Et pour autant que l'on obtiendrait ainsi *un modèle achevé d'exégèse européenne*, il en sortirait non seulement un beau chapitre dans ce qu'on pourrait appeler « la phénoménologie de l'exégèse » — à compléter par l'esprit des exégèses orientales — mais aussi et par là même un chapitre dans l'histoire de l'esprit européen, comme nous le suggérons.

¹ Il s'agit de sept commentaires aux principales œuvres d'Aristote. Déjà parus, ou en cours d'apparition : *Introduction à la logique* (Bucarest 1970), le résumé d'un commentaire à l'*Organon*, et les *Commentaires à la Métaphysique d'Aristote*.

Mais « il n'existe aucune Histoire de l'Aristotélisme qui signale les principales tendances de la scolastique grecque ». Paul Moraux l'écrivait il y a trente ans, et ceci est toujours vrai². L'initiative de l'Académie de Berlin de publier en quelque trente ans, à partir de 1882, près de soixante commentaires, dont la plupart inédits, dus à environ 25 auteurs différents, « rendait un service inestimable à l'histoire de la pensée grecque », nous dit-on au même endroit. « Malheureusement l'on en est demeuré là. Plusieurs commentaires attendent encore la publication. L'on n'a rien fait pour tirer partie de ceux qui venaient d'être édités. Les histoires de la philosophie les mieux informées conservent sur l'évolution du péripatétisme grec un silence décevant » ; « des synthèses comme l'averroïsme et le thomisme demeurent historiquement inexplicables »³. Et aux grandes histoires de la philosophie de le reconnaître, par leur silence ou leur aveu. Ainsi dans le « Grundriss » de Ueberweg-Praechter 1967, on peut lire, à la page 354 (où l'on décrit l'édition de Berlin citée), que « l'édition... contient un matériel inestimable et pour la plus grande partie encore non-utilisé pour l'histoire de la tradition et exégèse aristotélicienne ».

Pourquoi cela ? L'explication que l'on pourrait tirer de Paul Moraux serait double. D'un côté il s'agit d'une quantité immense d'ouvrages écrits par des professeurs grecs de philosophie aristotélicienne ; et « l'infime partie qui nous est parvenue est à elle seule tellement vaste qu'elle a rebuté jusqu'ici les travailleurs les mieux disposés, et que, pratiquement, elle garde encore tout son mystère » (p. XIII). D'autre part ces scolastes grecs d'appartenance si variée pourraient provoquer quelque défiance, et d'ailleurs « la médiocrité des moyens d'investigation dont ils disposaient a souvent contribué à vicier les résultats de leur recherche » (p. XIV). Donc, d'après Moraux : trop de pages à lire, peu de résultats à récolter.

Nous oserons en juger différemment, tout en accordant les deux aspects. Nous dirons que tout cela a manqué d'un achèvement, et que c'est pour ne pas avoir représenté un ensemble distinct dans la culture européenne que l'aristotélisme grec n'a pas semblé assez significatif. En effet, le grand nombre de commentaires n'aurait pas rebuté l'historien des idées, toujours si avide de nouveautés. En second lieu, la sécheresse et même la médiocrité de leur herménentique ne les aurait pas condamnés à rester infructueux, pour peu qu'on y aurait pressenti une signification particulière. Et c'est là le point principal du débat.

Y a-t-il une signification d'ensemble de ces commentaires ? De l'utilité ou de l'intérêt historique et doxographique, certes, on peut toujours leur trouver, même après avoir tant prélevé pour la doctrine, comme

² *Alexandre d'Aphrodise, Exégète de la noétique d'Aristote*, Liège, 1942, Préface, p. XIII.

³ *Ibid.*, p. XIII—XIV.

on l'à déjà depuis longtemps fait, d'Alexandre d'Aphrodise et, pour l'histoire et les opinions, de Simplicius ; et s'il est significatif de voir des logiciens aussi modernes que Lukasiewicz, Bochenski et Keale témoigner un grand intérêt à Alexandre, il est tout aussi explicable que l'historien s'intéresse à un Ammonius ou Thémistius et à d'autres interprètes grecs, du moment que leurs simples traductions latines ont de l'importance dans l'aristotélisme *latin*⁴, si actualisé par les historiens de nos jours. Mais quant à une signification d'ensemble, pour en dégager les orientations, comme le voulait Paul Moraux, on n'en avait aucune, car il n'y aurait pas d'ensemble distinct, au fond.

La scolastique grecque déteignait sur celle arabe et ensuite, par le truchement des Arabes ou directement, sur celle latine. On avait traduit Simplicius, ainsi qu'Ammonius et Themistius, au XIII^e siècle. Saint Thomas d'Aquin lui aussi, dans son dernier commentaire, celui à « *De interpretatione* », prenait tant pour son compte — tout comme d'autres latins — de l'exégèse d'Ammonius et de la scolastique grecque, au point que l'on n'en semblait plus pouvoir surprendre les « orientations spécifiques ». Comme tout grand courant d'idées, cette scolastique semblait fondre dans l'histoire. Cela n'avait qu'un commencement, mais nullement un contour et une fin.

Et en général il en est bien ainsi dans l'histoire. Quel est l'ensemble de la scolastique pythagoricienne par exemple ? Il n'en existe aucun. Tout n'est ici que scolastique, puisqu'on ne connaît pas exactement la doctrine du fondateur ; mais bien que simple scolastique, le pythagorisme s'éparpille dans des écoles, des doctrines, des pratiques et de simples vues, qui se répandent un peu partout et finissent par se perdre dans la trame de l'histoire. — Quel est l'ensemble de la scolastique platonicienne ? Il n'y a d'école de Platon qu'au premier moment, et ensuite en tant qu'Académie ; le platonisme lui-même n'est qu'un tissu de déformations, à commencer par les premiers partisans des Idées que combat Aristote — sans dire toujours s'il combat son ancien maître lui-même — et à continuer par l'incroyable acte d'infidélité doctrinaire qui s'appelle le néo-platonisme, pour ne plus parler du Moyen-Âge. Seule l'Académie de Florence tentera de retrouver la pureté de la doctrine, mais il était trop tard pour fonder une exégèse à signification historique. Entre temps le platonisme devenait une dimension de l'esprit. — Quelle est l'« exégèse » de Descartes ? Mais par ailleurs, tout grand esprit français, et pas seulement français, sera entaché de cartésianisme, même s'il se trouve à l'opposé du philosophe. —

⁴ On publie un *Aristoteles latinus* au sein d'un *Corpus Philosophorum Medii Aevii*, qui contiendra les traductions latines de Platon et d'Aristote. Premier volume à Rome, 1939, le second à Cambridge, 1955 édité par L. Minio-Paluello. A son tour l'Université catholique de Louvain a publié des traductions latines faites aux commentateurs grecs.

Enfin quel est l'ensemble du kantianisme? S'il existait un philosophe comparable à Aristote ce serait bien Kant. Aussi a-t-il eu, durant sa vie même, et pendant une centaine d'années, de vrais exégètes; mais la pensée critique elle-même a fondu entre temps dans l'histoire, en devenant, tout comme le pythagorisme, le platonisme ou le cartésianisme, une catégorie de la pensée.

Aristote et l'aristotélisme ont eu une destinée différente. C'est que le Stagirite lui-même est un génie différent de ceux invoqués. On est pythagoricien, platonicien, cartésien ou kantien sans le savoir; aristotélien on ne l'est que consciemment. Aristote n'était pas voué à devenir une simple dimension de l'esprit européen, car il est par trop polyvalent et « problématique ». Aussi est-il plus périssable, pour être plus historique; mais il survivra distinctement, justement pour ne pas avoir d'accès à l'éternel. En l'espèce il a représenté, pour l'esprit européen, *la conscience de culture* à un degré sans équivalent. Aussi n'a-t-il pas été étonnant de voir que seul Aristote aura eu deux millénaires d'exégèse (à compter les interprétations perdues).

Pourtant l'aristotélisme ne semblait pouvoir se constituer en un tout accompli lui non plus, car il lui manquait un point d'appui historique, un dernier pilon. *On l'aura avec le Corydalisme*, et d'un coup cette exégèse grecque à base de reprises et répétitions, qui semblait se laisser finalement engloutir par l'histoire, prendra un contour, se transformera en un ensemble fermé et possédera une signification historique en tant qu'ensemble distinct unique. Nous osons dire que les *Commentaires* de Corydalée, pour scolastiques qu'ils soient, ou justement pour l'être, viennent faire le point de l'aristotélisme et surgissent dans l'histoire au *dernier moment* où la conscience aristotélienne de culture pouvait encore avoir une éclosion.

Il manquait à l'histoire de la culture européenne cette dernière version de l'aristotélisme, en un sens une version d'elle-même. Le simple fait que l'aristotélisme se prolonge au XVII^e et XVIII^e siècles — comme il le fait par l'enseignement supérieur, au niveau des exégètes, de Corydalée dans le Sud-Est de l'Europe — est un événement de portée historique. Car s'il est vrai que l'Occident ouvrait, au nom de la raison et de la science, un autre chapitre, physicaliste et historiste à la fois, de la culture, et anti-aristotélique de surcroît, le Sud-Est de l'Europe venait témoigner que raison et science sont le vrai visage de l'aristotélisme aussi; seulement raison et science à base de nature et non à base de *laboratoire*. Ce qui a manqué à Aristote pour survivre ce n'est pas l'esprit scientifique, c'est le laboratoire. Les deux premiers millénaires de notre culture représentent la seule culture possible à ses débuts, celle à base de *nature*, fût-elle nature humaine ou sous-humaine. La culture à base de laboratoire — la nôtre — commence à peine. Pour autant qu'on n'invoquait que raison et science,

Aristote était à sa place toujours ; il l'a été justement grâce à son dernier interprète. L'aristotélisme ne semblait que le jour où naissait le laboratoire.

On pourrait le dire d'une façon encore plus suggestive peut-être : l'aristotélisme devait sombrer (en tant qu'ensemble des sciences, et non pas comme propédeutique philosophique) au moment précis où naissait *la première science à ne plus porter de nom grec*. C'était la « chimie », science typique de laboratoire. Toutes les sciences jusqu'alors portaient des noms grecs — si l'on excepte l'« algèbre » des Arabes, qui est bien subsumable à la science à nom grec des mathématiques — et du reste les nouvelles sciences de nos jours ne cessent d'adopter des noms grecs, cette fois-ci artificiellement et par hommage à la langue d'Aristote. La première science à nom étranger qui naît, marque la fin de l'aristotélisme, et c'est vers 1800.

Qu'il nous soit permis de le souligner par un événement qui, pour modeste qu'il soit, n'est pas moins significatif. Vers la fin du XVIII^e siècle, à une Académie corydaléenne du Sud-Est, celle de Bucarest, l'enseignement aristotélique cède brusquement le terrain en 1774, lorsque le prince Ypsilante commande des appareils de physique en Occident et réforme à la fois le programme de l'Académie. C'était l'invasion du laboratoire ! Mais jusqu'alors l'aristotélisme *pouvait* survivre et il se devait de le faire.

C'est cette obstination légitime de survie, qui est vie authentique encore, que représente dans l'histoire de l'Europe le Corydaléisme.

UN ENSEMBLE HISTORIQUE FERMÉ

Si Corydalée représente la légitimation extrême de l'Aristotélisme, il pourrait être la clef de voûte — en un sens modeste mais propre — de l'exégèse. Il l'a fait tenir dans son ensemble. Et une fois retrouvée la fonction d'Aristote d'offrir *le premier modèle* de la culture scientifique, l'exégèse elle-même en sera validée et rehaussée.

En un sens, le simple fait de fermer un processus — en l'occurrence un processus historique — est bon ; ça fait tenir, ça témoigne de l'être, comme disaient les Grecs. Il en est de même dans la vie de l'esprit comme dans la nature. Tout système, tout organisme est fermé. Si la vie de l'esprit possède si peu d'identité, au point qu'il lui faut des œuvres, c'est-à-dire des systèmes objectivés, pour obtenir une esquisse de contour, et si l'histoire est si insaisissable, si peu significative parfois et même vaine, c'est qu'il n'y a pas de retour de l'esprit sur lui-même, qu'au sens trop large des « sociétés humaines », des « cultures », des « éons ». Tout se défait dans l'histoire.

Mais voici quelque chose qui tient. D'Alexandre d'Aphrodise à Corydalée d'Athènes, en passant par Porphyre de Tyr ou par tous ces néo-platoniciens, alexandrins, chrétiens et libre-penseurs, par Ammonius et son école, par Psellos et son école, par Blemmides et Sophonias le Byzantin, l'aristotélisme maintient sa substance, son style — son être, dirons-nous. On sera peut-être étonné de voir comme les *Commentaires à la Métaphysique* qui suivent ont la même allure et le même ton que ceux d'Alexandre. En 1620, donc, on écrivait et pensait non seulement comme vers l'an 200 mais encore sur les mêmes thèmes, et 1400 ans auront passé sans que le nouveau surgisse. Mais pouvait-il percer ? Métochitès s'est insurgé contre Aristote, à l'Est, et Pierre Ramée encore plus profondément et tapageusement, mais cela se passait à l'intérieur même de la culture scientifique édiflée par Aristote et dominée par lui. On ne pouvait en sortir par la seule raison, car c'était en fin de compte confirmer l'aristotélisme encore. Mieux valait y rester, pour les uns. Et ils y restèrent pendant 1400 ans.

C'est, a-t-on dit, la stérilité de la pensée et la décadence ; c'est l'alexandrinisme et le byzantinisme. Un Prantl — dont on a dit à bon droit qu'il avait sacrifié sa vie à écrire une immense histoire de la logique, pour trouver que la logique n'avait pas d'histoire — est exaspéré lorsqu'il tombe sur les commentateurs grecs d'Aristote. A part Alexandre d'Aphrodise, dit-il, et tout au plus Simplicius comme doxographe, on aurait pu se passer de tous ces commentateurs ; et en particulier pour la logique l'influence de Porphyre lui semble tout simplement néfaste, car c'est de lui que proviendraient tous les excès et absurdités. Aussi eût-il mieux été, écrit-il⁵ si l'on n'avait pas du tout pratiqué la logique à partir du IV^e siècle. A son tour, sans être aussi sévère, Léon Robin ne peut s'empêcher de parler d'une « logomachie artificielle » et du fait que « le verbalisme d'Aristote s'exaspérait chez ses zéloteurs » ; car si Aristote incarnait pour eux la Raison, « il n'y avait plus d'usage libre de la Raison »⁶.

Tout cela est peut-être exact et Corydalée ne viendra qu'à ajouter à ce spectacle de mono-tonie, sans pareil, en Europe tout au moins. Mais si cela est exact, ce n'est pas aussi vrai, de la vérité de l'esprit. S'il ne s'agissait que d'une simple question didactique — pour autant que presque tous ces commentateurs soient des « didaskaloi » et souvent rien de plus — encore devrait-on voir pourquoi s'attachent-ils tellement à une seule matière et à un seul auteur, pour l'interpréter dans un même esprit. La platitude et le servage de la Raison ne s'imposent pas pendant 1400 ans sans une justification historique. Il faut quand même justifier pourquoi

⁵ C. Prantl, *Geschichte der Logik im Abendlande*, éd. photocopiee, Leipzig, 1927, vol. II, pp. 617, 620, 626.

⁶ Aristote, Presses univers., 1944 pp. 201-2.

Aristote — qui de son temps n'était pas le Philosophe et ne l'est devenu qu'après l'apparition au premier siècle de l'édition faite par le onzième scolarque, Andronikos — commence à devenir le premier des penseurs et précisément et exclusivement celui auquel il revenait d'« abêtir » les esprits. Car si la bêtise est loquace, elle n'est pas nécessairement monotone. Si Corydalée augmente la monotonie, c'est pour aider à la transfigurer.

Grâce à lui tout commence à avoir une signification. Encore pouvait-on penser — comme on l'a fait — que c'étaient les échos ou les derniers sursauts de l'aristotélisme qui se produisaient après Alexandre et Porphyre, tout au plus après Ammonius. Mais à voir à quel point la tradition grecque (et non celle de Padoue) est complète et vivante chez Corydalée — qui emprunte plutôt à un David l'Arménien qu'à Alexandre — force nous est d'admettre qu'il s'agit avec l'Aristotélisme d'une réalité historique ferme. Sans Corydalée l'exégèse ne serait qu'une décadence, à partir de l'Exégète, qui est Alexandre. Le dernier parmi les commentateurs ne viendra pas seulement rehausser la qualité de l'exégèse, mais encore témoigner du fait qu'elle représente une structure historique bien précisée. Tous ces prophètes mineurs qui s'engageaient dans la « logomachie artificielle » sont bien à leur place dans la configuration de l'ensemble. Tout en faisant le point, le Corydaléisme confère un sens à toute la série de commentateurs.

Mais si Corydalée fait tenir extérieurement la série, comme terme et extrémité, il l'a fait tenir à la fois *intérieurement*, par l'esprit de son exégète. Dans l'espèce il indique, à la fin de la file de commentateurs, quel est le devoir d'un exégète, rehaussant de la sorte le rôle de ses prédécesseurs, même lorsqu'il s'agit d'interprètes d'une qualité supérieure à lui.

En général on ne voit plus très bien ce qu'était un exégète d'Aristote, faute de posséder les œuvres complètes ou l'écho de leur activité doctrinaire. Il y en a qui commentent plusieurs œuvres d'Aristote, d'autres qui n'en commentent qu'une, et même pas entièrement s'il s'agit de l'*Organon*, avec ses six parties, comme c'est le cas pour Dexippe, David ou Stephanus. A son tour Philopon a mérité son nom de « celui qui aime le travail » par son zèle à commenter le plus de traités possible. Mais il faut, en tant qu'exégète, les commenter *tous*. Seul Alexandre, au début, et Corydalée à la fin l'ont fait. On savait, certes, sans Corydalée quel est le devoir de l'exégète : « Chaque professeur de philosophie aristotélicienne se devait de commenter dans ses cours tous les traités proprement philosophiques du Stagirite », écrit Paul Moraux⁷ ; mais on ne le *voit* pas sans Corydalée, pour la série des commentateurs dont on nous a transmis les œuvres, et l'histoire se trouve, même au cas d'Alexandre, face à de simples

⁷ *Alexandre d'Aphrodise*, Liège, 1942, p. XIII.

commentaires à des livres. C'est peut-être là ce qui a obscurci leur signification historique.

Corydalée rehausse les commentateurs isolés à la noblesse d'exégètes de *l'œuvre* d'Aristote et non de ses œuvres. Quelle en est la différence ? Celle entre Grecs et Arabes ; de toute façon entre Grecs et Latins. Ce sera le titre même de la scolastique grecque et la justification de sa monotonie. Pour les Latins, qui n'ont devant eux que des bribes de pensées anciennes et ensuite des œuvres isolées, il sera naturel d'y chercher la Vérité. Si ce ne fût pas la langue latine même qui imposa à tous ces penseurs du Moyen-Age de juger et parler par décrets, il est évident que les conditions de la vie culturelle occidentale eussent suffi à en expliquer le style. Comparons en effet l'Alexandrie du V^e siècle, d'Ammonius, au Paris d'Abélard. Rien de plus opposé, comme conditions extérieures de la culture, que l'abondance de documents, la pression de la tradition dans le monde d'Alexandrie d'un côté — où vers le V^e siècle finit par se préciser le style de la scolastique grecque (de même que l'avait fait, un peu auparavant, la théologie, et encore plus avant la philologie, la grammaire et la rhétorique) — et d'un autre côté les conditions de vie culturelle de l'Occident, du X^e au XII^e siècles, le desert culturel, dirions-nous, où finit par s'installer la scolastique latine. Une conscience de *culture* était impossible, dans la série qu'ouvrait Alcuin au confins du monde. Aussi ne restait-il à ces penseurs refusés par l'Abondance — mère de toute paresse de l'esprit, mais aussi de toute inquiétude, subtilité et recherche — que de s'engager dans la seule voie de la pauvreté, qui mène à la fruste Vérité.

C'est pourquoi le style de la culture latine sera bien celui des *thèses* et des disputes en conséquence. Il n'y a rien à analyser et synthétiser quand on n'a pas de matière : il ne reste à l'esprit qu'à instituer tout simplement. Et le style de la culture à thèses affichées se prolongera jusqu'à la fin du Moyen-Age ; car c'est encore par des thèses affichées que le luthéranisme d'un côté, la pensée humaniste et scientifique d'un autre, ouvriront l'ère nouvelle.

La scolastique grecque ne connaît pas de thèses. Née sous un excès en plus et non en moins, sous l'empire d'une surabondance de tradition écrite, elle aura comme tâche de cerner cette richesse et comme obsession de n'en rien laisser tomber. C'est l'ensemble des sciences et des connaissances qu'elle a devant elle, et non pas des sciences isolées ou des points de doctrine isolés. En matière de logique, par exemple, elle ne posera jamais un accent particulier sur la syllogistique. Pourquoi la scolastique latine s'engage-t-elle si profondément dans la syllogistique, et du reste pourquoi la logistique moderne, de son côté, réduit-elle la logique classique à la syllogistique ? C'est qu'elles s'intéressent moins, par nécessité ou préférence, à la logique dans son ensemble, comme science de la pensée, qu'à

la seule pensée exprimée. Mais il y a davantage avec la scolastique latine. Si elle semble réduire, à un moment donné, la logique à la syllogistique et aux propriétés des termes (les commentaires sur les catégories, nombreuses au début, mènent ailleurs qu'à la logique), tout comme elle semble parfois imposer la primauté de la logique parmi les sciences, c'est qu'elle n'a à sa disposition que des sciences isolées et des œuvres isolées, telles le *De caelo*. Le Moyen-Age latin sera rempli de disputes sur des thèmes de logique et de commentaires au *Traité du Ciel* — pour ne plus parler des spéculations sur le passage de l'*Isagogue* de Porphyre.

S'il n'y a pas de thèses et de disputes dans la scolastique grecque et pas de science dominante, ou à l'intérieur d'une science pas d'aspects dominants et exclusifs, le rôle et le style de l'exégète seront différents. Certes, les commentateurs grecs s'attardent parfois trop longuement, selon le goût des modernes, au traité des *Catégories*, et il leur arrive de ne pas trop avancer, tel ce Hermias, père d'Ammonius, dont on ne mentionne qu'un commentaire à l'*Isagogue* de Porphyre. Mais il faut bien commencer par le commencement, et la logique, dans l'arrangement des œuvres aristotéliques, tout comme les *Catégories* dans la logique, sont au commencement. Autrement, pour des commentateurs qui ont devant leurs yeux toute l'œuvre d'Aristote, il ne sera pas question d'extrapoler des problèmes ou de petits traités, mais bien de rendre compte de l'univers de la culture scientifique suscitée à la vie par Aristote.

L'exemple de Corydalée, qui commente — comme le chef de file Alexandre d'Aphrodise — l'ensemble des ouvrages, vient donc rehausser les autres interprètes au niveau des commentateurs de l'œuvre, et non des œuvres aristotéliques. On pourrait, certes, se demander pourquoi n'est-il pas question chez Corydalée de commentaires aux traités d'éthique également ; et d'ailleurs Alexandre lui-même et l'infatigable Philopon n'en ont pas non plus. Mais il est incontestable, avec Corydalée, que l'exégète doit toujours être l'*Exégète* et que ce que l'on disait d'Alexandre, qu'il était « Aristote vivant », ou même d'un Crémonini — qui finit par être bien grec sous ce rapport — et peut-être encore de Corydalée, doit être vrai pour tout commentateur grec : on est « Aristote vivant », c'est-à-dire on rend compte du savoir humain, ou alors on n'est pas interprète.

A tous ces commentateurs, Corydalée confère donc un sens. Ils ne l'ont pas à première vue, et d'ailleurs ils s'arrêtent presque toujours à mi-chemin ; aussi faut-il la générosité de l'histoire pour compléter leur trajectoire et muer l'ébauche d'interprète en une intention d'Aristote vivant. Mais c'est peut-être là leur vraie image, et l'on verra tout à l'heure qu'elle revient sur l'image d'Aristote même, pour le rehausser également, s'il le faut. Et si l'on disait que c'est un luxe et un excès alexandrin que d'entreprendre la justification de tels esprits, où justement l'esprit ne perce

pas et où presque rien de nouveau ne fait son apparition, nous répondons qu'Aristote lui-même, selon le mot profond de M. Olof Gigon, n'était pas de ceux qui ont l'habitude de dire que toute chose est « autre »⁸. Quant à l'histoire de l'esprit, elle n'est pas toujours favorisée, comme toute histoire, par l'exceptionnel. Peut-être, au contraire, a-t-elle davantage à apprendre de la règle.

C'est la règle, dans cette confrérie spirituelle que forment les adeptes grecs de l'aristotélisme, que de pratiquer l'*Imitatio* de l'Archétype. Chacun de ces prophètes mineurs représente une poussée de l'esprit vers la science totale, par l'effort de repasser l'itinéraire aristotélique. Et cette fois il ne s'agit pas de simple encyclopédisme. Comprendre, à travers Corydalée, l'intention profonde de l'interprète, c'est comprendre la nature de l'encyclopédisme aristotélique, qui est bien le résultat d'une *conscience de culture* et non pas celui d'une curiosité scientifique. C'est dans une pareille conscience de culture que s'installe, à son niveau, tout interprète grec. Car si pour les Latins l'aristotélisme peut sembler une Somme et tenir de la sorte de l'encyclopédisme le plus pur, pour les Grecs il est bien davantage qu'un répertoire de vérités ; il est précisément cette conscience qui s'épanouit dans la culture scientifique. L'Aristotélisme est le premier modèle de la culture scientifique. Nous n'en sommes qu'au second.

L'ARISTOTE DES COMMENTATEURS

Si Corydalée peut aider à définir le type de commentateur grec, il pourra contribuer, par là même, à la reconsidération d'Aristote dans notre culture. Le Stagirite (ou alors l'auteur ou les auteurs du *Corpus aristotelicum*)⁹ a une fonction si précise et à ce point unique que l'on s'étonne de voir comment peut-on lui demander autre chose tout en lui refusant cela. Mais c'est bien ce qui s'est passé. On lui a demandé d'être la Vérité, la Philosophie et le Système, tout en lui refusant trop souvent de représenter *la plaque tournante de l'esprit européen* : le lieu précis où l'esprit comme exception se convertit en esprit comme règle, voire en culture. Aristote abaisse la superbe du génie ; et c'est bien ça la culture : le génie de l'humanité, apprivoisé.

Puisque nous ne sommes plus à l'heure du conflit entre Latins et Grecs, on peut l'invoquer sans risque et dire, du points de vue grec : les Latins portent la responsabilité d'un désastre dans la conscience européenne ; pour avoir tant voulu faire d'Aristote, ils ont fini par le compro-

⁸ *Aristoteles, Einführungsschriften*, von Olof Gigon, Zurich 1961, p. 56.

⁹ On a même soutenu que le *Corpus* avait été rédigé par Théophraste. V. *Aristoteles Werk u. Geisl*, par J. Zucher, Paderborn, 1952.

mettre, au point de laisser un vide dans l'histoire de notre culture. On peut en voir les résultats non seulement dans les propos anti-aristotéliques de ces Latins par excellence, en matière de philosophie, que sont les Anglais, un Mill, un Russell. C'est un vrai Latin, et qui connaissait comme peu d'autres l'antiquité grecque, c'est Léon Robin qui devait porter sur Aristote le jugement le plus sévère mais aussi le plus surprenant : « Dès qu'on s'avise d'examiner de près l'édifice si solidement charpenté et bâti, on y aperçoit plus d'une fissure, peut-être même d'adroites *tricheries* (souligné par nous). Elles sont le fruit [...] de préoccupations didactiques, plutôt que d'une méditation philosophique *loyale* (souligné par nous) où l'âme toute entière est intéressée. Si la philosophie est une aspiration sincère vers une vérité [...] on osera porter sur la majesté d'Aristote une main sacrilège et douter qu'il ait été un philosophe vivant sa philosophie... »¹⁰.

Voilà le résultat des Latins : ils ont confronté Aristote avec la Vérité, et il n'a pas résisté ; ils l'ont confronté avec les exigences de la méditation philosophique ultime, et il n'a pas résisté. Deux mille ans de culture européenne, où l'influence d'Aristote n'a été que trop accusée, sont mis sous le signe du doute, voire même de la compassion, à l'instar des chrétiens pour les âmes nées avant le Christ. D'Aristote lui-même qu'en reste-t-il ? « La part immense de l'observation, de la description, de l'analyse », dit Robin¹¹. « C'est par là qu'il reste vivant et toujours digne d'admiration ». Et ce n'est que par cela.

On peut toujours le trouver digne d'admiration, et s'en passer. Les siècles qui ont suivi la redécouverte des œuvres attribuées à Aristote, vers l'an 70 av.n.ère, ne s'en sont pas passés. Pourquoi donc ? C'est à une pareille question que l'exégèse grecque suggère une réponse qui ne soit tant soit peu une excuse.

De toutes les forces qui animent le monde, il n'y a que celles de la nature à ne pas être grecques, a-t-on dit à tort ou à raison. Comment se fait-il que de toutes les forces qui animent la culture laïque jusqu'à un moment donné il n'y ait que la géométrie d'Euclide et le souffle de Platon qui ne soient pas aristotéliques ? C'est qu'Aristote le premier *appelle les choses de la culture par leur nom*. Mais pour être le premier à le faire et pour éveiller d'emblée les forces de la culture, il n'en est pas moins le dernier à paraître.

Tout était anonyme, en matière de culture, avant lui. Il n'y avait pas de sciences et pas de disciplines philosophiques, et ce n'était pas seulement la métaphysique à ne pas avoir de nom. Tout était dans le tout, comme dans la vision d'Anaxagore. Depuis Thalès, quelque trois siècles

¹⁰ *Aristote*, Presses univ., 1944, p. 299 suiv.

¹¹ *Ibid.* p. 303.

devaient passer pour que le fruit de l'esprit mûrisse. Cet intervalle de trois cents ans, c'est peut-être, on le dirait, « le pas » de l'esprit. Il nous a fallu quelque trois siècles depuis Galilée pour que, d'un coup, des sciences nouvelles surgissent de nos jours. Il avait fallu autant pour que les sciences tout simplement apparaissent et commencent à recevoir des noms.

Ce fait étrange qu'il n'y eût pas encore de sciences et disciplines distinctes chez Platon, et avant lui encore moins, a pu faire l'admiration de Nietzsche (sinon envers Platon, qui lui semblait une simple « mixture », du moins pour ses devanciers). On peut bien appeler leur naissance une « décadence » ; mais elle était une chose sans pareil. Avec Aristote, ce fut un spectacle unique : presque chacune de ses œuvres engendrait une science. Ce n'est pas seulement la logique qui naît, comme de la tête de Zeus, avec les Premiers Analytiques, ou ce qu'on appellera gnoséologie avec les Seconds, mais comme on ne le sait que trop bien, tout ce qu'on a non seulement enseigné mais encore pris comme objet de connaissance, de réflexion et de spéculation a été baptisé et mis en ordre par ou à la suite d'Aristote : zoologie et botanique, physique, éthique ou métaphysique.

Personne n'a obtenu autant que l'auteur des manuscrits légués par Théophraste à Nélée et édités presque trois cents ans plus tard par Andronikos. Ce n'était pas un auteur que l'on proposait, c'était la conscience de culture, dont nous parlions, suscitée à la vie au sixième jour et donnant un nom à toute chose. Dire, comme le dernier Latin cité plus haut, qu'il ne s'y agit de Vérité, dire qu'il ne s'y agit pas toujours de philosophie profonde — pourrait être vrai à la rigueur. Mais là n'est point la question. Il n'est que d'un miracle, qui s'appelle la culture de l'homme européen. Cette féerie de la culture éclate avec l'œuvre d'Aristote dans son ensemble. Vérité scientifique et authenticité philosophique sont de la prose auprès de ce rêve de culture.

Comment s'y soustraire ? Qu'est-ce qu'on peut lui opposer ? Comment sortir de cette fascination, sinon par les paroles et les moyens qu'il avait lui-même forgés ? S'il est absurde de soutenir qu'Aristote a fait tout cela de par lui-même et délibérément, il est tout aussi absurde de soutenir que ce n'est pas sous le nom d'Aristote que tout cela s'est fait. On peut bien former un syllogisme hypothétique à la place du syllogisme catégorique, ajouter une quatrième figure, ou même, plus tard, penser comme Kant que les catégories d'Aristote ne sont pas bien établies, ou bien, comme Russell, ironiser l'affirmation qu'aurait fait le Stagirite que la femme a moins de dents que l'homme, mais on reste toujours à la logique d'Aristote, on parle avec le mot même et le concept de « catégorie » forgé par lui, on enfin on invoque l'anatomie et l'autopsie (la vue directe) qu'avait conçues précisément cet antique mal renseigné.

Robin écrit : « Le malheur c'est que cela ressemble trop à une machine à penser, avec ses rouages, qui s'appellent « puissance » et « acte », « matière » et « forme ». Cette mythologie était commode pour les besoins de l'enseignement. Il est avant tout . . . « professeur », et à ce titre il est, peut-on dire, dans la ligne de la Sophistique »¹². On peut être d'accord avec Robin, il s'agit du grand sophiste ; mais si Robin a raison, il est étonnant de voir qu'il n'en aperçoit pas les conséquences. Car enfin cette vaste Sophistique (de sophia), c'est notre culture même.

Tout peut être contestable, faux, non scientifique et non philosophique chez Aristote : c'est pourtant lui qui a baptisé — et non seulement en professeur — les choses de la culture dans l'histoire de l'esprit européen. Cette étrange démarche de l'homme européen que de s'intéresser à ce qui ne le regarde pas (de près ou dans l'Absolu), de mêler son esprit un peu partout et — pour comble de bizarrerie — de communiquer à ses semblables tout cela, et encore d'une façon organisée et codifiée ; cette œuvre d'un esprit qui reflète tout ce qui est au monde et réfléchit là-dessus, qu'on l'appelle œuvre d'intelligence, œuvre de raison, culture, ou comme on le voudra, cela est sorti à la lumière avec Aristote. Et la culture, c'est un « élément », le cinquième, la quintessence, après la terre, l'eau, l'air et le feu — cela nous le savons bien aujourd'hui quand cet élément peut faire éclater la nature même. « Aristote » est le nom que l'élément *humanitas, ratio, logos* a porté pour la première fois dans l'histoire.

Si on comprend Aristote de la sorte, alors ce n'est pas seulement la critique de Robin qui est surprenante, c'est aussi la réhabilitation historique à base d'« évolution interne » entreprise par Werner Jaeger. Depuis la parution de son *Aristoteles, Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung* en 1923, on ne cesse d'admirer l'analyse qu'il en a faite et de la considérer comme décisive pour l'intelligence d'Aristote. Et en effet on ne peut qu'être ébloui par le savoir et la pénétration historique de l'interprète. Mais son interprétation ne risque-t-elle pas de bloquer précisément la perspective historique ? A nous rendre « possible », à la façon de l'historisme du XIX^e siècle, la personnalité d'Aristote, à nous le rendre vivant, plausible, vrai, sous un éclairage local parfait, ne perd-on pas justement « le ciel étoilé » ? Tout ce que Jaeger dit semble exact ; mais de nouveau tout n'est pas vrai. Exactitude historique et vérité historique font bien parfois deux.

Jaeger écrit (p. 1) : « Warum er die Wissenschaft in diese bestimmte Richtung gelenkt hat, wird nicht aus der Vorgeschichte, sondern erst aus seiner eignen philosophischen Entwicklung klar. » Voilà ce dont on

¹² *Op. cit.*, p. 300.

peut douter, de la perspective historique du XX^e siècle, qui n'est plus « paroissiale », comme on le dit. Aucune évolution organique et interne d'une personnalité, fut-elle même celle d'Aristote, ne saurait expliquer deux mille ans de culture scientifique. Le simple fait que *toutes* les disciplines scientifiques et philosophiques naissent d'emblée avec Aristote (et Jaeger ajoute lui-même à la liste connue : l'histoire des religions, naissant au troisième livre du « Sur la philosophie », l'histoire des sciences, l'histoire de la philosophie, enfin la philologie même ; v. pp. 159, 350 et 358 de son livre), bref la naissance de la culture organisée, souveraine, exhaustive et impitoyable envers toute nouveauté, pendant presque deux millénaires et malgré la grande révolution chrétienne, cela ne tient pas de l'évolution d'un personnage historique.

Si Jaeger a raison contre la façon anhistorique et scolastique dont on a conçu Aristote, par un « Begriffschematismus » qui faisait paraître sa pensée comme achevée dès le début, on ne saurait en échange s'arrêter à l'histoire d'une simple individualité. Du reste, malgré son manque d'esprit historique, la vision traditionnelle a eu quand même le bon goût de ne pas trop insister sur le personnage comme tel, sur son « complexe de trahison » (comme on s'est permis de dire de nos jours) quant à ses rapports avec Platon et avec Athènes, sur son affectation extérieure et son léger bégaiement. Un antiplatonicien franc (voire même la contre partie de Platon) et un « secrétaire de la nature » et du logos, voilà ce que l'Antiquité a retenu. Aussi l'effort vivificateur de Jaeger est-il appréciable, sans être toujours heureux, en fin de compte. Car s'il est bien intéressant, au point de vue local, de trouver le platonisme du jeune Aristote et une survivance platonicienne dans la création ultérieure, il faut quand même admettre que la version platonisante du philosophe est bien médiocre, pour ne pas dire plate.¹³ Si platonisme veut dire les exhortations du « Protrepikos » ou l'évasionisme de l'« Euedème », on aurait pu s'en passer. Ce serait la meilleure preuve qu'Aristote « n'a pas compris » le vrai Platon. Quant au platonisme tardif, à la *constante* platonicienne d'Aristote, on finirait, à en croire Jaeger, par mettre une fin à cette admirable dualité Platon-Aristote, qui n'a cessé de commander l'histoire de l'esprit européen. Voilà le résultat de l'historisme de l'« évolution interne » : mettre sous le signe du malentendu l'histoire même.

Par ailleurs, à quoi Jaeger lui-même aboutit-il parfois ? En s'appuyant sur une lettre de vieillesse du philosophe où il écrit que la solitude et le retranchement en soi le rendent plutôt amateur de mythes, notre contemporain trouve qu'il s'agit là d'une nature plus complexe qu'on ne pensait

¹³ De nos jours, Ingemar Düring s'oppose au jugement tranchant de Jaeger.

et que « dieses reiche Leben sich nicht erschöpft in all dem Wissen und Forschen, wie es oberflächlichem Blick scheinen möchte » (p. 342). Il semble bien que Jaeger ait raison et que le philosophe ne soit pas cet être unidimensionnel dont on a trop souvent l'image ; c'est bien rendre justice à la personne intime d'Aristote, comme on a rendu à Descartes plus tard, en mentionnant qu'au fond il avait témoigné d'une nature « mystique », par ses visions de jeunesse et son intérêt rosecrucien. Mais quand on se demande à quoi la dimension mystique sert à l'entente du cartésianisme, on en est tout aussi peu enrichi que par le φιλομυθότερος γέγονα d'Aristote. Il est devenu plus amateur de mythes. Est-ce davantage qu'une disposition ?

Et voici un autre résultat de l'enquête jaegerienne, cette fois-ci concernant non pas l'homme tout simplement, mais l'homme de culture et le professeur. En parlant des cours écrits qui représentent l'œuvre proprement dite d'Aristote et qui ont été mis en valeur seulement après leur redécouverte, plus de deux siècles après la mort du philosophe, Jaeger écrit : c'est ainsi qu'Aristote est devenu *sans son intention* le professeur de toutes les nations. Et il ajoute : « Die weltgeschichtliche Sendung steht im scharfsten Gegensatz zu seinem persönlichen Wirken und Wollen » (p. 338). Tout ce que Aristote se serait proposé n'aurait été que de transmettre à ses adeptes sa doctrine, ou plutôt ses méthodes et son esprit de recherche. C'était donc — dirons-nous — à Théophraste et Koriskos qu'il enseignait le goût de la vérité, non pas aux 2000 années d'histoire.

Jaeger a de nouveau raison ; et c'est avoir raison par l'exactitude. On est modeste même lorsqu'on est Aristote ; et d'ailleurs, dans cette culture de l'oralité et de la présence, qu'est la culture grecque, un Platon abandonnait par trois fois ses exploits théoriques pour tenter l'expérience pratique sicilienne. Mais aurait-il vraiment préféré sa réussite à Syracuse, à sa « République » et à ses « Lois » ? C'est là que l'exactitude touche au grotesque. Qu'il nous soit permis de préférer, pour Aristote, au nom même de la vérité historique, le titre de secrétaire de la nature à celui de maître de Koriskos !

Si c'est là le résultat de ces admirables recherches historiques, il nous faut pouvoir les dépasser et devenir, comme Aristote lui-même sur le tard de sa vie, un peu φιλομυθότεροι en matière d'histoire. Le mythe est histoire, et il l'est au plus haut degré. Aristote est devenu mythe. Dire comme Jaeger à la fin de son œuvre (p. 432) qu'il s'agit d'un « miracle psychologique », c'est l'acquiescer, sans en avoir le courage. C'est d'ailleurs non pas le mythe d'un personnage mais de la culture qui surgit avec Aristote. Aussi n'y avait-il rien à faire — tout au moins pour la culture laïque—

que de tâcher d'être, depuis, Théophraste et Alexandre jusqu'à Corydalée, un « Aristote vivant ».

On n'a raisonnablement dit d'aucun philosophe, sauf de Socrate, qu'on le retrouve vivant. Ni « Héraclite vivant », ni « Platon vivant » n'ont pas beaucoup de sens, car les deux penseurs, comme presque tous les autres, sont des esprits aux contours bien distincts, et non pas des « consciences ». Seul Socrate, la conscience rationnelle, et Aristote, la conscience de culture, autorisent une telle appellation. Car ils représentent justement des consciences et non une doctrine ; le premier, une conscience à tout « ignorer », l'autre une conscience à tout savoir.

Comme il est surprenant alors — pour retrouver un instant la critique de Léon Robin — d'entendre notre contemporain dire : « C'est pourtant, à la fois, ce bel aspect de la façade et la confusion ou le désordre foncier de ce qu'il y avait derrière, qui expliquent l'emprise prodigieuse de l'Aristotélisme sur l'esprit des anciens... Les leçons que le maître avait laissées étaient rarement assez limpides pour ne pas réclamer des commentaires » (p. 299). Ce n'est que ça ? Mais pour tous ces commentateurs grecs qui s'empressent d'interpréter le Maître et aspirent à être un « Aristote vivant » il s'agit de quelque chose de plus que d'éclaircir la pensée du Maître et de préparer une lecture plus pénétrante. L'Aristotélisme, c'est-à-dire l'élément de la culture, est une question de vie de l'esprit.

Certes, on peut le rabaisser au niveau du professorat — et on n'a pas manqué de le faire dans le monde grec — et même pire, à l'infatuation d'un Vadius grec ; mais cela ne change en rien le caractère de la culture d'être l'investiture humaine par excellence, l'élément même où vit l'homme. S'il s'agissait de commentaires uniquement clarificateurs, comme le veut Robin, pourquoi ne se serait-on pas contenté de ceux d'Alexandre, l'Exégète, et encore un ou deux tout au plus ? Pourquoi ne faisait-on pas comme plus tard en Occident, où par exemple les commentaires de Saint Thomas d'Aquin, avec tout au plus ceux de Cajétanus, suffirent ? Pourquoi chaque interprète, tout modeste qu'il soit, reprend pour son propre compte le labeur de la culture scientifique, sinon parce qu'il s'agit du savoir, sans lequel il n'y a pas de sagesse et de paix dans l'esprit de l'homme européen ? Il n'est pas question de faire justice à Aristote, quand on est exégète : il est de se la faire à soi-même.

Et il y a davantage : non seulement chaque interprète reprend Aristote à sa façon (même lorsqu'il s'agit de : « paraphrase ») mais il est tenté d'en changer l'expression et il peut transcrire chaque passage. Aucun fragment d'Héraclite et aucune page de Platon ne sauraient être écrites d'une façon différente. *Tout Aristote peut être refait*, et il l'a été durant

toute la période d'exégèse ; peut-être aujourd'hui encore le refait-on. On dira : Héraclite et Platon sont des écrivains-artistes, alors qu'Aristote, ou l'auteur du *Corpus*, ne l'est pas. Ou encore : Héraclite et Platon écrivent des œuvres philosophiques, Aristote des manuels et traités ; on peut bien refaire un livre de sciences naturelles ou un manuel de logique, voire même un traité de métaphysique, en principe. — Et pourtant, ce n'est pas tout. Aristote peut être écrit différemment parce qu'il ne fait que prescrire pour chacun « les Travaux et les Jours de la culture ».

A la place de ces « Travaux et Jours de la culture », qui ont échoué à la gent d'Aristote et ont rempli les siècles comme ce qu'il y avait de meilleur, quand même, à un moment historique donné, voilà finalement ce qu'un Léon Robin pense pouvoir mettre : « Un jour vint où, dans le désarroi général des consciences parmi la confusion des cultes... ce matériel s'offrit à des hommes, païens ou chrétiens, qui étaient avides d'asseoir leur réflexion sur quelque fondement solide... Au sixième siècle (après 529), l'Aristotélisme avait cherché refuge en Perse et en Syrie. C'est de là qu'il est parti pour se répandre plus tard dans l'Occident et y enrichir ce qui avait pu subsister de cet Aristotélisme néoplatonicien, dont, à la même époque, Boèce avait été dans Rome le plus notable représentant » (p. 300).

Presque chaque mot de Robin serait à combattre si l'on rapportait ses propos à l'aristotélisme grec. Car « un jour vint » peut avoir un sens pour les Latins, et encore, du moment que Porphyre avait été parmi eux et Boèce n'était pas sans prédécesseurs latins. Mais chez les Grecs on n'a pas attendu, après l'édition d'Andronikos, « un jour » pour reprendre l'aristotélisme, on l'a pratiqué constamment. D'autre part on ne cherchait pas des assises solides dans le désarroi auprès d'Aristote, on y cherchait la culture scientifique tout simplement. Et le « refuge » en Perse et Syrie peut être valable aussi pour Byzance et Alexandrie, mais il s'était produit d'avance, par l'influence grecque en Syrie tout au moins. C'est seulement l'histoire de la pénible rencontre indirecte des Latins avec Aristote qu'on nous expose. Rien n'affecte l'espace de langue grecque, et justement à cause de cela on devrait y chercher, même chez les esprits sans importance, la destinée de la culture.

Mais qu'avec l'aristotélisme il soit question de la *culture* et non pas d'un simple support philosophique pour quelque autre genre de réflexion, ce sont les anti-aristotéliens qui le prouvent, les néo-platoniciens et les chrétiens. Eux encore ils doivent aristotéliser et refaire ainsi l'« Aristote vivant ». C'est un aspect des plus étranges, à première vue, dans l'histoire de l'esprit, qu'on ne peut toucher à Aristote sans se livrer à lui et à ses problèmes. Les meilleurs aristotéliens seront fournis précisément *par les sectes adverses*. Il n'y a que Plotin à ne pas se livrer au Philosophe, par la

force de son génie et son acharnement à le combattre. En échange son disciple, ami et éditeur Porphyre se livrera à tel point qu'il sera, à côté d'Alexandre et davantage parfois, par son écho auprès des Grecs et Latins, un heureux ou néfaste « Aristote vivant », à sa façon.

Car c'est presque incroyable comme Malchus le Syrien, surnommé Porphyre par Longin, s'engageait dans le courant aristotélicien. Lui qui avait écrit des interprétations de Platon, des ouvrages religieux, mystiques, astrologiques, et qui ne connaissait que trop bien les objections de Plotin à l'*Organon*, pour les avoir mises en ordre et éditées, semble brusquement tout oublier et donne des commentaires aux premières parties de l'*Organon*, à la *Physique* (d'après Simplicius), à la *Métaphysique* et à l'*Ethique*, où toute allégorie et « enthousiasme sacré » ont disparu. La célèbre « Isagogue » écrite vers 270 en Sicile, où il s'établit pour quelque temps sous les conseils de Plotin, pour surmonter sa hantise du suicide, est tout aussi sèche et froide que n'importe quelle page aride du *Corpus aristotelicum*. Imaginez une nature mystique qui se mettrait de nos jours à faire de la linguistique, anthropologie ou logique. Il n'en resterait que l'homme de science.

Mais le cas de Dexippe — pour passer sur Jamblique, néo-platonicien décidé et ardent, dont on ne possède pas les commentaires, mais dont le peu qu'on en trouve cité est sobre et appliqué, à la façon aristotélicienne — pourrait être des plus éloquents. Dexippe est un des esprits les plus subtils de la gent aristotélique, si l'on peut juger d'après le seul commentaire aux *Catégories*, fragmentaire encore, qui nous reste. On ignore presque tout sur lui, mais le ton détaché et quelque peu ironique dont il parle des commentaires « interminables » de Porphyre et Jamblique, de même que la profondeur et la rigueur de ses analyses, indiquent un grand esprit manqué de notre culture, peut-être¹⁴. A le voir se débattant contre la séduction plotinienne et jugeant qu'il s'agit d'un malheur de la raison — si nous comprenons bien son invocation à Pallas Athéna du début — qui se diviserait elle-même entre Aristote et Plotin ; à prendre au sérieux sa souffrance, presque « physique », comme il le dit, lorsqu'il se voit obligé de se décider pour Aristote, bien qu'il lui faille combattre quelqu'un de « divin », on peut mieux imaginer la crise féconde de conscience que la culture — comme on allait l'appeler — devait apporter à l'esprit. Car il ne s'agit pas de dire simplement : amicus Plotinus sed magis amicus Aristoteles ; on doit abandonner chaque fois ses dieux pour se livrer à la culture de la raison, même si on n'est pas certain d'en trouver d'autres.

¹⁴ Nous avons traduit en roumain son commentaire aux *Catégories*, paru aux Editions de l'Académie Roumaine, en 1968, avec les commentaires de Porphyre et d'Ammonius.

Ce « rapt » de la culture, sous l'image de l'aristotélisme, fera que les chrétiens s'ignoreront comme tels. Si l'on excepte les grands théologiens, qui excellent à prendre de la philosophie ce qui leur faut, on se trouvera devant le cas des penseurs tels David, Elias, Asclépius, Stéphane, plus tard Ephésius et même Corydalée, qui simplement se *rappellent* de temps en temps d'être chrétiens. Ils jettent alors un mot de nature à les faire croire qu'ils sauvent leurs âmes et continuent à aristotéliser. Tout comme on aimerait au fond philosopher avec Platon — et on y revient avec Psellos au XI^e siècle — mais on ne peut pas se passer d'Aristote, on a son Dieu, mais on rend compte des choses sublunaires sans lui. Les exégètes grecs, de provenance si diverse, ont le même style, et cela non pas pour avoir épousé les idées d'Aristote, mais pour n'avoir rien à leur opposer.

S'abandonner à la culture, mène-t-il nécessairement à un résultat ? A juger d'après la scolastique grecque, bien que supérieure sous tant de rapports à celle des Latins, on n'aurait pas de résultats notables, en tout cas rien de nouveau. Mais la culture n'est pas nécessairement une école de génies. Elle en est même le contraire, de par la massivité de ses connaissances acquises, qui donnent le sentiment à quelqu'un, comme le disait Goethe, que « l'humanité a plus de génie que moi ». Le *Corpus aristotelicum* était là, pour fixer avec ses réponses et questions toute inquiétude, curiosité ou démarche rationnelle. Il avait plus de génie que les scolastes. Aussi le génie grec, s'il faut le chercher, s'est-il manifesté sur le seul terrain où la nouveauté était à sa place, dans le cadre historique changé : en matière de théologie.

Il n'en sera pas mieux chez les Latins, et Aristote fera pour des siècles le désespoir de toute nature géniale. C'est qu'il apparaissait, comme nous le disions, à l'aboutissement de 300 ans de créativité et « génialité ». La nouveauté des Latins ne devait pas résider dans l'Aristotélisme et l'exégèse, malgré leur Saint Thomas d'Aquin. Elle allait consister dans la préparation, durant le Moyen-Age même, puis dans l'éclosion des trois siècles d'anti-Aristotélisme scientifique, de Galilée à nos jours, qui autorisent au XX^e siècle un nouveau « moment Aristote », comme il nous semble. Si analogie historique il y a, on dirait que nous entrons dans une nouvelle ère de scolastique — et on l'a déjà dit — où le souvenir de la scolastique grecque, avec ses limites, son alexandrinisme, mais aussi avec sa juste mesure dans les choses de l'esprit, pourrait bien rendre quelques services.

Quant à Aristote, que seule cette scolastique a maintenu, dans sa matérialité d'abord et ensuite dans sa fidélité à lui-même, il n'est pas tout à fait mort philosophiquement, bien qu'il le soit pour le côté scientifique de notre culture. Car n'est-il pas étrange que quelques-uns des moments de pointe de la philosophie moderne (dont l'un décisif) ont eu lieu

comme sous l'impulsion d'Aristote? Il en est ainsi de Leibniz (le génie tutélaire de la cybernétique, d'après Wiener), dont le mathématisme se double d'un substantialisme parfaitement aristotélicien ; il en est, au moins indirectement, de Kant — qui genuit Fichte, qui genuit Hegel — dont la révolution copernicienne est déclanchée par l'idée de « catégorie », de souche et d'appellation aristotélicienne ; et il y a de nos jours Heidegger, qui est parti tout simplement du problème aristotélicien de l'être en tant qu'être, qu'il trouvait, de son propre aveu, chez Fr. Brentano. Si ce n'était que pour cette fonction de « déclancheur d'idées » et encore l'Aristotélisme devrait être maintenu, son exégèse y comprise.

Aussi pouvons-nous revenir à l'idée d'*exégèse européenne*. A la veille, peut-être, d'une nouvelle ère exégétique, plus féconde semble-t-il, mais aussi plus risquée pour l'humanité que l'autre, il est bon de rappeler ce que fut l'homo europæus. On commence trop tard l'histoire de l'esprit européen à Paris ou à Florence. On devrait la commencer à Alexandrie et à Byzance (en comblant ainsi le pénible vide du Moyen-Age naissant), pour autant que ce sont les deux principaux centres à faire non seulement le raccord mais aussi le partage avec l'Antiquité, par l'esprit de libre recherche, le culte de la vérité aporétique et ouverte, bref par l'impiété sacrée de la culture. C'est à Alexandrie et à Byzance, directement ou en passant par Antioche, que l'esprit de la culture européenne fait son apparition dans l'histoire.

Mais culture veut dire préservation de l'acquis, au premier moment ; vie de l'esprit dans le moule de ce qui a été préservé, ensuite ; et à peine en dernier lieu, s'il est possible, création du nouveau, sans faire éclater l'ancien, ou alors en le faisant, de par une violence de l'esprit dont on ignore les lois. Pour les deux premiers points, toute culture est exégèse, sans quoi les cultures orientales n'en seraient pas une. Si l'on accorde donc à l'aristotélisme grec d'être représentatif pour l'esprit européen sans avoir été créateur, on peut y trouver les traits qui en rendent compte encore, dans le renouveau de cet esprit.

Il ne s'agit pas, pour l'esprit européen, de trouver par la culture la Voie, comme en Chine ; encore moins s'agit-il de chercher le Salut, comme aux Indes. Et le trait surprenant mais présent déjà dans la culture exégétique grecque c'est qu'il n'est même pas question de Vérité. Il s'agit du Savoir, tout simplement, c'est-à-dire de la sophia dans toute son étendue, à partir de la simple adresse de l'homme chez lequel perce l'esprit, en passant par la connaissance, jusqu'à la sagesse. C'est une façon d'assumer l'Esprit.

D'habitude, la rencontre avec l'esprit enivre. Mythes, religions, techniques spirituelles, Voie, Vérité, imagination et Rêve mènent aux *cultures enivrées*. Les ivresses de l'esprit grec sont nombreuses : mythique,

religieuse, pythagorique, orphique, dionysiaque, présocratique, tragique, platonicienne. Et brusquement apparaît la sobriété aristotélique. Cette fois le prophète n'est plus sous l'ivresse de l'esprit. Son exégèse ne le sera pas non plus. Ce que l'on peut reprocher aux Latins c'est d'avoir replongé l'aristotélisme dans une ivresse, celle religieuse, ou alors celle de la Vérité. Aristote se refuse à cette modalité de l'esprit. Il n'est pas véritablement Prophète, mais tout au plus « secrétaire », de la nature ou du logos. Son exégèse ne sera plus une forme de prêtrise. Il ne s'agit que du Savoir.

Mais on n'invente pas le Savoir. On le trouve dans les livres — non pas dans *le* Livre — et chez le maître justement par lequel le Livre du Savoir, auquel on écrivait depuis trois cents ans, avait éclaté dans *des* livres. On a voulu clôre Aristote pour le dépasser ; mais dit excellemment Pierre Aubenque, justement à propos de l'exégèse latine : « On ne peut que le répéter, c'est-à-dire recommencer »¹⁵. Et cela est justement le contraire de l'idolâtrie. Interpréter ses livres c'est (comme le dit Socrate au début du dialogue « Ion ») les réciter tout simplement en tant que rhapsode ; c'est encore les paraphraser ; mais c'est les refaire, les compléter, les développer et quelque fois les contredire.

Car c'est cette liberté dernière, celle du contrôle lucide et infatigable, qui est le trait le plus saillant de l'exégèse grecque et de l'esprit européen. A partir d'Alexandre jusqu'à Corydalée, on trouvera cette piété non dévote, cette piété presque impie de l'homme envers ses dieux, comme il en est de l'homme moderne envers la Nature. Ce qui intéresse ce n'est pas le Terme, c'est le débat de l'intelligence, la curiosité détachée et la démonie de la spéculation, tout comme chez l'homo technicus moderne ce n'est pas l'utilité qui comptera, mais bien la démonie technique. Et alors tout est à reprendre, au point que la patience, la subtilité, la sophistique qui défait tout et la rhétorique qui refait tout seront les expressions de l'esprit souverain sans ivresse. On a pu appeler une telle culture celle de la Folie sobre ; elle est encore celle de l'Ennui consenti.

Personne n'a aimé Aristote. On aimerait au contraire rester à ses dieux, philosopher avec Platon ou par un enthousiasme quelconque. On n'aime pas Aristote, mais on le subit et on doit s'y soumettre. C'est comme chez les modernes : on ne veut pas de sa culture, on est impatient, on veut l'intuition intellectuelle, ou l'aphorisme absolu, le silence, l'absurde. Mais la culture — scientifique et humaniste — est là, et on doit en accepter la médiation et la patience. Aussi le fera-t-on de la façon dont les chrétiens et les néoplatoniciens s'engageaient dans Aristote : avec détachement, avec l'esprit de libre recherche, avec le culte des vérités indif-

¹⁵ *Le problème de l'être chez Aristote*, p. 508.

férentes et de la dialectique sans issue — c'est-à-dire avec la grâce de l'esprit européen. Tout connaître, tout comprendre, ne pas trop aimer.

Mais : piété sans dévotion, subtilité du débat, curiosité avide et indifférente, rigueur et compréhension gratuites, à quoi peut aboutir tout cela quand il s'agit de culture ? C'est un humble, un modeste exégète qui le dit. Il s'appelle David l'Arménien, et il s'est exposé à l'ironie des siècles en écrivant dans son commentaire aux *Catégories* (29^b34) :

« S'il n'y avait pas la première institution des mots simples il n'y aurait pas la seconde (qui qualifie non les choses mais leurs noms, *N.tr.*) ; s'il n'y avait pas la seconde il n'y aurait pas de noms et de verbes, et sans ceux-là il n'y aurait pas de prémisses ; s'il n'y avait pas de prémisses il n'y aurait pas de syllogismes et sans syllogismes pas de démonstration, sans démonstration il nous manqueraient les instruments dialectiques et, dans la considération théorique, la différence entre le vrai et le faux... dans la pratique celle entre le bon et le mauvais ; mais s'il n'y avait pas de théorie et de pratique il n'y aurait pas de philosophie. Et sans philosophie il n'y aurait pas de béatitude ».

On a mieux fait que l'exégèse grecque dans la culture européenne et mieux parlé que David l'Arménien. Mais peut-être n'a-t-on pas dit autre chose.

LES LIVRES DE DÉLECTATION DANS LA CULTURE ROUMAINE

ALEXANDRU DUȚU

Les recherches que nous avons effectuées en vue d'établir un *Répertoire des traductions en roumain aux XVII^e—XVIII^e siècles* — ouvrage en équipe avec nos collègues Ion-Radu Mircea, Vlad Georgescu, Elena Siupiu — ont aiguillé notre attention vers une catégorie d'œuvres d'une destination psychologique nettement précisée. En effet, dans leurs préfaces, les traducteurs expliquent la peine qu'ils se sont donnée de mettre à la portée du public roumain des ouvrages d'une large diffusion sur le continent, comme expression des exigences d'un goût littéraire en formation : ils ont peiné afin d'offrir un moment de délectation à tous ceux qui désiraient employer sagement leurs loisirs, tout en s'assurant un profit spirituel. Suivant à la trace les fréquentes justifications de cette sorte, nous avons fini par réunir dans une catégorie à part une série de livres d'un caractère particulier ; il s'agit notamment d'œuvres littéraires jamais traduites auparavant. Elles s'inscrivent sur la ligne traditionnelle des récits qui avaient offert aux lecteurs des générations précédentes l'occasion de dépasser l'immédiat, pour pénétrer dans l'univers des constructions imaginaires. Cependant, leur apparition revêtera des formes vraiment spectaculaires au cours des trois dernières décennies du XVIII^e siècle et des trois premières décennies du XIX^e. Les livres en question, que nous désignons par un terme inspiré de celui dont leurs traducteurs se sont servis : *cărți pentru zăbavă* (« livres de délectation »), révèlent la considérable ampleur d'une lecture, qui par le passé n'occupait qu'une place modeste dans la structure de la culture écrite, à la suite de la littérature historique, des livres de sagesse et des ouvrages édifiants de caractère religieux.

Ces littératures — que nous avons reconstituées partant des réalités psychologiques et qui nous semblent plus propres à restituer l'image de la vie intellectuelle des sociétés sud-est européennes aux époques révolues,

que la classification courante, qui divise des écrits du passé selon des critères contemporains — se sont perpétuées sans heurts jusqu'à l'époque des Lumières. A partir du moment où commence à fonctionner le « multiplicateur » décrit par Pierre Chaunu, intervient la restructuration de la culture écrite. Or, l'un des aspects les plus frappants du phénomène est l'essor rapide des livres de délectation¹.

De toute évidence, « cette charge de divertissement et, en même temps, de soupape, qui commence à se manifester dans la culture roumaine vers la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e, constitue l'un des signes prémonitoires de la dissolution de la mentalité féodale »². Le vigoureux développement de la littérature de délectation modifie le cadre homogène au sein duquel s'était épanoui l'art d'écrire dans la société roumaine. Il favorise en outre l'essor spectaculaire des belles lettres par rapport aux autres manifestations intellectuelles. Toutes ces conséquences dénotent que l'évolution des livres de délectation reflète les changements de la mentalité et rend sensibles les modifications intervenues dans le plan existentiel collectif, ainsi que les transformations du système des valeurs élaboré durant les siècles précédents par la société roumaine. C'est un indice concernant la formation de la mentalité moderne qui se forge à l'époque de la révolution romantique un nouveau cadre pour ses manifestations intellectuelles.

La question est de savoir comment ces livres ont-ils pénétré dans la culture roumaine ? Par quelle voie, grâce à qui et au bénéfice de quel destinataire ? Mais auparavant, une précision préliminaire s'impose : s'agit-il réellement d'une catégorie inconnue de livres ? Les générations antérieures n'ont-elles pas goûté les livres de délectation ?

Sans doute, le terme qui les désigne n'est pas neuf : au moment où Miron Costin commençait (dans la neuvième décennie du XVII^e siècle)

¹ Pour les trois « littératures » qui peuvent être délinéées dans la culture écrite des XVII^e—XVIII^e siècles, voir notre livre *Sințeză și originalitate în cultura română, 1650—1848*, Editura Enciclopedică, 1972. (Quelques détails dans le fragment que nous avons publié dans cette revue même sous le titre : *Vie des œuvres et vie des hommes dans la société roumaine. Contacts culturels et structures mentales*, vol. X (1972), n^o 2, p. 393—410). Sur l'évolution de la littérature sapientiale voir mon essai *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, AIESEE, 1971 ; pour la littérature historique voir la suite d'articles de Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles* in « Revue roumaine d'histoire », 1970—1971. Nous avons parlé des facteurs qui ont contribué à la dispersion et au rassemblement des zones culturelles dans notre étude *Diffusion et diversité des Lumières* in « Studies on Voltaire and the eighteenth century », LXXXVII, 1972, pp. 353—373.

² Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucarest, Ed. Minerva, 1972, p. 103. Voir surtout le chapitre « Ce que nous indiquent les traductions », où l'auteur remarque : « Les œuvres écrites sont loin d'exprimer le potentiel de sensibilité et d'intelligence existant dans le monde roumain des années 1780—1820 ; il ne s'agit que de ce qui reste après que l'intention eût traversé les douanes successives de la politique, de la morale sociale et du langage ».

la rédaction de son ouvrage traitant de l'histoire des Roumains — *De neamul moldovenilor* —, il faisait un chaleureux éloge du livre, affirmant qu'« il n'y a pas d'autre et meilleure et plus utile délectation dans la vie de l'homme toute entière que la lecture des livres ». L'historien avait réuni des témoignages écrits, il avait puisé à des sources diverses et s'était engagé dans la reconstitution des destinées de son peuple, considérées sous un autre angle que celui de ses prédécesseurs tenus à l'obéissance d'une chronologie omnisciente. Miron Costin ne se résigne plus à accepter la leçon que lui donnait l'implacable succession des années. Il prend ses distances par rapport à l'événement, afin d'en mieux saisir les significations. Sur cette ligne, l'histoire se transforme en un ample exposé, lourd de significations morales. La connaissance de l'histoire de son peuple prend le sens de l'approfondissement d'une destinée où le Bien se heurte au Mal, l'action tenace au jeu des forces aveugles. Et la vue d'ensemble d'une telle destinée permet à celui qui la contemple de mieux comprendre le présent. L'histoire instruit parce qu'elle édifie ; elle est plus parfaitement édifiante que les autres modalités de l'art d'écrire. La *Vie d'Alexandre le Grand*, que le Stolnic Constantin Cantacuzène répudiait comme trop remplie de « fantaisie », pouvait fort bien offrir à son public une satisfaction spirituelle, mais elle l'emportait au-delà de l'actuel, alors que la véritable histoire sert à l'encre dans l'immédiat.

Chez les protagonistes de l'humanisme, l'art d'écrire revêt des significations précises : il y a des livres pour les moments de loisir, pour la « délectation », pour entretenir l'esprit en éveil, à des fins différentes ; les uns amuseront en faisant le lecteur participer aux aventures extraordinaires de personnages prétendus authentiques, mais il y aura aussi des livres qui, tout en délectant l'esprit, l'instruiront, incitant les hommes à concentrer leurs forces afin d'intervenir pleinement dans la trame de l'existence. C'est pourquoi l'on accordait à cette époque une attention toute particulière aux livres susceptibles de conférer la sagesse. Autrement dit, la « délectation » occupait une place nettement définie au sein d'une culture dominée par les valeurs intellectuelles ; son mérite est d'avoir consacré la légitimité des préoccupations laïques : elle a élargi le domaine de l'acte humain, tracé de nouvelles frontières au domaine culturel, sans soumettre cependant les valeurs traditionnelles à une révision en profondeur.

C'est en ce même sens que vont aussi les constatations du savant penché sur l'étude de l'évolution de « la vie spirituelle » ; Nicolas Iorga remarque dans le chapitre dédié aux traductions de la fin du XVIII^e siècle que « le goût de la lecture » de cette sorte d'ouvrages s'est développé par la fréquentation des écoles supérieures, qui fit naître le besoin des « livres de délectation — pour employer un terme courant, bien qu'abso-

lument faux ». « Mais les contemporains de Ioan Neculce et de Nicolae Costin n'avaient pas écrit des œuvres d'imagination. Quand le Roumain d'alors sentait le besoin de s'éloigner en esprit de la logique, de la mesure, de la nécessité, de « la prose », il courait à un livre que tous les peuples du monde ont lu, pendant des siècles entiers, le livre où étaient reproduites *irréalisées* les prouesses sans pareil d'Alexandre le Grand. » . . . « Ils se nourrissaient des Écritures et de littérature populaire ; ils ne cherchaient pas ailleurs une autre littérature de sentiment et d'imagination et ne pensaient pas devoir en fournir à leur peuple. Quand quelque chose les tracassait, quand dans leur pensée ou dans leur cœur frémissait quelque chose de personnel, de vivant, de digne d'être communiqué à autrui, quand leur être psychique connaissait la surabondance — ils écrivaient des chroniques ». Telles sont restées les choses jusqu'à ce que Roumains et Grecs aient constaté que « chez d'autres peuples ce qu'il y a de plus intime s'exprime en vers. Jusqu'à l'imitation de la poésie française du XVIII^e siècle, qui avait transformé à son image et sur son modèle toute la littérature européenne de ce siècle — jusqu'à ce moment-là la poésie aristocratique n'exista pas »³.

Par conséquent, c'est la transformation du goût, de la mentalité qui a favorisé l'accueil fait aux œuvres étrangères décrites ci-après ; dans leur ensemble, les traductions constituent un tout qui trahit non pas le besoin d'une « distraction », dans le sens moderne, mais celui d'une « délectation » qui combine le loisir avec l'éthique. Pour revenir à l'explication offerte par Iorga, il nous semble que deux précisions sont dignes de lui être ajoutées. Tout d'abord, en ce qui concerne la portée qu'il convient de reconnaître aux chroniques, il est hors de doute que pendant la première partie du XVIII^e siècle, l'intérêt accordé aux compilations de chroniques augmente ; mais il est tout aussi certain que le besoin des lecteurs ne pouvait se limiter à ceci. Nous avons affaire là à un autre aspect du phénomène, à savoir que la poésie intimiste, qui pouvait être composée, n'était point considérée comme un mode d'expression légitime. On écoutait les vers populaires, les vieilles chansons, mais l'expression personnelle, qui pouvait être formulée à l'occasion des banquets ou des fêtes, n'était pas transposée par écrit ; l'expérience demeurait éminemment collective. En second lieu, dès le moment où l'expression individuelle obtient droit de cité, elle ne s'affirme pas exclusivement sous une influence étrangère, quoique on ne saurait lui reconnaître non plus un caractère marqué d'origi-

³ Nicolae Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, Minerva, 1901, vol. II, p. 457 et suiv.

nalité. Les analyses entreprises par les historiens littéraires⁴ au sujet de la poésie cultivée à cette époque dénotent la grande influence que le vers populaire exerça sur son fond comme sur sa forme. En outre, cette poésie n'était pas écrite dans le but d'être publiée, son caractère était strictement intime, ainsi que les cahiers de vers devenus anonymes (ce qu'on appelait « mușmaiele ») le prouvent. Divers auteurs mêlaient des vers sans en indiquer la source⁵. C'est le cas des manuscrits où furent conservées les poésies de toute la lignée des poètes Văcărescu ou de ceux qui combinent les vers de Conaki avec les compositions d'autres poètes.

Rappelons en ce sens le fait que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle on a procédé à l'édition de certaines poésies populaires, telles celles de *Cîntece cîmpenești* (Chansons champêtres) de 1768. Mais dans bon nombre de manuscrits les œuvres originales côtoient les imitations et les traductions. Il y a, par exemple, à la Bibliothèque de l'Académie (*ms. roum. 5965*) le manuscrit de Manolache Cîrjă, qui s'est composé moins un cahier de laboratoire, qu'un recueil pour son usage personnel, contenant pêle-mêle des vers français, des poésies originales et « La lettre d'Héloïse à son amant Abélard »⁶. Ces « recueils de poésies » commencent pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle à être le fruit d'une élaboration appliquée, indice d'une préoccupation que la création originale, pour le moment encore dépourvue de l'audace nécessaire pour s'épanouir en pleine lumière, allait développer avec continuité⁷.

Cette nouvelle préoccupation, fruit d'un goût littéraire tout neuf, se laisse assez peu saisir au fil des imprimés. Aussi, on ne verra paraître aucun livre de ce genre avant l'édition à Jassy en 1794 de *Critil și Andronius*. Après cette date, il y aura en 1797 une traduction de Métastase, ensuite un livre populaire, *Bertoldo et Bertoldino* (publié également à Sibiu, en 1799), ainsi qu'une adaptation, *Arghîr și Elena*, en 1801, due à Ioan Barac et adressée aux mêmes destinataires. Au cours des premières

⁴ Voir Artur Gorovei, *Elementul popular în literatura cultă*, « Academia Română, Memoriile Secțiunii Literare », III^e Série, tome VII, 1934—1936, p. 243—266 ; N. Carotojan, *Contribuții privitoare la originile liricii culte în Principate*, « Revista filologică », 1927. Dans le manuscrit 575 de la Bibliothèque de l'Académie les vers sont groupés sous un titre significatif : « Poésies et chants moldo-valaques du temps où les Moldaves n'empruntaient pas les mœurs que les européens chassaient de leurs pays ».

⁵ Voir Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești Ienăchiță, Alecu, Iancu Văcărescu, Anton Pann și modelele lor grecești*, Bucarest, 1935, 38 p. Sur la circulation de ces recueils dans la littérature néo-grecque voir aussi l'article de P. Pistas publié dans « Ἑλληνικά », tome 20, 1967, p. 393—412.

⁶ Moise Nicoară copie dans le ms. roum. 3455 « Six romances des œuvres de Florian ». Mais il est toujours difficile de préciser le point où l'imitation cède le pas à la création originale, de même qu'il est souvent presque impossible d'établir une chronologie sûre, même dans les manuscrits des écrivains notables — voir en ce sens Mucea Anghielescu, *Note despre C. Negruzzi și melodiele irlandeze ale lui Thomas Moore*, « Limbă și literatură », XXI, 1969, p. 131—134.

⁷ Voir surtout Mucea Anghielescu, *Preromantismul românesc*, Bucarest, Ed. Minerva, 1971.

décennies du XIX^e siècle, apparaissent à tour de rôle des versions de Klopstock (1805), Ovide (1807), Fénelon (1818), Gessner (1818), Voltaire (1820), Florian (1821), Bernardin de St. Pierre (1821), encore Gessner (1822) et ensuite Klopstock, arrivé à sa troisième édition, avec Marmontel (1829). Toutefois, ces volumes ne peuvent rendre clairement les phases d'une évolution et encore moins les étapes d'un intérêt pour certaines œuvres, car une bonne part de ces ouvrages ont à leur base des manuscrits vieux depuis plusieurs années déjà et, en outre, des œuvres largement diffusées par des copies ne sont point consacrées sous l'égide prestigieuse des presses. Voyons, par exemple, le cas de Fénelon : *Les aventures de Télémaque* sont publiées dans la version de Petru Maior, réalisée d'après un intermédiaire italien, bien que l'œuvre circulait déjà depuis la septième décennie du XVIII^e siècle. De même Voltaire, publié, en effet, en 1820, alors que ses premières traductions (du français, directement) étaient véhiculées déjà avant 1780.

Les traductions ont été donc plus variées que le livre publié pourrait nous l'apprendre. Digne d'une mention, à ce propos, s'avère une succession révélée par la filière manuscrite : Fénelon, l'*Erotocrite*, Voltaire, *Les Ethiopiennes*, Marmontel, Francesco Loredano (qui n'arrive pas à voir le jour, bien que des manuscrits d'une impeccable graphie prouvent qu'on l'apprêtait à cet effet), Voiture, Métastase, *les Aventures de Tarlo* (de source non identifiée,) ensuite une nouvelle de Montesquieu et une autre du créateur du genre « sombre », Baculard d'Arnaud, ainsi que le *Narcis* de J.J. Rousseau (tous de 1794), Florian. Ces ouvrages sont tous présents dans le circuit roumain du XVIII^e siècle. Dès le seuil du XIX^e siècle, les contacts s'amplifient en se diversifiant. Marmontel apparaît en 1800, Régnard en 1801, Restif de la Bretonne dès 1804, alors qu'en 1805 Vasile Aaron traduit Virgile. Nombreuses sont les versions de Florian, Gessner, Métastase, auxquelles s'ajoute aussi celles de Pope, suivies d'une traduction de Defoe et d'une autre de Young, en compagnie de d'Ussieux, Pixérécourt et autres noms illustres que le temps a effacés.

Si l'on considère la fréquence des copies, alors au premier rang viennent Fénelon, qui donne l'impression d'avoir passé rapidement de main en main ; Florian, dont le *Numa* suscite des commentaires divers ; Gessner, qui a su ému avec sa *Mort d'Abel* ; François Lorédan, ainsi que Régnard et Métastase. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué⁸, ces pièces n'ont pas été traduites dans l'intention de leur représentation, ne constituant qu'« un simple objet de lecture, sorte de roman comme tant d'autres qui ont circulé dans notre littérature du XVIII^e siècle ». Les traductions pour

⁸ Alexandru Corăneanu, *Teatrul lui Metastasio în România*, dans son volume *Literatură comparată*, Bucarest, 1944, pp. 142–143.

le théâtre ne commencent qu'au moment où il y a quelques chances que les pièces soient représentées sur une scène par une équipe à même de les réciter devant un public, c'est-à-dire à partir de la deuxième décade du XIX^e siècle⁹. D'une large audience a bénéficié le genre de « roman » naïf dû à François-Guillaume Ducray-Duminil qui, chroniqueur aux Petites Affiches, s'est fait remarquer par sa « charité » vis-à-vis des auteurs en achevant les chroniques de quelques grands échecs sur la généreuse remarque que « la pièce est écrite par un homme d'esprit, qui, nous l'espérons, prendra bientôt sa revanche ». Son *Alexis*, aussi bien que *Victor ou l'enfant de la forêt* et *Céline ou la fille du mystère* ont satisfait des goûts naïfs qui ne réclamaient pas de la part de l'auteur beaucoup d'esprit et ne posaient aucunement la question de quelque revanche à prendre. D'ailleurs, Ștefan Ștircea, qui offrait aux lecteurs en 1786 « tout ce que la fortune et l'aventure ont donné à Tarlo et à ses amis », en fournissant toute une série de copies, se sentait dans l'obligation d'expliquer son entreprise. Il nous apprend ainsi que « cette histoire m'a semblé si intéressante et bien agencée, que je l'ai estimée digne d'être traduite en moldave et j'espère que cette mienne opinion ne soit pas fausse; et si cette opinion était fausse, qu'elle me soit pardonnée pour la peine que je me suis donnée de la traduire, car je n'ai eu d'autre but que l'utile délectation des nombreux lecteurs; chacun trouvera là le plaisir uni à l'utile, une peinture vivante du trouble et de l'aveuglement que les passions suscitent et le très pur redressement des vices. Car ils verront la victoire de la bonne action et la méchanceté punie, qui seules doivent être cherchées dans cette sorte d'écriture; c'est pourquoi j'ai bon espoir que cette lecture va donner à tous du plaisir et de la satisfaction ».

Au nom du « plaisir uni à l'utile » des œuvres d'âge, de portée et d'origine divers ont été traduites dans des versions roumaines. Une bonne partie des traductions du XVIII^e siècle suivent la filière grecque : Fénelon, Lorédan, Métastase, Florian. Il y en a aussi qui sont le résultat d'un contact direct avec l'original français; c'est le cas de Voltaire — les premières versions, *Les aventures de Tarlo*, Montesquieu, Voiture et quelques autres encore; de cette manière le recours au texte original prend droit de cité, bien que les traductions d'après les ouvrages anglais partent également de certains intermédiaires (français ou serbes).

Un fait à retenir est que dans la majeure partie des cas les versions nouvelles sont réalisées en Moldavie, ce qui dénote dans cette région du

⁹ Il est fort probable que les traductions des pièces de Molière faites en néo-grec pour Nicolas Maurocordato (présentées par Loukia Droulia au Colloque de Thessalonique, en oct. 1970 · *Molière traduit en Grec, 1741. Présentation de deux manuscrits*) fussent destinées à la lecture et non pas à la scène.

pays une plus grande disponibilité vers la nouveauté. La circulation du livre grec a été là fort probablement plus importante ; les contacts avec la culture française, de même que les progrès de sa connaissance y ont été favorisés par l'influence polonaise permettant, dès la huitième décennie du XVIII^e siècle, la production de versions indépendantes du modèle grec. C'est ensuite le tour de la Transylvanie, qui se remarque surtout par ses traductions de Virgile et d'Ovide, nées, évidemment, du courant créé par l'Ecole Transylvaine. Si les traductions des « livres de délectation » sont plus rares en Valachie, les lecteurs de cette province soutiennent pourtant vigoureusement l'impression des livres à Bude et découvrent des écrivains moins fréquentés en Moldavie ou Transylvanie, tel Racine.

Deux aspects de cette pénétration massive des œuvres littéraires étrangères dévoilent la signification de leur insertion dans la culture écrite roumaine.

En suivant le trajet des copies dans le monde du livre, on constate que l'accueil fait aux romans étrangers revêt un *double caractère*. Car si leur entrée dans le circuit roumain, aussi bien que leur diffusion ne provoquent pas une restructuration brusque des catégories de livres traditionnels (puisque les nouvelles versions sont anonymes et puisqu'elles semblent simplement compléter le fonds des « livres populaires »), le point de départ aussi bien que les résultats de leur action sur la mentalité des lecteurs furent divers. En effet, les premières versions des œuvres de Fénelon, Cornaro, Voltaire ou Héliodore ne révèlent pas les noms des auteurs ; on dirait qu'il s'agit de quelques écrits de la famille des fragments des *Chronographies* ou du *Roman d'Alexandre*. Toutefois, les gens qui prennent l'initiative d'introduire dans le circuit roumain ces écrits ne se trompent pas. *Les Aventures de Télémaque* et les *Ethiopiennes* sont traduites à la suggestion de l'évêque éclairé Leon Gheuca qui désire réformer les mœurs. Toma l'Interprète est très attentif aux nuances et aux termes qui comportent une explication érudite : dans le *ms. roum. 5 046*, la version est dotée d'un très intéressant appareil critique : il désigne en rouge les notes dans le texte et fait des renvois marginaux ou en soussol. Au verso du feuillet 36 nous apprenons que « pores » (« poruri ») « se dit des petits trous du corps qui parfois sont visibles sur la peau ou endroits par où l'air peut passer et traverser » ; le f. 44^v donne l'explication des hiéroglyphes, qui sont « les images utilisées par les anciens Egyptiens à la place des lettres » ; pour l'équateur, « ceinture brûlante », on donne la précision — f. 28^v — qu'il s'agit de « l'endroit où les rayons du soleil descendent d'en-haut tout droit en-bas ». Dans les copies faites d'après sa version, les notes disparaissent et les fragments des *Ethiopiennes* se combinent avec des passages tirés d'autres livres populaires. Le *Poricologos* a pénétré lui aussi grâce à

un ouvrage grec¹⁰, auquel était annexée aussi la *Vie d'Esopé*. Sa diffusion fut rapide : la Bibliothèque de l'Académie à elle seule compte 17 copies, une autre copie étant conservée à la Bibliothèque Universitaire de Jassy (ms. II-76). Une copie de l'*Erotocrite* (ms. 2606) a été réalisée en 1818 par Simion Popa, qui précise comme suit son origine : « étant de service dans la maison de sa Seigneurie le sénéchal Simion Oprişan, je l'ai écrite à Tîrgul Pietrii district de Neamţ ». De même, en ce qui concerne un exemplaire des *Ethiopiennes* (ms. 2769), dont le copiste affirme qu'il s'agit d'une copie de la version de Grigore Ilievici qui, à son tour, a suivi la rédaction du « très savant kyrie Tome 2^e logothète », réalisée « grâce à l'ardent désir de sa sainteté l'évêque de Roman, kyrie kyr Léon, selon les possibilités d'expression et d'agencement de la langue » — copie qu'il transpose à présent lui, Grigorie Cumpănă le Chantre, « pour moi-même, pour ma délectation et pour ceux qui vont la lire ». Par conséquent, Simion Popa et Grigorie Cumpănă réunissaient des fragments divers pour leur propre délectation ; ce sont des auteurs de miscellanées. Or, il est particulièrement significatif que les versions des « livres populaires » trouvent une place dans les miscellanées — dans la compagnie des fragments de la *Vie d'Esopé* et d'*Alexandre*, de livres de divination (« gromovnic », « zodiac »), d'extraits de *Calendriers* —, alors que Fénelon, bien que couvrant un large circuit ne se combine jamais avec des fragments des livres populaires.

En l'occurrence, il devient évident que la nouvelle littérature prend son point de départ dans certains groupes de lettrés, disposant dans leur entourage immédiat de traducteurs et copistes. D'autre part, si elle connaît une telle diffusion, c'est qu'elle répond à un changement intervenu dans la mentalité : les versions faites par les lettrés qui désirent diversifier les livres mis à la disposition des lecteurs sont copiées rapidement et la nouvelle littérature se « vulgarise », s'introduisant dans les groupes sociaux les plus larges. Toutefois, la grande majorité des œuvres occidentales ne fournissent pas de matière aux miscellanées, conservant par conséquent leur propre individualité. C'est le cas des copies d'*Alexis*, ainsi que des traductions de Marmontel, Gessner, Florian, etc.

Comptant avec cette *double face* dont nous venons de parler, on peut mieux comprendre pourquoi les livres « de délectation » ont répondu à un besoin généralement ressenti. On peut mieux comprendre aussi par quel mécanisme les œuvres littéraires qui ne se sont pas combinées avec les vies des saints, les fragments d'apocalypse, les chroniques rimées, offrirent des repères et une base à la création originale qui, peu à peu, a pris son essor : les lettrés qui s'attachèrent à traduire Gessner ou Récgnard,

¹⁰ Ioana Andreescu, *Istoria poamelor*, « Cercetări literare », II, 1936, pp. 79–101 et Arjadna Camariano, *Poricologos și Opsarologos grecesc*, dans la même revue, III, 1939, pp. 33–140.

ont découvert dans ces œuvres un modèle et ils ont commencé à rédiger eux-mêmes des saynètes ou à raconter des histoires fabuleuses, à la manière des conteurs populaires. C'est le cas de l'auteur de l'*Histoire de Filerot et Antuse*, inspirée de l'*Erotocrite*. Mais les écrivains surent se détacher de leurs modèles et de la refonte mécanique des procédés artistiques, et créer des œuvres qui dépassèrent les frontières des « livres populaires », en rendant manifeste leur dessein délibéré d'exprimer une vision originale ; l'épopée de Ion Budai-Deleanu — *Figaniada* — nous le prouve.

Une autre question à ne point négliger est celle de la *superposition* des thèmes, qui montre que l'assimilation a eu lieu au sein d'un processus organique de développement et d'épanouissement graduel du goût. Nous n'avons pas en vue ici le fait que — telles que les choses arrivent couramment dans le cadre d'une culture homogène — des œuvres nouvelles furent présentées sous un titre consacré, bien que ce soit un aspect digne d'être approfondi. En effet, il est intéressant de rencontrer un traité d'ascèse sous le titre du livre du genre « Fürstenspiegel » d'Ambrosius Marlianus (*Theatron Politikon*, comme dans le ms. 5805), ou de constater que des extraits des pensées de Massillon, dans la traduction, de Leon Gheuca, furent publiés sous le titre traditionnel de *Hrisun engolpion*. De tels procédés indiquent un phénomène plus complexe. On peut se demander si le succès d'*Alexis ou la maisonnette de la forêt* n'est pas redevable à une superposition bénéficiant de la diffusion de la *Vie de saint Alexis*¹¹. Ce qui est certain, c'est que la grande majorité des traductions réalisées à l'époque en question ont un sujet classique : l'une traite de Télémaque fils d'Odyssee, une autre de Numa roi de Rome, d'autres des vies de souverains ou de héros antiques (Sapor, Lontor, Britannicus, Démocrite). Il y a un cadre antique où les personnages évoluent, comme dans les récits de Lorédan ; il y a un intérêt consacré vis-à-vis des aventures vécues par les couples de la mythologie hellénique et ce goût favorise l'accueil fait aux aventures d'un autre genre. Ceci explique comment a été possible l'accueil simultané des ouvrages qui, sous une apparente similitude, tout-à-fait extérieurement, cachaient une thématique et des buts différents : en 1779, le préfet d'une circonscription montagnaise, Mihalache de Cimpina, écrivait *Barlaam et Joasaph* ayant pour pendant *Joseph et Assinette*, alors

¹¹ D'autant plus que le traducteur de l'œuvre de Dueray-Dumnil, Alexandre Beldiman, ne semble faire aucune distinction entre les deux « vies d'Alexis », puisqu'il recommande sa version dans des termes qu'il aurait pu utiliser en guise d'introduction à l'écrit hagiographique : « Dans cette histoire, vous allez voir comment une suite de malheurs affluent dans la vie d'un pauvre mortel, dès qu'il plonge dans l'océan tourmenté de ce monde, et à la fin vous serez instruits par l'exemple d'une âme vertueuse qui, malgré l'assaut des adversités et des tentations de ce monde, atteint le bonheur » — préface au ms. roum. 31, reproduite par Ion Blau dans *Catalogul manuscrisurilor românești*, Bucarest, 1907, vol. I, pp. 94—95. D'ailleurs les auteurs du II^e tome du catalogue ont groupé les deux œuvres sous le même titre dans l'index placé à la p. 622.

qu'un copiste moldave de 1800 donnait *Altidalis et Zélide* en même temps que *Izminin et Izminie*.

L'étude des superpositions peut montrer comment l'image d'Alexandre le Grand fut superposée par celle de Chosroès ; comment les héros des *Chronographies* furent assimilés à ceux de l'*Erotocrite* ; comment *Joseph et Assinette* furent suivis d'*Eric et Julie*, *Raymond et Marine*, *Zelmis et Elvire*, et acceptèrent dans leur société *Arsaki et Ismène*, *Le Chevalier Des Grioux et Manon*, *Paul et Virginie*. On peut suivre de cette manière l'incessant élargissement d'un horizon conceptuel et sensible, du fixisme antique vers la volatilité d'une Arcadie classique. Autrement dit, la réception massive des œuvres étrangères est due aussi bien au néoclassicisme européen¹², qu'à l'évolution du goût autochtone — de la thématique fournie par l'Antiquité (la mythologie, Homère, Ovide) à la thématique pastorale. L'embarquement pour Cythère se fait sous des impulsions nouvelles, avec la conviction qu'il s'agit d'une destination bien connue et avec le désir d'atteindre d'autres contrées. Cette direction tire un bénéfice du néoclassicisme et elle s'adapte facilement à la modalité acceptée par les écrivains européens des trois premiers quarts du XIX^e siècle. Plutôt qu'un préromantisme, cette assimilation trahit une direction générale de l'époque des Lumières.

Dans leur ensemble, les livres de délectation répondent à l'évolution d'un goût littéraire. C'est pourquoi nous avons laissé de côté les ouvrages qui ne sont pas directement liés à ce goût. Nous avons retenu de la suite des livres populaires — nous fondant sur la classification opérée par I.C. Chițimia et Dan Simonescu — les « romans chevaleresques et érotiques » (les *Histoires d'Imbert*, *Erotocrite*, *Philerot*, *Politien*, les *Ethiopiennes*), ainsi que les « romans satiriques » (*Bertoldo et Bertoldino*, *Til Eulenspiegel*). Par contre, nous avons estimé qu'un récit tel *Le Royaume des fruits* devrait se ranger dans une ample catégorie qui pourrait s'appeler celle des « romans de la sagesse populaire » (comme c'est aussi le cas de *Barlaam et Joasaph*, la *Vie d'Esopé*, *Syndipe*, les *Mille et une nuits*, *Skinder*, *Argyre et Anadan*), en écartant cependant les œuvres provenant des milieux cultivés, telles les versions d'après *Fiore di virtù* ou les *Dits des philosophes*, qui ne sont devenues « populaires » que grâce à la « vulgarisation » de la littérature au XVIII^e siècle. Si nous n'avons pas traité ici de ces « romans de la sagesse populaire », c'est parce que nous les avons déjà étudiés dans

¹² Fascinés toujours par la civilisation exemplaire antique, les traducteurs font appel aux œuvres françaises qui évoquent les personnages de Rome ou d'Athènes ; Regnard et Racine s'inscrivent dans la galerie des sages qui surent choisir leurs héros. Le poids de cette image de l'âge classique peut expliquer l'attachement des écrivains grecs et roumains au classicisme mieux que l'influence des connaissances acquises dans les académies premières (une influence que Paul Cornea, *Originité* . . . pp. 625—627, considère, à son tour, assez limitée).

notre ouvrage sur *Les livres de sagesse*. Par contre, les « narrations et les romans historiques » (dans le genre des *Chronographies*, de la *Vie d'Alexandre*, etc.) doivent être examinés dans le cadre de la littérature historique, en même temps que les compilations d'annales qui, bien qu'ayant contribué à la reconnaissance des droits de « la délectation », n'ont pas eu le même apport à son développement¹³.

Cette sélection fut opérée — répétons-le — afin de nous permettre l'esquisse des conditions qui ont favorisé, sous la poussée du changement de mentalité, l'apparition d'une certaine spécialisation dans le domaine, jusqu'alors homogène, de la culture écrite. Petit à petit, l'évolution des coordonnées psychologiques qui ont conféré une place toujours plus importante à la délectation, à la curiosité vis-à-vis des narrations « intéressantes » et « amusantes », pour les récits susceptibles d'offrir d'autres horizons intellectuels, finira par fournir de nouvelles possibilités d'activités aux hommes de lettres. A un niveau, on peut suivre l'incessant enrichissement des « bibliothèques portables » — qu'étaient les miscellanées —, alors qu'à un autre niveau se poursuivait l'assimilation de certaines œuvres étrangères, appelées à répondre par la mécanique des superpositions aux besoins d'un goût en train de se développer. L'élément fantastique fut ainsi remplacé par celui purement événementiel, qui se proposait de donner au lecteur un enseignement concret, au lieu d'évoquer pour lui comme auparavant une image mythique¹⁴; la littérature populaire versa dans le didacticisme et ceci explique comment le *Poricologos* byzantin deviendra avec Anton Pann une plaidoirie contre l'ivrognerie. D'autre part, l'assimilation des œuvres créées par les écrivains européens a modifié l'image d'un monde parfait, parce que parfaitement agencé, légué par la culture byzantine, en la transformant en une Arcadie conventionnelle, bientôt envahie par les éléments sortis de la réalité immédiate.

L'étude de ce processus constate que les éléments les plus riches de sens sont procurés justement par cette catégorie de livres, qui jouissent à l'époque envisagée d'une brusque évolution, dont ils sont redevables tant à l'accueil réservé aux ouvrages d'un Fénelon, Gessner, Florian, Métastase et Voltaire, qu'à l'assimilation des « romans populaires chevaleresques et érotiques ». C'est là qu'on peut surprendre la transformation des

¹³ Dans *Cărțile populare în literatura românească*, Bucarest, 1963, Dan Simonescu et I.C. Chițumia adoptent la division que nous analysons ici, quoique, dans l'introduction (p. XXXII), ils affirment que du point de vue du contenu et de la destination les « livres populaires » peuvent être groupés en écrits didactiques et en contes qui « présentent les diverses et difficiles aventures traversées par des personnages positifs ».

¹⁴ Voir Mureca Eliade, *Cărțile populare în literatura română*, « Revista fundațiilor », 1939, 4, pp. 132–147.

cadres mentaux et des visions du monde chez les divers groupes sociaux¹⁵ et cette transformation nous est signalée par la « littérature sapientiale » et la « littérature historique » qui, de plus longue tradition, révèlent en égale mesure les modifications intervenues, tout en intervenant pour leur part dans une moindre mesure dans l'accélération du rythme de la multiplication des activités intellectuelles.

C'est de ce point de vue que nous avons séparé les « romans chevaleresques » des autres livres populaires. Compte tenu du fait que toute cette littérature populaire commence à revêtir un caractère didactique (tout-à-fait évident dans le cas de Barac ou de Anton Pann), nous avons préféré — au lieu d'employer la formule de « romans moralisateurs » applicable à un seul groupe restreint — de réunir en un tout les ouvrages où le débat philosophique a une préséance marquée sous l'étiquette de « romans de la sagesse populaire ».

De même, nous n'avons pas retenu dans ce répertoire les œuvres d'origine cultivée qui tiennent des « livres de sagesse », tels : l'*Horologe des princes* de Guevara ou le *Theatron politikon* traduit par Ioannis Avramios. Plus ambiguë s'avère la position des *Pensées* d'Oxenstiern, ayant connu une large diffusion entre 1760 et le milieu du XIX^e siècle grâce à de nombreux manuscrits. Œuvre de méditation mais aussi d'observation, c'est justement son caractère sapiential qui nous a déterminé de la ranger parmi les livres de sagesse.

En traitant de la double face de l'accueil, nous avons répondu en même temps à la question que nous avons posée au début : grâce à qui et pour qui ont été traduits les livres de délectation ? Bon nombre des traducteurs sont restés inconnus ; les copies négligent de mentionner celui qui leur a ouvert la voie. Il y en a aussi qui ont travaillé non en raison d'une impulsion personnelle, mais pour satisfaire la commande d'un patron. Avec les noms connus de nos jours on peut reconstituer un groupe dans la composition duquel on reconnaît des boïards et des prélats éclairés, ayant fréquenté la littérature européenne. Ils retiennent des versions grecques et françaises les ouvrages répondant aux préoccupations du moment et s'engagent directement dans le travail de traduction, quand

¹⁵ Voir Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1961, pp. 347—358. « Il importe de déceler au sein de la société quels sont les groupes d'individus qui, par leur position professionnelle ou politique, par leur appartenance à telle classe d'âge se trouvent plus dégagés de l'emprise des traditions et plus portés à les combattre ; il importe également de mesurer la puissance dont disposent effectivement ces agents d'innovation. Mais quelle que soit leur importance et leur capacité subversive, le système culturel oppose à leur action une architecture très ferme. En ses points d'articulation, des fêlures s'établissent, elles s'élargissent peu à peu et finissent par disjoindre le corps, mais par l'effet de dissolutions qui, presque toujours, s'avèrent insidieuses » — Georges Duby, *L'histoire des systèmes de valeurs*, « History and Theory », XI, 1972, 1, pp. 17—18.

ils ne demandent aux lettrés de leur entourage de s'atteler à cette tâche. Parfois, leur œuvre a été exagérément évaluée et, notamment du fait d'une insuffisante connaissance de la tradition culturelle roumaine léguée par les siècles précédents et de la confusion avec le mouvement culturel néogrec, il a pu être question d'une heureuse ouverture d'horizons nouveaux. A la vérité, les tâtonnements ont été en quantité ; ils avaient pour source soit un goût douteux, soit l'absence d'information. On a traduit Prévost, mais aussi d'Ussieux ; Gessner, mais bon nombre de fades collections romanesques. L'évaluation à laquelle nous procédons maintenant ne peut passer sous silence le fait que les explorations inutiles de cette époque égalent presque en nombre les acquisitions fécondes.

Instructive à cet égard s'avère l'activité d'Alexandrie Beldiman : ce fut avec la même satisfaction qu'il traduisit des œuvres de grand succès et celles d'une vogue passagère ; le métal noble qu'il extrait s'accompagne d'une quantité égale de sables stériles. Mais il est hors de doute que ce qui attira sur lui l'attention de ses contemporains ce fut son infatigable travail d'exploration et la note de l'un de ces contemporains sur une copie du glorieux *Alexis* en parle nettement. Le manuscrit 1781 porte la précision que cette « très intéressante histoire » a été « traduite de la langue française en celle moldave par celui ci-dessus signé, Io Toma tot Beldeman ». Ceci donna l'occasion à « un critique » d'écrire sur la même feuille : « et il a été étonnant qu'un deuxième écrivain ait écrit Io Toma tot Beldeman et sans parole, car les livres traduits par Beldeman sont nombreux et sont en tout bon ordre agencés et j'en ai lus des livres de Beldeman lui-même imaginés qui sont construits avec tout l'art nécessaire à un écrivain. Par conséquent je laisse à celui qui va lire de décider à l'égard du 2^e écrivain ; et ce mot parce qu'il fait passer sous silence l'un des premiers écrivains de son siècle en Moldavie ». Cette plaidoirie atteste sans l'ombre d'un doute la célébrité du traducteur. Zacharie Karkaleki sollicitait ses manuscrits, qu'il publiait avec de grands éloges ¹⁶.

Une bonne partie des échecs sont dus à un manque de souplesse de la langue, inapte encore à exprimer les subtilités, courantes ailleurs, que seul le raffinement de long usage sait manier. C'est ainsi que Métastase a pu s'exprimer sans aucune poésie parfois à travers la plume de Beldiman ¹⁷ ; et même plus tard, un écrivain assez doué, comme Cezar Bolliac (qui s'est arrêté à Gessner, mais à Arioste aussi — ms. 3439), maltraitait sans le vouloir un passage de *Mathilde* ¹⁸. Toutefois, sans les efforts des

¹⁶ Sur les relations de l'éditeur de Bude avec les écrivains et lecteurs moldaves, nouvelles données dans l'article de C. A. Stoide, *Dim legăturile lui Zaharia Carcalechi cu Iași, 1817—1834*, in « Studia bibliologica », Bucarest, III, 1969, pp. 303—327.

¹⁷ Voir Alexandrie Ciorănescu, *op. cit.*

¹⁸ Dumitru Popovici, *Romantismul românesc*, Bucarest, 1969, p. 224.

traducteurs qui ont peiné sur elle, la langue ne se serait pliée qu'encore plus difficilement aux exigences des belles lettres.

Il y a aussi des échecs dont la mode qui a naturalisé l'imitation, est seule responsable. Nous possédons par exemple une version d'*Eraste* qui, œuvre de Zoița Grigoriu, n'est que le fruit d'une initiative de son époux, désireux de mettre sa conjointe à l'abri des tentations de la quarantaine, en l'attachant à un travail de traduction ou, autrement dit, lui donnant « à tricoter une chaussette littéraire »¹⁹. La version ainsi obtenue a été corrigée par le frère de la traductrice, ce qui suggère que « toute une famille s'occupait de traduire Gessner »²⁰. Mais d'autre part la mode a contribué elle aussi à stimuler l'exploration.

Ce qui est certain, c'est que n'importe leur destination, qu'elles fussent adressées à des milieux restreints ou à un large public, les traductions donnèrent expression sur le plan culturel à un goût nouveau, raffermi et aiguillé dans une autre voie par leur truchement. Au niveau populaire, celui qui s'était voulu « le poète de sa nation »²¹, Ioan Barac a fait appel par l'intermédiaire hongrois aux ouvrages de grand prestige, destinés à donner des impulsions favorables au développement ultérieur de cette littérature. La contribution de Anton Pann devait s'inscrire dans la même voie. A un niveau plus élevé, Ioan Cantacuzino, Costache Negruzzi, Costache Conaki et Iancu Văcărescu ont introduit des concepts et des images novatrices, dont leurs successeurs, et parfois, eux-mêmes devaient bénéficier, comme Negruzzi²². A ce groupe se rattache aussi Asachi²³.

La transformation du goût réclama d'autres livres de délectation et, par leur entremise, revêtit de nouvelles dimensions, surtout en raison du fait que les emprunts répondaient à une profonde aspiration caractérisant toute l'époque, à savoir : le désir de s'intégrer dans l'Europe « éclairée ». C'est de cette manière que s'explique du reste la forme prise par l'activité de traduction, qui se mua en campagne destinée à élargir le domaine de la « culture », où furent cultivées les vertus civiques, capables d'enrichir l'esprit et le cœur des lecteurs. La « délectation » s'est unie à l'« ethnique » pour donner de nouveaux contours à l'image de l'homme exemplaire.

Invoquant à l'appui de sa plaidoirie en faveur de la multiplication des traductions les progrès enregistrés par l'enseignement dans le lointain

¹⁹ N. Iorga, *op. cit.*, p. 433.

²⁰ G. Bogdan-Duică, *Salomon Gessner în literatura română*, « Convorbiri Literare », XXXV, 1901, p. 169.

²¹ G. Bogdan-Duică, *Ioan Barac*, Bucarest, 1933, p. 30.

²² En ce sens Paul Cornea, *Negruzzi, Colonelul de Weiss și Millevoye*, « Limbă și Literatură », XI, 1966, et Ioan Micu, *Interferențe de cultură clasică în proza epică negruzziiană*, Idem, XXI, 1969.

²³ Dans son cahier de notes il insère des fragments des œuvres de Bacon, Chesterfield, Florian, Laurence Sterne, Addison et autres — ms. roum. 3075 : *Studi et memorie di Giorgio Asaky*.

archipel de la Société et notamment à Tahiti, un lettré du milieu du XIX^e siècle lançait dans la balance un argument percutant : « Des peuples que les Byzantins considéraient barbares ont atteint le plein épanouissement ; ils se sont organisés une vie civilisée et se sont pétris une culture imposante ces descendants des Francs et des peuples germaniques ; c'est un fait incontestable. Mais que dire encore contre les avantages des lumières quand, grâce aux traductions du français, les populations de l'océan Pacifique elles-mêmes sont entrées dans la collectivité de l'humanité civilisée ? » Au fond, deux éléments sont tacitement mis en lumière par notre traducteur. Tout d'abord, il exprime avec clarté ce que ses prédécesseurs avaient accepté sans ressentir le besoin d'une explication, à savoir que le français constituait un instrument excellent, au moyen duquel on pouvait mieux s'appropriier les bienfaits de la civilisation et mieux comprendre les progrès des Lumières enregistrés en Europe. En second lieu, ce que par la suite la génération des années '48 devait poursuivre dans son ensemble sur le plan pratique prend maintenant un aspect expositif. Il s'agit de ce besoin de constituer un Panthéon de la culture où l'homme moderne puisse retrouver ses maîtres, les repères de son activité, l'univers mental qui revête l'acte de sa signification plénière²⁴. Le lettré pose d'ailleurs sur le champ la question essentielle : « Et nous, frères Roumains, nous trouvant avec notre maison plantée au centre de l'Europe et arrière-petits-fils de ces Romains illustres dans les sciences les plus hautes, jusqu'à quand resterons-nous exilés des muses aimables et sourds à la lyre mélodieuse d'Apollon ? »

De cette déclaration sincère et directe, on peut induire une grande partie de l'ossature de l'activité que bon nombre des traducteurs de la première moitié du XIX^e siècle s'étaient proposés de déployer : sur le continent, une forte civilisation s'est affirmée et l'homme mène là une existence conforme à sa dignité et à ses aspirations ; les relations humaines sont mieux agencées que dans les sociétés organisées en pyramide : la bienséance, le respect mutuel s'installent entre les hommes ; la sujétion est écartée ; la fraternité se combine avec la liberté individuelle pour la prospérité des nations. Décidément la séparation de « l'ancien régime » est bien nette. Une image de l'Europe se précise récoltant toute une série de données de partout et cristallisant les aspirations nées des examens profonds que suscitent toujours les impératifs d'une nouvelle organisation sociale. Il y a ensuite une transformation consciente des thèses formu-

²⁴ Des détails dans le chapitre dédié au « Romantisme » de notre livre *Sinteză și originalitate în cultura română*.

lées par les humanistes du XVII^e siècle en prémisses d'une théorie susceptible de mettre les hommes en mouvement. Descendants des Romains qui civilisèrent le continent, les Roumains ont non seulement la vocation mais le devoir même d'entrer dans le concert des peuples civilisés et de participer aux progrès culturels.

Ces constatations s'imposent d'autant plus que la plaidoirie de notre traducteur ne précède pas la version de quelque œuvre décisif pour le progrès culturel. La préface où nous venons de puiser ces citations accompagne l'histoire de *Célestine. Récit espagnol*, qui se révèle être la création de Florian²⁵. Mais le fait que l'appel du traducteur — « travaillons pour l'éveil de l'esprit, en traduisant quelque chose même de très modeste » — ait pu servir d'introduction à une telle traduction, montre l'importance accordée à n'importe quelle page écrite qui pouvait contribuer à la réalisation d'un programme culturel destiné à modifier les schémas mentaux et à rallier les énergies de toute une société.

Mais, en dehors des versions qui sont inscrites dans le jeu de l'offre et de la demande²⁶, il y a aussi les traductions nées de l'initiative de quelques lettrés mieux informés, tels Ioan Cantacuzino, qui désirait faire entrer dans le circuit roumain les contes de Montesquieu ou les ouvrages de J.J. Rousseau, ou Costache Conachi qui — de même que le premier — s'arrête à l'œuvre d'Alexander Pope. Dans cette même catégorie il faut ranger aussi les copistes exécutant des traductions sur le conseil des hommes de lettres de la taille d'un Léon Gheuca ou d'un Iordake Darie Dărmănescu. Prise dans son ensemble, toute cette production des dernières trente années du XVIII^e siècle et des premières décennies du siècle suivant rend manifeste l'évidente évolution du goût que les uns essaient de satisfaire avec des ouvrages d'un succès passager, alors que d'autres lui proposent les œuvres des grands artistes et des maîtres de la pensée.

Et ce nouvel goût associe constamment « l'éthique » à « la délectation ». Les versions ont été faites, affirment les traducteurs, afin de procurer un repos agréable aux lecteurs, de les distraire des soucis et des préoccupations quotidiens. Au XVII^e siècle cette sorte de littérature ne s'était pas encore affirmée ; on lisait la *Vie d'Alexandre*, on parcourait les *Chronographies*, mais on n'accordait pas une importance quelconque aux aventures fictives. L'invasion de la fiction dans la culture écrite s'avère particulièrement significative, d'autant plus qu'elle a joué un rôle décisif dans la modification des rapports entre les « littératures » traditionnelles.

²⁵ Cette préface anonyme, intitulée « A mes compatriotes », est reproduite par I. Bianu et R. Caracaș, *Catalogul manuscrisurilor românești*, vol. II, pp. 180—181.

²⁶ Voir Paul Cornea, *Cerere și ofertă în determinarea profilului traducerilor de la jumătatea veacului trecut*, in *Probleme de literatură comparată și sociologie literară*, Bucarest, Ed. Academiei, 1970, p. 109—115.

En effet, maintenant, à la charnière des XVIII^e – XIX^e siècles, font leur apparition les romans chevaleresques et érotiques, les récits d'aventures « douloureuses et intéressantes », mettant en jeu des couples depuis tombés dans l'oubli ; toutes ces narrations délectables offraient une distraction et une évasion que le système intellectuel du XVII^e siècle avait toujours bannies. Nous assistons à l'invasion du sentimentalisme qui, force vitale, révendique sa place dans la vie de l'individu et de la collectivité. Outre les couples ayant vécu à des époques révolues ou peu déterminées, on voit maintenant revivre dans les pages des nouveaux ouvrages des couples habitant les villes et les villages du XVIII^e siècle. L'entrée dans le circuit roumain des deux versions réalisées d'après l'adaptation de Rigas Velesinlis des *Contemporaines* de Restif de la Bretonne ²⁷ sous le titre de *l'Ecole des amants délicats* est un indice de ce phénomène. Cette profonde implantation dans la réalité confère un surcroît de vigueur aux revendications axées sur le droit au bonheur.

On peut ajouter et préciser ici que les superpositions qui amplifièrent progressivement la catégorie des livres de délectation ont été souvent intentionnelles et justifiées avec minutie au nom d'un code de comportement, avec des visées dans l'ordre social et national. C'est pour évoquer le monde romain d'où les Roumains tirent leur origine que Vasile Aaron traduit Virgile ; s'il adapte ensuite la version de Iordake Slătineanu d'après *l'Histoire de Sofronim et de la belle Charitée* de Florian, c'est parce que la belle Charitée était la fille d'Aristef, « seigneur de Milet ». Encore plus expressive de ce point de vue s'avère l'initiative de Daniil Scavinschi qui ouvre une liste de souscriptions pour ses traductions, *Brutus* (de Voltaire, version dont seulement quelques scènes se sont conservées) et *Démocrite* (de Regnard). Il s'explique, en nous apprenant que « la première comprend en soi de très intéressants exemples pour le peuple roumain, en peignant l'héroïsme et le patriotisme sans pareil de ses ancêtres Romains. La deuxième est elle aussi une comédie philosophique et contient également de très utiles exemples pour le redressement des défauts communs » ²⁸.

Les superpositions dans le cadre des contes qui évoquent les aventures des couples finissent par souligner le rôle de la femme dans la société. Dans sa préface à la *Vie du comte de Comminge*, publiée en 1830, Siméon Marcovici écrivait que « tant que les mœurs ne s'amélioreront pas, aucune transformation utile ne peut être espérée ; mais les maîtres et les redresseurs des mœurs sont les femmes, parce que c'est d'elles, en même temps que le lait qui nous nourrit, que nous suçons les premiers sentiments et

²⁷ Voir notre article *Iluminism și preromantism în cultura română. Mărturia adusă de traducerile din Restif de la Bretonne*. * Revista de istorie și teorie literară », 1972, 1, pp. 129–136.

²⁸ Texte reproduit par I. Bianu et R. Caraceaș, *Catalogul manuscrisurilor românești*, vol. II, pp. 279–280.

habitudes. Ségur dit que les hommes édifient les lois et les femmes les mœurs »²⁹. On peut saisir de cette manière les progrès enregistrés par le sentimentalisme, qui vont de pair avec l'investigation de la réalité socio-politique.

En suivant parallèlement l'évolution des *livres de délectation* et des *livres de sagesse*, on constate que la multiplication massive des préoccupations intellectuelles a pour conséquence la désagrégation du système conceptuel mis au point par le XVII^e siècle. Une autre conséquence est l'autonomie à laquelle accèdent à présent des activités naguère encore connexes dans un cadre culturel homogène. De ce fait, alors que les ouvrages appartenant à la deuxième catégorie commencent à traiter des problèmes bien définis (liés au comportement dans la société, aux activités politiques, au développement de la vie sociale), les *livres de délectation* se rattachent à un nouveau domaine qui est celui de la création artistique appelée à répondre à de nouveaux besoins spirituels, dont l'évolution se laisse saisir à travers les accumulations successives, dues à l'activité des traducteurs de l'époque des Lumières.

²⁹ Voir la préface reproduite dans *Bibliografia românească veche*, vol. III, pp. 707–708. Nous nous proposons de revenir dans un proche avenir sur cet accueil fait à l'œuvre de Madame de Tenen dans les cultures roumaine et grecque, en partant de l'excellente édition, présentée et annotée par Jean Decottignies dans la série des « Publications de la Faculté des Lettres de Lille », XVII, Lille, 1969. 245 p.

EMPRUNTS ROUMAINS DANS LE LEXIQUE SERBO-CROATE *

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

cătun (< ? comp. avec l'alb. *katun* ; n.n. 1. « groupe d'habitations paysannes ne constituant pas une unité administrative, avec un nombre d'habitants plus réduit qu'un village » ; 2. (régional) « petit bois, fourré, hallier » DLRM, 129) > ser. *kătun* n.m. « pâturage d'été dans la montagne (avec une cabane à l'usage des bergers et un enclos pour les bêtes) » ; Tolstoj, 322 ; Rosetti ILR 432. D'après Pușcariu, *Istr. II*, 283. le terme roumain serait d'origine albanaise — terme courant pour désigner les petits villages des « Roumains occidentaux »¹. Il apparaît sous cette forme dans les documents, où le chef d'un « cătun » est appelé *catunarius*. Mais, d'autre part, S. Pușcariu affirme (l.cit.) que c'est à travers le roumain que ce terme est entré dans les langues bulgare, grecque et serbocroate — *katun*, *katuna*, avec les termes dérivés *katunište*, *katunar* — et non pas directement de l'albanais (*katunt*). A partir du XIII^e siècle, le mot *katun* prend l'acception de « village pastoral ». D'après la terminologie militaire byzantine, ce terme, ἡ κατοῦνα, désigne un *camp*. Les Monténégriens de nos jours appellent encore *katun* « un groupe de cabanes en bois situées dans les pâturages d'été », et c'est d'après cette sorte de cabane que les environs de la ville de Cetinje ont pris le nom de *Katunška Nahija*, Jireček, *Gesch*, I, 154 et suiv., Pușcariu, *Istr. II*, 10—11. Skok, ER II, 64 : ser. *katun* < préf. *ka* + part. du alb. *ndej* (<i.e. *into).

* Suite du répertoire lexico-étymologique faisant partie de l'article publié sous le même titre dans la « Revue des études sud-est européennes », n° 1/1972. Consulter, pour la liste des abréviations, le même numéro de la revue.

¹ Les istroroumains.

ceapă (< lat. *cacpa* n.f. 1 « plante herbacée comestible, avec une odeur pénétrante... avec une tige souterraine bulbeuse »; 2. « bulbe ». DLRM 130) > ser. arg. *čapa* n.f. (dans un argot de Vukovar), Kradžić 818, Gămulescu, *Impr.* 535.

cătușă (< lat. *catta* + le suff. *-ușă*, n.f. « chatte » — terme technique) > ser. *Kātuša* n.f. n. de personne, Rosetti, ILR 432 *Kātušić* n. de pers.; *Katušnica* (toponyme en Serbie), Pușcariu, *Istr. II* 283. A notre avis, l'origine du mot serbe prête aux discussions, car il n'y a pas de preuves sûres attestant avec certitude une influence roumaine.

chiciură (< ? comp. avec le bg. *kičur*, n.f. « givre » DLRM 139) > ser. *Kičurić* nom porté par une population roumaine de Bosnie. Dans *Kičurić* il s'agit d'un nom dérivé de *chiciură*; ce n'est pas un mot connu par les Serbes de Macédoine et qu'ils auraient pu emprunter de l'ar., mais un mot roum., Pușcariu, *Istr. II* 283. Le serbo-croate, de même que le bulgare, du reste, connaît également le terme *kičer* « sommet d'une montagne » et *Kičeri*, toponyme en Croatie. Pușcariu, *Istr. II* 283 le fait dériver du roum. *chiceră* qui serait d'origine illyrienne. Cette hypothèse de Pușcariu semble plausible, mais tout aussi plausible nous semble la dérivation de ce mot bg. et ser. du roum. *pičor* avec l'altération de la labiale (dial. *kičor-kičer*).

chior, chioară (< ? comp. avec le tc. *kör*; n.m. et f. « monnaie » « sou ») > ser. *kór* n.m. « sou » (dans l'argot des artisans macédoniens de Skopje); *kóra* n.f. (dans l'argot des maçons de Kriva Palanka et des charpentiers de Bracigovo), Gămulescu, *Impr.* 537. Le terme argotique du ser. peut représenter un emprunt direct fait au turc, mais il pourrait également s'agir d'un emprunt par la filière roumaine, surtout si l'on tient compte du fait que les artisans macédoniens en quête de travail étaient arrivés au siècle dernier jusqu'en Roumanie.

cireșar (< *cireașă* < lat. *ceresia* + suff. *-ar*; n.m. « le mois de juin, mais le mois de mai aussi », DLRM 148) > ser. *čerešar* n.m. « le mois de mai » (dans l'argot des artisans de Smilovo), Gămulescu, *Impr.* 535.

cioban (< ? n.m. « berger »; mot d'origine osmane, antérieur à la conquête turque, fréquent chez les Istroroumains, les Russes, les Ukrainiens, les Polonais, les Bulgares, les Serbocroates, Pușcariu, *Istr. II* 283; celui qui soigne, qui garde les moutons, berger, propriétaire de troupeaux de moutons, bač, DLRM 145) > ser. *čoban, čobanin* avec tous les termes qui en dérivent est un mot répandu, du moins en partie, d'après S. Pușcariu (l. cit.), par les bergers roumains. P. Skok (EP I 332) le considère un « idiotisme turc balkanique » lié à l'acti-

tivité pastorale. Le débat reste ouvert, l'origine du terme n'étant pas encore entièrement élucidée, tout au moins en ce qui concerne le roumain. Pour ce qui est du serbo-croate, on peut supposer que ce terme est un emprunt fait aux *bergers roumains*.

ciumă (< lat. *cyma* « boursofflure »; n.f. 1. « maladie épidémique très contagieuse, se caractérisant par des boursofflures de la peau, l'inflammation des ganglions, etc.; peste »; 2. (fig.) « personne très laide (et très méchante) »; 3. (fig.) « misère, calamité, grand malheur », DLRM 150) > ser. *čúma* n.f. « peste » (attesté depuis le XVI^e siècle), RJA II 99; le ser. l'utilise aussi comme anathème : « *čúma ga udúřila* » (« que la peste le frappe ») SDZb V/1935², p. 458; Berneker, SEW 163 le fait dériver du roum. *ciumă* et de l'hong. *csuma* (comp. avec le bg. *čuma*, le russe *чума*, le biélorusse *čúma*, *džúma*, le pol. *dżuma* (*czuma*), l'osm. *čuma*). D'après Skok, ER I 341, le mot serait d'origine balkanique, provenant du gr. $\kappa\upsilon\mu\alpha$, avec $\upsilon < \text{iu}$.

ciur (< lat. *cibrum* = *cribrum*; n.n. 1. « outil pour le criblage de la bale, du rébut, etc. »; 2. « outil spécial pour le criblage du sable ou du gravier »; 3. « cadre circulaire supportant une broderie »; 4. « l'un des quatre compartiments de l'estomac des ruminants », DLRM 151) > ser. dial. *čura* n.f. « crible », Tekavić, 35–38. On relève en Serbie les mots dérivés suivants : *čuriti -im* (Kneževac), *čúrit* (Kosmet); *Čurilo* (top. dans Kosmet); *čuralnik* (terme argotique), Le mot existe en bulgare aussi (*čur* < ?), Skok, ER 343.

ciutură (< lat. *cytola*; n.f. « récipient cylindrique, confectionné avec des douves ou creusé dans un tronc d'arbre, et servant à puiser l'eau », DA I 523) > ser. *čutura* n.f. « gourde en bois pour la conservation du vin ou de la *tzouika* » La *čutura* est munie de deux anses, dont une applatie, ce qui lui a valu également le nom de *ploska*, ou au Monténégro, *cica*; l'autre anse, plus longue et de section circulaire, porte le nom de *bosanka*. Le mot est attesté dès le XVIII^e siècle et on le retrouve en ser., ainsi qu'en gr. ($\kappa\acute{\alpha}\nu\theta\alpha\rho\varsigma$), lat. (*canthanes*), slov. (*čutara*, *čotora*), hong. (*csutra*) et tc. (*čótra*), RJA II, 111. Pour ce qui est de son aire de diffusion, mentionnons que le terme est présent partout en Serbie (Popović, *Gesch.* 590); ailleurs il est plutôt rare, étant remplacé par les termes *kórtě*, *kondir* (< tc. *čotra*), SDZb V/1935, p. 459. Pușcariu (*Istr.* II, 283) estime que les bergers roumains ont répandu ce terme non seulement parmi les Serbo-

² SDZb « Srpski dialektološki zbornik ».

croates (qui l'ont, fort probablement, passé aux Slovènes : *čutara*, *čotara*), mais aussi chez les Russes, Ukrainiens, Polonais, Hongrois, Bulgares et Turcs. Que le mot est d'origine roumaine nous le prouve — c'est toujours Pușcariu qui l'affirme (l. cit.) — le fait que le « l » intervocalique du latin a été remplacé par un « r » (cf. *cytola* > *ciutura*). Comme termes dérivés il y a l'augm. *čuturina* n. f. (< *čutura*), Karadžić 830 et *Čuturil* n.m. « toponyme en Serbie » RJA II 111, où nous avons affaire à une influence roumaine non seulement sous le rapport lexicologique, mais d'ordre morphologique également : la désinence masculine « l » (au lieu de « o ») ; *Čuturilo* n.m. « n. de personne », RJA II 111 ; *čuturka* n.f. dim. < *čutura* RJA II 111 ; *čuturoispilac* n.m. (ironique) « faiseur de miracles », synonyme de *čudotvorac* et de *čuturotvorac* : « on je veliki čuturotvorac » RJA II 111. La sémantique de ces deux composés de *čutura* doit être, selon toute probabilité, la suivante : *čuturoispilac*, *čuturotvorac* « le faiseur de miracles » (acception ironique) — il accomplit les « miracles » de même qu'il remplirait la « *čutura* » de vin ou de *tzouika*.

čine, *ține* (<)lat. *canis* ; n.m. « animal mammifère carnivore réduit en domesticité et utilisé comme chien de garde, de chasse, etc. », DLRM 151) > *kér* « bon chien d'arrêt qui flaire et dépiste le gibier », Rosetti ILR 432. Fréquent en Serbie, Voïvodina, Bosnie ; Dalmatie, Bocche di Cattaro, Pușcariu, *Istr.* II 282 ; *kéra* n.f. « terme injurieux à l'adresse des femmes » (Raguse), Pușcariu, *Istr.* II 282 ;

kanjo n.n. « chien, léva d'argent » (dans l'argot des musiciens), Gămulescu, *Impr.* 536.

činta (< lat. *cantare* v. ¹ « émettre une série de sons musicaux qui s'ordonnent dans une mélodie » ; 2. « composer, écrire des vers » ; 3. « du bla-bla, des mensonges » ; 4. « plaindre, pleurer », DLRM, 152) > ser. *kandovam* v. « je lis » (dans l'argot des artisans de Bracigovo fort probablement par allusion à la lecture faite dans l'église, Gămulescu, *Impr.* 536.

čirn (< v.sl. « *krūnū* », adj. (à propos du nez) « petit, court, légèrement retroussé » (appliqué aux hommes il se transforme fréquemment en substantif), « au nez petit, court, légèrement relevé au bout », DLRM, 154) > ser. *Krnul* n.m. « n. de personne », Rosetti, ILR 432. Le substantif a certainement pénétré par l'intermédiaire du roumain, fait souligné par la présence de l'article enclitique masculin roumain. *Krnuj* « n. de personne », *Krnule* (village à Kolubara-Podgorina et à Šabac) ; *Krnuli*, Pușcariu, *Istr.* II 282.

čirnat (< lat. *carnaceus* ; n.m. « produit alimentaire, préparé avec de la viande hachée et des condiments, introduits dans un intestin de

- porc ou dans tout autre enveloppe artificielle » DLRM 154) > ser. dial. *krnata* n.f. « sorte de cîrnat » (ir. *cărnat*); *krnatina* augm. < *krnata* (employé en Istrie au XIX^e siècle), RJA V 603, Skok, ZRPh 38 (1914—1915), p. 548.
- coacîn* (< ? n.m. « mouton au museau roux », Rosetti, ILR 432) > ser. *kočan* n.m., *kočenica* n.f., « n. de mouton », Rosetti, ILR 432.
- coapsă* (< lat. *coxa*; n.f. « portion de la jambe comprise entre la hanche et le genou », DLRM 161) > ser. *kopsa* n.f. « cuisse », Popović, *Valacho-Serb.* 106; Armaş, Rsl. 81; *kopsa* et *kopsica*, équivalents dalmates de *coxa* (rencontré à Raguse), Puşcariu, Istr. II 284.
- cocor* (variante : *cucór* < ? comp. avec le vsl. *kokoravŭ*; n.m. « oiseau migrateur de taille moyenne, au bec pointu, avec un long col et de longs pieds, le plumage gris », DLRM 163) > ser. *Kukor* n.m. « n. de personne » (XIII^e siècle), Rosetti ILR 432.
- colastră* (< lat. *colastra* = *colostra*, DA I 648; n.f. syn. *coraslă* n.f. « le lait d'une bête les premiers jours après avoir mis bas », DLRM, 165; 186) > ser. *konastra*, *kunastra*, *kulizdra*, *kunuzdra* n.f. « fromage ordinaire », Skok, ZRPh XLVIII (1921) p. 150; Popović, *Valacho-Serb.* 105; Rosetti, ILR 432. Le terme a également passé en ngr., ukr., hongr., Puşcariu, Istr. II 284. Skok, ER II 137 : ser. *konastra* < lat. balk. *colostrum* ou < roum. *colastră*.
- colinda (a)* (< *colinda* < vsl. *kolenĭa* < lat.; vb. « passer de maison en maison à la veille de Noël pour y chanter des cantiques », DLRM 167) > ser. *korindati* vb. (emprunté de la forme roumaine qui a remplacé le l par un r : *corinda*) « aller de maison en maison pour y réciter des ballades populaires traditionnelles et des cantiques », Armaş, Rsl. 82.
- copil* (< ? comp. avec l'alb. *kopil*; n.m. I. 1. « garçon ou fille dans les premières années de sa vie »; 2. « adolescent »; 3. « fils, fille »; II. « pousse sauvage d'une plante », DLRM, 185—186) > ser. *kopil*, *kopile*, *kopilan* « spurius », *Kopil*, « n. de Vlaque ». Mot d'origine obscure. On le retrouve dans les dialectes sud-danubiens du bg, ngr., alb., Puşcariu, Istr. II, 284. Il s'agit fort probablement d'un balkanisme entré dans le serbo-croate soit par l'intermédiaire de l'albanais, soit par celui du roumain même.
- Crăciun* (< lat. *creatio*, *-onis*, n.n. « fête chrétienne rappelant la naissance du Christ », DLRM 195) > ser. *Kraćun* « n. propre » Rosetti, ILR 432; *Kraćunište* « top. » Rosetti, ILR, 432. Skok, ER II 175 : ser. *Kraćun* < lat. *characium*, *characio*, gén. ~ *onis*.
- creş* (<) lat. **cricius* = *cricus* < gr. *krikos* « cercle »; n.n. « boucles »; n.m. « creşi » « cheveux bouclés ou ondulés » DLRM 197) > ser.

- Krecul* « n. de personne » et « top. » (XIV^e siècle) Rosetti, *ILLR* 432. « Creț » est un mot qui a pénétré en tant que terme pastoral : « laine bouclée » chez les Bulgares aussi. *Krecul* (XIV^e siècle), *Kreca*, *Kreco* (prénom), *Kreacac* (top. en Serbie), *Krecalica* (top. dans la circonscription de Kneževac-Serbie), *Krecojević* « n. de personne », Pușcariu, *Istr.* II 285.
- creț* (< lat. **cricius* ; adj. 1. « ondulé en boucles, frisé, bouclé » ; 2. « plissé, froncé, ridé » DLRM 197) > ser. *krecav* adj. « bouclé », Rosetti, *ILLR* 432.
- cuc* (< lat. *cuculus* n.m. 1. « oiseau migrateur à plumage gris, qui dépose ses œufs dans des nids étrangers, afin que d'autres oiseaux les couvent et qui se fait reconnaître par les sons caractéristiques qu'il émet » ; 2. « noms donnés à plusieurs plantes », DLRM 202) > ser. *Kukol* (XIV^e siècle) « n. propre » ; *Kukov*, *Kukovac*, *Kuška* « top. » (circonscription de Požarevac) ; *kukušić* n.m. « coucou », Rosetti, *ILLR* 432.
- cult* (< lat. *cultus* ; adj. « disposant d'un haut niveau culturel et de connaissances ; instruit », DLRM 204) > ser. arg. *kuljta* n.f. « tête » (dans l'argot des maçons macédoniens de Podgorië-Srukšo, emprunté par ces derniers à l'époque où ils travaillèrent en Roumanie), Gămullescu, *Impr.*, 537.
- cupă* (< lat. *cuppa*, mag. *kupa* ; n.f. 1. « vase plus large que profond, servant à boire ou à recueillir un liquide » ; 2. « unité d'évaluation des liquides » ; 3. « vase d'ornement » ; 4. « plante — *Gentiana acanthis* », DLRM, 206—207) > ser. *kupa* n.f. « coupe », Rosetti, *ILLR* 432. Le mot est attesté en ser. après le XIV^e siècle. On le retrouve aussi en ngr., alb., bg., tc., Pușcariu, *Istr.* II 185.
- curma* (a) (< ? comp. avec l'alb. *kurmul* ; v. 1. « serrer fortement, pénétrer dans la chair » — à propos des ficelles, cordes, liens ; 2. « couper du bois en diagonale », DLRM, 208) > ser. *kornem*, *prokornim*, v. « couper avec le couteau » (Serbie orientale), Popović, *Valacho-Serb.* 102 ; *Kormata*, n.f. « top. » (circonscription de Knežvac, Serbie), Rosetti, *ILLR* 432 ; *Kurmatura* n.f. « top. » (circonscription de Požarevac), Rosetti, *ILLR* 432.
- curt* (« chien à la queue coupée ») > ser. *kurtast* adj., Rosetti, *ILLR* 432. Skok, ER II 244 : ser. *kürtast* < it. *corto* < lat. *curtus*.
- danci* (< du bohémien *den ci* « dă-mi ceva » [= donnez moi quelque chose] ; n.m. « enfant de bohémien ») > ser. *Dănčul* = *Dănčko* « n. de personne » (Dubrovnik) ; *Dančulović* « top. » (< roum. *danciul* « cigançe ») Skok, ER I 381.
- două* (< lat. *duae*, numéral, DLRM 256) > ser. *do* « premier couple de moutons quand on les compte deux par deux » (à nombres pairs),

Skok AsIPh XXXVII (1918), p. 82 ; *do, doj* « manière de compter en usage chez les bergers serbo-croates, au nord-ouest de Zara », Pušcariu, *Istr.* II, 286.

drac (< lat. *draco, -onis* ; n.m. « démon », « homme mauvais et cruel » CDDE 81) > ser. *Dráča* n.f. 1. « n. de village et de monastère en Serbie (Kraguljevac) » ; 2. « top. en Serbie, près de Požarevac » (attesté depuis le XIV^e siècle), RJA II 735 ; *dračanin* n.m. 1. « homme, habitant de Drača » ; 2. « homme, habitant de Drač », RJA II 735—738 ; Skok, ER I 428 considère obscure l'étymologie de ce mot. A notre avis, la diffusion géographique du terme relève d'une incontestable influence roumaine.

Dràčevac n.m. « top. en Dalmatie » : 1. « n. de village près de Zadar » ; 2. « n. de village près de Nino », RJA II 736 ; *dràčevčanin* n.m. « habitant de Dračevica » (attesté depuis le XV^e siècle), RJA II 736.

Dràčevica n.f. « n. de différentes localités » (en Hertzegovine et Dalmatie, attestées depuis le XIV^e siècle), RJA II 736.

Dràčeviči n.m.pl. « n. de village de Hertzegovine (près de Mostar » (attesté depuis le XIV^e siècle), RJA II 736 ;

dràčevičkâ adj. poss. < *Dràčević* (attesté depuis le XIV^e siècle) RJA II 736 ;

dràčica n.f. dim. < *Dráča* (attesté depuis le XVIII^e siècle) RJA II 736.

Dračić n.m. 1. « n. de personne », attesté depuis le XV^e siècle ; 2. « n. de village en Serbie », RJA II 736 ;

Drakul n.m. « n. de personne < Dracula ». En tant que nom, on le trouve dans un monument de langue latine daté du XI^e siècle, RJA II 759. Son thème autant que la présence de l'article enclitique montre l'étymologie roumaine du terme.

Drākula n.m. « n. de personne », RJA II 759.

Drakulica n.f. « n. de montagne de Hertzegovine », RJA II 759 ;

drakulički adj. poss. < *Drakulica*, RJA II 759 ;

Drakulić n.m. « n. de personne < *Drakula* » (attesté depuis le XV^e siècle (« Vlad Drakulić, brat Radulov vojvoda vlaški ») RJA II 759.

Drākulici n.m. pl. « village de Bosnie, près de Banja Luka », RJA II 759.

Drakulović n.m. « n. de personne < *Drakula* » (présent dans une chanson populaire du XVIII^e siècle), RJA II 759 ;

drākún n.m. < *drokun* (« zmeu » = dragon), « symboliquement, à propos du diable », RJA II 759.

- família* (< fr. *famille* < lat. lit. *familia*; n.f. 1. « forme d'organisation de la vie en commun des hommes, consistant dans le groupe des époux et des enfants »; 2. « totalité de ceux descendant d'un ancêtre commun; descendance » DLRM 291) > ser. *fàmīlija* n.f. (Vodice Istrie), *famelja* (Rečka Nahija, Crna Gora); *faměja* (Supetar, Brač Kvar, Vis, Šolta, Rab, Božava) var. : *vàmiglija*. Le mot se retrouve aussi en alb., tc., ngr., Skok, ER I 504—505 le considère emprunté de l'it. *famiglia* et du vénitien *fameglia*. En ce qui nous concerne, nous partageons le point de vue de P. Skok (ser. *fàmilia* < it. *famiglia*) malgré l'opinion de S. Dragomir (*Vlahii*, p. 39) qui estime que le ser. *fàmīlija* (en usage au Monténégro) est un « héritage des Vlaques ».
- faşă* (< lat. *fascia*; n.f. 1. « morceau de drap long et étroit avec lequel on émaillote les bébés enveloppés dans leurs langes »; 2. « longue bande en mousseline de coton servant à bander les plaies », DLRM 293) > ser. *faša* n.f. « morceau de cuir servant à la confection des chaussons » (en Serbie) Popović, *Valacho-Serb.* 102; au Monténégro le lard de porc est découpé en « faše » (= tranches), dont la partie supérieure s'appelle *porbotina* et celle inférieure *potrbušina*, Dragomir, *Vlahii* 39.
- faţă* (< lat. *facies*; n.f. « partie antérieure de la tête humaine », CDDE 93) > ser. *faca* n.f. « visage » < lat. *facies* (ou < vénitien *fazza* ou < roum. *façe*), employé à Dubrovnik, RJA III 39; Berneker, SEW 277; Skok, ER I 501 : ser. *făca* < vén. *fazza* (it. *faccia*); Pascu 48 : ser. *făca* < roum. *faţă*. Selon nous l'étymologie du mot ser. peut être multiple, mais la plus certaine nous semble celle vénitienne, voire italienne, vu l'aire de diffusion de ce terme dans les environs de Dubrovnik. De même que pour d'autres étymologies incertaines de notre répertoire la discussion à son sujet reste ouverte.
- făcătură* (< *fac* + suff. *-ătură*; n.f. « charme, sortilège fait par quelqu'un; moyen employé par une magicienne — dans les superstitions », DLRM 294) > ser. arg. *fakatura* n.f. « tête » (dans l'argot des musiciens), Gămulescu, *Impr.* 535.
- fecior* (< lat. **fetiolus*; var. (régional) *ficiór* n.m. 1. « fils, garçon »; 2 « jeune homme »; 3. « valet dans les maisons des boïards », DLRM 296) > *vičorak* n.m. « garçon » (Serbie orientale) RSA II 681, Popović, *Valacho-Serb.* 102. D'après Puşcariu, *Istr.* II, 286, le mot aura passé en bg. aussi.
- fir* (< lat. *filum* DLRM 304—305 + *aţă* < lat. *acia* [= brin de coton servant à coudre] DLRM 53) > ser. *nafiraca* n.f. n.f. « chemise » — mot composé du préf. sl. *na-* (« sur ») + le roum. *fir* + le roum.

ață (« fil sur brin de coton »?), « suggérant une pièce de vêtement très reprisé » (dans l'argot des artisans de Kriva Palanka), Gămulescu, *Impr.* 538.

fluier (< ? comp. avec l'alb. *floere*; 1. « instrument musical populaire pour souffler »; 2. « petit instrument, notamment en métal, pour siffler », DLRM 309) > ser. *frūla* n.f. « nez » (dans l'argot des adeptes du marché noir de billets de spectacle de Belgrade); il est né par métaphore du mot d'origine roumaine *frula* « fluier », largement répandu en ser., Gămulescu, *Impr.* 535. Il apparaît aussi en gr. *φλοιαριον* « petite écorce », mais aussi partout où ont pénétré les bergers roumains : alb., hong., slovaque, ukr., pol., Pușcariu, *Istr.* II 286.

frulaș < roum. *flueraș*; Skok, ER I 533.

fugi (a) (< *fugire* = *fugere* DLRM 320 « courir, marcher vite ») > ser. *fužnem* « je cours » (Serbie orientale), Popović, *Valacho-Serb.* 102.

fura (a) (< lat. *furare*; vb. 1. « s'approprier par la force ou en cachette une chose appartenant à autrui et de ce fait lui portant préjudice »; 2. « ravir quelqu'un »; 3. (fig.) « charmer, ravir » DLRM 322) > ser. *furati* vb. « être l'ami d'une jeune fille » (dans l'argot des adeptes du marché noir des billets de spectacle de Belgrade), Gămulescu, *Impr.* 535.

furca (< lat. *furca*; n.f. 1 « tige de bois au bout de laquelle on fixe la quenouillée à filer »; 2 « outil agricole », DLRM 322—323) > ser. *fūrka*, *vrka*, *urka* n.f. 1 « machine à filer » (dans plusieurs régions de la Serbie) RSA III 127; Popović, *Valacho-Serb.* 102 : ser. *fūrka* < par l'interm. de l'alb. *furke*; 2 « grand morceau de bois arrondi » (< ? hong. *furkó* « baton »), RJA III 80; Berneker, SEW 286 : ser. *fūrka* < roum. *fūră* ou < alb. *furkε* (lat. *furca*). Ainsi qu'on peut le constater, l'étymologie ser. *fūrka* est controversée. En effet, il est difficile sinon impossible à préciser si le terme a été emprunté directement du roum., alb., ou hongr. ou bien du roumain par l'intermédiaire de l'albanais. Toutefois, s'agissant quand même d'un terme rencontré en Serbie, son emprunt direct du roumain est à présumer.

galben (< lat. *galbinus*; n.m. « ancienne monnaie d'or qui circulait également dans les pays roumains », DLRM 326) > ser. *galben galban*, *galbin* n.m. « ducat » (fréquent dans un grand nombre d'argots), Gămulescu, *Impr.* 536.

gard (< ? comp. avec l'alb. *garth*, v. sl. *gradŭ*; « construction en bois, métal, etc. clôturant une cour, un terrain, un jardin, etc. » 2 (pop.) « treillis de bois posé à travers un cours d'eau comme un barrage

destiné à prendre le poisson », DLRM 327) > ser. *garda* n.f. « enclos sur le Danube pour la pêche de l'esturgeon », RJA III 106, Karadžić 83 ; « treillis aménagé sur un cours d'eau en vue de la pêche » (Serbie centrale et la région du Danube), Popović, *Valacho-Serb.* 102. L'aire de diffusion de ce terme, ainsi que sa sémantique le rapprochent du roum. *gard*.

G. Mihăilă a démontré dans son « cours spécial » pour les étudiants (l'année 1972) que le roum. *gard* [= alb. *gardh* = sl. c. **gardō* = lit. *gārdas*] est un mot du « supstrat » thraco-dace).

găină (n.f. comm. mais propre aussi, top.) > ser. *Gajina* (sommets montagneux en Bujačić et forêt en Gjurjjevac) ; *Gajina Pojata* et *Gajina Rupa* (près de Belgrade) ; *Gajine* (circ. de Sarajevo et en Dalmatie) ; *Gajinac* (circ. de Kruševac) ; n. de pers. *Gajinović*, Pușcariu, *Istr.* II 287.

găleată (< lat. *galleta* ; n.f. 1 « récipient en bois ou en métal pour contenir l'eau, où l'on traite le lait ou bien destiné à contenir et transporter divers matériaux » ; 2 « ancienne mesure de capacité pour le lait, les céréales, etc. » DLRM 330) > ser. *galjata*, n.f. « baratte ; récipient en bois destiné à la conservation du lait, du fromage, de l'eau », RSA III 180—181 ; « vase pour la conservation ou le transport de l'eau », Popović, *Valacho-Serb.*, 102—103. Berneker, SEW 292 : roum. *găleată* (dial. *găleță*) > slov. et pol. *galeta* ; tchec. et pol. dial. *gieleta* < allem. médiéval *gallata* allem. *galeta*, v. angl. *gellet*. Popović, *Valacho-Serb.*, 103 : *galjata* < roum. *găleată* < préindo-européen. Au fait, ainsi que I. Popović (l.c.) le prétend, le ser. *galjata* pourrait fort bien avoir pénétré dans les langues slaves par la filière roumaine ou (du moins en ser.) directement du latin ou du hong. Mais comme le terme est employé dans le Banat yougoslave (Popović, l.c.) il nous semble plus plausible de le ranger parmi les emprunts faits au roum.

găman (< ? n.m. (fam.) « personne gloutonne, goumand, gros mangeur », DLRM 330) > ser. *gaman* n.m. « gourmand », Skck, RES III 1923, p. 74.

gărgăriță (< ? n.f. « nom donné à plusieurs espèces d'insectes, ravageurs des céréales et des légumes ». A comp. avec le ser. *gagrica*, DLRM 330 ; le bg. *gargarica* BER 231) > *găgrica* n.f. « gărgăriță », Armas Rsl. 86 ; RJA III 88 et Karadžić 81 mettent sous le signe de l'interrogation l'étymol roum. du terme ser., montrant que dans le cas présent nous avons affaire au thème *gōgra* + le suff. dim. *-ica* ; « *gōgra* a une étymologie obscure » ; il se pourrait — d'après les

mêmes sources — que le thème en question ait une double étymologie :

- găgra $\left\{ \begin{array}{l} 1) < \text{roum. } \textit{gărgără}, \textit{gărgăriță} < \text{lat. } \textit{curculio} \text{ (devenu plus tard : } \textit{gurgulio}) \\ 2) < \text{néogr. } \textit{γαργάριον}, \textit{γαργαρί} \text{ ou gr. anc. } \textit{γαργαίρω}, \text{ vb. « grouiller, fourmiller »} \end{array} \right.$

Berneker, SEW 290 ; Skok, ER I 544 : ser. *gargarica* < roum. *gărgăriță*, *gărgără*. Le mot est attesté dès le XV^e siècle et il est employé non seulement dans son sens propre mais aussi au figuré, appliqué comme une injure aux avars, RJA III (l.c.). Il se peut que le ser. *găgrica* provienne directement du bg. ou de cette langue par la filière roumaine ou tout simplement du roumain même (s'agissant d'une attestation relativement tardive). On le retrouve chez les Hongrois et les Slaves voisins des Roumains : Bulgares, Ukrainiens, Serbes. Pușcariu, *Istr.* II 287. *găgrica* > dial. *gagrīka* SDZb IV 91. *Găgrice* f.pl. « n. de village en Bosnie, à proximité de Banja Luka », RJA III 88 ;

găgricăst, *găgricăr* adj. « couvert de charançons » ; « rongé des charançons », RJA III 88 ;

găgricīti vb. imperf. « vermiculare », « se couvrir de charançons ». Attesté au XIX^e siècle en Serbie : « kukmuz počeo găgricīti » (« le maïs a commencé à se couvrir de charançons ») RJA III 88.

ghindură (< lat. *glandula* ; « ganglion », « glande », DLRM 335) > ser. *klindur* n.m. 1 « amygdale », Armaș, Rsl. 86 ; 2 « stalactite » (par contamination du roum. *ghindură* « glandula » avec le mot hérité *klinz* « clou »), employé au Monténégro, Popović 108 ; *ghindura* n.f. « tonsilla », « glande dans la gorge » (roum. *ghindura*, alb. *gjandere*, *gjedere*). Au XIX^e siècle, il était employé dans la région du littoral croate, RJA III 198 et en Istrie, Popović, *Valacho-Serb.* 105.

gljendura n.f. « glande », sens qu'il garde, de même que *ghindura* dans toute la Dalmatie ; *gljendura* < roum. dial. *ghindură* < lat. *glandula*. L'usage de « r » (*gljendura*, *glindura*) à la place de « l » (de *glandula*) trahit l'origine roumaine du mot (v. Popović, l.c.) ; *glindurav*, *glindurast*, adj. « glandurosus », RJA III 198.

gingia (< lat. *gingiva* ; n.f. « tissu enveloppant la racine des dents et des molaires » ; régional. : *gingenă*, *gingină* DLRM 337) > ser. *žinjire* n.f.pl. < *jinjire* (dans l'extrême-ouest, Istria), Popović, *Gesch.* 590 ; *džëndživa*, n.f. (Dubrovnik) < it. *gengira*. Les formes istroroumaines *žinjire*, *žinsure* *žinzirina* semblent provenir du lat. *gingina* par un

redoublement « onomatopéique », au lieu de *gingiva*, et le « r » remplacerait le « n » intervocalique, à l'instar de *Romer* < *romanus* « Rumunj ». Le lexème représenterait selon l'opinion de P. Skok (ER I 472) « une très intéressante trace du lexique dalmato-romain ». On le trouve comme nom sous la forme *Žženzerović* (Skok, l.c.). Et dans ce cas, le débat reste ouvert en constituant une nouvelle hypothèse de travail. Pour notre part, compte tenu de l'aire de diffusion du terme et du fait que ses différentes formes offrent le phénomène du rhotacisme, il nous semble qu'on pourrait supposer en ser. l'existence d'une influence relativement récente de l'ir.

grui (dr., rég. : *gruń* < lat. *grunniūm* ; n.m. « cîme ou crête d'une colline » ; « colline », « tertre », CADE 562, DLRM 349) > ser. *gruja* n.f. « grand bloc rocheux », Armaş, Rsl. 87. *Grúja*, *Grúje* n.m. « n. de personne » (dans les villages de Slatina, 1762 et de Vitina, 1776) SDZb IV 113 ; *Grújica* n.m. dim. < *Grúja* (Priština, 1771), SDZb IV 113 ; *Grun* n.m. « petit tertre », Armaş, Rsl. 87 ; *grunj* n.m. (< roum. *grui* ?) « colline » (au XIX^e siècle dans les parlers čakaviens du nord), RJA III 480 ; 482.

gună (< lat. *gunna* ; n.f. « péliŝse, fourrure » ; au Moyen Age c'était le nom donné à un vêtement de berger. Le terme est courant chez tous les peuples avec lesquels les bergers roumains ont eu affaire. C'est ainsi qu'on le trouve dans le ngr., l'alb., le bg., l'hong., l'ukr., le rus., le pol., le tchec., le ser. (du XIV^e s.), voire le slovène. De nos jours seul entre tous les dialectes roumains l'aroumain l'a conservé, mais « il est certain qu'il était connu jadis dans le dr. aussi ». Chez les Istroroumains le mot s'est conservé dans *Faraguna*, n. de pers. et top., *Faraguni* et *Stara Guna*, top. Puşcariu, *Istr.* II 287) > ser. *gúnj* n.m. 1 « vêtement de berger », Rosetti, ILR 432) ; 2 « sorte de vêtement » < gr. γούνα « péliŝse », lat. médiéval *gunna*. A comparer avec le tchec. *houně*, le pol. *gunia*, le rus. *гуня*. Il est attesté dans le ser. depuis le XIV^e siècle, RJA III 501 ; *gúnja* n.f. « ample vêtement masculin, de drap doublé d'habitude de peau de chèvre » (attesté en 1776), SDZb IV 115. *Gunja* n.f. « n. de village à la frontière de la Croatie et de la Slavonie », RJA III 502 ; « n. d'homme (valaque) », attesté au XIII^e siècle, RJA III 502 ; *gúnjac*, *gúnice* (Serbie), *gunjčić* (dim.) ; *belògunjac* « celui au manteau blanc » ; *gunjav*, *gunjski* adj. ; *gunjar* « Kotzenverfertiger », Skok, ER I 634.

Günjica n.f. dim. < *günja*, SDZb IV 115.

L'origine du terme est balkanique : alb. *gunë*, roum. *gună*, gr. γού(ν)α. Par l'intermédiaire des bergers roumains, il rayonna des Balkans dans les langues du voisinage : hong., tchec., pol., ukr., rus. En ser. il représente « un vestige roumain légué par les anciens Cici-Istroroumains », Skok, ER I 634. Sans doute, on ne saurait exclure l'hypothèse d'un emprunt fait à l'ir., mais il peut tout aussi bien provenir de l'ar., ou du dr., ou des trois dialectes roumains susmentionnés, en étapes successives.

gură (< lat. *gula* « gosier, gorge »; n.f. DLRM 350) > ser. *gurica* n.f. « petit orifice d'un instrument populaire pour souffler », Armaş, Rsl. 87, RSA III 764 (qui le fait dériver du roum. *gaură*). Il est toutefois clair que le ser. *gürica* < roum. *gură* + le suff. dim. *-ica*.

guşă (< ? à comp. avec le lat. *gensiae* « gosier »; n.f. 1 (chez les oiseaux) « poche sur le trajet de l'œsophage, où la nourriture demeure un certain temps, avant de passer dans l'estomac »; 2 (chez les amphibiens) « peau du maxillaire inférieur qui aide, avec les muscles respectifs, la respiration »; 3 (chez les hommes) « enflure développée sur la partie antérieure de la gorge, produite par la croissance de la glande thyroïde; maladie provoquée par cette enflure » 4 « la poche de graisse qui pend sous le menton de certaines personnes »; 5 « gorge, gosier », DLRM 350—351) > ser. *güša* n.f. « ingluvies », « turgidum, guttur », « guttur » (chez les oiseaux) « dilatation de l'œsophage où la nourriture demeure un certain temps, avant de passer dans l'estomac » 2 (chez les hommes) « protubérance de la gorge due à la croissance de la glande thyroïde »; « gorge, gosier » (en général). Attesté en ser. depuis le XVIII^e siècle. « Fréquente chez les hommes des régions montagneuses de la Loznica à Supovac < voljica > ou < guša > », RJA III 513;

güša, güše m. et f. 1 (ironique) « homme ou femme avec un goître »; 2 « surnom » (Suliman Guša), SDZb IV 118;

II *güša* n.f. « n. donné à une poule à grand jabot » (Lica), RJA III 513;

III *güša* n.f. 1 « pomme d'Adam » (au XIX^e siècle — Lica); 2 « âme » (pour rire), RJA III 513;

IV *guša* n.f. « gušava žena » (femme avec un goître) RJA III 513;

V *Guša* n.f. top. en Serbie (près de Kneževac) RJA III 513;

VI *guša* n.m. (voir : *gušo* n.m. hyp. < *gušavac*), dans les parlers méridionaux, RJA III 513; 515;

VII *Guša* n.m. « n. de pers. » (dans un chant populaire monténégrin du XIX^e siècle), RJA III 513;

Gušak n.m. top. en Bosnie, Rosetti, ILR 432 ;
gùšan n.m. « pigeon moucheté à grand jabot », RJA III 513 ;
Gušanac n.m. « surnom ou nom d'homme » (dans un chant populaire monténégrin du XIX^e siècle), RJA, III 513 ;
gùšanje n.n. < *gùšati*, RJA III 514 ;
gùšast adj. < *guša* (I), employé à Lica, RJA III 514 ;
gùšati, *gùšiti* « étouffer ». Attesté dès le XVIII^e siècle, RJA III 514 ; 515 ;
gùšav adj. (appliqué aux personnes à goître ; au sens figuré — appliqué au drap), RJA III 514 ;
gùšavac n.m. 1 « homme avec un goître » ; 2 « n. de pers. » (à Lica) ; « n. de source » (près de Loznica, sur la rive gauche de la rivière Štira), RJA III 514 ;
gùšavica n.f. « une espèce d'herbe », RJA III 514.

Berneker, SEW 363, estime que le ser. *gùša* < roum. *guše*. Pușcariu, *Istr.* II 288 est d'avis que le terme a pénétré par l'intermédiaire des Roumains non seulement en ser., mais aussi en alb., bg., uk . D'après Skok, ER 638, le terme est balkanique, d'origine thraco-illyrienne, adopté par le latin « balkanique ». Du roum. ou du ser., le mot a pénétré aussi en hongr. : *gusa* « Kropf ».

gutuiè n.f. (< *gutui* [cognassier] < lat. **cotoneus* + ser. *gdunja* « fruit du cognassier », DLRM 351) > ser. *mrkatunja* n.f. (< roum. *mărgutui* [= pommier-cognassier]), Armaș, RSl. 88. D'après RJA VII 64 *mrkatunja* < *merkatunja* < *melkatunja* < it. *mela cotogna*.

guturai n.n. (< lat. *gutturalium* < *guttur* « gît, gîtelej [gorge, gosier] » ; régionalisme : *gutuna'r* [= coryza] « maladie contagieuse — de caractère épidémique — localisée aux voies respiratoires supérieures », Rosetti, ILR 432.

iepure (< lat. *leporem* n.m. « mammifère de l'ordre des rongeurs, avec de longues oreilles, deux rangées de dents incisives et les pattes postérieures plus longues », DLRM, 372) > ser. *Ljepurov* n.m. « n. de personne » (ayant gardé le *l'* d'une forme plus ancienne), Pușcariu, *Istr.*, II, 288.

îngroșa (< lat. *ingrossiare* < *grossus* vb. 1 « devenir plus gros, plus volumineux » ; 2 « devenir plus dense, plus coagulé » ; 3 « rendre un liquide par l'adjonction de substances solides, en le faisant bouillir, etc. » DLRM 420) > ser. *grùšati se* « coagulari = coagulations » (du lait) — racine *gruh-*, RJA, III, 488.

grùšalina n.f. 1 « lait caillé, obtenu — d'habitude — du jeune-lait de la vache » (XIX^e siècle ; fréquent à Lika) ; 2 « lait caillé, jeune-lait = sécrétion des glandes mammaires de la femme les premiers

- jours des couches » (avec ce sens-là seulement en Dalmatie septentrionale), RJA, III, 488.
- grušalina* n.f.pl. < *grušalina*, RJA, III, 483.
- grušavina* n.f. 1 « *grušalina* » (1). Le terme est utilisé à Dubrovnik. 2 « met préparé avec des œufs et du lait », RJA, III, 483 ; 3 « sorte de dessert préparé avec du lait » SDZb, IV, 113.
- grušenje*, *grušenje* n.n. « action par laquelle un liquide se coagule », RJA, III, 488.
- gruševina* n.f. « lait caillé » (< *grušavina*, *grušalina*) RJA, III, 488.
- inteti* (< lat. *intitiare* < *titio* vb. 1 prén. (à propos d'une action ou d'un phénomène) « devenir plus fort, s'intensifier » ; 2 trans. (à propos d'un sentiment, d'une sensation) « embrasser, aggriper avec force » DLRM, 426) > ser. *intačiti* vb. Rosetti, ILR, 433 ; Skok, ER, 726 : ser. *intačiti* < lat. « pousser à ». Cependant, Skok ne rejette pas complètement la possibilité d'une étymologie roum. du terme ser. qu'il relève à Dubrovnik et en Slavonie.
- joc* (< lat. *jocus* n.n. « l'acte de jouer, danse populaire, divertissement des enfants », DLRM, 437) > ser. *žok* n.m. « danse populaire », Armaş, *Rsl*, 88.
- jur* (post-verbal de *jura* < lat. *jurare* n.n. « serment », DLRM, 439) > ser. *Žur* n.m. « n. d'un hammeau morlak », Rosetti, ILR, 432. *Žurovič* « n. de famille (prénom) », Puşcariu, *Istr.*, II, 288.
- lai*, *laie* (< ? comp. avec l'alb. *laj*, DLRM, 433) ; roum. *lai*, *laie* et l'alb. *laj* < lat. *labes*, Puşcariu, *Istr.*, II, 288 ; Tiktin, DRG, II, 894 ; adj. (pop.) « noir ou noir et blanc », DLRM, (l. cit.) > ser. *laja* n.f. « n. donné à des animaux domestiques (brebis et chèvres) », RJA, V, 876 ; fréquent chez les Aroumains avec le sens de « noir ». Chez les Albanais *l'ai* est l'épithète attribué aux moutons à la laine blanche et noire. Chez les Ruthènes, les Tchèques, les Serbo-Croates il est emprunté du roum., Puşcariu, *Istr.*, II, 288.
- Lajica* n.f. « n. de brebis », RJA, V, 878 (Istrie).
- Lajev Do* n.m. « n. de village dans le Monténégro », RJA, V, 877.
- Lajka* n.f. « n. de brebis », RJA, V, 878.
- Lajo* n.m. 1 « n. de mouton » (Istrie), RJA, V, 878 ; 2 « n. donné aux chevaux » (Istrie), Skok, ZRPh, 36 (1912), 648 ; Puşcariu, *Istr.*, II, 288—289.
- lapte* (< lat. *lac*, *-tis* n.n. : « liquide blanc teinté de jaune, secrété par les glandes mammaires des femelles des mammifères », DLRM, 445) > ser. *lapte* n.n. (argot des aveugles de Bitolie). Le terme a été emprunté plutôt à l'ar. qu'au roum. (d'après certaines considérations d'ordre géographique et phonétique) ; en effet, s'il s'agissait d'un

emprunt fait aux dialectes roumains du Banat yougoslave (qui usent de la palatalisation des consonnes finales), sa forme serait *lâpké*, Gămulescu, *Impr.*, 537.

lega (< lat. *ligare* vb. «lier, serrer étroitement au moyen d'un nœud, d'une rosette», DLRM, 451) > ser. *Ligati*, *Ligatié* (XV^e siècle) *Ligatov* «n. de pers. et de lien», Rosetti, ILR, 433.

lingură (< lat. *lingula* n.f. «objet de métal ou de bois d'usage ménager, composé d'une partie ovale et creuse et d'une manche», DLRM, 459) > *lingura* n.f. «cuiller» (argot des maçons de Kriva Palanka et des aveugles de Bitolie); var. *lingur* n.m. «nourriture» (argot des mendiants de Prilep) *lingurka* n.f. «cuiller, pelle» (argot des maçons de Šlegovo et de Kriva Palanka); *ljongarka* n.f. «cuiller», «pelle» (argot des artisans de Bračigovo), Gămulescu, *Impr.*, 538.

lup (< lat. *lupus* n.m. «mammifère sauvage, carnivore, de l'aspect d'un chien, avec la tête plus grande, le museau et les oreilles plus pointus et la queue mieux fournie que chez ce dernier», DLRM, 469—470) > ser. *Lupo* n.m. «n. de personne» (XIX^e siècle); RJA, VI, 227 estime son étymologie obscure, bien que l'it. connaisse le nom de *Lupo* et que l'Eglise romaine compte plusieurs saints de ce nom (*Lupus*).

Lupulović (< roum. *lup* < lat. *lupus*) n. de personne (< onom. *Lupul* + ser. *-ović*), Armaș, *Rsl*, 89, Skok, ER II, 332.

mai (< lat. *magis*; adv. de comp., DLRM, 473) > ser. *maj* «particule utilisée dans la composition d'un degré de comparaison» (Bosnie), Armaș, *Rsl.*, 89.

marginé (< lat. *margo*, *-inis* n.f. 1 «endroit où prend fin une superficie; extrémité latérale d'un objet»; 2 «circonférence d'une fosse ou d'un récipient»; 3 (fig.) «limite», DLRM, 479); > ser. *mrġin* n.m., *mrġinĵ*, *mrġir* n.m. «marge, limite», RJA, VII, 58—59; Pasen, 63; d'après RJA (l.cit.) le mot est d'origine dalmato-romaine.

Maržini «top.» (en Vranje), Rosetti, ILR, 433.

măciucă (< lat. **matteuca* Tiktin, DRG, 937; DLRM, 484: n.f. 1 «portion plus épaisse et arrondie d'un bâton»; 2 «grand bâton, avec l'un des bouts fort gros et l'autre bardé de fer») > ser. *măčuga* n.f. «bâton». Attesté dès le XVII^e siècle, RJA, VI, 353. Le même dictionnaire le fait dériver de l'it. *mazza*. Cependant il n'y a aucun doute que le terme, tel que Miklosich, EW, 179 et Skok, ZRPĥ, 38 (1914—1915), 549, ER II 346 le citent est, de même que *mačugaj*, d'origine roum. (avec la sonorisation de l'occlusive — *c* — du roum. *măciucă*).

Măčuga «n. de famille» (XIX^e siècle, Hertzegovine), RJA, VI, 353.

măčugaj n.m. « long.bâton noueux », Armaş, *Rsl.*, 90.

măciucat (*măccat*) > *Mačkat*, qui n'est pas une forme mégl. mais dr., Puşcariu, *Istr.*, II, 314.

mălai (< ? n.n. 1 « farine de maïs »; par ext. « farine » (en général); 2 « met préparé d'une pâte de farine de maïs »; 3 (rég.) « maïs »; 4 (rég.) « millet », DLRM, 485) > ser. *malaj* n.m. (< ?) RJA, VI, 410.

Malajnica n.f. (< ?) « top. n. de village » — rég. de Krajinsk (Serbie), RJA, VI, 410. Comp. avec le bg. *malaj*, le rus. *malaj*, l'ukr. *malai*, le pol. *malaj*.

mămăligă (< ? n.f. « aliment préparé de la farine de maïs qu'on fait bouillir dans l'eau », DLRM, 485) > ser. *mamăliga* n.f. « gaude » (utilisé par un auteur du XVIII^e siècle). Comp. avec le biélor. *мама.лыга*, l'hong. *mamăliga*, RJA, VI, 431; également connu en bg., ukr., tc., ngr., Puşcariu, *Istr.*, II, 289, Skok, ER, II 365.

mamăljuga n.f. (de date plus récente, RJA, VI, 431), Miklosch., EW, 182; argot des maçons de Kriva Palanka, Gămulescu, *Impr.*, 538.

mărginaş (< *marginé* < lat. *margo*, *-inis* + suff. *-aş*; DLRM, 486) > ser. *mrgînaš* n.m. assez rare. RJA, VII, 58—59 ne le mentionne qu'à titre d'exception dans l'exemple : « Jer sam joj ja *mrginaš* i najbliži s Kučom » (= car je suis son *voisin* et le plus proche avec la maison).

mîc (< lat. *miccus* < gr. adj., DLRM, 497) > ser. *miki* adj. « petit » Popović, *Valacho-Serb.*, 104.

Mikul n.m. « prén. Nikola ». On ne saurait préciser si *l* final doit se prononcer « l » ou « lj », RJA, VI, 663. La terminaison, comme on peut le remarquer, est roum. *Mikula* n.m. « prén. », HDZb², I, p.32; *Mika*, *Mikac*, *Mikačić*, *Mikan*, *Mikašin*, *Mikašić*, *Mikačić*, *Miketa*, *Miketić*, *Mikica*, *Mikić*, *Mikin*, *Mikošić*, *Mikov*, Puşcariu, *Istr.*, II, 290.

moaşă (< *moş*, DLRM, 509 : n.f. 1 « femme de formation spécialisée qui assiste et soigne les accouchées »; 2 (pop.) « grand'mère »; p. ext. « femme d'ascendance éloignée »; « vieille femme ») > ser. *moša* n.f. « sage-femme » (Serbie), Popović, *Valacho-Serb.*, 102.

muldzarcă (< ?) n.f. « vache de lait gardée à la maison » > ser. *muzara* « vache de lait », Puşcariu, *Istr.*, II, 291.

muldzare (Banat) < ? « brebis paissant avec les beliers » (comp. avec l'ar. *muldzare*) > ser. *muzara* n.f. « vache à lait », Puşcariu, *Istr.*, II, 291.

² HDZb — * Hrvatski dialektološki zbornik *

- mulgară* (< *mulg* — prés. de l'ind. du vb. *mulge* — + suff. *-ătoare*; adj. pop. : à propos des vaches et des brebis « laitières » DLRM 520) > ser. *mugàra* n.f. « brebis restée sans agneau » (Istria), RJA, VII, 131; Skok, ZRPh, 41 (1912), 151.
- mugur* (< ? comp. avec l'alb. *mugull*, DLRM, 519); n.m. roum. d'origine alb. (ayant transformé le « l » intervocalique en « r ») qui apparaît en dr. *Mugur* dans le nom *Mugurice*, Pușcariu, *Istr.*, II, 291.
- murg* (< ? comp. avec l'alb. *munk*; adj. et n.m. « de teinte foncée, brun » DLRM, 522). On le retrouve aussi en bg., tch., ukr., rus. (Miklosich, EW, 204). En ser. le mot est emprunté soit de l'alb. soit du roum.; ser. *murge* « résidus des olives pressées »; « mûre olivâtre »; *murgast*, *murgovast*, *murgav* « olivâtre »; *mùrgulje* « olive charnue »; *Murgaš* (n. de Vlaque — Bogdan Morgasia — attesté à Raguse en 1278); *Murgeša*, *Murgić*, *Murginovac*, *Murgonja*, *Murgonjica*, *Murgovac*, *Murgovica* n. de personnes et de bétail, Pușcariu, *Istr.* II, 291.
- muscură* n.f. > ser. *muskula* « brebis ou chèvre —, au mufle moucheté de taches noires » — avec le même sens dans la région de Kuči (Monténégro), Dragomir, *Vlahii*, 39. Dans ce mot le « l » intervocalique s'est conservé en ser. (il s'est transformé en « r » en roum.), fait plaidant en faveur d'un emprunt plus ancien fait au latin balkanique.
- năpîrcă* < ? comp. avec l'alb. *nepër(z)kë*; n.f. « espèce de lézard dépourvu de membres, avec un long corps cylindrique, couvert d'écailles brillantes — *Anguis fragilis* »; mot qui d'après Skok, RES, III, 1923, p. 75, aura pénétré en ser. du roum. sous la forme : *naprîka*, *zaprîka* « vipère ».
- ochi* (< lat. *oc(u)lus*; n.m. « chacun des deux organes de forme globulaire, symétriquement disposé sur la partie antérieure de la tête », DLRM, 556) > ser. *okuj!* vb. II^e pers. de l'imp. : « parle ! » (de l'expr. : « cligner de l'œil »). Dans l'argot des marchands de Skopje le sens de ce terme est : « clignez de l'œil ! », « dites-le (des yeux) ! », Gămulescu, *Impr.*, 538—539.
- oier* (< *oaie* [< lat. *ovis*] + suff. *-ar*, n.m. « éleveur de moutons ; berger », DLRM, 551; 560) > ser. *ojeri!* vb. II^e pers. de l'imp. : « vole ! » — dans l'argot des charpentiers (allusion au vol des moutons, jadis fréquent; à l'origine le sens du terme a dû être : « dépêche-toi de voler car les « oieri » approchent, te surprennent ! »), Gămulescu, *Impr.*, 538.

- opāri* (< bg. *oparja*, ser. *opareti*; vb., DLRM, 564) > ser. *Oparitul* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433. Dans ce cas, la *racine du mot est slave*, seul l'*article enclitique* étant roum.
- pană* (< lat. *pinnā*; n.f. : l'un des sens de ce mot est aussi celui de plume d'oie, utilisée jadis pour écrire, DLRM, 580) > ser. *pene* n.n. « plume avec laquelle on joue du luth ». Dans l'argot des musiciens de Bračigovo, Gămulescu, *Impr.*, 539.
- pasăre* (< lat. *passar* = *passer*, DLRM, 588) > ser. *Pasarel* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433.
- patru* nr. > ser. *pato* « quatre » (employé en Croatie méridionale dans le massif de Velebit lorsqu'on dénombre les moutons par numéros pairs), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.
- păun* (< lat. *pavo*, *-onis*, n.m. « grand oiseau domestique, au plumage bleu-vert, avec une longue queue qu'il déploie en éventail », DLRM, 598) > ser. *pàun*, *pav*, *pavun*; *păun* (en Croatie et Slavonie) n.m. entré en bg. et ser. très tôt, Pușcariu, *Istr.*, II, 292. On le retrouve dès le XVII^e siècle chez Simun Zlatarić; 1 « oiseau au plumage d'une beauté toute particulière »; fig. *paun i paunica* (à propos des jeunes couples se rendant à leur mariage); 2 « prénom masculin ». A Lika *Pàun* est un nom de famille; 3 « n. d'un beau bœuf » (Lika); « n. de papillons » (« *učerjni paun, nocni veliki paun* »); top. (près de Gračanica), RJA, IX, 1970.
- Pauna* < *Paun*, n.f. : 1 « prénom féminin », RJA, IX, 709; 2 « n. de vache » (signalé à Lika), RJA, IX, 709.
- paunac* < *paun* n.m. dim., RJA, IX, 709.
- paunaš* n.m.; pl. *paunaši* « tricot dit aussi *paunice* », RJA IX, 709 (sans mention de la région où le terme est utilisé).
- Paunaci* n.m.pl. < *paunac*; « village en Bosnie dans les environs de la ville de Sarajevo », RJA, IX, 709.
- Pàuniad* n. coll. < *paunče* (« četvoro paunčadi »), RJA, IX, 709.
- pàunie* (*paunčeta*) n.n. « petit du paon » (« svaka vodi po svoje paunče » — « chacun dirige ses petits à sa manière », dans un chanson populaire de Slavonie), RJA, IX, 1970.
- Paunčić* n.m. v. *paunić*, RJA, IX, 709.
- Pauni* n.m.pl. « n. de village en Serbie » (région de Valievsk), RJA, IX, 709.
- Paunica*, 1 n.f. < *paun*; 2 « prénom féminin » < *Pauna*, *Paunka*, 3 « n. de chèvre » (à Lika); 4 « paunice » (pl.), de même que *paunaš* « point de tricot, broderie populaire en Bosnie », RJA, IX, 709.
- Pàunić* n.m. 1 « jeune paon »; 2 « n. de pers. < *Paun*; 3 « n. de papillon » < *paun*, *paunac*, RJA, IX, 710.

Paunija n.f. « village en Serbie » (qui s'appelle aussi *Pauni*). Ce nom se retrouve dans deux documents de la seconde moitié du XVIII^e siècle (« crkva u Pauniji »), RJA, IX, 710.

Paunilo n.m. « n. de chevreau » (à Lika), RJA, IX, 710.

Pàunka n.f. 1 « prénom féminin < *Pauna*, *Paunica* »; 2 « n. de chèvre, de vache, de brebis » (dans le village Bastajna de Slavonie on l'applique aux brebis); 3 « n. de danse en Serbie » (région de Šabac), RJA, IX, 710.

Paunkić, n.m. « nom < *Paunka* », RJA, IX, 710.

Paunko n.m. 1 « prénom < *Paun* » (en Serbie méridionale); 2 « n. de bœuf », RJA, IX, 710.

Paunković n.m. « n. de pers. < *Paunko* », RJA, IX, 710.

paunosličan adj. « ressemblant au paon », RJA, IX, 710.

pàunov adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

paunovac n.m. 1 « n. de papillon »; 2 « quartier périphérique, banlieue » (Bosnie); 3 « village en Croatie » (région de Bjelovarasko-Križevac), RJA, IX, 710.

paunovica n.f. « forêt » (en Serbie, région de Rudnik), RJA, IX, 710. Le lieu sémantique avec *pàun* n'est pas évident. On peut toutefois supposer qu'il y a eu une forêt où vivaient des paons ou des papillons de nuit.

Paunović n.m. « n. de pers. < *Paun* », RJA, IX, 710.

Paunovići n.m.pl. « village en Bosnie » (à proximité de Banja Luka), RJA, IX, 710.

paunski adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

paunji adj. poss. < *paun*, RJA, IX, 710.

A notre avis, la forme *pàun* et ses dérivés est de date plus récente en ser. et elle est empruntée du roum.; *pav* et *pavun* dérivent de l'ancien radical lat. *pav-* conservé fort probablement grâce au contact avec l'it. *pavone*.

piatră (< lat. *petra*; n.f. « nom générique donné aux roches ordinaires' dures et cassantes; fragment d'une telle roche », DLRM, 612) > ser. *petrikati* vb. « jeu consistant dans le lancement des pierres selon une règle préétablie » (dans l'extrême ouest — Istrie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105. *Petre* n.m. « prénom », SDZb, V (1935), p. 26.

pîine (< lat. *panis*; s.f. « aliment de base de l'homme, préparé d'une pâte de farine levée et cuite au four »; rég. *pîine*, DLRM, 662; on le prononce *pîné* dans les parlars roum. du Banat yougoslave et de Krajina, Gămulescu, *Impr.* 539) > ser. *panje* n.n.; *panja*, *panjota*, n.f.; *palj* n.m.; *palja* n.f.; *pana* n.f.; *pan*, *pantik*, n.m. « pain ». La variante avec *nj* (*n'*), *lji* (*l'*) < roum. *pîine* (prononcé *pîn'e*

- dans les parlers roum. du Banat yougoslave et de Krajina); la variante avec *ń* < ar. *pīne*; dans l'argot des élèves de Zagreb : *panja* « nourriture »; *panjati* « manger »; *panjoka* « pain d'un kilo » (< *panja* + ser. *oka* [environ un kilo]), Gămulescu, *Impr.*, 539.
- plai* (< lat. **plagiūs* < *plaga*; n.n. « région presque plane dans la montagne ou les collines, couverte de pâturages »; 2 « route sur le versant d'une montagne ou cottoyant son sommet; sentier » 3 « plaine »; 4 (poétique) « région »; « contrée »; 5 (enseign.) « division administrative d'un département (montagneux); arrondissement », DLRM, 625) > ser. *plaj* n.m. « petite clairière au pied de la montagne », Pascu 73. On le retrouve aussi comme appellatif *ptaj* et top. *ptaj* chez les Ruthènes, Pușcariu, *Istr.*, II, 292.
- plajari* n.m.pl. « habitants de ces clairières », Armaș, 73.
- porc* (dans l'expression « *porc de cîine* », « coquin », DRLM, 643) > ser. *pordek* n.m. « chien » (argot des artisans de Paracin), par un changement (erroné) de sens, Gămulescu, *Impr.* 539.
- prună* (< lat. *pruna* n.f. « fruit du prunier », DLRM, 675) > ser. *pruja* n.f. « prune » (dans l'argot des artisans de Kriva Palanka), Gămulescu, *Impr.*, 539.
- puică* (< roum. *pui* + suff. *-că*; n.f. « poulet femelle; jeune poule »; « grain de maïs non-épanoui, lorsqu'on les grille » DRLM, 578) > ser. *poujka* n.f. « dinde » (Monténégro), RJA, fasc. 53, p. 625; *puiu* et *puică* (avec le suff. slave), dans cette forme ou dans celle plus ancienne, ayant conservé le *l'*, ont été empruntés du roum. par les langues alb., bg., ukr., hong., ser. La forme *pu'lu* est à la base du nom vlaque *Puljša* et de l'ir. *Pul'ic*. Quant à la modification du sens de *poule* (car *puică* en Transylvanie signifie poule) en *curcă* « dinde », cf. le mot roum. d'origine sl. *curcă* < sl. *kurka* « poule » (chez les Ruthènes) et « dinde », Pușcariu, *Istr.* II, 293.
- Pulići* n. de lieu en Istrie, Pușcariu, *Istr.*, II, 293.
- rîncaci* (< *rîncă* « veine de bœuf » + suff. *-aci*; adj. m. utilisé avec le sens de châtré, DLRM, 721) > ser. *hrnjkaš* n.m. « bœuf châtré », Skok, ZRPh, 38 (1914—1915), p. 547, Rosetti, ILR, 433.
- rînză* (< ? comp. avec l'alb. *rëndes*; n.f. 1 (rég.) « gésier »; 2 « estomac »; 3 (pop.) « nom de certaines maladies de l'estomac », DLRM, 721) > ser. *rëndza* n.f. « intestins » (argot des musiciens), Gămulescu, *Impr.*, 539. On connaît au Monténégro (rég. Kući) la forme *runza*, Dragomir, *Vlahii*, 39.
- scurteică* (< *scurtă* < *scurt* < lat. **excurtus* = *curtus*, n.f. « manteau épais long jusqu'au-dessus des genoux », DLRM, 754) > ser. *skortelka* n.f. (Šumadija, au sud de Belgrade), Armaș, Rsl., 95. *škuteljka* n.f. (Bosnie), Popović, *Valacho-Serb.*, 103.

- scutura* (< lat. *excutulare*; vb. 1 « écarter ou faire tomber quelque chose d'un objet »; l'expression : « a scutura — pe cineva — de bani » = « dépouiller — quelqu'un — de son argent », DLRM, 755) > ser. *skutura!* n.m.arg. « voleur » Gămulescu, *Impr.*, 540.
- spin* (< lat. *spinus* n.m. « prunier sauvage »; « épine », DLRM, 789) > ser. *spilișor* n.m. (< roum. *spin* + suff. *-ișor* = *spinișor*, diminutif de *spin*) « petite épine », Armaș, *Rsl.* 96.
- stîniă* (< ? n.f. « station pastorale d'été, à la montagne ou en dehors du village, englobant un certain espace et les installations nécessaires, pour héberger les moutons et les bergers et pour la confection des produits tirés du lait des brebis », DLRM, 802). G. Mihăilă³ estime qu'il s'agit d'un terme roumain autochtone ou emprunté à quelque langue indo-européenne non-identifiée, sa racine étant **stă-* (cf. le lat. *sto, stare*, le sl. comm. **stati*), avec le suff. nasal *-n-* (cf. l'aves. : *stana-*; v. hindou *sthanam*). Pour notre part, nous optons pour la première hypothèse formulée par G. Mihăilă, en nous fondant justement sur ses propres arguments. (> ser. *stina* n.f. « bergerie » (dans le Banat yougoslave), Popović, *Valacho-Serb.*, 103. L'aire de diffusion du terme révèle, de même que sa sémantique, un emprunt fait directement au roum.
- strungă* (< ? comp. avec l'alb. *shtrungë*; n.f. 1 « enclos à l'intérieur d'une bergerie, ouverture étroite de cette clôture à travers laquelle les brebis passent à tour de rôle pour leur traite »; 2 « défilé, détroit », DLRM, 810). D'après Pușcariu, *Istr.* II, 295, ce serait un mot très ancien. Les bergers roumains l'ont transmis aux Albanais, Grecs, Bulgares, Hongrois, Ruthènes, Slovaques, Polonais. En ser., le même auteur note la forme *struga* (donc dénasalisée). Miklosich, *EW*, 326 cite pour le ser. la forme *strunga* n.f. « ouverture, petite porte d'un enclos, à travers laquelle passent les brebis pour la traite ».
- sugar* (< *sug.* — prés. in. de *suge* < lat. *sugere* — et le suff. *-ar*; n.m. « qui se nourrit en tétant, qui n'a pas dépassé l'âge à se nourrir au lait maternel », DLRM, 818) > ser. *sugare* n.m. 1 « agneau noir »; 2 « agnelet qui tète » Skok, *ZRPh*, 36 (1912), p. 656; Popović, *Valacho-Serb.* 102; Rosetti, *ILR*, 433. D'après Pușcariu, *Istr.* II, 295–296, le second sens de ce terme ne circule que dans l'ancienne Serbie. En ngr., et bg. il est entré toujours par l'intermédiaire du roum. Le même auteur cite aussi les formes *Sugarci* (nom de famille), *Sugari* (1420; c'est le nom des Roumains d'Igrischya, à proximité d'Ostrovica, dans l'île Veglia), *Šugari* top. (près de Karlobag).

³ G. Mihăilă, *Criteriile determinării tm prumuturilor slave în limba română*, « Studii cercetări lingvistice », 4/1971, p. 362.

- surd* (< lat. *surdus*; adj. « dépourvu d'ouïe », DLRM, 824) > ser. *Srdul* n. de personne; *Surdul*, *Surdulica*, *Surduljani* — toponymes, Rosetti, ILR, 433; Pušcarin, *Istr.*, II, 296.
- sase* (< lat. **sess* = *sex*, DLRM, 831) > ser. *šaso*, *šasto*, *šato* (par contamination du ser. *šest* « six » avec le roum. *șapte* « sept ») « le troisième couple de moutons lorsqu'ils sont comptés deux par deux ». Il s'agit du système de compter les moutons par numéros pairs (dans le massif Velebit en Croatie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.
- șapte* (< lat. *septem*, DLRM, 829) > ser. *šopće* (par contamination avec les roum. *șapte*, *opt*, *zece* « sept, huit, dix ») « le quatrième couple de moutons lorsqu'ils sont comptés deux par deux » (dans le massif Velebit de Croatie), Popović, *Valacho-Serb.*, 105.
- šerb* (< lat. *servus* n.m. 1 à l'époque féodale « paysan lié à la terre du seigneur, dépendant de sa personne et des biens de celui-ci »; 2 « esclave, serf », DLRM, 831) > ser. *Šerbula* « surnom », Armaș, *Rsl.* 97. *Šerbulovac*, top. Armaș, *Rsl.* 97.
- șoșoi* (< ? n.m. — rég. — « lapin », DLRM, 836) > *šoșorca* n.f. (argot des maçons de Kriva Palanka), Gămmulescu, *Impr.*, 540.
- tîrziu* (< lat. *tardivus*; adv. et adj. « une fois dépassée l'heure ou le laps de temps attendu, fixé ou prévu », DLRM, 864) > ser. *trze*, n.n.; *trzjak* n.m. « agnelet mis bas en retard » (en Bosnie occidentale et Hertzegovine), Rosetti, ILR, 433.
- turmă* (< lat. *turma*; n.f. « grand groupe de moutons, d'autres animaux domestiques ou sauvages, qui vivent ensemble », DLRM, 887) > ser. *turma* n.f. « troupeau, caravane », Karadžić, 781. Mot apparaissant dans les documents ragusains dès l'année 1312 comme « un terme technique de la caravane vlaque ». Les documents serbes utilisent en outre le terme *karvan* qui à partir de l'an 1359 commence à être connu à Raguse aussi. Ce genre de transport avait cependant aussi un autre nom: *ponos*, et ceux qui en assuraient le service s'appelaient *ponosnici*, Dragomir, *Vlahii și Morl.*, p. 9; le terme de *turmar* n.m. désignait le conducteur de la caravane, Armaș, *Rsl.*, 97.
- țară* (< lat. *terra*; n.f. « territoire habité par un peuple organisé au point de vue administratif et politique en un État » > *țăran* n.m. « personne habitant à la campagne » > *țărănesc*, adj. « qui appartient aux paysans », « ce qui provient des paysans », DLRM, 892) > ser. *caranski* adj. « ce qui appartient à des Roumains de Serbie »; *caranski jezik* « langue parlée par certains Vlaques », RJA, I, 757.
- țuică* (< ? n.f. « boisson alcoolique, obtenue par la fermentation et la distillation des prunes ou autres fruits », DLRM, 898) > ser. *cuĵka*,

culjkar n.f. « tzouika, raki (« eau-de-vie ») (argot des artisans macédoniens de Kriva Palanka et des maçons de Šlegovo), Gămulescu, *Impr.*, 535. En Serbie, on use de l'expression « slaba rakija », Skok, ER I 280.

urdă (< ? s.f. « dérivé du lait de brebis. On l'obtient en faisant bouillir le petit-lait gras laissé par la confection du fromage blanc ou du beurre », DLRM, 909) > ser. *urda* n.f. « fromage blanc », Miklosich, EW, 372 ; Pascu, 91. Dragomir, *Vlahii*, 39 le mentionne seulement en tant que terme employé au Monténégro (Kuči). Pușcariu, *Istr.*, II 296 le cite comme synonyme du terme *grușevina*, affirmant que ce sont les bergers roumains qui l'ont transmis à l'alb., ngr., bg., hong., ukr., pol., the., slov.

urla (< lat. *ululare* ; vb. 1 (à propos des animaux) « émettre des cris prolongés » ; 2 (rég.) « descendre vivement un terrain en pente », DLRM, 910) > ser. *urlati*, *urlikati*, *urlacati* (à propos des animaux), « hurler, émettre de longs cris », Miklosich, EW, 372 ; Pascu, 91.

urs (< lat. *ursus* ; n.m. « mammifère omnivore », fig. « homme lourdaud, bourru, insociable », DLRM, 911) > ser. *Ursul* (anthroponyme attesté en 1372), Armaș, *Rsl.*, 99 ; *Ursulići*, top. (près de Kragujevac), Popović, *Valacho-Serb.* 110 *Ursulović* (anthroponyme attesté en 1374), Armaș *Rsl.* 99 ; *Ursulovci* « hanneau octroyé par Etienne Miliutin au monastère Banja », Dragomir, *Vlahii*, pp. 22, 31, 150.

varză (< lat. *vir(i)dia* ; « plante herbacée, avec des fleurs jaunes-clairs ou blanches, de grandes feuilles, épaisses et ondulées, repliées les unes sur les autres de manière à constituer une tête compacte ; on la cultive comme plante comestible » ; p.ext. « met préparé des feuilles de cette plante », DLRM, 918) > ser. *varză* n.f. « pope » (métaphorique, en usage dans l'argot des aveugles), Gămulescu, *Impr.*, 540.

vișină (< v.sl. *višnja* ; n.f. « fruit du griottier », DLRM, 933) > ser. *Višinel* « n. de Vlaque », Rosetti, ILR, 433. A notre avis, le ser. *Višinel* < roum. *vișin* < *vișină* + suf. *-el* (à propos des suffixes roumains en serbe, et le suff. *-el* entre autres, v. Pușcariu, *Istr.* II, 300). Donc, nous avons affaire seulement à un suffixe roumain, la racine du mot étant slave.

zară (< ? comp. avec l'alb. *dhallë* ; n.f. « liquide blanc et légèrement acide, restant de la crème le beurre une fois séparé », DLRM, 948) > ser. *zarica* n.f. « sorte de fromage » (dans les régions occidentales de la Bosnie), Popović, *Valacho-Serb.*, 103.





La présentation détaillée du répertoire des emprunts faits au roumain par le serbo-croate et des termes supposés tels ou bien entrés dans cette dernière langue par la filière roumaine souligne une fois de plus qu'en tant que continuateurs de la population romane de l'est de la Péninsule balkanique les Roumains ont maintenu un contact incessant avec les Slaves du Sud. Ce contact s'est poursuivi au cours du Moyen Age tout entier, persistant jusqu'à l'époque contemporaine.

La difficulté presque insurmontable pour nous a consisté dans l'absence des moyens d'identification pour les emprunts effectués avant le XIII^e siècle. Toutefois, les matériaux étudiés nous fournissent une série de toponymes⁴, de noms de personnes ou de noms communs d'origine roumaine, fréquemment attestés au cours des XIII^e – XIV^e siècles (cf. *Krecul* < roum. *creț* < lat. **cricius* = *cricus* < gr. *krikos*, attesté au XIII^e siècle; *brence*, *brndza*, *brindza* < roum. *brînză*, attestés dans une série de documents ragusains du XIV^e siècle, etc.).

Ces témoignages viennent à l'appui de l'hypothèse qui place le moment des emprunts faits par le serbo-croate au roumain à une époque antérieure au XIII^e siècle. Un toponyme, un nom propre et d'autant plus un nom commun (qui a également donné des dérivés), pour figurer dans les premières sources écrites ont nécessairement dû circuler pendant un certain temps dans l'espace respectif avant de s'y implanter peu à peu.

Comme on a pu le remarquer, nous avons introduit dans notre répertoire les termes-emprunts reconnus par la majorité des ouvrages lexicographiques en tant que romans de type « roumain », termes de « l'adstratum », pour utiliser l'expression de I. Popović (*Valacho-Serb.*, pp. 116, 121). Dans leur majeure partie ces termes appartiennent au langage pastoral. Le serbo-croate les doit aux immigrations dans le Banat ou en Serbie orientale et surtout aux migrations des pasteurs (donc, à la transhumance) — événements qui se sont produits de façon périodique durant tout le Moyen Age. Une conséquence naturelle du nombre important de ces « migrants », ayant leur propre mode de vie, est l'influence plus vive du lexique roumain dans le domaine de la vie pastorale. Mais le répertoire lexic-étymologique n'a pas moins enregistré de ce fait un grand nombre de mots appartenant aux autres sphères de la vie matérielle ou spirituelle, entrés ultérieurement en serbo-croate grâce à la contribution des artisans — ceux d'origine macédonienne tout particulièrement. Bien que formant une catégorie à part, nous avons signalé quelques mots de diffusion restreinte mais avec des particularités stylistiques en usage dans des petits groupes et tenant du langage argotique.

⁴ Les toponymes vont constituer l'objet d'une étude à part — en train d'être élaborée — mais liée à celle que nous venons de présenter en ces pages.

Compte tenu du fait que toute recherche de caractère scientifique ne saurait être compatible avec une position par trop affirmative, il nous faut souligner que nous nous sommes sentis tenus à certaines réserves tant au cours de nos investigations concernant l'élément roumain en serbo-croate, qu'en égard aux conclusions auxquelles nous avons abouti. Par exemple, notre répertoire comporte une série de vieux termes communs à l'albanais, au roumain et au serbo-croate ; dans une pareille situation nous nous sommes gardés de nous prononcer fermement au sujet de l'origine à défaut de l'appui fourni en ce sens par la phonétique, la morphologie, la chronologie ou l'aire de leur diffusion. En effet, dans l'absence des témoignages de cette sorte, l'origine de ces termes en serbo-croate peut tout aussi bien remonter au substratum balkanique commun, comme ils peuvent présenter des étymologies multiples ou s'avérer vraiment de provenance roumaine. La même difficulté et relativité s'est manifestée aussi quand il s'est agi de fixer l'origine des termes communs au dacoroumain, l'aroumain et serbo-croate — surtout en ce qui concerne les mots neutres sous le rapport phonétique.

Pour finir, précisons enfin que les quelques mots d'origine slave figurant dans notre répertoire ont été enregistrés soit parce qu'ils sont entrés dans le serbo-croate par l'intermédiaire de la langue roumaine, soit parce qu'ils présentent, malgré leurs racines slaves, des suffixes ou des désinences roumaines.

AUX ORIGINES DU RÉGIME PHANARIOTE EN VALACHIE ET MOLDAVIE

Serait-il exagéré d'affirmer que les quelques informations qui suivent, tirées de la correspondance des résidents français de Dantzig, ont le mérite de la nouveauté? Concernant les incursions autrichiennes ou tatares dans les pays roumains au cours de la seconde décennie du XVIII^e siècle, elles ne sauraient suppléer aux données autrement abondantes que fournissent sur ce même sujet les chroniques moldaves ou valaques, celles de Métrophane Grégoras et de Nicolas Kyparissa, surtout¹. Cependant, ces brèves nouvelles s'avèrent toujours exactes.

C'est par l'intermédiaire de ses représentants, mi-diplomatiques, mi-commerciaux, en Pologne que le gouvernement du Régent se tenait au courant des incidents arrivés à cette inquiète frontière de l'Empire ottoman. Déjà quelques années auparavant, l'expédition du Prut, l'insurrection manquée de la Moldavie, les mésaventures du roi de Suède Charles XII, apparaissant comme autant d'épisodes de la guerre du Nord, avaient été suivies avec un vif intérêt par les ministres de Versailles². Plus récemment encore, la mort atroce du prince de Valachie Constantin Brancovan, expiant à Constantinople le double jeu qu'il avait tenté entre les Empires rivaux, avait trouvé en France assez d'écho pour offrir un sujet à l'abbé Prévost, feuilletonniste en mal de copie³.

Survient l'enlèvement soudain du Phanariote Nicolas Mavrocordato, au beau milieu de sa capitale et malgré une résistance vite étouffée, par un kommando des troupes autrichiennes cantonnées en Transylvanie. L'événement est rapporté, un mois après, par Louis Mathy, consul à Dantzig, le 30 décembre 1716 : « On a même avis que Nicolaki Mauro Cordato, hospodar de Valachie, a été enlevé le 25 de novembre avec toute sa famille à Bucheresch (après qu'on eût défait ses gardes) par un détachement des Impériaux sous le commandement du capitaine Etienne Delme, et transféré par Targowicz⁴ en Transilvanie, que la pluspart du butin chargée sur plus de 400 chariots étoit déjà arrivée à Hermanstadt et que ledit hospodar avoit offert au

¹ Von, pour la première, l'édition de D. Russo, *Studii istorice greco-române*. II, Bucarest 1939, pp. 411—461; pour la seconde, l'édition de C. Erbiceanu, *Cronica greco-române au scrie despre români în epoca fanariotă*, Bucarest, 1888, pp. 65—86.

² Le meilleur ouvrage général sur ce sujet est la thèse de Claude J. Nordmann, *La crise du Nord au début du XVIII^e siècle*, Paris, 1956.

³ L. Baidaff, *La mort de Constantin Brâncoveanu et la presse européenne (1714)*, « Revue historique du sud-est européen », VI, 1929, pp. 64—76; A. Pippidi, *Constantin Brâncoveanu, personaj al abatelii Prévost*, « Studii de literatură universală », XVI, 1970, pp. 163—181. Dans l'article cité, repris dans la « Revue de littérature comparée », 1971, p. 228—234, nous avons omis de citer deux récits de la mort de Brancovan : E. Carlson, *Kapten Jefferyes bref till engelska regeringen*, Stockholm, 1897, p. 59 et A.N. Kurat, *The Despatches of Sir Robert Sutton, Ambassador in Constantinople (1710—1714)*, Londres, 1953, p. 203.

⁴ Tirgoviște.

capitaine Detine 500 bourses pour sa rançon et celle de sa famille, mais qu'icelui ne les avoit voulu accepter »⁵.

Deux semaines plus tard, les nouvelles contiennent d'autres détails sur les méfaits des Autrichiens en Valachie : « On apprend par la Pologne que 600 Impériaux étant nouvellement entrés en Valachie y avaient pris sur les Turcs Dobresle et Braehlow⁶, après avoir défait les garnisons, et ils ont transporté à Niemni⁷ en Moldavie, où ils doivent avoir une garnison de 400 hommes, toutes les provisions, amunitions, meubles et effets qu'ils ont trouvés »⁸.

Le coup suivant sera frappé par les Tatares habitués aux « razzias ». Pour faire pièce aux Autrichiens, ils foncent sur la Valachie. Citons maintenant le rapport du 3 mars 1717 : « On a eu avis des frontières de Pologne que les Tartares et Turcs, regardant les Valachiens comme des traîtres et rebelles de la Porte ottomane, ces premiers ont fait une invasion en la Valachie et y ont enlevé 17 000 personnes qu'ils ont emmenées en esclavage en Tartarie. Il semble même qu'ils aient dessein de s'emparer de la susdite province, ce dont sans doute les Impériaux seront très mortifiés et tâcheront bien de l'empêcher, mais on craint qu'ils y réussissent »⁹. Ce bruit s'était probablement répandu à cause de la présence à Bucarest d'un pacha turc, venu avec le nouveau prince de Valachie Jean Mavrocordato. L'intervention de celui-ci sauva un grand nombre de prisonniers que les Tatares avaient surpris sur leur route, en rentrant de Serbie après la capitulation de Belgrade¹⁰.

On sait que, en janvier, les Autrichiens essayèrent de se saisir à l'improviste de Jassy et d'y faire prisonnier le prince, comme à Bucarest. Leur ayant échappé de justesse, Michel Racovitza appela à son secours les Tatares qui eurent sans peine le détachement d'éclaireurs commandé par un officier lorrain, François Ernaut. Celui-ci fut tué et ses soldats se replièrent ensuite sur le monastère fortifié de Caşin. Ici, un second combat eut lieu, le 23 février. Le temps que la nouvelle fasse son chemin, Louis Mathy reprend la plume : « Il y a des avis du commandant de Kaniemec qui disent que dans une action qu'ont eu les Impériaux avec les infidèles sous Kasim, il en est péri 3000 tant Turcs, Tartares que Valachiens, et que là-dessus le hospodar de Valachie¹¹ s'étant retiré à Soezanski¹², les Impériaux doivent l'avoir enlevée »¹³.

A lire ces témoignages qui alignent froidement tant d'hommes tués ou réduits en esclavage, tant de chariots chargés de butin, on se rend compte de la grave crise qui marqua les premières années du régime phanariote dans les pays roumains. Encore faut-il rappeler que les événements de 1717 en Moldavie, pas plus que ceux qui avaient éclaté à la fin de l'année précédente en Valachie, ne se limitaient pas à des escarmouches, avec le pillage pour toute raison. Le grand nombre d'adhérents que les Autrichiens ont trouvé en Moldavie suggère qu'en réalité Michel Racovitza dut maîtriser alors une révolte bien plus redoutable qu'un succès militaire local des Impériaux. Il fallut des mois au prince, incapable de se maintenir sur le trône sans l'intervention désastreuse des Tatares, pour régler la situation de la région occidentale

⁵ Edmund Cieslak et Jozef Ruminski, *Raporty rezydentow francuskich w Gdansk w XVII wieku, I (1715-1719)*, Gdansk, 1964, p. 25. Cf. Radu Popescu, *Istoria domnilor Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu et E. Stănescu, Bucarest, 1963, pp. 232-236, ainsi que *Istoria Ţării Româneşti de la octombrie 1688 pînă la martie 1717*, éd. C. Grecescu, Bucarest, 1959, p. 128.

⁶ Brăila.

⁷ Neamtu.

⁸ E. Cieslak et J. Ruminski, *op. cit.*, p. 30, rapport du 13 janvier 1717.

⁹ *Ibid.*, p. 54.

¹⁰ *Istoria Ţării Româneşti*, p. 129. Cf. Radu Popescu, *op. cit.*, p. 241.

¹¹ Moldavie.

¹² La ville de Suceava.

¹³ E. Cieslak et J. Ruminski, *op. cit.*, p. 63. Cf. Ion Nerulce, *Letopiseşul Ţării Moldovei*, éd. I. Iordan, Bucarest, 1955, p. 322-325.

du pays¹⁴. Les documents révèlent un véritable soulèvement populaire, dirigé nettement contre la domination ottomane. A côté des drapeaux à l'aigle bicéphale, ils avaient levé leur propre étendard¹⁵, ce qui permettrait de supposer dans ce mouvement la manifestation d'une intention politique semblable à celle qui avait poussé Démétrius Cantemir en 1711 à s'allier avec les Russes. En outre, on a justement relevé le fait que les insurgés, en attaquant des demeures seigneuriales, aient particulièrement malmené l'un des adversaires de Cantemir, Iordaki Roset, le principal soutien de la politique traditionnelle de sujétion envers la Porte¹⁶. Je crois possible d'apporter un supplément de preuve à l'appui de cette interprétation, défendue par N. Iorga. A Bucarest aussi, l'arrestation de Nicolas Mavrocordato avait donné lieu à une émeute sanglante. Des parents et des courtisans du prince phanariote en étaient tombés victimes. Parmi eux, Ralaki Eupragiotès, au sujet duquel l'accusation du chroniqueur grec est formelle : « C'est parce qu'il était *chrétien de Constantinople* que les criminels maudits par Dieu l'ont tué »¹⁷.

Cependant, pour ruineuses qu'elles fussent, ces convulsions n'eurent pas de graves conséquences politiques. La Moldavie ne fut pas asservie aux Habsbourg et, pour achever de rétablir le régime phanariote en Valachie, Nicolas Mavrocordato regagna son trône en même temps que sa liberté. Le drogman de l'ambassade hollandaise à Constantinople, Willem Theyls, note dans son journal : « Le 24 (septembre 1718), Mr. Nicolas Maurocordato, ayant été échangé contre le baron Stein, revint à Andrinople avec sa femme et ses enfants et fut d'abord remercier Mr. l'ambassadeur »¹⁸.

Andrei Pippidi

¹⁴ Voir *Cronica Ghiculeștilor*, éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, pp. 197—223. Cf. Th. Codrescu, *Uricarul*, IV, 1857, pp. 310—324, et IX, 1887, pp. 155—160.

¹⁵ La chronique de Kyparissa compte parmi les trophées gagnés par les Tatars « cinq bannières avec le signe du César et une oriflamme des brigands » (C. Erbeceanu, *op. cit.*, p. 69).

¹⁶ N. Iorga, *Lupta lui Mihai Racovița cu boierii rebeli — după un act nou*, « Revista istorică », VII, 1921, pp. 62—67.

¹⁷ D. Russo, *op. cit.*, pp. 434, 445.

¹⁸ W. Theyls, *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XII, roi de Suède*, Leyde, 1722, p. 387. L'envoyé des Provinces-Unies était le comte Jacques Colyer.

SYMPOSIUMS DÉDIÉS AUX RELATIONS LITTÉRAIRES YUGOSLAVO-ROUMAINES

En 1970 — (22—23 mai) et 1972 (28 sept. — 1^{er} oct.), eurent lieu en Yougoslavie deux symposiums, le premier à Vršac (Virșeț), le second à Pančevo, ayant comme thème les interférences serbo-yougoslavo-roumaines dans le domaine culturel, linguistique, historique et folklorique. Le symposium de Virșeț a groupé des communications sur les relations dans tous ces domaines, tandis que celui de Pančevo, adoptant la méthode de l'approfondissement et de la spécialisation, a été consacré aux relations yougoslavo-roumaines dans le domaine de la littérature populaire.

Au cours de l'année 1971 a paru le volume contenant les rapports du premier symposium : « *Radovi simpozijuma. Actele simpozionului* [Les actes du symposium], Pančevo, Éditions « Libertatea » (507 p.). Il comprend 43 études, dont les auteurs sont yougoslaves et roumains — académiciens, professeurs d'université, hommes de science, écrivains et professeurs, spécialistes dans l'étude du folklore. Les langues employées dans les communications et les débats ont été le serbe et le roumain. Les « Actes du symposium », contiennent des résumés. Les actes du 2^e symposium (Pančevo, 1972) sont en cours d'impression ; au cours des travaux les participants eurent à leur disposition des exemplaires de la brochure « *Saopštenja — Comunicări* » [Communications], avec des résumés essentiels.

Les participants yougoslaves étaient surtout des chercheurs de la Province autonome serbe Voïvodina (Le Banat serbe), tandis que parmi les Roumains le plus grand nombre provenaient du centre universitaire de Timișoara (le Banat roumain), ensuite de Cluj, Bucarest et Jassy.

D'ailleurs l'initiative même de ces symposiums dont l'objectif était de dépister et d'étudier les vestiges des multiples relations entre les deux pays voisins, appartient à la « Société de langue roumaine », à la « Communauté pour le travail scientifique », et à la « Communauté pour la culture », toutes les trois de la R.S.A. Voïvodina, ayant des centres scientifiques actifs dans les villes de Zrenjanin, Novi Sad, Pančevo et Virșeț. Ont encore contribué au succès complet des Symposiums, la Faculté de philologie de Belgrade, la Filiale des écrivains yougoslaves de langue roumaine de Pančevo et la Maison d'édition de Pančevo « Libertatea ».

Le coordonnateur a été le professeur Radu Florea, de la Faculté de philologie de Belgrade, secondé par un collectif de direction composé de professeurs, d'hommes de science et d'écrivains de Voïvodina.

Nous ne pouvons pas citer ici les titres de tous les rapports, ni le nom des éminents rapporteurs. Toutefois, nous estimons qu'il est nécessaire pour l'information des lecteurs, de présenter un aperçu des rapports et des débats qui les ont suivis. Les rapports ont porté sur le thème et l'histoire des recherches de folklore balkanique. D'autres communications ont mis en évidence « les motifs communs » du folklore des deux peuples, ainsi que les « personnages

communs ». La troisième section s'est occupée des « moments ethnologiques et sociologiques dans les créations folkloriques yougoslavo-roumaines ». Il y eut seulement deux rapports sur le sujet « Le folklore des coutumes et des traditions populaires » (dr. Radu Florea : « Calindae, koledo, colindă » et M. Maluckov « Les objets servant aux « colinde... »). Des rapports ont été consacrés aux parallélismes serbo-roumains dans le domaine lexical et stylistique (prof. dr. Momčilo Savić, Cesar Apreotesei). Deux groupes thématiques ont porté sur les aspects artistiques d'ordre musical, pictural, chorégraphique, dans lesquels on a fait ressortir les synerétismes communs du folklore des deux peuples. Le dernier thème ayant fait l'objet des débats a porté sur « L'intégration de la littérature populaire serbe et roumaine dans le folklore général balkanique » (Dan Simonescu, V. Adăscăliței, I.C. Chișinau, Dumitru Pop, George Munteanu et Cristea Sandu).

Le deuxième symposium a été suivi de manifestations artistiques variées (chœurs, danses) et de récitals de poésie et de prose yougoslave de langue roumaine donnés par les auteurs mêmes. Livres et revues scientifiques concernant *Relațiile serbo-române* [Les relations serbo-roumaines], *Grajurile românești din Banat în lumina geografiei lingvistice* [Les parlers roumains du Banat] à la lumière de la géographie linguistique], Belgrade, 1971 (528 p. + une annexe contenant l'atlas linguistique respectif, les deux du prof. Radu Florea), des volumes de poésie et de prose (Mihai Avramescu, Miodrag Miloš, Slaveo Aluđjau, Ion Bălan), les périodiques « Libertatea », « Lumină » (revue de langue et de littérature, de critique et d'histoire littéraire, vol XXVI, 1972), « Analele Societății de limbă română » (revue de méthodologie didactique pour les cadres didactiques de la R.S.A. Voïvodina), furent mis à la disposition des participants,

Une excursion de documentation scientifique dans les localités autour de Belgrade a clos les travaux de ce symposium, qui fut, ainsi que le désignèrent d'une manière heureuse les académiciens Miodrag Ibrovac et Dušan Nedelcović, « un petit congrès

Dan Simonescu

PETAR SKOK : *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (Dictionnaire étymologique de la langue croate ou serbe). Rédacteurs Mirko Deanović et Ljudevit Jonke. Collaborateur aux travaux préparatoires et à l'établissement du texte Veljko Pintarić. Tome II : *K-poni*¹. Académie Yougoslave des Sciences et des Beaux-Arts, Zagreb, 1972, 700 p.

Rédigé pendant les dernières années de sa vie, ce dictionnaire de Petar Skok est une synthèse de son activité en tant que balkaniste et, surtout, romaniste. Personne n'a mieux connu l'élément roman de la langue serbo-croate ; personne n'a mieux saisi le complexe linguistique de l'espace sud-est européen dans son ensemble, confluence de l'Occident et de l'Orient, de la Méditerranée et du monde central- et est-européen. Si les emprunts tures sont plus nombreux dans le serbo-croate qu'en roumain, l'apport de Rome est plus accusé là que partout ailleurs dans l'espace sud-est européen exceptant la Dacie. Les vestiges de la culture byzantine sont eux aussi plus nombreux dans cette langue qu'en roumain ; l'italien a marqué beaucoup plus profondément la côte adriatique de la Yougoslavie qu'il n'a pu influencer les Roumains du nord du Danube. Quiconque partant de l'idiome roman de Dacie, parlé de nos jours par une vingtaine de millions d'hommes, et connaissant les éléments latins de l'albanais et du grec (médiéval et moderne) s'attache à l'analyse des éléments latins réceptionnés par les Slaves du sud pour se rendre rapidement compte de la portée du rôle tenu par les Romains — leur langue et leur culture — dans le processus de la formation des peuples et des langues sud-est européennes. Pleinement conscient de cette réalité, Petar Skok s'est attaché à la démontrer dans toute une série d'ouvrages spéciaux, où il a réuni un matériel immense. Malheureusement, la situation réelle était de beaucoup plus compliquée qu'on n'aurait pu le supposer. En effet, la domination romaine a été de longue durée, les interférences linguistiques innombrables. Certains éléments latins sont entrés directement dans les langues respectives, d'autres n'ont abouti chez les Slaves que par la filière byzantine. Il est difficile de départager d'un point de vue chronologique les emprunts latins des emprunts romans (dalmates ou italiens). D'autant plus que d'autres éléments romans ont suivi une voie encore plus détournée, arrivant dans le serbo-croate soit par le canal byzantin ou ture (les éléments vénitiens et génois), soit de l'est, c'est-à-dire par l'intermédiaire du roumain. Petar Skok a enregistré dans son dictionnaire un matériel infiniment varié, qu'il a essayé d'analyser, tout en le localisant et en établissant sa chronologie, afin de pouvoir saisir sa stratification successive et obtenir de la sorte les repères d'une étude des courants culturels. Or, les difficultés d'une telle opération sont énormes et dépassent les forces d'un seul homme. C'est pourquoi ceux qui s'appliquent à donner un compte rendu de cette œuvre si importante ont aussi le devoir d'intervenir avec des données supplémentaires, susceptibles de continuer le laborieux travail du renommé romaniste de Zagreb.

L'auteur a enregistré les survivances latines suivantes : *cadus* : slov. *kadъ*, croate *kād*, vieux-slave *kadъ*, bulg. *kada*, alb. *kadë*, roum. *cadă* et ensuite les dérivés en *-ca* (*kaca*), *-ic*

(*kadič*), *-ica* (*cadica*), *-ik* (*kačnik*), *-onea* (slov. *kođunja*), *-uceus* (*kaduč*), *-ellus* (*kadio*, *kadela*) et les emprunts de l'hongrois : *kád* et *káca*. On saisit dans ces traces, de fait, deux aires : l'une occidentale avec les slov. *kad*, croate *kád* et leurs dérivés, tous déclinant du lat. *cadus*, et une autre orientale, à partir du byz. *κάδος*, qui passant par le v.sl. *kaib* laissa des traces en bulg. *kaib*, alb. *kaib* et roum. *cadă*. Le mot hongrois *kád* est emprunté de l'aire occidentale, alors que *káca* vient de l'aire orientale (comparer avec le bulg. et le sb. *kaca*)

Le latin *catena* a survécu dans les deux zones : *kádena*, au bord de l'Adriatique ; le byz. *κατῆνα*, le ngr. *κατίνα*, le bulg. *katina* dans l'est. Ils sont entrés par des voies de pénétration distinctes, qu'il convient de ne point confondre.

Cette remarque s'applique aussi aux dérivés du latin *camelus* et du byzantin *κάμηλος* : le premier s'est maintenu en croate (*kamel*), le second en serbe (*kamila*) et en roumain (*ciumilă*) alors que le slovène *ganđla* est né dans l'aire d'interférence du dialecte vénitien avec le frioulan.

Il est intéressant de constater que si le latin *campana* a survécu dans la zone orientale (v.sl. *kopona*, bulg. *kăpăna*, serbe *kupona*, hongr. *kompana*, roum. *cumpănă* et alb. *kimbone*), il ne laissa par contre aucune trace dans le nord-ouest de la Péninsule balkanique. Par conséquent, son rayonnement a eu lieu dans les limites de l'Empire byzantin.

Un autre aspect qu'il faudrait mettre en valeur est le suivant : pour rendre la notion de « chanvre », le latin a une variante avec *b* (*cannabis*, *cannabus*, *cannaba*, *cannabum*) et une autre avec *p* (*cannapis*, *cannapus*, *cannapa*). La première a persisté dans le néogrec et les dialectes d'Italie méridionale, l'autre dans le latin balkanique (roum. *ciupă*, alb. *lanep*), dans les dialectes du nord de l'Italie et en français. Venu d'Asie, le mot a été véhiculé vers l'Occident par deux voies, la voie méditerranéenne et la voie continentale.

Instructive est aussi l'histoire du mot *kapetan*, gén. *kapelana* « capitaine », que l'. Skok fait dériver du latin *capitanus* ou de l'italien *capitano*. Le terme est attesté au bord de l'Adriatique, mais il est également attesté en Serbie, où la forme italienne aurait pu parvenir avec plus de facilité. Après l'avoir mentionné aussi comme nom propre, courant dans la région de la ville de Zadar — *Kotopanja* — il ajoute comme termes de comparaison le roum. *căpătină* et l'alb. *kaplin*². Il faut remarquer que le terme *kapetan* est attesté dans les textes slaves antérieurs au XVI^e siècle, ainsi que dans les documents roumains datés du XVII^e siècle, où il revêt la forme *căpitan*. La forme roumaine ne peut provenir du latin et, fort probablement, de l'italien non plus. Son point de départ doit être la forme *kapetan* des textes slaves antérieurs et ces derniers doivent l'avoir emprunté du grec byzantin, où il est attesté dans le poème intitulé la *Chronique de Morée* (vers les années 1340) sous la forme *καπετάνος*, provenant par métathèse de *κατεπάνος* ou de *κατεπάνω*. Par conséquent, la stratification a dû avoir eu lieu dans l'ordre suivant : le latin *caput* donna le dérivé *capitina*, attesté dans les textes antiques et conservé dans le roum. *căpătină* et l'alb. *kapline*. Du dérivé *capitanus* est né *capitano*, alors que le dérivé *capitanus* est à l'origine du roum. *căpătină*. Le terme latin *capitanus*, ainsi que l'it. *capitano* ont pénétré en Dalmatie et dans l'est de la Yougoslavie s'est imposé le byzantin *καπετάνος*, transmis aux Slaves et ensuite aux Roumains. L'histoire de ce mot atteste une fois de plus l'existence de deux aires de diffusion qui ont irradié, l'une de l'ouest, l'autre de l'est par l'entremise de Byzance.

Le latin *cepa* a laissé des traces en roumain (*ceapă*), français (*cive*) et catalan (*ceba*) ; *cepulla* s'est maintenu en italien (*cipolla*) et sur la côte dalmate (le croate *kapula*, comme relique de la langue dalmate).

A propos d'une conception plus ancienne soutenue par quelques philologues roumains concernant le terme *basilica* conservé en Orient et qu'ils considéraient antérieur à l'*ecclesia*, maintenu en Occident, il faut préciser que les deux mots se sont imposés dans la terminologie ecclésiastique vers la même époque, approximativement au cours du premier quart du IV^e siècle. D'ailleurs la variante *ecclesia* a persisté en Orient aussi (alb. *kishe* et le top. *Klisa* près d'Olovo, dans le bassin supérieur de la rivière Bosna).

La stratification des dérivés de *καμάρα* s'est poursuivie en trois phases : 1) le mot passe dans le latin balkanique (*camara*), de là chez les Slaves (*komora*), qui le passe aux Roumains (*comoară*) ; 2) la forme byzantine *καμάρα* passe en slave (*kamara*) et ensuite en roumain (*cămară*) ; 3) la forme byzantine passe chez les Turcs (*kemer*), puis chez les Bulgares (*kemer*) et chez les Roumains (*chimur*).

Le serbe et le bulgare *kanura*, ainsi que le grec *κάνουρα* attesté seulement dans le nord de la Grèce, ont été empruntés du roumain (*canura*). C'est surtout dans la terminologie pastorale que le roumain a laissé des traces (*caș, coraslă, custură, lai, măciucă, mămăligă, plai, etc.*).

Non encore résolue reste l'étymologie du mot *Crăciun*, que certains philologues roumains font dériver directement du latin *creatio*, alors que quelques uns de leurs confrères le font dériver toujours du même terme latin mais à travers une filière slave. P. Skok pense que le latin *creatio* était un terme abstrait qui n'a laissé de trace dans aucune langue romane. C'est pourquoi il propose en échange le terme *characio, characioris* « perche pour soutenir un cep de vigne », qui aurait certains rapports avec des fêtes et quelques traditions populaires. Il rejoint sur ce terrain l'opinion d'Efqem Çabej, qui propose comme étymon un mot autochtone, conservé en albanais, *kerçu* (pl. *kerçunj*) « tronc d'arbre ». Le problème reste ouvert et, à l'appui des philologues, doivent venir les données complémentaires de l'ethnographie et du folklore.

Malgré ses quelques imperfections, le dictionnaire étymologique de P. Skok est un instrument de travail indispensable à l'étude de toutes les langues sud-est européennes, c'est-à-dire à l'usage des albanologues, des hellénistes, des romanistes, des slavistes et des turcologues, car la langue serbo-croate a assumé des éléments extrêmement variés, en les transformant dans une synthèse personnelle d'une qualité supérieure.

II. Mihăescu

GÜNTER WEISS, *Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Monch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1969, XII + 174 p.

Il y a plus d'un siècle, en 1845, Valentin Parisot publiait un ouvrage sur l'activité de Jean Cantacuzène, homme d'état et historien. Depuis, malgré les progrès des études byzantines enregistrés notamment à partir de la fin du siècle dernier, cet ouvrage continuait à demeurer l'unique livre consacré à l'analyse de la vie et de l'œuvre de ce personnage si important (si nous exceptons l'ouvrage rédigé vers la fin du XVII^e siècle par Jean Commène ou d'autres travaux touchant à la généalogie des Cantacuzènes). Ces derniers temps, tout particulièrement, une tendance à combler cette lacune s'est faite sentir. Le premier pas a été marqué par L. Maksimović de Belgrade, mais sa thèse ne s'occupait que des activités de Jean Cantacuzène après son abdication. Or, le mérite de G. Weiss consiste d'avoir englobé dans son ouvrage l'ensemble de la vie de Jean Cantacuzène, intégrée dans la société de son temps, ce qui nous vaut une image presque complète de ce personnage. Image « presque complète » parce que seule la dernière partie de sa vie (passée sous l'habit monacal) a été laissée de côté, bien que le titre la mentionne.

On ne pouvait pas s'attendre à rencontrer un personnage resté presque inconnu. Cependant G. Weiss a réussi ce tour de force parfaitement, grâce à sa profonde connaissance des sources — et non seulement de celles concernant directement la période en question — mais

aussi à sa conception synthétique du sujet. Il traite de la personnalité de Jean Cantacuzène en tant que représentant d'un certain groupe social : l'aristocratie byzantine, et plus précisément, la noblesse qui s'est mise au service de l'empereur (*Dienstadel*, p. 9). Bien sûr, à ce point il convient d'examiner de plus près quelques aspects frappants qui réclament certaines précisions. C'est le cas du sens qu'il faut donner au terme de « noblesse » à Byzance. La société byzantine n'a jamais connu une noblesse de type occidental ; si l'on parle de noblesse à propos d'elle, il faut donner à ce mot une acception plus large. Il désigne en effet une couche sociale d'élite, bénéficiant de grandes propriétés, mais surtout et en tout premier lieu des hautes fonctions, dignités et faveurs de l'empereur (p. 5 et suiv.). Mais G. Weiss sait également découvrir les traits communs des aspirations de la noblesse occidentale et byzantine. Un trait commun saisi par l'auteur est par exemple l'existence, chez la seconde comme chez la première, d'un « système des vertus ». Il estime qu'on peut attribuer la création de ce système plutôt qu'à l'héritage commun de l'Antiquité à l'existence, au sein de deux sociétés différentes, de deux groupes sociaux présentant de nombreuses similitudes, ce qui a pu donner lieu à des effets similaires. Pour notre part, nous pensons que pour mettre en lumière les traits communs de la noblesse byzantine et de la noblesse occidentale, les citations fournies en abondance par les sources (p. 17–20) ne peuvent acquiescer leur pleine valeur qu'à partir du moment où elles peuvent être confrontées avec les réalités de la vie byzantine et dans la mesure où ces réalités les attestent. De ce point de vue, G. Weiss a bien raison en remarquant, par exemple, que « constantia », la vertu morale occidentale, ne se détache pas nettement des sources, elle désigne plutôt une coordonnée de la vie politique byzantine, à savoir : son traditionalisme et son conservatisme. D'autre part, certains parallélismes établis entre Byzance et l'Occident dans cet ordre d'idées semblent contredits par les constatations particulièrement précises faites ensuite et qui mettent au jour des attaches plus solides avec l'Antiquité classique qu'avec le système féodal occidental (V. entre autres, p. 143).

Très intéressante s'avère l'estimation quantitative de la richesse de J. Cantacuzène (p. 21–22). Dans les pages suivantes, l'auteur s'attarde sur l'analyse des circonstances considérées importantes quand il s'agissait de conférer la qualité d'aristocrate. Ces circonstances, relevées chez J. Cantacuzène aussi, résident dans le fait de s'être entouré d'un groupe d'adeptes ; un groupe qui a eu non seulement un grand rôle politique, mais aussi un grand pouvoir économique (bien que de composition hétéroclite, ce sont les couches de l'aristocratie qui tiennent le gouvernement). C'est ce groupe qui soutiendra Jean Cantacuzène dans son entreprise pour devenir empereur. L'auteur saisit l'évolution de ce groupe (dont la désignation de *Gefolgschaft* — inspirée de l'étude du Moyen Âge germanique et assez récemment acceptée par les historiens — a de fortes chances de faire une riche carrière) le long de trois périodes : celle précédant la mort d'Andronique III, la période de la guerre civile des années 1341–1347 et l'époque du règne de Jean Cantacuzène (1347–1354). S'occupant ensuite d'étudier dans quelle mesure les événements des années 1341–1347 peuvent être caractérisés de conflits sociaux, l'auteur préfère les appeler « guerre civile », car toute autre définition, dans le genre de « soulèvement » ou « révolte » lui semble impropre (p. 84 et p. 102). Il est d'accord avec l'historiographie marxiste quand il pense que la réaction de Jean Cantacuzène, décidé d'anéantir par la force la volonté du peuple dans certaines villes byzantines, a eu un rôle néfaste pour les destinées de l'Empire (p. 85). En ce qui concerne le discours « antizélate » de Nicolas Cabasilas, G. Weiss adhère à l'opinion de I. Sevčenko, qui pense que cette source ne se réfère pas au mouvement zélate de Thessalonique (p. 101).

L'auteur suit de très près le jeu des influences étrangères dans la société byzantine, répertoriant les personnages qui les ont exercées, pour aboutir à des conclusions remarquables. Nous sommes également de l'avis de G. Weiss, qui fait une nette distinction entre la présence des Occidentaux et la présence des Turcs au service de Byzance, comme nous sommes du même avis que lui quand il remet au point les prétendues responsabilités des dirigeants byzantins à

l'égard de l'arrivée des Turcs en Europe (p. 67—68). Il estime à juste titre que sans une aide externe (et en premier lieu de la part des Turcs), Jean Cantacuzène n'aurait jamais réalisé ses ambitions, puisqu'il n'avait pas gagné l'appui de toute l'aristocratie et d'autant moins celui des couches moins élevées de la société, celle des villes y compris (p. 43). Et il explique l'indulgence de Jean Cantacuzène après son avènement au trône vis-à-vis des vaincus justement comme un témoignage de la faiblesse de sa position (p. 44—45).

Un dernier chapitre traite de la structure de la *Gefolgschaft* byzantine (p. 138—155). Dans ses conclusions particulièrement originales, l'auteur arrive à illustrer aussi la distinction qu'il établit entre une *Gefolgschaft* restreinte et une deuxième plus ample, ou *politique*.

Les rapports de Jean Cantacuzène avec le mouvement hésychaste sont traités dans une bonne partie du livre. Une fois de plus le lecteur sera frappé par la grande originalité des points de vue, ainsi que par leurs solides appuis sur les dires des sources. Dans le riche chapitre de la querelle hésychaste, l'auteur souligne quelques aspects encore insuffisamment mis en valeur jusqu'à présent, en usant des informations tirées des manuscrits, même si pour le moment les opinions exprimées ne semblent pas susceptibles de réunir tous les suffrages. Laissant de côté la très réussie revue des antipalmites (p. 124—130) — qui, partant d'un fondement prosopographique, permet d'aboutir à la conclusion que les principaux chefs antipalmites n'étaient pas moins aristocrates que leurs adversaires (p. 130) — il nous semble déceler une tendance à sous-estimer la force des palmites. Aussi, à la considérer à la lumière de ce livre, la victoire ultérieure des palmites (nous nous référons à la période qui a suivi l'abdication de Cantacuzène) apparaît plus difficile à expliquer. De même, un peu par trop catégorique nous semble l'assertion qu'au mois de juin 1341 Jean Cantacuzène était encore le protecteur de Barlaam et que dans le bref intervalle qui sépare cette date de celle du commencement de la guerre civile (en automne 1341) le même Jean Cantacuzène a changé brusquement de camp, pour devenir un soutien de Palamas (p. 104 et p. 112).

Nous nous permettrons pour conclure deux remarques de moindre importance. Tout d'abord, il nous semble que l'expression «*katholische Richter*» (pp. 52, 148 et 151) est susceptible de donner lieu à des confusions chez un lecteur non averti. Notre deuxième remarque porte sur la transcription du nom «*Syrmpanos*» du pasteur vlaque en «*Sire Ban*» (pp. 78 et 147); l'auteur a dû probablement être influencé par la manière dont Jean Cantacuzène a rendu le nom de Guy de Lusignan : «*Syrgé*» (éd. Bonn, I, p. 288). Pour notre part, nous pensons que la forme «*Șerban*» (nom roumain, de nos jours tout aussi fréquent que jadis) aurait été plus près de la réalité (cf. O. Târași, *Thessalonique au quatorzième siècle*, Paris, 1913, pp. 42 et 212, où ce nom est rendu sous la forme «*Scherban*» — cet ouvrage est du reste connu par G. Weiss). Mais ces remarques ne sauraient diminuer en rien la valeur d'une telle étude. Nous avons affaire à un ouvrage particulièrement précieux par ses points de vue comparatistes, par la grande originalité de ses vues, par ses arguments vigoureux, le tout parfaitement agencé grâce à la capacité de l'auteur de systématiser un matériel abondant, en le rapportant sans cesse aux sources.

Tudor Teoteoi

Acta Albanae Veneta saeculorum XIV et XV Josephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Vol. I—XV, Palermo — München, Rudolf Trofenik, 1967—1972.

Ces quinze volumes totalisant plus de 5 000 pages renferment des informations qui s'étendent sur un intervalle compris entre les années 1301—1437, c'est-à-dire sur une époque relativement peu connue de l'histoire de l'Albanie. L'auteur a eu l'heureuse idée — à laquelle il a

consacré d'ailleurs presque toute sa vie — de consulter les archives vénitiennes, ce qui a eu pour résultat le déponillement, le tri et l'édition de ces documents. Afin de couvrir les frais d'impression, il a fait appel à plusieurs instituteurs italiens et étrangers. Grâce à sa ténacité et à sa passion, il a fini par publier dans d'excellentes conditions cet immense matériel, dont les trois premiers volumes embrassent le XIV^e siècle alors que les douze autres traitent des années 1401-1437.

Rédigés en latin ou en dialecte vénitien — quelques-uns aussi en grec byzantin — ces documents sont soit des instructions données aux représentants de Venise dans les contrées albanaises, soit des traités d'armistice et de paix, soit enfin des rapports provenant des missions diplomatiques, des chefs militaires ou des marchands déplacés en Albanie. Par le nom générique d'*Albania* ou *Albanum* on désignait la région approximativement comprise entre la ville de Dulcignum (Ulqini) et le lac Catarum (Kotor) au nord, l'Adriatique à l'ouest, la cité de Butthrotum (Butrinti) au sud et les lacs Okhrida et Prespa à l'est. Comme les habitants de ces régions sont chaque fois appelés *Albanenses* ou *Albanenses* et jamais *Shqipetari*, il s'ensuit que les rédacteurs des documents respectifs envisageaient l'image d'un peuple unitaire vivant dans le cadre de certaines limites géographiques nettement précisées, mais divisé sous le rapport politique. En 1386, les documents parlent d'un prince albanais en Albanie et à Dyrrachum (*domini Karoli Topie Albaniae principis et Durachu domini*), mais sans aucun doute son autorité ne pouvait pas couvrir toute l'Albanie. D'autre part, la sphère d'influence des Vénitiens ne s'étendait pas, elle non plus, très loin à l'intérieur des terres, se bornant à quelques points d'appui de la côte adriatique, tels Dulcignum (Ulqini), Scodra (Shkoder), Alessio (Leshi), Dyrrachum (Durrës), Apollonia (Pojan), Valona (Vlore) et Saranda (Santiquaranti). Il va sans dire que l'évêque d'Albanie (*episcopus Albaniae*) siégeant en 1395 à Valona devait être installé dans sa fonction par quelque autorité extérieure et ne pouvait donc, de ce fait, exercer une grande influence sur la population autochtone de l'intérieur du pays. Là, c'était le règne du régime féodal. Aussi, les Vénitiens tâchaient-ils d'aboutir à un *modus vivendi* avec les seigneurs de l'endroit, leur distribuant le cas échéant quelques cadeaux, surtout des étoffes. C'est ce qui nous apprend un document du 18 avril 1393 : « *Debeant dispensari et donari baronibus et nobilibus de l'Albano pannus ad valorem ducatorum 355, qui pannus debeat dividi inter ipsos barones et nobiles* » (vol. II, 1968, n° 494, p. 195). Les documents attestent la présence des Albanais non seulement en Albanie proprement-dite, mais aussi en tant qu'émigrés dans d'autres pays, en qualité d'hôtes à Venise, de marchands, de navigateurs ou de mercenaires à la solde des Vénitiens. Ces mercenaires n'étaient pas employés en Albanie même, ainsi qu'il résulte d'un document de 1414 qui spécifie que les défenseurs de la ville de Scodra (Shkoder) ne pouvaient pas être recrutés parmi les Albanais (*illi non possint esse Albanenses*, vol. VII, n° 1909, p. 156).

Considérée d'un point de vue vénitien, l'Albanie était un pays où se rencontraient des Orientaux et des Occidentaux, où se croisaient les influences byzantines, slaves, romanes et turques. La chose est également visible dans la terminologie en usage dans ces documents, par exemple : *amaloti* (αμαλωτοι) « prisonniers », *angariae* « certaines obligations », *chiura* (χιούρα) « dame, maîtresse » (alb. *qira*) — termes d'origine byzantine ; *bujar*, *čelnik*, *obrach* « vectigal quoddam », *vovoda* étaient d'origine slave ; *banca* et *barca* venaient d'Italie ; *beg*, *beglerbeg*, *eula* « turris » étaient des termes turcs.

Fréquentes sont aussi les mentions relatives à l'ancienne Serbie, appelée *Raxia*, *Rascia* ou *Sclavonia*. Dans une instruction du 2 avril 1416 donnée à l'ambassadeur vénitien en Turquie, la cité des doges tente d'obtenir quelques avantages des dissensions entre les prétendants au trône des sultans, dissensions où le « Vlaque » — le prince de Valachie — tenait lui aussi un rôle : « *de factis Mustafe Chirici, de Caramani et Vlachi, et in quibus terminis se repperunt et qualiter possent provideri ad damnum et destructionem Chirici* » (vol. VII, n° 2014, p. 24).

A cette époque, le Péloponnèse était habité par des Vlaques, des Albanais et des Serbes, qui s'étaient soulevés contre l'Empire (vol. III, n° 1003, p. 350).

Une mention de 1421 atteste la présence des marchands bosniaques et vlaques dans la vallée de la Narenta, où ils échangeaient des pièces d'argenterie, de la cire, des peaux et d'autres marchandises contre du sel et des étoffes (*dove occurrino tutti Bosneci e Vlachi con le arzenti, cere, pelame e altre mercante e loleno la salle e panj*, vol. XI, n° 2548, p. 45).

Venise donnait le 27 juillet 1423 des instructions à son représentant de Thessalonique de lever une centaine de soldats cavaliers parmi les Vlaques, qui auront pour solde deux ducats par mois (vol. XI, n° 2791, p. 301).

Intéressants pour l'histoire de l'Albanie et de l'Empire byzantin sont les traités de paix conclus par Venise avec l'Empire en 1324 et 1332 (vol. I, n° 64, p. 43–64 et n° 113, p. 79–93). Ils conféraient aux Vénitiens le droit de poursuivre leur activité commerciale dans les eaux et les territoires byzantins, donnant la possibilité, par la même occasion, aux Byzantins de s'approvisionner en marchandises occidentales de manière à pouvoir mieux affronter le danger qui les menaçait à l'est. Rédigés à Constantinople, en grec pour la partie byzantine et traduits sur place en latin pour la partie vénitienne, ces textes bilingues s'avèrent utiles à l'étude de la terminologie diplomatique et de la manière dont elle était rendue par les deux langues de large diffusion à cette époque. Le *basileus* byzantin portait dans le texte latin le titre d'*imperator*, alors que le doge vénitien était intitulé en grec ὁ ἐπιφανής Δούξ = *Illustrius Dux*. Naturellement, l'Empire byzantin était désigné en général par le terme de *Romania*, alors que la commune vénitienne était appelée en grec τὸ κομπούνον Βενετίας. Pour la notion de « mener des traitatives » on usait du verbe latin *tractare* et de celui grec *πρακτεῖν*. Au terme *Irène* d'origine franque correspondait en latin *Irignia*, en grec *τρέβα*. Le terme grec *τελώνιον* était rendu en latin par *teloneum* ou *toloneum*, « taxe douanière ». Le poste de douane était appelé en grec *κομμάριον* et *commercium* en latin. Pour *armata* « flotte » le correspondant grec était *ἀράτωμα*, pour *capitaneus* — *καπετάνος*. Le titre byzantin de μέγας δρουγγάριος τῆς βίγλης devenait en latin *magnus drungarius vigae*. L'une des parties représentait les successeurs de l'Empire d'Orient, l'autre affirmait qu'elle était l'héritière d'une part des intérêts de l'ex-Empire romain de l'Occident. Elles se retrouvaient sur un terrain commun en ce qui concerne bon nombre d'expressions usées dans les textes des traités.

Chaque volume de cette série est doté d'index détaillés des noms propres, des mots et termes techniques, c'est ce qui rend l'ensemble de la collection un instrument fort précieux même pour l'étude de l'histoire médiévale du Sud-Est européen, bien au-delà des frontières de l'Albanie. Nous avons là une contribution utile aussi bien à la connaissance de l'albanais qu'à celle du latin médiéval, instrument également apte à servir aux historiens et aux linguistes, comme aux ethnographes, aux sociologues et aux juristes.

II. Mihădescu

JACOBI CHII PALAEOLOGI, *Catechesis christiana dierum duodecim*, primus edidit Růžena Doštalova, Varsoviae 1971 (Biblioteka Pisarzy Reformia eyjnieh, nr. 8).

« Volumen, quod in manibus versas, lector optime, Iacobi Chii Palaeologi Catechesis dierum duodecim continet ». Tel est l'avertissement qui nous accueille au seuil de ce livre : l'édition parfaitement soignée du ms. latin 1669 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Cluj, qui n'est autre qu'une copie de la main de Matthias Thoroczky, achevée à Neumarkt

en 1579, d'un ouvrage encore inédit de Jacques Paléologue. Est-il besoin de rappeler par un mot l'étonnant itinéraire religieux de l'auteur, aussi tortueux que son vagabondage à travers l'Europe ?

Né catholique à Chio, donc dans un milieu que la domination génoise n'était pas parvenue à éloigner de l'orthodoxie, Paléologue avait étudié la philosophie et la théologie aux universités de Ferrare et de Bologne. On suit tant bien que mal ses premiers déplacements : après un bref séjour à Constantinople en 1553—1554, il revint à Ferrare où l'attirait sans doute le groupe protestant rassemblé autour de la duchesse Renée. Ses sympathies pour la Réforme lui valurent d'être bientôt inquiété par l'Inquisition, emprisonné même à deux reprises, jusqu'à ce qu'il se soit réfugié en France. Il assista, avec d'autres éminents docteurs de la Religion, au colloque de Poissy. Au cours des années suivantes on retrouve le remuant personnage à Prague et à Cracovie. Sous l'influence des Frères Polonais, sa position idéologique du début, proche de celle de Calvin, va évoluer vers l'unitarisme, en répétant l'expérience de son ami, l'humaniste croate André Dudith. Par ses relations, Paléologue se rattache à la fois à la République des Lettres, où cardinaux et chanoines voisinent avec des professeurs, des médecins ou des éditeurs huguenots, et à l'Eglise antitrinitaire, qui, celle-là, est une petite chapelle bien fermée. Paléologue avait pensé s'établir à Cluj, en compagnie de ses coreligionnaires, Biandrata, Paruta, Sommer et David, mais ceux-ci étant entraînés dans la disgrâce de leur protecteur Gaspard Bekes (1575), il se décida de fuir en Moravie¹. La haine des jésuites le poursuivit dans son exil. A l'accusation d'hérésie s'ajouta celle d'être un espion ottoman, ce qui n'était pas encore un sujet de plaisanterie ou un déguisement commode pour des littérateurs à la plume hardie comme Giovanni Paolo Marana ou Daniel Defoe. Au XVI^e siècle, époque hantée par la peur du Turc, c'était encore un grave soupçon, qui suffisait pour faire arrêter quelqu'un, surtout si l'Inquisition voulait bien s'en mêler. L'infortuné érudit refit donc connaissance avec les eachots romains qu'il n'allait plus quitter que pour monter au bûcher, le 23 mars 1585. Le bruit de son supplice n'atteignit la Transylvanie qu'à la fin de cette année. Ses anciens ennemis, les jésuites, s'en réjouirent. Cependant, l'un d'eux, G.P. Campana, écrivait le 15 janvier 1586 : « Remanent velut attoniti haeretici, dum audiunt... Palaeologum Romae combustum esse »².

Telle que nous l'avons brièvement retracée, la biographie de cet ardent hétérodoxe peut être comparée à celle du moine errant Giovanni Laureto di Buongiorno, dont sa propre confession³ présente les conversions successives au luthéranisme, à l'anabaptisme et, finalement, au judaïsme, avant de rentrer repentant au giron de l'Eglise catholique et romaine, ou aux aventures en Pologne et en Bohême du docteur John Dee, astrologue, magicien et agent secret de la reine Elisabeth⁴. Ceci, pour nous en tenir à deux exemples contemporains.

On comprend que, depuis une dizaine d'années, Mme Doştalova-Jemštova se soit attachée à Jacques Paléologue et s'occupe, avec un succès toujours renouvelé, à examiner les écrits

¹ A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, II, Bucarest, 1930, pp. 15—19. Les comptes de la ville de Braşov enregistrent son passage le 20 mars 1573, en route vers Bucarest. La princesse de Valachie, Catherine, une Salvaresso de la noblesse génoise de Chio, aurait été un peu sa parente, selon une généalogie suspecte qui remontait aux empereurs byzantins. Le 6 août 1573, Paléologue était de retour « aus Turkey » (Hurinuzaki, XI, 1900, pp. 809—810). Sur son voyage, voir *Călători străini în țările române*, II, Bucarest, 1970, pp. 412—413.

² A. Veress, *Epistolae et acta Jesuitarum Transylvaniae temporibus principum Bathory*, II, Cluj, 1913, pp. 149—153. Voir encore les traites perfides décochés contre Paléologue, alors prisonnier de l'Inquisition, par Antonio Possevino dans sa relation sur la Transylvanie, présentée au pape Grégoire XIII en 1584, chez G. Baseapç, *Le relazioni fra l'Italia e la Transilvania nel secolo XVI*, Rome, 1931, pp. 112, 115.

³ Publiée par E. Poinmier dans « Mélanges d'archéologie et d'histoire », LXXVI, 1954, pp. 293—322.

⁴ C.H. Josten, *An Unknown Chapter in the Life of John Dee*, « Journal of the Warburg and Courtauld Institutes », XXVIII, 1965, pp. 223—257.

du curieux personnage. Cette fois, il s'agit du Catéchisme rédigé en 1574 et transcrit en même temps que d'autres ouvrages de l'auteur, parmi lesquels *Dissolutio de iustitia* (1573), *Ad quaestiones pro thesibus ad dissolutionem quaestiones pro iustitia responsio D.F. Davidis et N. Parulae* (1573) et *Theodoro Bezae pro Castilione et Bello* (1575).

L'intérêt du Catéchisme est d'exposer, tout au long de douze dialogues, les vues de F. David et celles de l'auteur qui, à l'époque, remplissait les fonctions de recteur du gymnase unitarien de Cluj. A ce titre, le livre mérite sa place dans cette collection polonaise d'écrivains de la Réforme, où ont paru déjà deux volumes de la correspondance de Socin. La dédicace s'adresse au baron Christophe Hagymasi, un seigneur hongrois partageant la foi antitrinitaire mais que, sept ans plus tôt, on qualifiait de luthérien⁵. Il est question des persécutions subies par Biandata à Genève. Les progrès de la secte unitarienne sont évoqués triomphalement : « venerunt ad nostros litterae et nuntii certorum et ignotorum hominum ex Anglia, ex Hispania, ex Gallia, ex Germania, ex Helvetia, ex Italia, ex Graecia potentium et summa percontatione precum flagitantium ». L'image de la Transylvanie est celle d'une Terre Promise vers laquelle les fidèles disséminés à travers le monde tournent tous leur espoir. A cause de sa tolérance religieuse, le prince Jean-Sigismond Zapolya a droit à un portrait favorable : « invenis omni laude dignis enim immortalem memoriam omnia huius regni rostra celebrant ».

Rien d'étonnant dans ces pages partisans ou dans celles qui accablent les frères Etienne et Christophe Bathory, chefs du parti catholique de Transylvanie, les vouant à l'enfer dans une vision digne de Dante, qui mêle Néron et Caligula aux cardinaux de Lorraine et au pape Pie V (Ghislieri) — « quos perpetua infamia cum regno notatos, detractos ab adulatorum gratis et gloriosis laudibus comitatosque cardinalibus Lotharingis et papis Gisleiis intra Tartara enim Nerombus et Caligulis collocabit posteritas ».

Par contre, on ne s'attendait pas à voir paraître ici un « bon sauvage », Telephus, Aztèque, qui commence ainsi son récit « Ego et hic meus frater, domine reverende, ex Indus superioribus annis ab Hispanis inventi sumus et, cum navigaremus ex rostra patria Mexico in Hispanias ad Vilem Obvetarum — Valladolid! — exponendo spectaculo Hispanis, naufragio facto evasimus cum admodum paucis in terram, ubi solitudo erat ingens ». L'histoire continue en dérivant un coin d'Utopie, où le vieux mythe rejoint la pensée du réformateur. « Recordamur nostros hominibus pacem fuisse carissimum et agrorum studium. Bellum nullum erat, honor erga magistratum, qualem nusquam videre in hoc orbe licuit. Orientem solem venerabantur nostri, non quod sol esset illis Deus, sed quod is, qui solem mitteret... esset in cultu maximo ». Cette paisible organisation qui n'ignorait ni les lois — le droit naturel ! — ni l'échange de marchandises sera détruite par les Espagnols. Mme Doštalova a déjà prouvé, en éditant en 1969 le petit traité de Jacques Paléologue *An omnes ab uno Adamo descenderit*, que l'auteur puisait ses renseignements sur le Nouveau Monde dans le livre d'H. Benzoni, *Novae Novi Orbis historiae*, dont la première édition venait de sortir à Milan en 1565. Dans l'apêre polémique qui se déroulait autour de la colonisation espagnole (la controverse Las Casas — Sépulveda), l'humaniste grec a conclu résolument à l'égalité des races humaines⁶. Certes, ce n'est pas là une option objective, mais influencer par l'hostilité du protestant envers l'impérialisme catholique. Toutefois, la raison était de son côté.

Comme l'on a pu juger d'après les abondantes citations qui précèdent, le latin de Jacques Paléologue ne soulève pas de problèmes mais, simple et clair, se lit encore avec plaisir. Il serait injuste de finir sans remarquer les index qui complètent utilement l'édition.

Un mot encore : récemment, Mlle Rosa del Conte, dont la profonde connaissance de la culture romaine dépasse sensiblement les limites d'une seule époque, a publié les *Quaestiones*

⁵ G.A. Gromo, *Compendio della Transilvania*, ed. A. Decei, Apulum, II, 1943-1945, p. 196.

⁶ «Listy filologické», 92, 3, 1969, pp. 281-288.

Georgii Blandrae cum responsionibus Joannis Somneri (1573), un texte très intéressant pour l'idéologie du mouvement unitarien en Pologne, Moldavie et Transylvanie⁷. Le manuscrit se trouvait-il en Italie? Non, à Cluj, donc à portée de la main des historiens roumains. Maintenant, l'édition du Catéchisme de Jacques Paléologue a été préparée, *d'après le même manuscrit*, par Mme Doštalova-Jeništova. Pourquoi donc les Roumains tardent-ils ainsi à se pencher sur les trésors de leurs propres bibliothèques?

Andrei Pippidi

Ἐκατονταετηρίς ἐνώσεως Ἑπτανήσου Πρακτικά τρίτου Πανιωνίου Συνεδρίου, 23—29 Σεπτεμβρίου 1965 (Le Centenaire de l'union de l'Heptanèse, Actes du troisième Congrès des Iles Ioniennes, 23—29 septembre 1965), tom. I, Athènes, 1967, 398 pages.

Les Iles Ioniennes ont toujours constitué un thème prédilecte de l'histoire universelle. Situées le long de la côte occidentale de la Grèce, elles ont offert, depuis l'antiquité, une excellente base aux communications maritimes, au commerce international, ainsi qu'aux opérations militaires. Par leur position dans la Mer Ionienne, ces Iles ont attiré l'attention des grandes puissances européennes, qui tour à tour les ont soumises à leur domination. Occupées depuis le XI^e siècle par les Vénitiens, soumises en 1797 par les armées de Napoléon, ces Iles passèrent en 1798—1799 sous le protectorat russe et en 1803 sous le double protectorat de la Russie et de la Turquie, en 1807 elles furent annexées à l'Empire Français, en 1815 elles passèrent sous le protectorat anglais. Historiquement on indique parfois ces Iles par le nom de *Heptanèse*, qui signifie *Les Sept Iles*: ce sont en effet les Iles principales du groupe ionien: Corfou, Zante, Céphalonie, Lencade, Ithaque, Cythère et Paxos. L'Empire Ottoman ne cessa pas de revendiquer l'annexion de ces Iles, qu'il considérait être son héritage par la conquête de l'Empire Byzantin.

Mais du point de vue ethnique et culturel, les Iles Ioniennes ont toujours appartenu au monde grec, et, lorsque la lutte pour l'indépendance nationale des peuples se généralisa en Europe, ces Iles revinrent à la Grèce. En effet, elles furent rendues à l'État Grec par l'Angleterre en 1864. L'anniversaire de ce mémorable centenaire a été célébré aussi par les manifestations scientifiques du *III^e Congrès des Iles Ioniennes*, dont les séances ont eu lieu, les 23—29 septembre 1965, dans les trois principales Iles, Corfou, Céphalonie et Zante.

Les travaux de ce Congrès ont abordé des problèmes d'histoire universelle: grâce à la participation active, à côté des historiens grecs, de quelques savants étrangers, de nombreuses communications furent présentées sur maints aspects du long passé historique des Iles Ioniennes. Le premier volume des actes du Congrès met en lumière l'ample débat qui s'est proposé d'étudier les aspects économiques, politiques, juridiques ou ecclésiastiques de l'histoire de ce groupe d'Iles grecques, ainsi que leur contribution au progrès de la civilisation humaine.

La préface du volume est signée par le professeur Denis A. Zakythimos, qui fut le président et l'animateur du Congrès. Après les renseignements concernant la composition du Comité d'organisation, on trouve dans ce volume *La Chronique du Congrès* (p. XIII—XXXIX), contenant

⁷ R. del Conte, *Presenze italiane sullo sfondo dei fermenti erelicali del XVI secolo in Transilvania e Moldavia*, Cultura neolatina, XXX, 3, 1970.

les allocutions festives, ainsi que les titres des communications du I^{er} Congrès organisé en 1914 et du II^e Congrès, qui eut lieu en 1938. Les travaux du III^e Congrès se sont déroulés en trois sections : *Histoire et institutions, Lettres, Archéologie et Arts*. Le premier volume contient les 30 communications présentées dans la première section du Congrès.

La série des communications s'ouvre par l'exposé de l'académicien Amalcaos Alivizatos sur *L'intégration de l'Église Ioniennne à l'Église autocephale de la Grèce* (p. 3—5). Sophie Antoniadis examine un *Registre de 1615, concernant la situation économique de l'île Zante* (p. 6—15). Dikaios Vagniakakos étudie *Les relations des habitants de Mané avec Zante* (p. 16—34). La communication présentée par Frascos Vranonisis s'intitule *Un couvent à Zante dépendant du monastère de Patmos* (p. 35—46). Léandros Vranonisis met en lumière les nouveaux résultats de ses recherches concernant *La correspondance de Perruvas, dans un manuscrit de Corfou* (p. 47—57). Le juriste Michel Deudias examine *L'institution des éphores dans la constitution ionienne de 1803* (p. 58—64). Le professeur Pan. I. Zepos rend hommage aux *Anciens professeurs ioniens de la Faculté de Droit d'Athènes* (p. 65—71).

Le texte italien inconnu d'une *Chronique de la Révolution Grecque* est traduit en grec et commenté par le professeur G. Th. Zoras (p. 75—82). Une étude sur *Les îles ioniennes de 1797 à 1807 et l'essor du courant philo-français parmi les Grecs* est signée par Anadina Comariano-Cioran (p. 83—114). Quelques considérations sociologiques sur *La civilisation ionienne* appartiennent au professeur Gr. Kasimatis (p. 115—136). Hélène Koukkou examine *Le testament inédit de l'archevêque Méléthos Typaldos, rédigé en italien à Venise en 1713* (p. 137—153). Catherine Koumanianou s'occupe des *Efforts de Constantin Stamatis pour la délivrance de la Grèce en 1798—1799* (p. 154—174). Une étude sur *La contribution de la franc-maçonnerie des Îles Ioniennes à la libération du peuple grec* est signée par le professeur Pan. G. Kritikos (p. 175—209).

On trouve encore dans ce volume un résumé de l'étude du savant Michel Laskatis sur *Six contrats corfiotes des années 1398—1458* (p. 210), ainsi qu'un court exposé sur *Le séjour du poète italien Luigi Mercantini dans les Îles Ioniennes (1849—1852)*, signé par le professeur Bruno Lavagnini de Palerme (p. 211—212). Suivent la communication du professeur M. I. Manousakas concernant *Les écrits inédits du notaire Théodoros Rastopontov à Zante aux années 1506—1521* (p. 213—227), l'exposé de N. G. Moshonas sur *Les réformes des impôts en Céphalonie à la fin du XVIII^e siècle* (p. 228—239), un exposé de K. Boms sur *La contribution des îles Ithaque et Kalamos à la lutte pour l'indépendance du peuple grec* (p. 240—245).

Agathe Nikokavouna examine *L'archive d'Antré Monstaoutis conservée à Corfou* (p. 246—252). Pan. G. Nikolopoulos présente *Les écrits du monastère Dimnisiou au Mont Athos, provenus de Zante* (p. 253—263). N. A. Oikonomidis étudie *La vie du saint Théodoros de Cylhère du IX^e siècle* (p. 264—291). V. P. Pauagiotosopoulos examine *Les propositions de P. Makruhis-Poutlos pour l'établissement d'une typographie grecque dans l'État Ionien en 1800* (p. 292—297). Contenant des observations sur les moyens d'améliorer le sort des Grecs, *La lettre encyclique révisée par Ioannis Kapodistrias en 1819* est présentée et commentée par El. Prevelakis (p. 298—328). Le professeur, Em. G. Protopsaltis met en lumière *Les négociations entre l'État Heptanésien et Ali-Pacha aux années 1800—1807* (p. 329—352).

Un exposé sur *La civilisation laïque des îles Ioniennes* est signée par le professeur G. K. Spyridakis (p. 353—364), un résumé sur *La neutralité de l'Heptanèse* est signé par le professeur G. K. Tenekidis (p. 365). On trouve encore l'exposé sur *Un acte de l'évêché latin de Céphalonie de 1264*, dû au professeur Thésée Tzannetatos (p. 366—373), la communication de Fr. Thiriét concernant *Les interventions vénitienes dans les Îles Ioniennes au XIV^e siècle* (p. 374—385), un texte sur *La commune de Skala durant la révolution de 1849*, commenté par le professeur D. N. Travlos (p. 386—391) et un résumé sur *Les écrits juridiques de Corfou des années 1620—1854 conservés à Patras*, fait par l'avocat K. N. Triantaphyllos (p. 392—395).

Le volume contient de nombreuses planches afférentes aux textes documentaires dans une excellente exécution typographique. La rédaction générale a été assurée par Faidon K. Bouboulidis et Maria K. Nystazopoulou. En tout, une manifestation scientifique de haute qualité, qui constitue une contribution méritoire à l'historiographie des Iles Ioniennes.

Gheorghe Cronț

GEORGE G. ARNAKIS, WAYNE S. VUCINICH, *The Near East in Modern Times*, Volume 1, *The Ottoman Empire and the Balkan States to 1900*, Volume 2, *Forty crucial years 1900—1940*. Austin and New York, The Pemberton Press, Jenkins Publishing Company, 1969, 452 p. ; 356 p.

Cet ouvrage¹ montre une fois de plus l'intérêt que porte à l'histoire des Balkans l'historiographie américaine contemporaine². Nous en saluons la parution, tout en constatant que les études sud-est européennes, quoique très poussées ces derniers temps, n'ont pas encore offert aux lecteurs un traité compact d'histoire balkanique. Seul le premier tome d'un essai de synthèse vient d'être publié par nos collègues bulgares³.

Avouons, dès le début, que le titre de « Near East » mis en tête du volume *The Ottoman Empire and the Balkan States to 1900*, n'a pas été sans nous surprendre. Une ancienne tradition occidentale, qui rattachait l'histoire balkanique à celle de l'Empire Ottoman ou à la Turquie d'Europe, semble aboutir, dans ce livre, à une nouvelle formule, l'associant au Proche-Orient. Ce serait — nous dit M. Arnakis — « le point de vue de six générations d'Américains », car il est malaisé d'envisager la Péninsule Balkanique en tant que territoire autonome, mais plutôt « comme un anneau vivant de la chaîne de terres qui bordent la Méditerranée Orientale, un pont entre l'Europe et l'Asie »⁴. On ne peut nier, certes, que tant par sa structure géographique et ethnique, que par son passé historique, la Péninsule Balkanique a de fortes attaches avec l'Asie Mineure et l'Afrique. J. Cvijić a dûment expliqué l'importance de cette chaîne d'îles égéennes ressemblant à un bras tendu vers l'Asie. C'est là que se sont épanouies, en venant de l'Orient asiatique et africain « quelques-unes des plus profondes inspirations et des pensées les plus généreuses qui aient transformé l'humanité »⁵. Il n'est pas question, non plus, de rejeter « les destinées méditerranéennes » du monde balkanique. F. Braudel en a bien tenu compte dans sa belle synthèse, mais — remarquons-le — sans toutefois le traiter autrement qu'un « hinterland ». En effet, ce territoire du Proche-Orient correspond aux grands empires de l'antiquité et du Moyen Age (persan, alexandrin, roman, byzantin et ottoman), qui tous ont créé de puis-

¹ Seuls les deux premiers volumes ont paru. Le III^e a pour titre *Second World War and after 1940—1960*.

² Rappelons Ferdinand Shevill, *The History of Balkan Peninsula*, New York, Harcourt, 1922; réédité à New York, Frederick Ungar Publishing Co, 1966; Charles and Barbara Jellawich, *The Balkans in Transition*, Berkeley and Los Angeles, 1963; Stavrianos, I. S., *The Balkans since 1453*, New York, 1958.

³ С. Димитров и К. Манчев, *История на балканските народи XV—XI век*, София, Наука и Изкуство, 1971.

⁴ F. Shevill, *op. cit.*, 1^{ère} éd., p. 524. apud G. Arnakis, *op. cit.*, p. X.

⁵ J. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, p. 16.

sants liens entre la Péninsule des Balkans, l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord⁶. Mais est-ce suffisant pour y annexer, de nos jours, l'histoire des Balkans? Peut-on négliger plus de trois siècles qui ont fait de la « Question Orientale » l'enjeu de la politique des Grandes Puissances européennes et oublier « qu'avec le XIX^e siècle les Balkans entrent de plus en plus dans la sphère des intérêts européens, se pénétrant de la civilisation européenne »?⁷ Et puis, en termes géographiques, peut-on parler du pont jeté vers l'Asie par les îles égéennes et ne pas remarquer combien elle est ouverte vers l'Europe cette péninsule dont toute la région nordique en est reliée par le Danube? D'ailleurs l'intéressant volume du Pr. Arnakis le prouve aussi, puisque malgré le souci permanent du contexte méditerranéen que nous y trouvons, l'histoire balkanique y est traitée dans son cadre européen.

Mais une fois ces notions discutées, arrêtons-nous sur le premier volume et apprécions, tout d'abord, la belle clarté de son plan qui reflète une judicieuse économie des matières. Le premier chapitre s'occupe de l'Égypte, de la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie, l'Asie Mineure, l'Iran et la Grèce antique, en tant que berceau de la civilisation méditerranéenne, ainsi que des conditions géographiques et socio-ethniques des Balkans, qui y sont exposées dans leurs lignes essentielles. C'est la question des trois religions monothéistes (Judaïsme, Christianisme et Islam) qui forme l'objet de l'histoire de l'Islam, succèdent plusieurs paragraphes consacrés à l'Empire byzantin, ensuite deux chapitres (III et IV) qui étudient l'apogée et le déclin de l'Empire ottoman, qui, tout en offrant un aperçu chronologique de la conquête turque, en signalent aussi les problèmes les plus saillants, sous des titres suggestifs, tels que : « Orthodox Byzantium and Catholic Europe against the Ottoman Turks »; « Pax Ottomanica : Organization and Institutions »; « Pax Ottomanica : Intellectual life »; « Orthodoxy between Catholicism and Protestantism ». C'est au IV^e chapitre que nous trouvons abordé le problème des phanariotes, avec une brève mention des princes de Valachie et de Moldavie et celui des relations de l'Empire ottoman avec les Grandes Puissances et les guerres russo-turques. Le V^e chapitre s'occupe de l'influence de la Révolution Française dans le Sud-Est Européen, en insistant sur le rôle qu'y joua Napoléon, sur le réveil de la conscience nationale des peuples de cette zone, leurs langues et leur culture à cette époque, les préludes de leur activité révolutionnaire. Deux chapitres (VI et VII) traitent de la révolution grecque et des problèmes du royaume de Grèce (1830—1850), les deux chapitres suivants ayant pour objet les rivalités européennes dans le Proche-Orient, la guerre de Crimée, ses causes et ses conséquences.

Si nous nous arrêtons davantage sur le X^e chapitre, intitulé « The Rise of Romania », c'est pour y remarquer, à côté de plusieurs preuves d'intuition très juste, quelques conclusions un peu hâtives, dues sûrement à l'exiguïté du chapitre qui a rendu difficile une analyse plus poussée. Si par exemple l'auteur saisit très bien certains traits caractéristiques des problèmes sociaux des Roumains, il accorde par contre à Heliade Rădulescu — dont l'activité fut surtout idéologique — la place d'unique chef de la révolution valaque de 1848. D'autre part, on ne fait pas mention des hommes politiques qui ont effectivement dirigé ce mouvement (N. Bălăcescu, C.A. Rosetti, Magheru, etc.). Le paragraphe sur la vie intellectuelle est également trop bref, en le comparant à ceux qu'on y a accordés aux autres peuples balkaniques. Et puisqu'il s'agit de comparaisons, ajoutons que les résultats des recherches historiques, publiés depuis des décennies, infirment l'affirmation selon laquelle « comparés avec les Slaves du Sud et les Bulgares,

⁶ Les relations des Roumains avec l'Afrique ont été étudiées par Constantin C. Giurescu (« Studii », X, 19 n° 1, pp. 91—109) et par Virgil Cândea (« Bulletin de la Commission nationale de la République Populaire Roumaine pour l'Unesco », n° 1—2/1963).

⁷ J. Cvijić, *Ibidem*, p. 1. V. aussi P.Y. Pèchou et M. Sivignon, *Les Balkans*, Collection « Magellan », P.U.F., Paris, 1971, 284 p.

les Roumains . sont une nation relativement nouvelle, tant du point de vue historique qu'ethnique » (p. 29).

L'histoire des peuples balkaniques est analysée dans les six chapitres suivants (XI—XVI), en prenant pour point de repère la crise de 1876—1878, les traités de San Stefano et de Berlin, les affaires bulgares de 1879—1900. Enfin, un troisième chapitre consacré à la Grèce (le XVII^e), vient compléter les deux autres déjà cités et présente la situation du royaume grec et des Grecs de l'étranger entre 1856—1900. Les destins des pays balkaniques à la fin du siècle forment l'objet du dernier chapitre, complété pour la Turquie par le règne d'Abd-ul-Hamid II et pour le Proche-Orient par les débuts du mouvement sioniste, les Arabes de l'Empire ottoman et l'occupation anglaise de l'Égypte.

L'intérêt des problèmes posés et leur étendue sont évidents. Ils rendent aussi bien difficile la tâche de l'auteur, qui ne pouvait donner une vue d'ensemble de cette ampleur qu'en sacrifiant certains aspects qui se dérobaient à la synthèse. La bibliographie nous semble en partie responsable de quelques lacunes d'information. Le volume n'en reste pas moins un intéressant instrument de travail, que de riches annexes (glossaire, chronologie, listes de gouvernements, cartes et indice de noms) rendent bien utile.

Dans le deuxième volume de l'ouvrage, avec le sous-titre *Quarante ans cruciaux 1900—1940*, les auteurs soumettent à notre attention les problèmes du développement historique d'un espace géographique très étendu, dans une période pendant laquelle de grands changements ont transformé radicalement les destins des peuples. Dans les frontières de l'espace chronologique analysé, nous nous demandons de nouveau : pourquoi le Proche-Orient ? Le résultat d'un calcul sommaire nous dévoile que dans un volume de 296 pages, seulement 56 (ch. VI—X, pp. 89—145) traitent des questions du Proche-Orient proprement dit (Iran, Syrie, Liban, Transjordanie, Palestine, Égypte, Soudan, Arabie) caractérisé par des aspects socio-économiques et politiques particulièrement spécifiques.

La plus grande partie du volume est consacrée aux questions des États du Sud-Est européen (Empire ottoman et Turquie, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie) selon la conception, devenue classique, de N. Iorga⁸. Quels seraient les éléments d'unité de ce monde qui s'étend des Carpates à l'Océan Indien, des sources du Nil à la mer Noire ? L'existence de certains intérêts des Grandes Puissances en chaque État de la zone justifie-t-elle l'intégration de la Péninsule Balkanique dans le Proche-Orient ? Certes, la grande distance d'où sont envisagés les aspects de la vie de ce monde peuvent constituer une explication.

Évidemment, une problématique assez vaste comme celle du sujet abordé, implique des difficultés pour l'organisation des matériaux. C'est le mérite des auteurs de les avoir résolues.

Dans les premiers cinq chapitres (auteur P^r C.G. Arnakis) sont analysées les puissantes crises qui ébranlèrent les Balkans pendant les premières deux décennies de notre siècle, — la question macédonienne, la révolution des « Jeunes Turcs » et les guerres balkaniques jusqu'à la première guerre mondiale, le conflit gréco-turc et un exposé sur la Turquie républicaine.

Dès le commencement, le P^r Arnakis met en relief l'état général d'esprit dans les États balkaniques qui attendaient un effacement rapide du pouvoir ottoman en Europe, dans les premières années du XX^e siècle. Mais les intérêts des peuples se heurtèrent à la volonté des Grandes Puissances. Leurs positions, assez différentes, entraînèrent des tensions et même des conflits. Il faut voir là tant les divergences de vues en ce qui concerne la destinée de la Turquie ottomane que les contradictions existantes entre la France, l'Angleterre, la Russie et l'Autriche-Hongrie sur leurs sphères d'influence.

Les considérations concernant le mouvement des « Jeunes Turcs », l'évolution des idées sur l'avenir de la nation turque, les modalités choisies pour la solution des grandes questions

⁸ Voir N. Iorga, *Histoire des États balkaniques jusqu'à 1924*, Paris, Gamber, 1925, 575 p.

soulevées devant le Comité pour l'Union et Progrès, et, enfin, la politique contradictoire vis-à-vis du dilemme : « Turcisme ou multiplicité ethnique ? » (p. 17) complètent cette partie introductive. On aurait dû insérer dans les événements essentiels qui ont marqué l'histoire mouvementée des Balkans jusqu'à la première conflagration mondiale — le problème macédonien, la guerre italo-turque, les guerres balkaniques, l'union de la Crète à la Grèce, l'indépendance albanaise — la crise déclenchée après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie.

La première guerre mondiale y est esquissée d'une manière originale, quoique la participation des Etats du Sud-Est européen est évoquée d'une manière inégale, cette disproportion étant, probablement, due à une utilisation partielle des sources documentaires. Si les événements importants y sont consignés, les détails se réfèrent à la Grèce et les mentions à la Serbie et à la Roumanie. Il faut souligner surtout les paragraphes où est dressé le bilan de la guerre : l'écrasement de l'Empire ottoman, le démembrement de la Monarchie des Habsbourg, les traités de paix.

La manière dont est abordé le problème délicat du conflit gréco-turc dénote une connaissance exacte des événements. Pourtant, une question mérite une discussion plus ample. Le P^r G. Arnakis reprend une évaluation (de 1926) de A. J. Toynbee du mouvement national turc, selon laquelle « Moustapha Kémal Païcha fut son chef, mais l'occupation grecque de Smyrne, son créateur » (p. 55). Nous sommes tentés de découvrir les racines du nationalisme turc dans les étapes plus reculées⁹ ; l'occupation de Smyrne n'a été tout au plus que l'un des éléments de catalyse de l'effervescence nationale.

Les chapitres VI—X (auteur G. Arnakis) synthétisent des données concernant l'histoire des territoires extra-européens qui s'attachent moins à l'évolution du processus historique dans le Sud-Est européen. Plus ancrés dans la vie des sociétés de cette zone sont les problèmes analysés par le P^r W. S. Vucinich dans les chapitres suivants (XI—XII) : les relations internationales pendant la période d'entre les deux guerres, groupées sous les titres « La Petite Entente » et « L'Entente Balkanique ».

En ce qui concerne la Petite Entente, l'historien américain apprécie que la politique étrangère des Etats de la future alliance, — la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et la Roumanie —, fut dictée par le désir de conserver le statu-quo établi à la fin de la guerre (p. 147), et s'occupe du plan préconisé par Take Ionescu, ministre des affaires étrangères de la Roumanie (1920—1921), d'une entente de cinq Etats, à savoir la Pologne et la Grèce aussi, — plan qui a échoué. A l'actif de la Petite Entente jusqu'en 1925, le P^r Vucinich enregistre les actions destinées à créer un climat de coopération en Europe centrale, concrétisées par la normalisation des relations avec l'Autriche et la Hongrie. On peut y ajouter l'activité diplomatique déployée par les représentants des gouvernements de la Petite Entente dans la période qui a suivi le Pacte de Locarno, afin de réaliser un système de sécurité en Europe centrale et sud-orientale. Dans ce but, la Tchécoslovaquie (1924), la Roumanie (1926) et la Yougoslavie (1927) signèrent des traités avec la France, la puissante protectrice du statu-quo. La Petite Entente a également obtenu une voix dans le Conseil de la Société des Nations. L'auteur signale certains points divergents existants entre la politique étrangère des membres de la Petite Entente et met en relief les plans d'hégémonie de l'Italie qui aboutirent à des interventions directes dans les affaires intérieures de l'Albanie, ou engendrèrent des tensions en Yougoslavie. Suit la présentation du moment de la réorganisation de la Petite Entente par le Pacte de Genève (févr. 1933), provoquée par la menace du nazisme. L'exposé sur l'activité de la Petite Entente s'arrête en 1934, quoique cet organisme international ait fonctionné jusqu'en 1938.

Quant à l'alliance balkanique, elle favorisa l'entente entre les peuples de cette zone, parce qu'elle était devenue une forte nécessité après la première guerre mondiale ; l'auteur

⁹ Voir l'introduction au II^e chapitre, p. 13.

apprécié, comme de juste, qu'elle constitua le meilleur moyen d'assurer le statu-quo, la réalisation d'une coopération économique et politique et également, de contrecarrer les intrusions des Grandes Puissances intéressées dans la révision des frontières.

Les conférences balkaniques des années 1930—1933 posèrent les fondements de l'alliance défensive consacrée par le Pacte d'Athènes (le 9 févr. 1934). Les progrès enregistrés par les relations culturelles des Etats signataires témoignèrent de la valeur d'une politique de coopération et collaboration.

Le démembrement de l'Entente Balkanique après le déclenchement de la deuxième guerre mondiale est présenté comme une conséquence du changement intervenu dans le rapport des forces en Europe en faveur des puissances révisionnistes.

Les chapitres suivants (XIII—XVII) sont consacrés aux problèmes du développement historique des Etats des Balkans (Albanie, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie, Roumanie) dans la période d'entre les deux guerres. A part le chapitre sur la Grèce, rédigé par le P^F Arnakis, les autres sont dus au P^F Vucnich. L'évolution historique de ces peuples est analysée d'une manière pertinente et les aspects fondamentaux des questions sociales, politiques ou de la vie culturelle sont souvent caractérisés avec précision et compétence.

Dans les paragraphes consacrés à la Roumanie, le P^F Arnakis offre au lecteur des données utiles pour l'intelligence des causes, du caractère, des forces participantes à la révolte paysanne de 1907, en partant de la théorie de C. Dobrogeanu-Gherea sur le Nouveau servage (*Neoiobăgia*)¹⁰, que l'auteur accepte sans réserves. Est également notée la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale, les conditions dans lesquelles elle y fit son entrée en août 1916, celles qui provoquèrent sa sortie (mars 1918), aussi bien que le contexte dans lequel le gouvernement « collaborationniste » d'Alexandre Marghiloman a conclu la paix séparée. Cet armistice du début de l'année 1918 serait, selon le P^F Arnakis, la conséquence d'une faute de calcul : les dirigeants du pays auraient perdu le moment le plus favorable à l'engagement de l'armée roumaine, le printemps de l'année 1915. Les questions de la Roumanie d'entre les deux guerres sont sommairement traitées dans le dernier chapitre (p. 256—290) ; l'auteur insiste sur l'ascension successive des partis bourgeois au pouvoir, la politique législative, quelques aspects de la vie économique, tout en essayant de surprendre l'évolution des forces politiques. Ainsi, sont évoquées les luttes initiées par les communistes (les grèves de 1929 et de 1933), leur succès aux élections d'avril 1931, aussi bien que le rôle de la monarchie et des forces politiques de droite. Le chapitre s'achève par quelques lignes sur la funeste année 1940, l'instauration de la dictature militaire fasciste dirigée par Ion Antonescu.

Le second volume contient, à la suite d'une vue générale d'ensemble sur la période 1900—1940, un glossaire, un tableau chronologique, une bibliographie par chapitres, neuf cartes et un index.

Le plan de l'ouvrage constitue un guide sûr dans une histoire tellement mouvementée, tout en mettant en relief l'effort des auteurs d'ordonner une matière d'une complexité évidente. Et il s'agit, il faut bien le dire, d'un effort qui a atteint son but. Mais il y a aussi bon nombre de détails qui ont échappé à l'attention des auteurs et qui fournissent, au fond, des explications importantes à l'intelligence de l'histoire des peuples de cette zone, aussi bien que de leur rôle dans l'histoire européenne. Ainsi s'expliquent, croyons-nous, un certain manque d'équilibre dans l'exposition, que nous avons signalé ça et là, ou les paragraphes trop laconiques sur la présence d'un peuple ou d'un autre dans les étapes majeures de cette histoire. La bibliographie en fournit en grande partie une clef, car si la littérature utilisée est surtout anglaise, il est surprenant, quand même, de constater l'absence des études publiées par les historiens des pays du

¹⁰ Voir D. Hurezeanu, *Gindirea lui C. Dobrogeanu-Gherea in « Neoiobăgia »* (La pensée de C. Dobrogeanu-Gherea dans « Neoiobăgia »,) dans « Anale de istorie », XVI, 2, 1970, pp. 64—79.

Sud-Est en langues internationales ou des contributions majeures parues dans les langues de ces pays.

Introduction très utile aux étudiants de l'histoire du Sud-Est européen, l'œuvre des professeurs G.G. Arnakis et W.S. Vucmich est d'une lecture agréable et sa contribution à une meilleure connaissance de cette zone européenne doit être enregistrée dans l'historiographie contemporaine.

C. *Papacostea-Danielopolu*

C. *Iordan-Sima*

ROMULUS VULCĂNESCU, *Măștile populare*, Editura Științifică, București, 1970, 311 p.

Sur la ligne de ses constantes préoccupations d'ethnologie et d'histoire de la culture, la nouvelle étude de synthèse signée par Romulus Vulcănescu et consacrée aux masques populaires vient combler une lacune. Les multiples plans de cette investigation ont pour objet la poursuite d'une recherche interdisciplinaire. En effet, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire mythologique sont mises à contribution pour l'étude des moyens de déguisement, travestissement et de transfiguration en usage dans toutes les régions du monde. Les mêmes disciplines fournissent leur apport à la connaissance des masques — anciens et modernes — en usage chez les Roumains. L'auteur procède à la classification méthodique des masques populaires roumains, en précisant leur rôle dans la culture du peuple roumain à partir de l'analyse historique comparée de leurs éléments constitutifs et de leurs multiples significations. Il se propose de souligner de la sorte la contribution roumaine placée dans le contexte de la culture populaire universelle. La lecture de l'ouvrage confirme au fil des différents chapitres la mise en pratique point par point d'un tel propos.

Sa première partie, divisée en quatre chapitres (Le camouflage, le déguisement, le travestissement et la transfiguration ; Bref aperçu de l'histoire du masque ; Coutumes avec des masques de la région carpatobalkanique ; Depuis les masques primitifs jusqu'aux masques populaires), fixe le cadre général, précisant les coordonnées théoriques de toute investigation méthodique de ce domaine. Les trois chapitres composant la deuxième partie constituent de par leur nature et leur contenu le noyau-mênie de l'ouvrage ; une place centrale y est réservée à la présentation en détail des diverses catégories de masques populaires. Cette analyse repose à maints points de vue sur le débat des problèmes qui firent l'objet des chapitres précédents, où se placent l'examen statistique du matériel récolté en terrain et la cartographie des principales catégories de faits. Enfin, la troisième partie du livre traite de certains aspects particuliers du déguisement et du travestissement ludiques, du rôle assigné au masque par la médecine populaire, des éléments de droit coutumier entrant dans les danses avec des masques, des aspects ethnomusicaux et ethnochoregraphiques impliqués par le port et la danse du masque, de la problématique du théâtre populaire, ainsi que de la valeur artistique des masques populaires.

Il n'entre pas dans notre intention de nous arrêter à chaque chapitre, pour en discuter le contenu. Ce que nous nous proposons, c'est de formuler certaines appréciations concernant en tout premier lieu la conception de l'auteur et sa méthode de travail, ainsi que les côtés mérités de son interprétation.

Pour commencer rappelons comme un trait caractéristique de l'ouvrage la variété des sources informationnelles qui sont à la base de l'exposé et de l'argumentation de l'auteur. Variété, d'ailleurs absolument nécessaire dans un ouvrage d'ethnologie. L'ample gamme de ces sources

documentaires comporte des données archéologiques, ainsi que des références aux auteurs de l'Antiquité gréco-latine, des relations de voyage écrites par les étrangers ayant parcouru les pays roumains, ainsi que des documents d'archive et des ouvrages spécialisés traitant du masque et de la coutume de se masquer à travers le monde. Naturellement, vu l'objet de la recherche, une importance toute particulière est accordée par l'auteur à la littérature central- et sud-est européenne, ainsi qu'aux résultats de ses propres recherches en terrain, dont la portée s'avère révélatrice.

Un autre caractère de cette étude digne d'être souligné est l'analyse comparatiste des faits, se concrétisant dans la présentation des phénomènes roumains placés dans le contexte des réalités culturelles sud-est européennes. D'où, la mise en lumière des traits tenant, d'une part, de la communauté des cultures populaires balkaniques et, d'autre part, des différences spécifiques qui définissent chaque culture populaire nationale. La revue des danses masquées de cette partie de l'Europe révèle une série de similitudes dont l'explication — entièrement justifiée — est mise par l'auteur sur le compte du substratum commun thraco-latin, consolidé par la communion socio-économique, par le paysage géographique unitaire et par l'analogie des circonstances historiques qui logiquement ne pouvaient aboutir qu'à un mode de vie et à des formes de culture également analogues. Toutefois, nous estimons qu'un exposé plus complet en ce sens et plus nuancé aurait dû ne point négliger le rôle révélateur à diverses étapes des facteurs thraco-dace, gréco-latin, byzantin et, plus tard, ottoman.

L'attention accordée à la genèse des masques roumains constitue un autre côté mérité de l'ouvrage. En utilisant une vaste documentation, l'auteur analyse le processus par lequel « de simples instruments rituels de protection magique, employés comme tels dans le développement primitif du travail, les masques commencent progressivement à devenir les instruments complexes des représentations mythiques dans le processus différencié des cérémonies et des fêtes cycliques des fruits du travail et, en fin de compte, les instruments complexes du divertissement profane dans toutes les autres circonstances festives de la communauté ».

Réalisés dans l'esprit des atlas ethnographiques — dont la rédaction constitue l'objet d'intérêt dominant de maintes équipes d'ethnographes du monde contemporain — et constituant aussi un modèle du genre, huit sur les neuf cartogrammes composés par l'auteur offrent l'image de la diffusion, la fréquence et la structure morpho-fonctionnelle des types de masques en usage dans les coutumes et les danses des Roumains. La neuvième carte est destinée à intégrer les masques du territoire roumain dans le contexte culturel central — et sud-est européen. A en juger d'après la configuration de ce dernier cartogramme, il s'ensuit que la Roumanie est un centre puissant de création ethno-culturelle, en tant que terre d'origine de la plupart des catégories de masques. En outre, toute une série d'éléments précédant de leur grande fréquence, leur variété et leur contenu complexe semblent justifier la thèse de leur très ancienne origine et de leur continuité sans hiatus dans la culture populaire roumaine. Il faut formuler une objection quant au titre de ce chapitre, qui avant d'être « la cartographie différenciée des coutumes du masque » s'attache à traiter de façon cartographique les principaux types et catégories de masques. De cette manière ce chapitre prépare celui qui lui fait suite et où l'auteur expose en détail une nouvelle classification des masques populaires.

L'auteur élargit considérablement la sphère de l'étude des masques en lui englobant toute une série de préoccupations nouvelles et dotant, ainsi, l'ethnologie d'autres directions de recherches. Ces nouvelles préoccupations comportent : la problématique du rôle tenu par le masque dans la médecine magique et empirique, l'enregistrement et la discussion des éléments de droit coutumier qui entrent dans les danses avec des masques (le comportement des danseurs masqués, autant que celui du public spectateur étant rigoureusement réglé par la tradition), l'étude des éléments chorégraphiques et musicaux en corrélation avec la coutume du masque.

Ajoutons à ceci le grand mérite de combler la lacune constituée jusqu'à présent dans l'histoire du théâtre populaire avec des masques par la région du Sud-Est européen. Un volume

récemment paru (Léopold Schmidt, *Le théâtre populaire européen*, Paris, 1965) traite de cette région de notre continent comme d'une grande tache blanche sur la carte de la diffusion du théâtre populaire marquée seulement par trois points, alors qu'ainsi que Romulus Vulcănescu le montre, la zone balkanique possède une riche tradition dans ce domaine.

La synthèse ainsi réalisée, l'inédit des points de vue exposés, l'analyse comparatiste mutilatérale — le tout étayé par une abondance de faits matériels en train de disparaître à l'époque actuelle sous la pression des profonds changements intervenus dans la vie villageoise, voici autant d'arguments d'une valeur incontestable en faveur de cet ouvrage d'ethnologie. Des index (des termes techniques et des noms), une bibliographie sélective, les cartes et les diagrammes, ainsi qu'une riche illustration en blanc et noir ou en couleurs complètent heureusement notre information, en l'augmentant de façon sensible. Enfin, les cinq résumés (en français, russe, anglais, allemand et espagnol), même s'ils n'arrivent pas à rendre la complexité des faits et des idées inclus dans ce livre, ouvrent un aperçu sur la problématique majeure de son contenu, contribuant de la sorte à l'information d'un nombre important de chercheurs.

Cornelia Belcin

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. Mihăescu (H.M.); T. Bodogae (T.B.); Pavel Chihaiia (P.C.); Zamfira Mihail (Z.M.); Ariadna Camariano-Cioran (A.C.-C.); J. Irmischer-D.D.R. (Irm.); C. Iordan-Sima (C.I.S.); Maria Ana Musicescu (M.A.M.); Alexandru Dușu (A.D.); Cornelia Moraru (C.M.)

AL. GRAUR, *Nume de locuri* [Noms de lieux], Editura Științifică, București, 1972, 222 p

Conçu comme un ouvrage d'initiation et d'information à partir d'un riche matériel documentaire recueilli dans toutes les régions du globe et en Roumanie tout particulièrement rédigé dans un style alerte et accessible pour tous, ce livre fournit néanmoins à chaque page des précisions de détail d'un caractère personnel, qui le rendent également utile aux spécialistes. Il comporte quantité de références intéressantes l'espace sud-est européen — outre celles se rapportant à l'aire roumaine — et qui servent de termes de comparaison. On pourrait multiplier les exemples, tels les toponymes avec des noms de saints : *Shengjin-Sanctus Ioannes*, *Sh.nkoll-Sanctus Nicolaus*; *Shen Vlash-Sanctus Vlasius*, *Shijak-Sanctus Iacobus* en Albanie; *Sutivan-Sanctus Ioannes*, *Sutomore-Sancta Maria*; *Sutikva-Sancta Thecla* sur la côte Dalmate, etc. Il s'ensuit de ces exemples que le latin *sanctus* donna en albanais *sh:n* et en langue dalmate *sut* — par conséquent, les toponymes peuvent servir de documents dans le domaine de l'histoire de la langue. A propos de sa remarque (p. 74) : « *Axiopolis*, c'est-à-dire la ville sur le Vardar (le nom grec du Vardar est *Axios*) », nous ajoutons qu'il y avait aussi une autre *Axiopolis* en Dobroudja, sur la rive du Danube, en amont de Cernavoda de nos jours, appelée Hinog. D'autre part, Ptolémée (III, 5, 6) mentionne une rivière *Axiacas*, sur la côte occidentale du Pont Euxin, entre le Prut et le Dniester, aujourd'hui nommée *Tigul*. Enfin, nous savons que le Pont Euxin a été d'abord nommé *Axenus*, l'« Inhospitalier ». D'ailleurs, D. Detchew (*Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, pp. 18—19) range le nom de la rivière *Axios* (Vardar) parmi les vestiges de la langue thrace.

En ce qui concerne les étymologies populaires, rappelons dans la rubrique de *Koniggrätz-Cîne-Cref* (= « Chien-Frisé ») (p. 86) que les soldats roumains percevaient les mots *Wacht am Rhein* qui désignaient la Garde du Rhin comme *Vaca-n rai* (= « la Vache au Paradis »). Le nom populaire de la ville de *Fălticeni* (Roumanie) est *Folticeni* : sans doute qu'en établissant l'origine de ce mot il convient de tenir compte du terme populaire. Certains appellatifs sont disparus de la langue parlée, tout en se conservant dans la toponymie. C'est le cas de *Inaț* (com. *Udești*, dépt. de Suceava, Roumanie), désignant une portion de terrain cernée de forêts, où

les indigènes cultivaient le lin. Le mot peut être aussi mis en relation avec le latin *linaceus* (*campus*). A retenir le conseil de l'auteur aux chercheurs de la toponymie d'approfondir leurs connaissances des formes populaires et des formes figurant dans les documents historiques.

H.M.

QUINTINO CATAUDELLA, *La facezia in Grecia e a Roma*. Saggio introduttivo e ampia antologia. Le Monnier, Firenze, 1971, 158 p.

Le noyau de cette anthologie est constitué par l'ouvrage intitulé *Philogelos* « l'Ami du rire », paru approximativement au courant du V^e siècle et qui a joui d'une large diffusion dans le monde byzantin. On appliquait le terme latin de *facetus* « élégant, bien fait » aux gens comme aux choses, aux aventures ou aux entreprises pleines d'esprit. C'est l'origine du dérivé *facelia* (usé surtout au pluriel, *faceliae*), qui signifiait : « élégance, mot d'esprit, expression congruente s'appliquant à une quelconque situation ». Les facéties étaient donc des plaisanteries ou mots bien placés pour ridiculiser une personne ou un état de fait. Elles constituaient donc une sorte de critique, plus ou moins directe, susceptible d'aborder les sphères les plus variées de l'activité humaine et jouissaient d'une popularité toute particulière. En tant que forme d'expression spécifique de l'humour collectif, les facéties synthétisaient parfois en quelques mots incisifs des réalités anères ou un sentiment de profond mécontentement, traduits par des allusions transparentes, des formules ambiguës ou des mots inattendus suscitant le rire et la gaieté.

L'idée de traduire cette œuvre et de la faire précéder par la version des facéties antérieures à son époque, celles nées dans le monde gréco-romain, procède d'une heureuse inspiration, car elle nous introduit dans la vie quotidienne et nous révèle un autre aspect du monde que celui reflété par les ouvrages littéraires majeurs, avec leur style grave et solennel, pas toujours suffisamment clair.

H.M.

INCERTI AUCTORIS, ΧΑΡΙΔΗΜΟΣ. Introduzione, testo critico, traduzione e note a cura di Rosario Anastasi. Patròn, Bologna, 1971, 84 p.

Il s'agit d'un petit essai d'esthétique, imité d'après Platon et Isocrate, paru à l'époque byzantine sans qu'on puisse préciser la date exacte de cette parution. Son auteur fait l'éloge de la beauté, qu'il estime supérieure à la prudence, à la sagesse et à la force (*καὶ φρονήσεως καὶ σοφίας καὶ βώμης ὑπερέχει τὸ κάλλος*) (p. 30). Ceci rappelle l'époque de Libanios (314–393) et de Themistios (317–388) qui recommandaient aux jeunes de préférer la rhétorique et la philosophie à la puissance politique et militaire. La rédaction du texte imite la langue de Platon

et d'Isocrate et comporte de très rares traces d'influence tardive. Il semble que ce petit ouvrage soit un écho des lectures de son auteur et il représente un excellent exercice scolastique.

Pour l'établissement de son texte, l'éditeur s'est servi de trois manuscrits des XIV^e et XV^e siècles, conservés en Italie. La version italienne reproduit avec élégance le dialogue et le climat de l'original. Les rapports du contenu et de la forme avec les œuvres de Platon, d'Isocrate et d'autres sources ou avec leurs échos d'époque tardive sont fixés dans le commentaire de l'éditeur, qui lui adjoint un appareil critique assez développé et offrant en quantité suffisante d'éléments nécessaires à l'intelligibilité du texte. Le but de l'éditeur n'est pas d'introduire dans le texte ses propres considérations et encore moins de ramener ce texte au niveau de l'époque de Platon et d'Isocrate. Il n'a que le désir évident de respecter la tradition manuscrite, en écrivant γίνεσθαι, τοῖν ἀνδροῖν, ἀνδρείας au lieu de γίγνεσθαι, τοῖς ἀνδράσι, ἀνδρείας, etc.

Une soignée mise au point sous le rapport typographique complète de façon heureuse ce travail d'édition, de traduction et de présentation, rendant ce petit livre d'une lecture fort agréable.

H.M.

AUGUST KOVAČEC, *Descrierea istroromânei actuale* [La description de l'istro-roumain actuel]
Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1971, 230 p.

L'auteur décrit la langue parlée à Jeian (Žejane) et dans quelques autres villages d'Istrie, tels Bărdo, Noselo et Šušnjeвица, comptant environ 4 500 habitants, situés près du port de Rijika en Yougoslavie. Les Valaques qui y habitent sont venus de l'Est à une époque inconnue et on conservé leur langue jusqu'à nos jours, tout en subissant une forte influence croate. Leur dialecte, connu sous le nom de dialecte istro-roumain, contient des traits archaïques et présente une grande importance pour l'étude de l'histoire de la langue roumaine. L'auteur a travaillé à l'Université de Zagreb, dans l'atmosphère créée par le grand romaniste yougoslave Petar Skok (1889—1950) et ses élèves ; il a fait plusieurs voyages en Istrie, est entré en contact avec les spécialistes roumains, notamment avec le regretté académicien Emil Petrovici (1899—1968), a étudié le passé des Valaques de la Péninsule Balkanique, s'est initié aux méthodes modernes les plus adéquates, a rassemblé sur place un riche matériel et est ensuite passé à la description et à l'interprétation de ce matériel. Les faits, précédés presque toujours de considérations générales ou d'un bref historique du problème analysé, sont exposés avec clarté et compréhension, témoignant d'une solide connaissance du dialecte istro-roumain et de la langue roumaine en général. Les exemples utilisés sont traduits en langue roumaine littéraire et systématiquement à l'intérieur de chaque chapitre selon le procédé le plus indiqué. Il résulte des pages consacrées au lexique que le fonds lexical principal est d'origine latine et comprend parfois des éléments inconnus à la langue roumaine littéraire, par exemple : *îi* (lat. *ire*) « aller », *al'epa* (lat. *allectare*) « allécher les animaux », *vipi* (lat. *victus*) « céréale », *svel'a* (lat. *subiliare*) « tondre les brebis autour du pis et sous la queue », *mașună* (lat. *mansio*, acc. *mansionem*) « terrain clos pour abriter les moutons ».

H.M.

E. KRIARAS. Λεξικὸν τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδου γραμματείας 1100—1669. tome II, Thessalonique, 1971, 96 + 381 pp.

Le seul fait que ce deuxième tome ne va pas plus loin que le mot ἄπνους est révélateur pour la large envergure de cet ouvrage, ainsi du reste qu'en ce qui concerne la richesse du grec littéraire médiéval. L'auteur s'est donné la peine de compléter la littérature et les sources consultées, en augmentant et améliorant aussi son premier volume. En général, on constate partout son acribie et l'attention qu'il a accordée à une entreprise de cette importance.

Des influences orientales et occidentales, africaines et nord-est européennes se sont rencontrées à l'intérieur de l'Empire byzantin, s'exerçant sur les peuples du Sud-Est européen. La culture arabe s'est imposée, soit par voie directe, soit par le truchement des Turcs; le commerce ouvrit la voie à la culture italienne (surtout vénitienne et génoise) et les Croisades y importèrent la culture française. De leur côté, les peuples romans et slaves du Sud-Est européen participèrent aussi bien à la production des biens matériels de l'Empire, qu'à ses entreprises guerrières, par les soldats qu'ils lui fournirent. Tout ceci donna une effervescence que le lexique du grec médiéval reflète au point d'en faire l'un des moyens de l'investigation du passé. Nous nous bornerons seulement à quelques exemples. Certaines sources latines du VI^e siècle usent du terme *appallarea*, pour désigner un « petit récipient circulaire, une assiette ». Ce terme persiste dans plusieurs parlars grecs (et particulièrement dans les parlars des îles égéennes, à Pontos, Skyros, Chios), ainsi que dans la littérature byzantine, sous la forme de ἀπαλαρέα. On le retrouve comme substantif dans l'albanais, du genre féminin (*palare*) ou masculin (*palari*); dans le serbo-croate parlé notamment dans la région du golfe Kotor (*paralija*); en bulgare (*paralija*) avec le diminutif (*paraleška*) et, avec le sens de « chapeau », en roumain (*pălărie*) où il figure à partir du XVII^e siècle. Des termes français, tels *ambassade*, *ambassadeur* et *amiral*, des mots d'origine italienne comme *abbandonare*, *amore*, *amoroso* et *antena*; des arabismes dans le genre d'*aba* et *amir* (tc. *émir*) sont entrés dans les langues sud-est européennes par le canal byzantin bien avant la Renaissance. Enfin, on peut suivre également l'histoire et la diffusion géographique de certains termes latins — *accumbere*, *annona*, *antecessor*, *applicare*, *axungia* ou *examen* — qui laissèrent des traces profondes, que l'on peut relever même dans le parler populaire des Grecs de nos jours.

H.M.

G.B. PELLEGRINI, *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, vol. I—II. Paideia Editrice, Brescia, 1972, 760 p.

L'étude des éléments turcs entrés dans les langues du Sud-Est européen pourrait gagner quelques repères complémentaires si elle englobait dans son horizon, au moins en partie, les arabismes d'Italie, car les deux influences se sont rejointes dans le bassin adriatique. Les Arabes surgirent en Dalmatie en 840, avec la conquête de Budva et de Kotor (Cattaro); en 841 ils se rendent maîtres de la ville d'Osor et en 844 ils rencontrent les Vénitiens dans l'île Susak, au sud de la péninsule d'Istrie. Ce sont les Vénitiens qui ont véhiculé en italien en plus des byzantinismes, les arabismes et les turcismes. Deux petites îles, dans le voisinage de Susak

sont appelées *Male* et *Vele Srakane*, c'est-à-dire « le Petite et la Grande Srakane », reflet du terme *Saracenus*, le dérivé de l'arabe *šarki* « oriental ». Les documents de Dubrovnik (Raguse) mentionnent en 1278 un certain *ser Sarachinus* et le mot *divona* « domane » (cf. aussi le terme italien, *dogana*, roumain *vamă*) figurait encore dans la langue croate au XVII^e siècle. Le substantif *orsan* « remise des barques » est lui-aussi d'origine arabe.

Par l'intermédiaire des caravanes, ont pénétré en Italie traversant le Sud-Est européen des noms d'étoffes (l'italien *moccaiaro*, le roumain *mohair*) ou des termes du langage commercial (l'italien *chiosco*, le serbo-croate *čošak*, le roumain *chiosc*). C'est à juste titre que l'auteur constate : « Per l'individuazione dell'elemento orientale in italiano può essere profittevole anche una buona conoscenza del ricco apporto turco alle lingue europee, concentrato soprattutto nelle lingue balcaniche » (p. 30). Il pense que de nombreuses concordances de lexique ont dû exister entre la Péninsule balkanique et l'Italie et attire l'attention sur elles, considérées aussi en tant que problème méthodologique : « Convieni sottolineare, ancora una volta, l'interesse metodologico d'utilizzare, nell'esplorazione del filone lessicale di origine orientale sedimentato in angolini periferici del vocabolario orientale ed in vari diretti, non soltanto la comparazione con l'ibero-romanzo, ma di estenderla anche ai turchismi, assai istruttivi, assunti dalle lingue balcaniche ».

H.M.

NOVELLISTICA ITALO-ALBANESE. I. *Testi orali* raccolti da Luca Perrone ; II. *Racconti popolari* raccolti da Pina Giampietro, Elio Miracco, Costantino Bellucci et Francesco Matranga. Firenze 1967—1970 ; XXIV, 601 ; XXXII, 446 pp. (« Studi Albanesi » publiés par l'Istituto di Studi Albanesi dell'Università di Roma. Tradizioni popolari degli Albanesi d'Italia, vol. I—II)

Le contenu des présents volumes a été récolté dans 12 villages constituant deux groupes compacts de population albanaise totalisant 22 673 habitants et situés au nord de la ville de Cosenza en Calabre. Ces Albanais sont passés en Italie vers la fin du XV^e siècle, où ils ont continué à pratiquer l'élevage des troupeaux et l'agriculture, étant colonisés à une hauteur moyenne de plus de 500 m, dans une région relativement assez peu productive. Grâce à leurs occupations et à leur relatif isolement, ils ont conservé leurs traditions et leur langue jusqu'à nos jours. C'est ce qui les rend un objet d'étude particulièrement instructif pour les albanologues car, comme on le sait, les enclaves linguistiques sont très conservatrices : outre les folkloristes, ethnographes et linguistes notamment tirent un riche enseignement de leur étude systématique.

En ce qui concerne les moyens financiers nécessaires à l'édition de ces matériaux, ils ont été fournis par l'Etat italien, qui subventionne l'activité de l'Institut d'études albanologiques près l'Université de Rome. Quant à l'initiative d'un tel recueil, son mérite appartient au directeur de l'Institut, Ernesto Kolqi, qui a rédigé l'introduction au premier volume, ainsi qu'au professeur Giuseppe Gradilone, auteur de l'introduction au deuxième volume. Les enregistrements ont été effectués selon l'orthographe albanaise usuelle et traduits ensuite en italien, accompagnés de notes indiquant dans chaque cas la provenance, l'âge, le sexe et le degré culturel du conteur respectif. Il s'agit presque toujours d'une personne descendant des deux côtés de parents albanaise et ne s'étant pas trop éloignée de l'endroit de sa naissance. Par consé-

quent, nous avons affaire à un matériel folklorique et linguistique g enuine, reflétant la mentalité et l' me de ces deux groupes albanais de l'Italie méridionale, leur art de conteurs, ainsi que les joies et les souffrances de leur passé ou du présent, leurs relations sociales et leurs aspirations.

H.M.

Δ. Κ. ΣΑΜΣΑΡΗ, 'Η κοιν της τοϋ 'Αγίου Πνεϋματος Σερρών  πι Τουρκοκρατίας. 'Ιστορία, τοπογραφία, κοινοτικός βίος, γλωσσικά και ιστορικά μνημεία,  νέκδοτα  γγραφα Thessalonique 1971. 162 pp. + 12 illustr.

La commune de Hagion Pneuma (appelée ainsi en raison de sa proximité du monastère du même nom, jadis connu sous le nom de Veznicon) compte un peu plus de 3 000 habitants et se trouve située au sud du mont Menoikion, à environ 15 km est de la ville de Serrae et au nord de la route Thessalonique-Serrae-Drama-Kavalla-Constantinople. De par sa position dans le voisinage d'une importante artère de communication, l'histoire de cette commune a subi l'influence de maints courants culturels (hellénique, romain, byzantin, turc). Aussi, le matériel rassemblé par l'auteur pour l'histoire et la topographie de cette commune est intéressant de plusieurs points de vue, celui linguistique y compris. En outre, l'auteur reproduit en fac-similé divers documents de l'époque de la domination ottomane. Bien que puissante, l'influence turque a été peu à peu effacée par les transformations des temps modernes, sans laisser des traces durables. Une fois de plus constatons l'utilité des monographies locales quand elles sont riches en matériaux illustrant les différents aspects de la vie et récoltés sur place.

H.M.

GEORGES et DÉMÉTRIOS TORNIKÈS : *Lettres et discours*. Introduction, textes, analyses, traduction et notes de JEAN DARROUZÈS, Paris, 1970, 382 p.

Edition du C.N.R.S. de Paris, le présent ouvrage éclaire d'un jour nouveau la fresque de la culture byzantine, en mettant en lumière des personnalités à peu près inconnues et des problèmes sur lesquels les chroniques ou les références entachées de partialité et souvent incomplètes ne fournissent pas des données aussi claires qu'on pourrait le désirer. L'ouvrage débute par une introduction (pp. 5–70) présentant la biographie des deux frères, Georges, métropolitaine d'Ephèse, et Démétrios Tornikès, logoth te impérial, les deux activant dans l'intervalle 1146–1217, donc à l'époque des Comm ne. A cette époque où les empereurs byzantins et leurs familiers étaient passionnés de théologie et philosophie, les deux frères Tornikès — qui avaient enseigné dans leur jeunesse dans les écoles supérieures de Byzance — ont eu leur part de contribution au climat hautement culturel dominant alors en Europe. Cette contribution s' st traduite dans

différents discours et écrits. Jean Darrouzès publie 31 discours et écrits de Georges Tornikès, ainsi que trois autres de Démétrios. Pour cinq pièces il donne aussi la version française. Il s'agit de trois épîtres adressées aux papes Célestin II et Innocence III au nom des empereurs Manuel I et Alexis III Comnène, d'un éloge de la savante Anne Comnène et d'une lettre adressée au métropolite d'Athènes. Nous retiendrons notamment les cinq dernières pièces, remarquables d'un double point de vue : en tant que documents révélateurs d'un état d'esprit, propre à cette époque, et témoignages uniques des rapports des Comnène avec le Vatican, et d'autre part comme des échantillons d'une correspondance évoluant dans les sphères les plus hautes de l'inspiration attique, mais revêtu de justes formes chrétiennes.

Par son éloge d'Anne Comnène (pp. 220—323), qu'il avait beaucoup fréquentée, le métropolite d'Ephèse tâchait de relever le moral de cette malheureuse princesse qui, écartée du trône, devait perdre tour à tour mère, frère et époux. On retrouve le même ton élogieux dans sa lettre au métropolite d'Athènes qui rentrait, semble-t-il, d'une mission officielle à Rome. Là encore (pp. 205—219) Georges Tornikès cherche à relever l'âme de cet ami d'enfance, en exaltant la sagesse du « vase d'élection » de l'Aréopage, bien au-dessus des échos d'un Démosthène ou des Muses.

Mais les plus intéressantes, sans doute, sont les épîtres adressées aux deux papes. La première est un appel à l'union des Eglises fondées sur la foi et non pas sur les ambitions terrestres des hauts prélats de ce monde (p. 335). Dans la deuxième sont déplorées l'ambition et la jalousie des croisés, qui non seulement ne réussirent pas la reconquête de Jérusalem en 1190, mais se sont en outre répandus depuis l'Allemagne et la Sicile jusqu'aux pays danubiens, en Serbie et en Hongrie, semant partout les troubles et les détachant de Byzance (pp. 337—395). Enfin, la troisième épître parle de l'union des Eglises, qu'il estime possible si l'on accepte leur égalité, car au cas où il s'agirait de reconnaître de mère l'une d'entre elles, ce titre ne pourrait s'appliquer qu'à l'Eglise de Jérusalem (pp. 349—353).

Le reste des pièces publiées tirent de l'oubli toute une série de personnages représentant les diverses professions qui évoluaient dans le monde si cultivé des Comnène. C'est pourquoi l'ouvrage du savant byzantiniste français constitue une source de toute première main pour la connaissance de la vie culturelle et religieuse d'il y a 800 ans. Son usage est facilité par la présence d'un index bibliographique, des citations et surtout des locutions grecques les plus caractéristiques.

T. B.

Istoria artelor plastice în România (Histoire des arts plastiques en Roumanie), I^{er} et II^e volumes. Ed. Meridiane, Bucarest, 1968—1970, 459 p. + 453 ill. hors texte, 9 planches en couleurs ; 302 p. + 354 ill. hors texte, 3 planches en couleurs.

C'est pour la première fois qu'est tentée l'élaboration d'une histoire de l'art de la société humaine sur le territoire roumain, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à nos jours. Fruit d'un effort collectif, les premiers deux volumes de l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie* se proposent de surprendre le phénomène artistique autochtone depuis son apparition et jusqu'à l'extinction de la modalité d'expression médiévale, c'est-à-dire jusqu'au début du XIX^e siècle.

Cinquante ans nous séparent depuis la publication, par Nicolae Iorga, d'un premier essai d'histoire de l'art roumain ancien, essai utilisé par ceux qui, en 1957, ont entrepris, dans

le cadre de l'Institut d'histoire de l'art un aperçu d'ensemble se limitant à l'art de la Valachie et de la Moldavie, et seulement pour la période de l'organisation féodale.

D'une longue élaboration et présenté dans les meilleures conditions typographiques, *Istoria artei feudale în țările române* (Histoire de l'art féodal dans les pays roumains) de Virgil Vătășianu nous a offert, deux années plus tard, une contribution plus importante pour déchiffrer les traits et les significations de l'évolution de l'art roumain au Moyen Âge. Les résultats de ces recherches ont été repris et exposés dans les chapitres concernant la Transylvanie médiévale de *l'Histoire des arts plastiques en Roumanie*, et réunis aux travaux d'un collectif qui se proposait de présenter toute l'évolution de l'art ancien roumain, depuis ses commencements, avec ses multiples implications et significations.

L'Histoire des arts plastiques en Roumanie consigne les résultats obtenus dans les différents genres et époques de l'art ancien, sans jamais perdre de vue le contexte unitaire de la culture, envisagée en tant que phénomène de superstructure. Elle s'étaye des derniers résultats des recherches sur l'art et des fouilles archéologiques effectuées dans notre pays, ainsi que de ceux de la littérature de spécialité étrangère, comme l'atteste la riche bibliographie générale. L'attention du collectif rédactionnel de l'ouvrage (Virgil Vătășianu, Florentina Dumitrescu, Radu Florescu, Emil Lăzărescu, Maria Ana Musicescu, Dumitru Năstase, Paul Petrescu, Rada Teodoru, Răzvan Theodorescu, Sorin Ulea et Teodora Voinescu) s'est concentrée non seulement sur les problèmes moins étudiés jusqu'à présent, mais aussi sur les explications des phénomènes artistiques dont la compréhension avait été rendue difficile à cause d'une information incomplète ou d'une interprétation qui ignorait certaines réalités.

Dans un intéressant chapitre signé par Răzvan Theodorescu on trouve une corrélation des prémisses et des débuts de l'art médiéval roumain (X^e—XIV^e siècles) avec l'évolution contemporaine de l'art de l'espace sud-européen, surtout en ce qui concerne les domaines artistiques les mieux représentés par les courants qui se sont perpétués jusqu'à nos jours : l'architecture et l'art des métaux.

L'art populaire roumain a été présenté par Paul Petrescu dans le contexte des multiples contacts culturels historiques survenus au cours des siècles, parmi lesquels ceux avec les peuples du bassin du Danube occupent une place importante.

Pour l'évolution de l'art en Valachie, Emil Lăzărescu et Maria Ana Musicescu proposent trois étapes chronologiques : l'étape de l'art byzantin dans l'interprétation valaque (directe ou par la filière sud-slave), qui se clôt par l'édification de l'église du monastère de Cozia, l'étape de l'art roumain de tradition byzantine qui commence avec le XVI^e siècle et, enfin, l'étape de la création d'un style valaque fondé sur des prémisses byzantines, à partir du XVII^e siècle.

On met de plus en plus en évidence la contribution essentielle des artisans roumains à la formation des traits spécifiques de notre art. Sorin Ulea, surtout, qui s'occupe de la peinture moldave, a identifié toute une lignée d'artistes remarquables (Gavril Ieromonahul, Toma de Humor, Dragoș Coman de Arbore), ce qui modifie substantiellement les données du problème des créateurs roumains d'art au Moyen-Âge.

Vers la fin du Moyen Âge, ces artistes, s'inspirant d'anciennes légendes et d'éléments folkloriques, feront une peinture embellie d'ornements familiers, de couleur et d'optimisme, ainsi que nous la présentent Teodora Voinescu et Florentina Dumitrescu.

En réadaptant, dans un esprit créateur, selon ses propres exigences, certains traits empruntés à l'art d'autres groupes ethniques qui ont traversé le pays ou qui se sont définitivement fixés tout autour, l'art roumain n'a pris ce qui répondait aux réalités locales et pouvait s'intégrer dans ses conditions spécifiques. C'est ainsi que s'expliquent les admirables synthèses artistiques illustrées par les églises transylvaines en bois, par les églises moldaves, par les monuments du temps de Neagoe ou par le riche contenu de la peinture moldave au XVI^e siècle, de l'architecture valaque au siècle suivant ou bien de la sculpture en bois au XVII^e siècle.

L'Histoire des arts plastiques en Roumanie s'efforce de condenser des données et des résultats essentiels concernant l'art ancien roumain. Le livre se propose d'une manière évidente, de surprendre certains traits spécifiques que nous devinons dans l'évolution millénaire de l'art dans cette partie du monde et dont nous entrevoyons le contour dans les moments de suprême épanouissement.

P.C.

Les domaines de l'histoire littéraire et de l'histoire de la langue roumaine ont été bien pourvus ces dernières années en ouvrages de synthèse. Ils constituent les témoignages valeureux de la féconde activité des chercheurs roumains développée au cours des trois décennies qui se sont écoulées depuis la libération de la Roumanie. Certaines périodes ou certains courants littéraires, la création littéraire dans son ensemble, les grandes étapes de l'histoire de la langue roumaine, ses problèmes fondamentaux firent l'objet de ces synthèses.

Notons comme une réalisation remarquable le traité d'histoire de la littérature roumaine (*Istoria literaturii române*). Ouvrage collectif d'intérêt national, il a été rédigé par une équipe comptant les meilleurs spécialistes, sous la direction de G. Călinescu, M. Benuc, Al. Rosetti, Al. Dima, etc. Sur les cinq volumes projetés, deux sont déjà parus : le I^{er} volume (2^e éd., Academia R.S. România, 1970) traitant du folklore et de la littérature roumaine médiévale (1400—1780), le II^e (Academia R.S. România, 1968) s'occupant de la période comprise entre l'Ecole transylvaine et l'activité de la société littéraire « Junimea ».

Par la réédition des synthèses plus anciennes, des points de vue et des conclusions formulés par quelques grands maîtres de l'histoire littéraire roumaine ont été réactualisés. C'est le cas des ouvrages de N. Iorga *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)* (2 vol., Ed. Didactică și pedagogică, 1969) et *Istoria literaturilor romanice în dezvoltarea și legăturile lor* (3 vol., Ed. pentru Literatură universală, 1968), dont le premier est consacré à l'étude de la littérature roumaine au XVIII^e siècle et le deuxième aux littératures romanes, ainsi que de celui dû à Șerban Cioculescu, Vl. Streinu et Tudor Vianu, traitant de la littérature roumaine moderne et intitulé *Istoria literaturii române moderne* (Ed. Didactică și pedagogică, 1971). Dans le même ordre d'idées, on attend toujours la réédition de l'œuvre de G. Călinescu, qui envisage l'ensemble de la littérature roumaine, de ses origines à nos jours : *Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent*.

Ces rééditions n'ont pas retardé la parution d'ouvrages originaux consacrés au même domaine de la recherche, tel celui de G. Ivașcu, intitulé *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine, Ed. Științifică, 1969), qui se distingue tant par l'originalité de la conception que par la mise en valeur de maintes données ignorées jusqu'à présent par l'historiographie littéraire roumaine. Citons aussi l'ouvrage de I. Rotaru *O istorie a literaturii române* (Minerva 1971), qui dès le titre veut marquer un point de vue personnel : une histoire de la littérature roumaine, dont la destination didactique est évidente.

Le phénomène littéraire tel qu'il se présente au cours de différentes périodes a été étudié par Al. Piru, *Istoria literaturii române* (2 vol., Ed. Didactică și pedagogică, 1971); D. Mieu, *Început de secol 1900—1916. Curente și scriitori* (Minerva, 1970) qui traite des courants et écrivains ayant illustré le début de notre siècle; C. Ciopraga, *Literatura română între 1900—1918* (La littérature roumaine en 1900—1918, Junimea, 1970); Ov. S. Crohmălniceanu, *Literatura română între cele două războaie mondiale* (La littérature roumaine dans l'entre-deux guerres, Minerva, 1971). Si les synthèses concernant le passé appartiennent aux universitaires, c'est un homme de lettres, Marian Popa, qui s'est hasardé à chercher la définition du présent dans son *Dicționar de literatură română contemporană* (Dictionnaire de la littérature roumaine contemporaine, Albatros, 1971). L'étude des périodes importantes ont révélé des données inédites

et approfondi l'investigation, l'englobant dans une perspective comparatiste plus vaste. La voie a été ouverte dans cette direction par des ouvrages dans le genre de celui de Lucian Blaga consacré à la pensée roumaine transylvaine au XVIII^e siècle (*Gîndirea românească din Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Ed. Științifică, 1966) ou l'étude des Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e siècle, d'Alexandru Dușu (*Coordonatele ale culturii românești în secolul al XVIII-lea*, Ed. pentru Literatură, 1968), qui s'occupe aussi de l'examen des structures mentales, dans un ouvrage d'exploration de la littérature moderne (*Explorări în istoria literaturii moderne*, Ed. pentru Literatură, 1969).

Les courants littéraires ont été eux aussi étudiés en détail. C'est sur cette ligne que s'inscrit la traduction en roumain réalisée par les soins de Ioana Petrescu (qui l'accompagna d'un riche appareil critique) de l'ouvrage de D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, constituant le premier volume de la série d'études littéraires (« Studii literare ») publiées par les Editions Dacia (1972). D'autres monographies complètent la série : Mircea Anghelescu, *Preromantismul românesc* (Le préromantisme roumain, Minerva, 1971) ; Paul Cornea, *Originile romantismului românesc, Spiritul public, mișcarea ideilor și literatura între 1780—1840* (Les origines du romantisme roumain. L'esprit civique, le mouvement des idées et la littérature en 1780—1840, Minerva, 1971) ; D. Păcurariu, *Clasicismul românesc* (Le classicisme roumain, Minerva, 1971) ; Z. Ornea, *Sămănătorismul* (traitant du courant de « Sămănătorul », Minerva, 1971) et *Poporanismul* (le Populisme), Minerva, 1972.

Depuis des années on travaille à de grands ouvrages concernant la langue roumaine, comme la grammaire intitulée *Gramatica limbii române* (2 vol., Academia R.S. România, 1968) et réalisée par une équipe de l'Institut de linguistique sous la direction de Al. Graur, qui vient de connaître sa deuxième édition, ou le Dictionnaire de la langue roumaine moderne, publié en plusieurs éditions successives. Notons aussi le Dictionnaire des néologismes dû à L. Marcu et Constant Maneca, ou le Dictionnaire explicatif de la langue roumaine de I. Coteanu, M. Seche et Luiza Seche (sous presse). Un « Prix de l'Académie » a distingué l'année dernière le Dictionnaire de la langue d'Eminescu, réalisé par une équipe sous la direction du regretté Tudor Vianu. D'autre part, le Dictionnaire de la langue roumaine, œuvre d'envergure inaugurée par S. Pușcariu, est poursuivie de nos jours par une équipe dirigée par I. Iordan et I. Coteanu : *Dicționarul limbii române* (DLR), édité par l'Académie de la R.S. de Roumanie. On est arrivé aux lettres M, N, O et P, déjà imprimée en partie (t. 6/1965—1969 ; t. 7₁/1971 ; t. 7₂/1969 ; t. 8₁/1972).

Aux ouvrages fondamentaux d'histoire de la langue roumaine (celui de Ovide Densusianu, 2 volumes réédités en 1969, et celui de Al. Rosetti, dont la dernière édition est de 1969) s'ajoute à présent le traité d'histoire de la langue roumaine, avec Al. Graur pour rédacteur responsable (*Istoria limbii române*, 2 volumes : I. La langue latine ; II. La langue roumaine aux V^e—VIII^e siècles). L'étude des éléments autochtones du roumain, du fonds commun roumano-albanais et du contexte linguistique sud-est européen à l'époque de la formation de la langue et du peuple roumain a été entreprise par I. I. Russu, dans sa trilogie : *Limba traco-dacilor* (La langue des Thraco-Daces, 2^e éd., Ed. Științifică, 1967) ; *Ilirii. Istoria, limba și onomastica* (Les Illyriens. Histoire, langue et onomastique, Academia R.S. România, 1969) ; *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Éléments autochtones en roumain. Le substratum commun roumano-albanais, Academia R.S. Română, 1970).

Un autre domaine de recherche abordé au cours des deux dernières décennies est celui de la langue littéraire. Partant de différentes catégories de textes, une synthèse de l'histoire de la langue roumaine littéraire a été rédigée par Al. Rosetti, B. Cazacu et L. Onu (*Istoria limbii române literare*, 2^e éd., Minerva, 1971).

Il convient de signaler aussi la vive activité d'édition des divers atlas linguistiques. L'Atlas linguistique roumain (ALR) établi par l'équipe du regretté E. Petrovici est en cours de parution (VII^e volume sous presse) ; les matériaux recueillis par S. Pop doivent lui faire suite. Très avancés également sont les travaux pour un nouvel atlas linguistique, régional (*Noul atlas*

linguistic român pe regiuni = NALR) : celui dédié à l'Olténie (NALR—OLT.) vient de paraître (3 vol. rédigés par T. Teaha, V. Rusu et I. Ionică sous la direction de B. Cazacu ; Academia R.S. România, 1967—1971), de même que celui du Marainureş (NALR—MAR.) (2 vol. rédigés par Petru Neiescu, Gr. Rusu, I. Stan, Academia R.S. România, 1969—1971). A présent on est en train de préparer pour l'imprimerie celui du Banat (NALR—BANAT) dans la rédaction de I. Patruţ et celui de la Moldavie et de la Bukovine (NALR—MOLD.—BUCOV.) dans la rédaction de V. Arvinte. Pour ce qui est de la Valachie, la Dobroudja et la Transylvanie, on a fini de récolter le matériel nécessaire à la rédaction de leurs atlas linguistiques. Dès à présent on peut constater que les fruits des recherches dialectales se prêtent à de nouvelles synthèses ayant pour objet la langue roumaine.

Dans un compte-rendu aussi succinct que celui-ci, il nous faut renoncer aux jugements de valeur. Toutefois, celle-ci est implicite vu l'ampleur même des recherches portant sur la langue et la littérature roumaine.

Z.M.

Les études balkaniques tchécoslovaques, IV, Prague 1972, 160 p. (Université Charles de Prague).

Le recueil intitulé *Les études balkaniques tchécoslovaques* publié par les soins de Jiřina Smrčková, Zlata Kufnerová et Jan Sedlaček réunit une série de contributions linguistiques et d'histoire littéraire dues aux balkanologues tchécoslovaques. Ce volume s'ouvre avec la nécrologie de Maxmilian Krepinský (9.X.1875 — 8.V.1971), romaniste et balkanologue qui « par son travail linguistique, philologique et ethnologique, travail scrupuleux et solidement réfléchi, a ouvert à la science tchèque de vastes domaines inexplorés jusqu'ici ».

De même que pour les trois premiers volumes (I/1966 ; II/1967 ; III/1968), les contributions réunies dans le présent ouvrage s'occupent d'éclairer certains problèmes relatifs à « l'union linguistique balkanique ». C'est le cas des contributions de : V. Skalička, *Über die typologische Eingliederung der Balkansprachen* (p. 27—35) ; H. Kurzová, *Zum Problem der verbalen Balkanismen* (p. 35—50) ; J. Šabršula, *Le futur velle + infinitif : balkanisme ou romanisme ?* (p.51—58) ; P. Trost, *Balkanismes et judéo-espagnol* (p. 59—62). Quelques autres contributions traitent des questions de linguistique comparée partant du matériel fourni par la langue roumaine. Par exemple, S. Utěšený, *Wege zur Erforschung der zwischensprachlichen Beziehungen im Banat* (p. 63—69) procédant à l'analyse de l'atlas du Banat yougoslave rédigé par R. Flora, constate que cet ouvrage appartient à la catégorie des « Atlanten zur zweisprachigen Interferenz » et met en lumière l'importance d'une telle recherche : « Ein solcher Areal kann selbstverständlich als reiches Forschungsfeld für Fragen der Psycholinguistik, Soziolinguistik u.a. dienen ». L'article intitulé *De quoi témoignent les mots roumains dans la langue ukrainienne* (p. 69—79) du D. Krandžalov porte sur un sujet apparenté à la contribution de J. Skulina, *Zur Problematik der walachischen Wörter auf dem Gebiet der mährisch-schlesischen Beskiden* (p. 79—85), en proposant d'élargir les études des contacts linguistiques. Jiřina Smrčková signe la nécrologie du prof. D. Krandžalov (28.X.1907 — 22.V.1971), dont l'article apparaît donc post mortem. Deux autres articles discutent de l'étymologie de certains termes, à savoir : Z. Wittoch, *La terminologie de la pêche en roumain et les Slaves* (p. 85—102) et Z. Hauptová, *Zwei karpatische Bergbautermini* (p. 103—111). Une analyse du stade des recherches portant sur les éléments grecs en bulgare

a été donnée par Z. Kufnerová, *Zum heuligen Stand der Forschung uber griechische Elemente in Bulgarischen* (p. 135—145). Il nous faut aussi signaler les deux articles sur des thèmes littéraires d'Emilie Bláhová, *Über die Hagiilienquellen des Klemens von Ochrid* (p. 113—124) et de H. Hynková, *Unverffentlich'e Reise-Tagebueher Jacobs von Belzekh uber den Balkan aus den Jahren 1564—1573* (p. 125—134). Le compte rendu de V. Šaur sur *Das I. Uchechoslowakische balkanische Symposion in Brno* (p. 147—151) clôt ce volume, en fournissant une série d'informations sur les travaux de cette réunion scientifique et sur le contenu du volume *Studia balcanica bohemoslovaca* (Přispěvky na I. celostátním balkanistickém symposiu v Brně 11.—12. prosince 1969), Brno, 1970, 481 p.

Z.M.

I.K. CHASIOTIS, "Αγνωστη συνοπτική κίνηση στις Κυκλάδες στα τέλη του 16^{ου} Αιώνα (Mouvement conspiratif inconnu dans les Cyclades à la fin du XVI^e siècle), dans 'Ελληνικά *, 22 (1969), n^o 2, p. 337—338

La prestigieuse figure de Michel le Brave qui unifia les trois principautés roumaines et lutta pour leur libération de sous la souzeraineté ottomane ranima l'espoir parmi les peuples balkaniques. Ses guerres contre les armées de la Porte réveillèrent le courage des opprimés, suscitant plusieurs mouvements anti-ottomans organisés avec le concours ou sur le conseil de l'Espagne et du Pape en Albanie, Bosnie, Croatie, Monténégro et Grèce.

Il a été prouvé, par exemple, que les conspirateurs groupés par le métropolite de Larissa, Denis Skylosophos, ont eu des contacts avec Michel le Brave. Les succès militaires du voïvode roumain ont encouragé aussi le métropolite de Tyrnovo, Denis Rallis Paléologue — ami, conseiller¹ et collaborateur du prince — qui essaya de les mettre au profit de la délivrance de la Grèce. Même après la chute de Michel le Brave, ce haut prélat conserva l'espoir de réaliser son rêve et il continua à cet effet ses relations avec le duc de Nevers.

L'auteur du présent article nous parle d'un autre mouvement en ce sens, né en 1595 dans les Cyclades et encore ignoré jusqu'à nos jours, également suscité par les luttes de Michel le Brave. Il tire ses informations de deux documents provenant des archives espagnoles de Simancas, qui traitent de la réunion à Naxos en 1595 des représentants de 15 îles, dans le but d'organiser un mouvement anti-ottoman. Leur décision s'était épanouie dans le climat rebelle qui dominait à l'époque dans le sud de la Grèce et notamment dans le Péloponnèse, où l'on préparait un soulèvement qui aurait profité de la défaite des Ottomans en Hongrie. Une effervescence générale régnait et une véritable révolution se serait déclenchée si la flotte espagnole était venue dans l'Égée, ainsi que les représentants des Cyclades l'avaient demandé.

Les représentants des Cyclades avaient en effet établi des contacts en ce sens avec quelques personnalités influentes de la diplomatie espagnole, mais le roi Philippe et ses conseillers considéraient avec méfiance une telle intervention. Ils la jugeaient risquée, vu l'ampleur du théâtre de l'action et la distance qui les en séparait. L'Espagne craignait aussi la manière dont Venise allait réagir, car cette-dernière surveillait depuis longtemps les menées des Espagnols

¹ N. Iorga, *Sfătuitorul bizantin al lui Mihai Viteazul · Mitropolitul Dionisie Ralu Paleologul*, in « Revista Istorică », V (1919), pp. 26—35 et P.P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest, 1936, pp. 52—57.

désireux de mettre pied sur le littoral albanais et grec. Ce sont là les raisons qui déterminèrent les Espagnols à donner une réponse négative à l'appel des Cyclades, renonçant d'y intervenir directement.

A.C.-C.

SPIROS EVANGELATOS, Γεώργιος Μορμόρης, ὁ ποιητῆς τοῦ « Ἀμύντα » (Georges Mormoris, le poète de l'« Aminta »), dans « Ἑλληνικά », 22 (1969), fasc. 1, pp. 173—182.

La traduction grecque — du reste, fort libre — de l'« Aminta », le drame du Tasse, imprimée à Venise en 1745, est généralement connue. Quant à la personnalité de son traducteur anonyme, plusieurs hypothèses ont été formulées sans qu'on les aient trouvées toutefois entièrement plausibles. Spiros Evangelatos est arrivé à identifier le véritable traducteur ou, pour être plus précis, la personne qui a réalisé la version grecque de ce drame, version qu'on pourrait mieux qualifier d'adaptation que de traduction, vu les libertés prises par son auteur avec le texte original. C'est en examinant un manuscrit de la version grecque du drame du Tasse faisant partie des collections de la bibliothèque de Bergame que Spiros Evangelatos découvrit la notice suivante (au verso de la couverture) : « Autore della presente traduzione fu Giorgio Mormori da Cirigo, medico illustre ». Le reste de l'article fournit toute une série de données intéressantes sur Georges Mormoris. Originaire de Crète, il a poursuivi ses études à Padoue, où il reçut son diplôme de iatrophilosophe en 1744. Ses études une fois achevées, il se fixa dans l'île de Cirigo, pour y passer le reste de sa vie.

A.C.-C.

ELENI TZANTZANOGLU, « Ἐνα χειρόγραφο τῶν « Λυρικῶν » τοῦ Ἀθ. Χριστοπούλου στὸ Βρετανικὸ Μουσεῖο (Un manuscrit des *Lyriques* de At. Christopoulos au British Museum), dans « Ἑλληνικά », 22 (1969), fasc. 1, pp. 207—220.

L'auteur présente un manuscrit des *Lyriques* de Christopoulos encore inconnu jusqu'à présent. Il s'agit de l'Add. 8235 du British Museum, qui ne comportant point de titre était tombé dans l'oubli. On le constate signalé comme suit, tant dans le Catalogue des acquisitions, que dans le Répertoire des manuscrits du musée établi par M. Richard : « Carmina Odaeque Anacreonticae autore incerto », alors que le manuscrit contient en fait les poésies lyriques de Christopoulos, le « Nouvel Anacréon ».

Le manuscrit ne donne aucune précision, rien au sujet de l'auteur des poésies et rien en ce qui concerne l'endroit ou l'année de la copie. Il est pourtant hors de doute qu'il fut écrit au commencement du XIX^e siècle. Faisant d'abord partie de la bibliothèque de lord Guilford, il passa au British Museum lorsque celui-ci acheta en 1830 une partie de cette bibliothèque.

En comparant les poésies du manuscrit Add. 8235 avec les différentes éditions des poésies lyriques de Christopoulos, l'auteur aboutit à la conclusion que ce manuscrit est la copie de l'édition de 1811, publiée par les soins de Stefanos Canelos.

A.C.-C.

ATHANASE Gr. GEROMIHALOS, 'Ο Φιλικός χαρτοφύλαξ Νικηφόρος ὁ Ἰδηρίτης καὶ ἡ ἀνέκδοτος αὐτοῦ ἀλληλογραφία (L'hétériste chartophylax Nicéphore d'Ibéron et sa correspondance inédite), dans « Μακεδονικά », VIII (1968), pp. 1—73.

Il serait superflu d'insister ici sur les liens étroits qui unissaient aux siècles derniers le Mont Athos et les Pays Roumains. Il a été déjà beaucoup écrit sur les subsides substantielles accordées par les voïvodes et les boïards roumains aux monastères athonites, comme il serait inutile de rappeler la fréquence des voyages faits dans les Pays Roumains par les moines de ces monastères, venus sur place pour prélever les rédevances des biens conventuels.

C'est dans la catégorie de ces moines athonites venus dans les Pays Roumains afin de régler certaines questions financières de leurs monastères que se place le chartophylax Nicéphore d'Ibéron. Il était l'envoyé de son couvent d'Ibéron en Moldo-Valachie avec la mission d'aplanir les divergences relatives aux revenus des obédiences roumaines — c'est ce qui nous apprend sa correspondance des années 1794—1805, période que Nicéphore a passée dans les Pays Roumains. Cette correspondance, si intéressante pour nous, mais malheureusement demeurée inédite, traite à maintes reprises de la « maison obédientielle Trei Ierarhi », qui appartenait alors à la communauté des vingt monastères athonites.

Les 33 lettres publiées par l'auteur du présent article — datées des années 1803—1839 — révèlent la seconde partie de l'activité du moine athonite, c'est-à-dire sa part dans l'organisation du combat de libération de 1821, aux côtés de son ami Emmanuel Papas, le riche qui a sacrifié tous ses biens y compris sa vie, à l'indépendance de la Grèce.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas être d'accord avec l'affirmation de l'auteur (p. 6), que Nicéphore était devenu hétériste pendant son séjour dans les Pays Roumains, car dans l'intervalle 1794—1805 où son séjour se place, l'Hétérie n'existait pas encore. A la page suivante (p. 7), l'auteur prétend que durant les années 1808—1815, quand Nicéphore passa à Constantinople, il avait contacté beaucoup d'hétéristes. Une telle affirmation ne nous semble pas très plausible, puisque l'Hétérie est née en 1814 et le recrutement ne débuta qu'en 1816—1817, et encore à une échelle fort réduite. Ce ne sera qu'en 1818 et notamment en 1819—1820 que commenceront les adhésions en masse. Un bref coup d'œil sur les listes des hétéristes publiées par I. Filimon et V. Mexas suffirait à nous convaincre.

Se fondant sur un riche matériel inédit, Ath. Geromihalos réussit la présentation d'une très intéressante figure de moine combattant, doublé d'un lettré de la première moitié du XIX^e siècle.

A.C.-C.

IOANNIS VASDRAVELLIS, 'Επίσημα έγγραφα τοῦ ἑλληνοτουρκικοῦ πολέμου τοῦ 1897, προερχόμενα ἐκ τῶν τουρκικῶν ἀρχείων τῆς Μακεδονίας (Documents officiels relatifs à la guerre gréco-turque de 1897, provenant des archives turques de Macédoine), dans « Μακεδονικά », VIII (1968), pp. 93—119.

L'auteur de cet article, investigateur assidu des archives turques, a déjà publié jusqu'à présent bon nombre de documents tures relatifs à l'histoire de la Grèce et de la Macédoine tout particulièrement. Cette fois, il publie 29 télégrammes tures traduits en grec et provenant des archives de la ville de Veria. Tous ces télégrammes ont pour objet les hostilités gréco-ottomanes des années 1897. Dans un préambule, l'auteur donne une brève relation des événements ayant déclenché les hostilités, dont il souligne les résultats néfastes. En effet, cette guerre avait été commencée par la Grèce non encore préparée pour le combat politique et militaire contre un adversaire incomparablement plus fort.

A.C.-C.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ ΧΑΡΑΚΤΗΡΕΣ. 'Επιμέλεια καὶ εἰσαγωγή θανάση Παπαδοπούλου. Uppsala, 1971. (Νεοελληνικά φιλοσοφικά κείμενα).

In der Volksbucherei zu Linköping (Schweden) findet sich als Nr. 25 die Handschrift einer neugriechischen (d.h. volksgriechischen) Übersetzung von Theophrasts „Charakteren“, geschrieben in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts und fruher zu der Bibliothek des schwedischen Gelehrten Ericus Benzelius (1675—1743) gehörig. Die Handschrift, die Charles Graux (1889) bekannt war, wird hier zum ersten Male ediert. Sie befindet sich in gutem Zustande und ist verhältnismaßig leicht lesbar; die orthographischen Versehen beweisen jedoch, daß es sich um ein Apographon, nicht um das Original des Übersetzers handelt. Dieser bleibt ungenannt, und zwar wahrscheinlich deshalb, weil er wegen seines Anliegens Verfolgung von seiten der Orthodoxie befurchtete. Dieses liegt in der selben Richtung wie die padagogischen Absichten des Nikolaos Sophianos: Das neugriechische Selbstbewußtsein gegenüber dem turkischen Unterdrucker soll gestarkt werden a) durch Herausbildung einer neugriechischen demostizistischen Schriftsprache und b) durch Vermittlung des antiken Erbes in dieser allgemeinverständlichen Sprachform. Weitere Übersetzungen der „Charaktere“ ins Neugriechische sind dann erst wieder in der Epoche der griechischen Aufklärung zu verzeichnen.

Irm.

K. ONASCH, *Ketzergeschichtliche Zusammenhänge bei der Entstehung des anthropomorphen Dreieinigkeitsbildes der byzantinisch-slawischen Orthodoxie*, „Byzantinoslavica“, 31 (1970), 229—243.

Das östliche Dreieinigkeitsbild begegnet in zwei Grundtypen, dem angelomorphen und dem anthropomorphen. Von letzterem wieder sind ein „Ineinandertypus“ und ein „Nebeneinandertypus“ zu unterscheiden. Den Ineinandertypus erklärt Onasch als Reaktion der Großkirche

auf haretische Vorstöße. Zu voller Ausbildung kam er freilich erst in Rußland als Paternitas- bzw. Otečestvo-Typ, auch hier erwiesenermaßen in Auseinandersetzung mit trinitarischen Ketzereien.

Irm.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Поздневизантийский феодализм*, Москва, 1962.

Das vom Institut für Geschichte der Akademie der Wissenschaften der UdSSR herausgegebene Werk des Leningrader Byzantinisten, das dem Andenken des Begründers der sowjetischen Byzantinistik, M.V. Levčenko, gewidmet ist, verdient wegen seines Material- und Ideenreichtums auch heute noch des empfehlenden Hinweises, da ja, wie der XIV. Internationale Byzantinistenkongreß in Bukarest nachdrücklich vor Augen fuhrte, die byzantinische Spätzeit voll ins Zentrum der Diskussion gerückt ist. Der Hinweis auf die einzelnen Kapitel verdeutlicht zugleich die Schwerpunkte der Konzeption Gorjanovs: 1. Das Lateinische Kaisertum und die Grundlagen seines sozialökonomischen Aufbaus; 2. Die griechischen Staaten des 13. Jahrhunderts und die Wiederherstellung des byzantinischen Kaisertums; 3. Der feudale Großgrundbesitz im späten Byzanz; 4. Die spätbyzantinische ἑξουσία (Immunität); 5. Das byzantinische Bauerntum im 13.—15. Jahrhundert; 6. Die byzantinische Stadt vom 13.—15. Jahrhundert; 7. Der Zelotenaufstand (1342—1349). Dem Buch sind 9 Karten, eine ausführliche Bibliographie und die notwendigen Register beigegeben.

Irm.

Σίμος Μενάρδος, *Τοπωνυμικαὶ καὶ λαογραφικαὶ μελέται*, Nicosia 1970.

Simos Menardos (1872—1933) wirkte als Professor der Philologie in Oxford und Athen (dort 1926 Gründungsmitglied der Akademie) und war vor dem ersten Weltkrieg eine Zeitlang in pädagogisch-wissenschaftlicher Funktion in Zypern tätig (vgl. *Νεώτερον ἔγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν*, 13, Athen o. J., 246). Von seinen linguistischen und volkskundlichen Veröffentlichungen bezieht sich daher ein Großteil auf Zypern und den griechischen Archipelagus. Nachdem bereits 1969 eine Sammlung *Γλωσσικαὶ μελέται* erschien, legt nunmehr das Cyprus Research Centre einen weiteren Band vor, um dessen Betreuung sich K. A. Pylavakis und M. N. Christodulu Verdienste erwarben (letzterer entwickelt S. VII ff. die Prinzipien, nach denen die zypriischen Dialektformen erfaßt und wiedergegeben wurden). Die jetzt in egalisierter Form zugänglichen Abhandlungen sind für die Namenforschung, die historische Geographie, die Folkloristik, die Byzantinistik und Neogräzistik gleichermaßen von Interesse; leider wurde auf ein Gesamtregister verzichtet, das ihre Erschließung erheblich erleichtert hätte. Wir verzeichnen nachstehend die einzelnen Titel mit dem zum Verständnis nötigen Minimum an Erklärungen: 1.) *Τοπωνυμικὸν τῆς Κύπρου* (zuerst 'Αθηνᾶ 18, 1906, 315 ff), dem von Christodulu nach dem Census of Population and Agriculture 1960 ein vollständiger Ortsnamennachweis angefügt wurde; 2.) *Κούκλεια* (zuerst in der Athener Zeitung 'Αγών vom 2. August 1902) — Etymologie des Namens eines Dorfes bei Palaipaphos; 3.) *Λεμεσός* (zuerst in der

Triestiner Zeitung Νέα Ἡμέρα vom 8. Februar 1903)—ebenfalls Etymologisches und Namensgeschichtliches; 4.) Where did Aphrodite find the body of Adonis? (zuerst *The Journal of Hellenic Studies* 28, 1908, 133 ff.); 5.) Ἐπιτύμβιοι ἐπιγραφαὶ ἐκ Κύπρου (zuerst *Ἀθηνᾶ* 22, 1910, 117 ff.) — 72 Texte; 6.) Γολγοὶ καὶ Ἐβραῖοι, Ἐπιγραφαὶ ἐκ Κύπρου (zuerst *Ἀθηνᾶ* 22, 1910, 417 ff.) — Etymologisches und Epigraphisches zu dem Ortsnamen Γολγοὶ (auch Γόλλοι); 7.) Φουντάνα Μωρώζα (zuerst *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν* 13, 1916/17, 255 ff.) — über die Quelle Fontana amorosa in Nordwestzypern; 8.) Περὶ τῶν τοπικῶν ἐπιθέτων τῆς νεωτέρας Ἑλληνικῆς (zuerst *Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* 4, 1927, 332 ff.; 5, 1928, 283 ff.; 6, 1929, 286 ff.) — Τοπικὰ ἐπίθετα sind von Lander- oder Ortsnamen abgeleitete Bezeichnungen ihrer Bewohner, z. B. Ἀθῆναι > Ἀθηνᾶτος; in Betracht gezogen werden außer Zypern die Inseln Tinos und Kephallinia Lesbos und Rhodos; 9.) Τοπωνύμια τῆς νήσου Τήνου (zuerst *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 3, 1928, 151 ff.); 10.) Τοπωνυμικὸν τῆς Μυκόνου (zuerst *Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* 7, 1930, 240 ff.); 10.) Περὶ τῶν συνθέτων ἀπὸ τοῦ ἔσω καὶ ἔξω τοπωνυμίων (zuerst *Ἐπετηρὶς Ἐταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν* 8, 1931, 338 ff.); 11.) Κυπριωτικὰ τραγούδια (zuerst *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 5, 1900, 327 ff.) — 331 Distichen, mit Hinweisen auf die Aussprache, sonst ohne jeglichen Kommentar; 12.) Πλουμιστήρα (zuerst in der Athener Zeitung Ἀγών vom 28. Dezember 1901) — über die Benennung des zyprischen Neujahrgeschenks (athenisch *μποναμάς*); 13.) Ἡ Ρήγινα (zuerst *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 6, 1903, 117 ff.), eine zyprische Märchengestalt; 14.) Περὶ τῶν ὀνομάτων τῶν Κυπρίων (zuerst *Ἀθηνᾶ* 16, 104, 257 ff.) — über zyprische Personennamen; 15.) Ὁ Διγενῆς τῆς Κύπρου (zuerst *Ἀκρίτας* 1, 104, 287 ff.) in der Version von Καρπάσι (112 Verse); 16.) Θρῆνος τῆς Κύπρου (zuerst *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος* 6, 1906, 405 ff.) auf die türkische Eroberung der Insel im Jahre 1570, in 777 Versen erhalten, von Menardos ediert und sprachlich erläutert; 17.) Ἡ ἀγία Ἐλένη εἰς τὸν Κύπρον (zuerst *Λαογραφία* 2, 1910, 266 ff.); 18.) Χολλὰ (zuerst *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν* 11, 1914/15, 167 ff.) — über den Brauch zyprischer Landbewohnerinnen, bei festlichem Anlaß die Augenlider zu schminken; 19.) Μπεργαῆς (zuerst in der *Ἐπετηρὶς* des *Φιλολογικοῦ Σύλλογος Πανασσός* 13, 1917/18, 154 f) — Von der Namensform Μπεργαδῆς her, die in Zypern als Μπεργαῆς begegnet, wird der Verfasser des Ἀπόκοπος als Kreter bestimmt; 20.) Τὸ τραοῦδι τῆς Ζωγγραφοῦς (zuerst *Λαογραφία* 8, 1921, 181 ff.), eine zyprische Ballade, die nach zwei Überlieferungssträngen ediert wird (faßbar sind 276 Verse); 21.) Ἱστορικαὶ παροιμίαι τῶν Κυπρίων (zuerst *Λαογραφία* 7, 1923, 45 ff.) — 7 Redensarten, die Volkernamen, 9, die historische Ereignisse widerspiegeln; 22.) Βουρβούλακας (zuerst *Λαογραφία* 7, 1923, 275 ff.) — Etymologisches und Folkloristisches.

Irm.

I. ROSENTHAL KAMARINEA, *Beruhmte griechische Kolumnisten*, „Hellenika“, 6, 1969, 45–48.

Die Betrachtung gilt dem Publizisten Konstantinos Skokos (Σκόκος), 1854–1929, einer markanten Erscheinung der Athener Literatenkreise am Beginn unseres Jahrhunderts.

Beispiele aus seinem Schaffen kennzeichnen den langjährigen Herausgeber des „Nationalen Kalenders“ (Ἐθνικὸν ἡμερολόγιον). Leider verzeichnet die Bibliographie S. 106 die Werk-titel nur in deutscher Übersetzung.

Irm.

ELLI ALEXIU, *Anthologie der Literatur der griechischen Widerstandsbewegung von 1941 bis 1944*, 2 : Poesie, Berlin, 1971 (Berliner byzantinistische Arbeiten. 33).

Auf der Konferenz über Probleme der neugriechischen Literatur, die im April 1957 in Berlin stattfand, referierte die Autorin über die jüngsten Strömungen im neugriechischen Schrift-tum, insbesondere die Literatur der Résistance. Dabei gab sie eine erste Zusammenstellung der einschlägigen Werke. Einer Anregung des Tagungsleiters J. Irmischer folgend, machte sie diese zur Grundlage einer zweiteiligen Anthologie, deren erster Band mit den Prosatexten 1965 vorgelegt werden konnte. Die politischen Ereignisse in Griechenland verhinderten zunächst die Fortsetzung, so daß der jetzt erschienene Abschlußband mit den poetischen Leistungen beson-ders lebhaft begrüßt werden wird. Ihm ist ein Grußwort des greisen Kritikers Markos Avjeris vorangestellt : „Die Résistance als Schopferin eines neuen Nationalbewußtseins“. Vorgestellt werden auf 391 Seiten 61 Autoren. Dabei sind die bewahrten Prinzipien des ersten Bandes bei-behalten worden : Mit einer kurzen biographisch-literarischen Würdigung sowie einer Portrat-skizze werden die Dichter eingeführt, deren poetische Proben sich anschließen. Entgegen dem deutschsprachigen Titel sind sämtliche Texte des Bandes — wie schon beim ersten — auf griechisch abgefaßt.

Irm.

JANNIS RITSOS, *Gedichte*, deutsch von Vagelis Tsakiridis, Berlin, 1968.

Der Band enthält 31 Gedichte des bedeutenden kommunistischen griechischen Lyrikers (* 1909) in nachempfundenen Übertragungen. Beigegeben sind kurze Informationen über die Entstehungsdaten sowie zur Vita des Dichters und eine Bibliographie seiner — selten gewor-denen — originalen Buchausgaben (leider ohne Angabe der jeweiligen Erscheinungsorte).

Irm.

ΓΙΩΡΓΗΣ ΠΑΝΙΤΣΙΔΗΣ, Ἡ ἐξέλιξη τοῦ ἀγροτικῆς ζητήματος στὴν Ἑλλάδα, « Νέος κόσμος », 23, 1971, 9, 44—62.

In einem Lande wie Griechenland, in dem 40 % der Werktätigen in der Landwirtschaft tätig sind und 1/5 des Nationaleinkommens aus der Landwirtschaft erwächst, spielt die Agrarfrage eine bedeutende Rolle. Sie stand bereits bei der Befreiung des Landes nach 1821 und

wurde durch die — einzige — Agrarreform, nämlich die der Regierung Kumunduros 1871/72, nicht gelöst. Der Anschluß Thessaliens 1881 verschlimmerte nur noch die Lage der Bauern, die sich schließlich im März 1910 in Kileler erhoben. Dank des Besitzes der Kirchen und Klöster herrschen auch heute in Griechenland noch weithin halbfeudale Verhältnisse. Andererseits darf man die seit dem zweiten Weltkrieg eingetretenen Veränderungen nicht übersehen: Vor dem Kriege verhielt sich die landwirtschaftliche zur Industrieproduktion wie 2,5 : 1, 1967 betrug die Relation 1,5 : 1! Die sich daraus ergebenden praktisch-politischen Schlußfolgerungen werden im weiteren Verlauf des Artikels behandelt.

Irm.

Kunstschätze in bulgarischen Museen und Klöstern. 24. April bis 31. Juli 1964 in Villa Hügel, Essen. Essen, 1964.

Im Zuge der von der Stiftung Villa Hügel e. V. in Essen im Verlaufe der letzten Jahre gezeigten Ausstellungen von Kunstschätzen stand auch die von der Regierung der Volksrepublik Bulgarien ermöglichte Exposition, deren Katalog hier angezeigt wird. Er hat weit über den unmittelbaren Anlaß hinaus Bedeutung, ist ihm doch eine Reihe einleitender Aufsätze vorangestellt, welche in allgemeinverständlicher Form den letzten Forschungsstand ihrer Thematik festhalten: D.P. Dimitrov, Historische Einleitung; M. Čičikova, Gold- und Silberschätze aus Bulgarien; D.P. Dimitrov, Die Kunst in Thrakien im 1. Jahrtausend v. Chr.; T. Ivanov, Archäologische Forschungen in den Städten aus der Römerzeit in Bulgarien; S. Michailov, Pliska — die älteste Hauptstadt des bulgarischen Staates; V. Ivanova, Preslav — die zweite Hauptstadt des bulgarischen Staates; K. Mijatev, Königsstadt Tirnovo; L. Kuppers, Ikonwesen, Ursprung und Ausbreitung; K. Mijatev, Die bulgarische Ikone; S. Michailov, Die Monumentalmalerei im mittelalterlichen Bulgarien; P. Vogt, Malerei und Plastik des 19. und 20. Jahrhunderts. Der von Ingrid von Kamptz bearbeitete Katalog umfaßt 430 Nummern, von denen die Überzahl auf das mittelalterliche Bulgarien entfällt; musterhaft gearbeitet, enthält er auch viele unpublizierte Stücke. Einige wenige Exponate werden auf Farbtafeln vorgeführt, weitere — leider keineswegs alle — im Schwarzweißfoto.

Irm.

VASSIL MARINOV, *Die Nahrung bei den nomadisierenden Karakatschanen in Bulgarien*, „Ethnologia Scandinavica“, 8, 1971, 107—115.

In Bulgarien gibt es 3000 Karakatschanen, Abkömmlinge der hellenischen Thraker, die zunehmend zur Sesshaftigkeit übergehen. Ihre Lebensweise hat der Verfasser auf mehreren Expeditionen untersucht; dabei ergab sich ihm: 1. Die Ernährung der Karakatschanen entspricht der unter ähnlichen Bedingungen lebender nomadischer Schafzüchter. 2. Ihre Haupt-

nahrungsmittel sind Brot (für das sie das Getreide kaufen müssen), Milchprodukte und Pflanzen; Fleischnahrung tritt durchaus zurück. 3. Die Technologie bei der Milchverarbeitung ist die in Südosteuropa übliche.

Irm.

Forschungen und Fortschritte der Katalogisierung der orientalischen Handschriften in Deutschland
Hgg. von Wolfgang Voigt, Wiesbaden, 1966.

Seit Ausgang der fünfziger Jahre organisiert die Deutsche Forschungsgemeinschaft der BRD nach einheitlichen Gesichtspunkten die „Katalogisierung der orientalischen Handschriften in Deutschland“ (in der DDR ist ein paralleles Unternehmen im Gange). Die Mitarbeiter versammelten sich zum ersten Male 1961, zum zweiten Male 1965 in Marburg zum Erfahrungsaustausch. Das Protokoll des letzten Kolloquiums besorgte der Leiter des Unternehmens, Wolfgang Voigt, zum Druck. Es enthält 11 Beiträge, von denen freilich nur der erste von balkanistischem Interesse ist: Barbara Flemming, Türkische Handschriften der Staatsbibliothek (gemeint ist die vormals Preussische Staatsbibliothek in Berlin, deren während des zweiten Weltkrieges ausgelagerte Handschriften widerrechtlich in Marburg und Tübingen zurückgehalten werden). Der Bestand von 1889 ist durch W. Pertsch in der Reihe „Handschriften-Verzeichnisse der Königl. Bibliothek zu Berlin“ beschrieben, die seitherigen Erwerbungen, auch die Nachkriegserwerbungen, sind nicht unbeträchtlich und reichen von einer Nizami-Nachdichtung aus dem Jahre 1367 bis zu der „Türkischen Geschichte“ des Atatürk-Gegnere Rıza Nur (1879–1942).

Irm.

Sur la Yougoslavie. « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 87, 22^e année, juillet 1972.

Les études incluses dans cette fascicule sont signées par des historiens yougoslaves réputés: F. Trgo, M. Apostolski, J. Vujošević, Vl. Strugar.

Dans son étude, *l'Armée de Libération nationale* (p. 1–13), F. Trgo présente les étapes de la création et du développement de l'armée de partisans depuis 1941 (l'année de la formation des premiers noyaux armés), jusqu'en 1945, quand les effectifs ont groupé 800 000 combattants. L'auteur met en lumière, à juste titre, la connexion entre le procès d'organisation et de développement de l'Armée de Libération nationale et la lutte générale que les forces progressistes de la société yougoslave menèrent contre les fascistes et les quislings intérieurs, dans des conditions extrêmement difficiles.

F. Trgo s'occupe du rôle du Parti communiste yougoslave, en tant qu'organisateur de la résistance générale à l'occupant, des perfectionnements de la structure de l'armée dans les différents moments de la lutte contre l'ennemi et de la participation de la jeunesse et des femmes,

aussi bien que de la contribution des peuples yougoslaves à la guerre menée par la coalition antifasciste.

L'académicien M. Apostolski, le doyen des historiens du peuple macédonien à l'époque de la grande conflagration, nous offre une image synthétique de la guerre de libération en Macédoine (p. 15—32). Après un aperçu sur l'histoire du peuple macédonien dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et les premières décennies de notre siècle, l'historien soumet à son analyse le développement du combat de libération et de la révolution en Macédoine. Il analyse l'évolution des rapports entre le Parti des travailleurs bulgares et le Parti communiste yougoslave, l'immense portée de la création, en mars 1943, du Parti communiste de Macédoine et, en novembre 1944, du Front de la Libération nationale de la Macédoine et met en relief le processus de formation des Comités de Libération nationale, organes uniques du nouveau pouvoir révolutionnaire.

Dans l'étude sur l'occupation italienne (p. 33—52), signée par J. Vujošević, l'historien brosse un saisissant tableau de la présence des « chemises noires » dans les régions occupées pendant vingt-neuf mois (avril 1941—sept. 1943). L'auteur décrit les méthodes « d'italienisation » préconisées par l'initiateur de la mission « libératrice et bienfaitrice » des fascistes, Mussolini, et les machinations menées afin de gagner à la cause des occupants les collaborationnistes de la Slovénie, de certaines parties de la Croatie, de la Bosnie-Herzégovine, du Monténégro, de Kosovo-Métochie et les tchetniks de Draza Mihailović.

D'un intérêt particulier s'avère l'exposé des frictions entre les fascistes et les nazis au sujet des sphères d'influence en Yougoslavie et également celui de l'inimitié croissante de l'Etat indépendant croate des oustachas. En parlant de l'état d'esprit des soldats italiens, l'auteur consigne les nombreuses formes de défection et l'humanité des partisans yougoslaves envers les soldats italiens prisonniers et blessés, aussi bien que le fait que beaucoup d'entre eux ont préféré lutter auprès des combattants de Tito.

Un aperçu bibliographique (p. 53—62), dû à Vl. Strugar, l'auteur d'une belle monographie sur la Yougoslavie des années 1941—1945, parue récemment à Belgrade, enregistre les livres fondamentaux des historiens yougoslaves. Y sont signalées les contributions précieuses de J. Marjanović, B. Krizman, F. Čulinović, V. Terzić, P. Morača, Fr. Tudić, Vl. Dedijer, etc.

C.I.S.

MONUMENTET, revue de l'Institut des Monuments de Culture, de Tirana, n^{os} 1 et 2 (1971).

L'Institut des Monuments de Culture (Instituti i Monumenteve te Kultures) de Tirana vient de publier les deux premiers volumes d'une série consacrée à l'étude des monuments historiques d'Albanie, ainsi qu'aux complexes travaux de leur restauration et conservation. Ainsi que nous l'apprend dans l'exposé qui sert de Préface au premier volume le Directeur de l'Institut, depuis 1965, date de sa fondation, quelques remarquables résultats ont déjà été obtenus, comme e.a., la mise d'un nombre de monuments culturels sous la protection de l'Etat ; la proclamation de villes-musées (Berat, Gjirokastrë, e.a.) ; l'organisation de missions scientifiques afin d'étudier sur place l'état des monuments, leur valeur historique et artistique. Signalons, comme particulièrement importante, la décision de rédiger un inventaire complet des monuments (depuis l'antiquité jusqu'à nos jours) se trouvant sur le territoire de l'Albanie.

Vu la diversité des problèmes que posent la plupart des monuments étudiés, ainsi que l'intérêt du matériel informatif et comparatif, souvent insuffisamment connu à l'étranger, la lecture des deux volumes s'avère passionnante. Et même si, comme c'est le cas par exemple des fortifications et des citadelles (telles celles d'Elbasan, de Kruje, de Shkoder) il s'agit de monuments depuis longtemps étudiés, les travaux actuels viennent non seulement enrichir, mais également préciser et souvent corriger les informations fournies par l'historiographie plus ancienne. Ce travail très complexe de révision, de mise au point des données historiques, artistiques, techniques, etc., ouvre en fait une nouvelle étape de la recherche scientifique dans ce domaine.

Une place importante est accordée à l'étude de l'habitation fortifiée dans les différentes régions du pays — la « koula »; dans ce domaine la nouvelle publication albanaise offre quelques nouveautés intéressantes pour l'étude de ce genre d'architecture propre aux Balkans et répandu également dans les Pays Roumains.

Découvertes archéologiques, mise au jour des restes d'architecture antique, étude des villes, recherches concernant l'architecture et la peinture des églises du moyen-âge, tout ceci vient enrichir d'une manière substantielle et conforme aux plus modernes exigences scientifiques l'un des domaines les plus représentatifs de la culture et de la civilisation du passé albanais, si intimement lié à celui du Sud-Est européen.

Une mention spéciale est due à la richesse et à l'excellente qualité technique de l'illustration (photos, plans, dessins), qui permettent aux spécialistes étrangers les études comparatives indispensables à l'état actuel des recherches, pour établir ce qui est commun et ce qui différencie la vie et la création des peuples héritiers du « Commonwealth » byzantin et qui évoluent, durant un demimillénaire, selon une destinée historique semblable.

Etant donnée l'utilité des comptes rendus sur les fouilles archéologiques (publiés dans le Bulletin d'archéologie Sud-Est européenne, par la Commission d'archéologie de l'Association internationale d'études Sud-Est européennes, N^{os} 1 et 2, Bucarest 1969 et 1971) nous nous permettons de suggérer la publication dans « Monumentet » de comptes rendus similaires, sous forme de brefs résumés, des recherches concernant les monuments du Moyen-Age (architecture et peinture). Par leur nombre et leur valeur culturelle et artistique, ces monuments, mis en valeur par les recherches d'après guerre, méritent d'être mieux connus et plus justement appréciés.

M.A.M.

Précédé d'une substantielle étude introductive, le choix de textes publié par Nicolae Șerban Tanașoca à l'occasion du XIV^e Congrès d'Etudes Byzantines, qui a tenu ses assises à Bucarest (*Literatura Bizanțului*, Ed. Univers, 1971, 468 p.), offre au lecteur une incursion passionnante dans un domaine des plus riches de la vie intellectuelle des peuples du Sud-Est. Car l'auteur de l'anthologie n'a pas limité son choix seulement aux aperçus généraux ou aux figures et aux aspects de la littérature byzantine, mais il a donné une direction actuelle à son guidage lorsqu'il a ouvert la succession des exégèses par le paragraphe « L'héritage de Byzance » et a inséré, à la fin, le paragraphe « La littérature byzantine et les autres littératures ». Les textes traduits en roumain sont signés par Paul Lemerle, Karl Krumbacher, Charles Diehl, Herbert Hunger, Franz Dolger, Gyula Moravcsik, Hans-Georg Beck, Salvatore Impellizzeri, Endre von Ivanka, Borje Knos, E. Kriaras, Henri Grégoire, Antonin Dostal, Igor P. Eriomin, Djordje Sp. Radojičić, Agostino Pertusi, André Mirambel; s'y ajoutent Nicolae Iorga et Vasile Grecu. Si un lettré du Moyen Age avait intitulé un tel choix « Fleurs de l'historiographie byzantine », il aurait assuré un succès certain à son livre; sous son titre actuel, l'anthologie n'a pas capté dans une moindre mesure l'attention des lecteurs roumains, désireux de mieux connaître

une culture qui a mis son empreinte sur la création des peuples d'une entière zone de civilisation. IncurSION originelle, le choix de textes fait par N.Ş. Tanaşoca offre de solides repères aux étudiants de la littérature byzantine et supplée ce grand chapitre que nous attendons encore paraître dans l'histoire des littératures européennes.

A.D.

D'une grosse thèse de doctorat, l'auteur, professeur à Clermont-Ferrand et secrétaire de la Société Française d'Etude du XVIII^e siècle, a accepté d'extraire un petit volume qui étudie la formation d'une idée majeure de l'âge encyclopédiste : l'idée de nature. Ce livre de Jean Ehrard (*L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Flammarion, 1970, 443 p.) évoque le destin d'une idée force, mais aussi d'une idée frein, et la pensée d'une époque dans son mouvement. « Nature et système du monde », « La nature humaine et ses lois », « Nature humaine et nature des choses » forment les parties de cette brillante analyse qui met en lumière le fait que « lourde de survivances mentales, l'idée de nature fausse et dévie les entreprises qu'elle sert. C'est pourtant grâce à elle que se font jour des ambitions nouvelles, qu'il s'agisse d'établir entre la science et la religion un équilibre original ou de reléguer définitivement le surnaturel au musée imaginaire des anciennes superstitions ». D'une richesse qui se refuse à tout résumé, ce livre offre un ferre point de repère à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées et des mentalités ; répétons les remarques de Pierre Chaunu : « Le XVIII^e siècle s'est prudemment bardé des mythes de substitution. Deus sive natura. La bonne nature, bien sûr. Lisez Ehrard ».

A.D.

Une ample biographie du fils du dramaturge August Kotzebue et quelques commentaires précèdent la publication d'une relation inédite de Wilhelm Kotzebue sur les événements de 1848 en Moldavie dans « Südost-Forschungen », 30^e vol., 1971 (Klaus-Henning Schroeder, *Ein unbekannter Bericht von Wilhelm Kotzebue über die Unruhen 1848 in der Moldau*, pp. 74—95). Le caractère littéraire du fragment prétendu autobiographique « Aus meinen Erlebnissen in der Moldau im Jahre 1848 » est saisissant et l'effort d'encadrer ce texte parmi les sources documentaires devrait adopter le motto même de Kotzebue : « Parturiunt montes, nascitur ridiculus mus ». Du point de vu littéraire, le fragment est assez remarquable et, en passant outre l'attitude morose du conservateur face au « complotistes », on peut découvrir de nouvelles données sur les relations de l'écrivain avec ses contemporains moldaves.

A.D.

Trois savantes communications données dans la séance plénière de l'Académie des Sciences de Berlin sont réunies dans une brochure récemment publiée par l'Akademie Verlag, 1972 (*Nicolae Iorga*, Sitzungsberichte des Plenums und des problemgebundenen Klassen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1972, 2, 22 p.) : Walter Markov, Nicolae Iorga als Historiker ; Werner Bahner, Nicolae Iorga als Literaturhistoriker ; Johannes Irmscher, Nicolae Iorga als Byzantinist. Analyses pertinentes et évaluations de sa contribution dans ces trois domaines se conjuguent pour marquer l'apport du savant à la reconstitution de la vie culturelle du peuple roumain et des autres peuples européens. Retenons, en ce sens, la conclu-

sion avancée par le P^r Walter Markov : « Vieles von dem, was er in die nachlassendem Taten-durst geschaffen und gezundet hat, tragt unvermeidliche Zuge seiner Herkunft, seiner Umwelt, seiner Epoche und überschreitet oder überwindet sie nicht. Indessen überdauert, wie mir scheinen will, an Nicolae Iorga nicht allein das dokumentarische Material, das er der Vergessenheit entrissen, das er gesichtet, in das lebendige Kulturerbe seiner Nation übergeführt und damit auch jenen, die nach ihm kamen, gegenwärtig gemacht hat. Es tritt ein weiteres hinzu. In seinem Streben, die historische Totalität zwingend darzustellen, erfasste er für umfangreiche Zeitabschnitte die realen Wechselwirkungen zwischen politischer und Kulturgeschichte, die Beziehungen der Geschichte eines einzelnen Volkes zur Komplexität der Weltgeschichte. Darin leistete er einen wertvollen Beitrag zur konkreten Demonstration des Prozesscharakters historischer Vorgänge und schrieb seinen Namen, wenn ich so sagen darf, für immer in das Hauptbuch der strengen Muse Klo ein ».

A.D.

BEHÇET NECATIGİL, *Edebiyatımızda isimler sozluğu* (Dictionnaire des noms de notre littérature), 6^e, Varlık Yayınları, İstanbul, 1970, 409 p.

Par la méthode suivant laquelle il a été rédigé, le présent dictionnaire des noms d'écrivains et d'homme de lettres turcs depuis les commencements de la littérature turque à nos jours s'inscrit dans la série d'ouvrages du même genre parus dans la littérature spécialisée internationale. Son succès et son utilité sont attestés par le fait que nous avons affaire maintenant à sa sixième édition, revue et enrichie (1^e — 1960 ; 2^e — 1964 ; 3^e — 1966 ; 4^e — 1967 ; 5^e — 1968).

Convaincu de l'exceptionnelle utilité d'un tel ouvrage, l'auteur a travaillé quinze ans à sa première édition, en mettant à la disposition des spécialistes et du public en général un ample matériel documentaire, puisé aux sources les plus diverses. A partir de l'œuvre littéraire proprement-dite, passant par l'article de revue critique, traitant de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, l'anthologie et le manuel scolaire, ainsi que la relation directe avec l'homme de lettre contemporain, tout a été mis au profit de cette tâche immense. Malgré ce long effort d'élaboration, l'ouvrage n'a pas la prétention d'être une encyclopédie. En effet, l'auteur remarque avec impartialité l'impossibilité de lui donner un caractère encyclopédique, remarque qu'il insère aussi dans sa préface à la première édition, reproduite également dans le présent volume L'immensité des ressources propres à une littérature telle que la littérature du peuple turc (avec son caractère particulièrement poétique et traditionaliste) réclamait sans doute de la part de l'auteur un effort soutenu. Grâce à cet effort il a pu sélectionner les noms les plus représentatifs de l'histoire des lettres turques, avec un regard spécial sur les écrivains des XIX^e et XX^e siècles, dont la valeureuse contribution a introduit la littérature turque dans le grand circuit mondial. D'autre part, les turcologues de tous les pays, de même que le public averti, dispose ainsi d'une sérieuse source d'information, toujours renouvelée, puisque chaque édition enrichit d'autres données le cadre initial du dictionnaire.

Après quelques précisions d'ordre théorique et technique, suivies de la liste des abréviations, les articles se succèdent selon un ordre strictement alphabétique. Leur disposition est comme suit : nom et prénom de l'écrivain, époque à laquelle il appartient avec indication de l'école et du courant littéraires le cas échéant. Viennent ensuite quelques détails biographiques indispensables (lieu et date de naissance et de la mort ; études ; fonctions officielles et préoccupations extra-littéraires). Puis c'est enfin le tour de son activité littéraire : y sont mentionnés les titres des œuvres littéraires de grande envergure, ainsi que les articles ou études de large portée, avec l'indication de l'année de leur parution et même des diverses éditions successives quand le cas se présente. Si l'auteur respectif s'est révélé aussi un traducteur de talent, une mention parle de ses traductions de la littérature universelle. De même, sont mentionnées les œuvres turques traduites dans les différentes langues de grande circulation mondiale. Souvent, pour une meilleure connaissance de l'écrivain présenté, des références indiquent les articles et les études, voire les ouvrages encore plus amples dans le genre des monographies, qui lui ont été consacrés, offrant de la sorte de précieux renseignements en vue de toute recherche en profondeur. On peut affirmer qu'en général chaque article constitue une unité parfaitement articulée dans le but de fournir un maximum d'informations dans un minimum d'espace.

Bien qu'assez unitaire dans son ensemble, le dictionnaire comporte aussi quelques articles moins riches en renseignements. Il est vrai que dans la plupart des cas ces articles moins bien fournis portent soit sur un matériel concernant les premiers temps de l'histoire de la littérature turque, pour lesquels il y a une certaine pénurie d'information, soit sur des jeunes écrivains en train seulement de se forger une réputation.

Une suggestion à retenir serait peut-être celle de donner la traduction en ture moderne des titres de l'époque classique, c'est-à-dire les titres des œuvres écrites en langue osmane, entre la période du *divan* et celle du *tanzimat*. Nous estimons que cette traduction (présentée entre parenthèses) aurait permis au lecteur connaissant seulement le ture moderne de se reconnaître dans ce domaine, tout en donnant par la même occasion une traduction exacte et autorisée qui ne laisse pas de place à l'équivoque.

Le dictionnaire s'achève sur une liste des prix littéraires institués en Turquie et des personnalités auxquelles ils ont été accordés. Plusieurs index parachèvent l'ouvrage : d'abord un index des dates les plus importantes de la vie des sommités littéraires ; un index des revues et gazettes spécialisées (arts et littérature), dont l'ouvrage tire ses renseignements ; un index des poètes et prosateurs mentionnés dans le dictionnaire et une liste bibliographique des œuvres littéraires, des livres et des monographies mis à profit pour la rédaction du dictionnaire.

Dans un volume de 409 pages l'auteur nous présente le portrait succinct de 680 des plus représentatives figures des lettres turques. Par la même occasion il brosse une fresque de la vie littéraire et intellectuelle de la Turquie au cours des temps, soulignant les grands événements historiques et politiques qui ont influé sur les personnalités littéraires, mettant aussi en lumière le rôle des périodiques spécialisés qui ont contribué à créer l'ambiance, le climat du développement des intellectuels tures. C'est, en outre, un témoignage que dans ses lignes générales (et notamment pour les XIX^e et XX^e siècles), l'évolution littéraire de la Turquie a suivi la même trajectoire que chez les autres peuples sud-est européens : l'artiste et le lettré se sont sentis engagés par l'événement politique et social, se faisant l'écho des plus hautes aspirations de leur pays. Le Dictionnaire de Behçet Necatigil, élaboré avec soin, est infiniment utile à tous ceux entraînés dans l'étude de la littérature turque et de ses trésors.

C.M.

BEHÇET NECATIGİL *Edebiyatımızda Eserler Sözlüğü* [Dictionnaire des œuvres de notre littérature]. Varlık Yayınları, İstanbul, 1971, 467 p.

Ce deuxième dictionnaire de Behçet Necatigil nous semble une conséquence naturelle de ses préoccupations d'études littéraires, dont il a déjà fait preuve avec son précédent ouvrage. Ces préoccupations visent aussi de faire mieux connaître la littérature turque dans des milieux de plus en plus larges, éveillant l'intérêt qu'elle mérite pleinement. Une fois achevé l'immense travail requis par la rédaction du « Dictionnaire des noms de notre littérature », Behçet Necatigil se propose de donner, toujours sous la forme concentrée de l'article de dictionnaire, les 400 œuvres littéraires de 120 écrivains turcs des plus représentatifs des dernières quarante années (depuis 1930).

A juste titre, l'auteur remarque dans sa préface que la littérature actuelle est si prolifique qu'il est presque impossible de tenir le pas avec les parutions annuelles. L'ouvrage de valeur se retrouve de ce fait proposé au lecteur en même temps et dans les mêmes conditions que le livre facile, ce qui rend d'autant plus nécessaire un guide, destiné à former aussi le goût du public et à aider le chercheur à opérer une sélection. Partant de cette généreuse conception, l'auteur du dictionnaire fait un choix, mais seulement dans le domaine de la prose littéraire : roman, récit, pièce de théâtre, essai, nouvelle, reportage, etc.

Il suit la même méthode alphabétique qui a déjà fait ses preuves, indiquant tout d'abord le titre de l'ouvrage présenté (roman, article, etc.), mentionnant ensuite l'auteur, le genre et la date de parution de la première édition. Dans le cas des récits et nouvelles, on trouve des précisions sur leur nombre dans chaque volume ; de même, pour les pièces de théâtre, des indications supplémentaires sont données en ce qui concerne les actes et les tableaux. Un bref résumé souligne les moments essentiels et met en valeur le message (politique ou social) de l'ouvrage respectif. Pour les œuvres théâtrales, on y trouve la date et le lieu de leur première représentation.

Particulièrement précieuse nous semble la préoccupation constante de l'auteur de fournir une information aussi ample et efficace que possible. C'est à cette fin que tendent aussi les notices bibliographiques accompagnant chaque article ; elles renvoient le lecteur aux sources les plus compétentes, susceptibles de l'aider à approfondir l'étude d'une œuvre donnée. Il est évident que l'auteur du dictionnaire dispose d'une information de toute première main, doublée d'une capacité sélective à la hauteur du but qu'il s'est proposé.

L'ouvrage s'achève, cette fois aussi, avec les index des œuvres et l'index des auteurs traités.

Nous sommes sûrs que les futures rééditions élargiront le cadre de cet ouvrage, pour englober d'autres données et détails significatifs. Un tel élargissement ne pourra qu'enrichir avec bonheur une œuvre déjà remarquable.

C.M.

LIVRES REÇUS

- ALTIÈRES, R.-M., *L'aventure intellectuelle du XX^e siècle — Panorama des littératures européennes, 1900—1970* —, Quatrième édition, revue et augmentée, Paris, Éditions Albin Michel, 1969, 510 p.
- Analecta hymnica graeca e codicibus ciula Italiae Inferioris*, VII (Cantones Martii), VIII (Cantones Apriliis) [Joseph Schürö, consilio et ductu edita], Rome, Istituto di Studi Bizantini e Neellenici — Università di Roma —, 1971, 119 p. et 1970, 151 p.
- Антологрaфия библиография печатных трудов сотрудников Института истории грузинского искусства Академии наук грузинской ССР 1941—1968 гг.* [Составил Тефмураз Барнавели]. Тбилиси, Издательство «Мединереба», 1970, 337 p.
- Ἀρχαίτητα καὶ ἐκδόσεις II' & Iε' Λιῶνος, T A' et B'. Athènes, 1971, 262 et 273 p.
- ΛΑΖΔΙ, ΣΤΑΥΡΟΣ, *Turkmenische Teppiche und die ethnographische Bedeutung ihrer Ornamente*, Sonderausstellung «Nomadenteppiche aus Turkmenistan» im Museum für Volkekunde Hamburg, Juni—Juli 1970, 68 p. + 30 p. illustris + 1 carte.
- BARANY, GEORGE, *Hoping against hope: The Enlightened Age in Hungary* (Extr. de «The American Historical Review», vol. 76, n^o 2, April 1971, p. 319—357).
- BELDICEANU, N. & I. Beldiceanu-Steinhilber, *Un Paléologue inconnu de la région de Serres* (Extr. de «Byzantion» T. XLI (1971), p. 5—17), Bruxelles, 1971.
- BELDICEANU, N., *En marge d'un livre sur La Mer Noire* (Extr. de la «Revue des études islamiques», XXXIX 2 1971, p. 389—393), Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner S.A.
- BELDICEANU-STEINHILBER, IRÈNE, *A propos d'un ouvrage sur la polémique ottomane contre les safawides* (Extr. de la «Revue des études islamiques», XXXIX 2—1971 —, p. 395—400), Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner S.A.
- BERNIK, FRANCÉ, *Pisma Frana Lovca — Druga knjiga* —, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1971, 322 p.
- Bibliografija — Radova nastavnika i suradnika* —, Zadar, Filozofski Fakultet u Zadru, 1970, 157 p.
- BIN, MARINO, *Rapporti patrimoniali tra coniugi e principio di eguaglianza*, Turin, G. Giappichelli, 1971, 317 p.
- Българската история в изрдоване на Европески учени*, София, Издательство на Българската Академия на Науките, 1970, 469 p.
- BLOCKMANS, W., I. de MEYER, J. MERLENS, C. PAUWELYN, W. VANDERPIJPLS, *Studien Betreffende de Sociale Structuren te Brugge, Kortrijk en Gent in de 14^e en 15^e Eeuw* (Overdruk van Standen en Landen, I, IV, U G.A., Heule, 1971), Gand, Studia Historica Gandensia. 1971, 275 p.
- ЃЕЛИЃ, СТОЈАН, *Stike*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1968 (sans pagination).

- ČERŠKOV, EMIL, *Rimljanii na Kosovu i Melohiji* [Redaktor: M. Garašanin], Belgrade, Arheološko Društvo Jugoslavije, 1969, 139 p. + 33 p. illustrs + 1 carte.
- ČERŠKOV, EMIL, *Municipium DD kod Sočanice*, Priština-Belgrade, Muzej Kosovo-Arheološko Društvo Jugoslavije, 1970, 89 p. + 21 illustrs + 5 cartes.
- 1930—1940 *Čelvrta deecenija ekspresionizama-boje, kolorizama, poestski realizam, intuiizam, koloristički realizam*, Belgrade, jun.-jul. 1971, Muzej Savremene Umetnosti, 206 p.
- Deuxième Conférence des études albanologiques — A l'occasion du 5^e centenaire de la mort de Georges Kastriot-Skanderbeg —*, Tirana 12—18 janvier 1968, T. I (807 p.) et T. II (561 p.), Tirana Université d'Etat de Tirana — Institut d'histoire et linguistique —, 1969 et 1970.
- CONTE, PIERO, *Chiesa e Prunale nelle lettere dei papi del secolo VII — con appendice critica —*, Milan, Editrice Vita e Pensiero, 1971, 586 p.
- DAMNJANOVIĆ — DAMNJAN, RADOŠIĆ, *Stike*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970.
- DERMENDŽIEV, IVAN, *Управление на държавните социалистически предприятия по новата система на икономното стопанство*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 202 p.
- DROULIA, LOUKIA & IIRISA MALIEZOU, *Τὸ ἀρχαῖον τῆς ἑραῆς μονῆς ἀγίας Ἀχούρας Καλαβρύτων* (Extr. de Σύμμεικτα T. 1/1970), Athènes, 1970, 20 p. + 9 p. illustrs.
- DUTHOU, R., *Notes ouomastiques sur les Augustales Cognomina et indication de statut* (Overdrnk uit «L'Antiquité Classique», XXXIX, 1970, 1, p. 88—105). Gand
- DŽAMONJA, DUŠAN, *Skulpture-Crteži*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969, 38 p.
- Eesti Ehled*, Tallinn, Eesti NSV Riiklik Etnograafiamuseum, Kirjastus-Kunst, 1970, 18 p. + 78 illustrs
- Eesti Kalapungrustad*, Tallinn, Eesti NSV Riiklik Etnograafiamuseum, Kirjastus-Kunst, 1970, 17 p. + 19 illustrs.
- ELIA, GIAN FRANCO, *Sociologia urbana — Testi e documenti —*, Milan, Editore Ulrico Hoepli, 1971, 570 p.
- GALFANO, LUIS ARMANDO, *La expropiacion forzosa en las leyes agrarias integradas sudamericanas* (sans lieu d'apparition), Asociación española de derecho agrario — Instituto de estudios políticos para America Latina, 1970, 161 p.
- GAVATHAS-PABAGIOTOPOULOS, ANGLIKE, *Τὰ ἐλληνικά προεπαναστατικά περιδικά—εὐρετήρια —*, Ἄλθηνα, Κάλυδοπη, Μελέσσα, τὸ Μουσεῖον, Athènes, Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν E.I.E., 1971, 60 p.
- GLNCAN, TAMIR NEJAI, *Dibulgisi, Gózden geçirilmis 2 Buxki*, Istanbul. Fen Fakultesi (Doner Sermaye) Basimevi, 1971, 502 p.
- GEORGIEV, SLAVČO N, *Съциозия и характер на разпродвикуето в ИРБ*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 134 p.
- GEORGIEV, VLADIMIR I., *Etruskische Spruchwissenschaft, II Teil, Jungetruskische Inschriften*, Sofia, Verlag der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, 1971, 111 p.
- Годишна изрва на иесивана немиленика*, Sofia, Партиздат, 1970, 73 p.
- Gospodarstva in Družbena Zgodovina Slovencev, Zgodovinu ugrarut pauvd*, I. Zvezek — Agrarno gospodarstvo, Ljubljana, Izdala Slovenska Akademija Znaniosti in Umetnosti, 1970, 651 p. + illustrs.
- Традиционална култура Погомишке крајине*, Belgrade, Етнографски Музеј, 1970, 18 p. 16 illustrs.
- Guide de la recherche en histoire contemporaine*, I, Publié avec le concours de l'Institut des Hautes Études Européennes de Strasbourg, Association européenne d'histoire contemporaine 1970, 176 p.

- HASIOŢIS, I. K., *Οἱ Ἕλληνας στὶς πρῶτες ἐποχὲς τῆς Νεοµαχίας τῆς Νεοπαάτου*, Thesalonique, Ἑταιρεία, Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1970, 300 p.
- History of the Party of Labor of Albania*, Tirana. The « Nam Frasheri » Publishing House, 1971, 691 p.
- НОХА, ЕВЛИБ, *Rapport d'activité du Comité Central du Parti du Travail d'Albanie* (Presente au VI^e Congres du PTA le 1^{er} novembre 1971), Tirana, Editions « Nam Frasheri », 1971, 261 p.
- Les Illyriens et la genèse des Albanais* — Travaux de la Session du 3—4 mars 1969, Tirana, Universit  de Tirana. Institut d'histoire et de linguistique, 1971, 273 p.
- История за Ослободителната борба и револуција во Македонија 1941—1945*, Том I, Книга 3, Скопје, Институт за национална историја, 1970, 520 p.
- ЈАНС, V. L., *Активност некои државни ризи X—XV вв*, Tomes I—II, Moscov, [Издательство «Наука». 1970 (I. I — 324 p.; T. II — 366 p.)
- ЈОВАНОВИЋ, BORISAV. *Melaturgija cecolitskoj pevi u Jugoslavije*, Belgrade, 1971, 119 p.
- Kavranbur Diziini* (Ikmet cill) [Hazilavani : S. Recat Cim], Ankara Universitesi Basimevi, 1971, 915 p.
- KEPPING, KSNIA BORISOVA & ERIC GRINSTRAD, *A category of aspekt in Tanqul*. Copenhagen, The Scandinavian Institute of Asian Studies, Joint Reprint, Series Number Five. 1971. p. 283—291.
- KIRNBauer, HILDEGARD et FRANZ, *Berquanus-Sagen aus Siebenburgen und dem Bauer Berqand*, Monlanverlag Wien. 1971. 19 p.
- KIROSKI, PAŢIL., *Природно-географски реченици во С Р Македонија*, Скопје. Економска Институт на Универзитетот Скопје, 1970, 219 p. + 3 cartes.
- KIRRI, KOSIA, P., *Διάγραμμα ιστορίας τῶν Ῥωσοκυπριακῶν πολιτιστικῶν σχέσεων* [Ἐνάτυπον ἀπὸ τῆς «Μόρφωσης» (Πανεπιστήμιον Ἐκπαιδευτικῶν περιδικῶν), Ἔτος 26, Τ. 26, ἀριθμ. 303—304, Ἀύγουστος—Σεπτέμβριος, 1970, σσ. 15—17, 36], Leukosia Kiproi, 1970.
- KLEIN, KARL, *Kurg, Savonia Septemcastrensia*, Marburg, N. G. Elwert Verlag, 1971, 112 p.
- KODOV, PR., *Onuc na slavjanskite r konici v bibliotekata na Akademija na Naukite*, Sofia, Izdate ctvo na B garskata Akademiya na Naukite, 1969, 297 p.
- KONESKI, BLAŽE, *Дифференцијација и поларизација на морфемите во македонскиот јазик* (Extr. de Рeферати на македонските слависти за VI Меѓународен славистичен Конгрес во Прага, Скопје, 1968, p. 29—34)
- KRAIČOVIĆ, MILAN, *Slovensk  politika v srednej Eur pe 1890—1901. Spolupr a Slov kov, Rumunov a Srbov*, Bratislava, Vydavatel'stvo Slovenskej Akad mie Vied, 1971, 300 p.
- KRIARAS, EMANUELE, *Bilinguismo degli ultimi secoli di Bisanzio : Nascita della letteratura neoellenica* (Estratto dagli «Atti del Convegno di studi su lingua parlata e lingua scritta» (Bolletino de Centro di studi filologici e linguistici stehani. vol. XI-1970). Mori—Palermo, 1970, 27 p.
- Krznaena Ode a u Vojvodini*, Novi Sad, Vojvodanski Muzej, 1970-1971, 31 p.
- KUN, PERIA, *Jezik  karakteristike knjiŹevnik djela Dositeja Obradovića*, Sarajevo, Akademija Nauka e Umjetnosti Bosne i Hercegovine. 1970, 287 p.
- LAMBERTZ, MAXIMILIAN, *Die Mythologie der Albaner* [Bearbeitet von Klaus-Henning Schroeder], (Sonderdruck aus Wörterbuch der Mythologie, I, 2, p. 457—509), Ernst Klett, Stuttgart, 1970.
- Literatur-Verzeichnis der politischen Wissenschaften 1970* [Herausgegeben von der Hochschule für Politische Wissenschaften München], Kommissionsverlag · Gunter Oltzog Verlag München, 1970, 399 p.

- To the memory of Basil Laourdas* («Balkan Studies», vol. 12, n° 1 1971), Thessalonique, 1971, 322 p.
- MENARDOU, SIMON, *Τοπωνυμικά και λαογραφικά μελέται*, Leukosia, Δημοσιεύματα του κέντρου επιστημονικών έρευνών, IV, 1970, 374 p.
- I Międzynarodowy Kongres Archeologii Słowiańskiej — Warszawa 14—18 IX 1965 —*, Wrocław-Warszawa—Kraków, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, I (1968), 335 p.; II (1969), 418 p.; VI (1968), 334 p.
- MOHTASCHEMI, MIRJA, *Einführung in die finnische Volkskunde*, Hamburg, Im Selbstverlag, 1970, 51 p.
- ΜΟΥΣΟΠΟΥΛΟΣ, ΝΙΚ. Κ., *Καστορια Παναγία ή Μχυριώπισσα*, Athènes, Έκδοσις Σωματείου «Φίλοι Βυζαντινών μνημείων και Αρχαιότητ των νόμου Καστορίας», 1967, 115 p — 99 p. illustrs.
- Mythos-Scripta in honorem Marti Untersteiner*, Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1970, 268 p.
- PANDEVA, MARGARITA, *Закономерности на международните икономически отношения*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 133 p
- PANOFKY, ERWIN, *Meaning in the visual arts*, Great Britain, Peetrine Books, 1970, 107 p
- PAVLOVIC, ZORAN, *Sluke* (catalogue), Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970, 33 p.
- PETLEVSKI, ORDAN, *Sluke-Crteži*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969, 51 p.
- PETRONIĆ, DRAGUIN, *Слив Црпиаз Ту мика — Гсоморфологика студија* Belgrade, Географска Институт Јован Цвијих", 1970, 112 p.
- PETROVIC, ZORAN, *Sluke-Skulpture*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1970, 39 p
- PJANKA, VLOGIWIČIČ, *Голономастичката на Огрудско-Преспанскиот басен*, Скопје, Институт за македонски јазик „Крсте Мисирков", 1970, 491 p. + 4 illustrs
- POPOV, HRISTO, *Разширениа социјалистичко-демократичко в П Р. Бугарија*, Sofia, Наука и Изкуство, 1970, 256 p.
- PROTIĆ, MIODRAG B., *Sluke-Predmeti*, Belgrade, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 1969.
- PRUNSER, GERNOI, *Oslasiatische Spielkarten, Bielefeld*, Hamburgisches Museum für Völkerkunde und Vorgeschichte, 1969/1970, 149 p.
- SOULOGIANNIS, EUTHIMIOS, TH., 'Ο Δαπόντες, ή Αντίληψίς του περί Ιστορίας και ό πρόσλογος εις τό «Φανάρι γυμνασιών», Athènes, Κείμενα και Μελέται Νεοελληνικήs φιλολογίας, Δεύθυντής: καθηγητής Γεώργιος Θ. Ζώρας, 1970, 11 p
- SOULOGIANNIS, EUTHIMIOS TH., 'Ο Δαπόντες περί εκάβης (Ανάπτυον εκ Ιστ. (1970 τόμου του „Αρχείου εύβοικών μελετών"), 'Εταιρεία ευβοικών σπουδών
- SOUTZOS, DIM., S., *Καλπάζοντας στο Διχά των Αιώνων Σελίδες Ιστορίας του 'Ιππικού μας*, Athènes, 1970, 76 p
- СТАЈЊОН, РЕТКО, *Защита на природата (Правни изследвания)*, София, Издательство на Българската Академия на Науките, 1970, 359 p.
- STANOJEVIĆ, GILGOV, *Jugoslovenske zemle u mlatačko-turckim ratovima XVI—XVIII vijeka*, Belgrade, Издање Историчког Института, 1970, 495 p.
- Свечен собир посветен на 100-Годишнината од раѓањето на Ленин одржан на 17 април 1970 година*, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 37 p.
- Свечен собир посветен на Кито Рацин — Одржан на 13. јуни 1968 година —*, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 18 p.
- Свечен собир на Македонската Академија на Науките и Уметностите при предавањето на диплома на почесен член на претседателот на СФРЈ Јосип*

- Броз Тито—Одржава на 9 јуни 1970—*, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 28 p.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Cilava observată asupra unor piese de arhitectură din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuități artistice Balcan-Dunărene* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică » — T. 14, n° 2 1967, p. 145—153), Bucarest, Ed. Academiei.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Un monument utul din Muntenia Medievală. Cătăluul* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei » — Seria artă plastică —, T. 15, n° 2, 1968, p. 213—220), Bucarest, Ed. Academiei, 1968.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Dreptre un lasemiu sculptat și pictat de la Cozia (În jurul « Despotei » din Mireea cel Bătrân)* (Extr. des « Studii și cercetări de istoria artei — Seria artă plastică » —, T. 16, n° 2 1969, p. 191—208), Bucarest, Ed. Academiei.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Sur les débuts de l'art populaire médiéval roumain* (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire de l'art » — Série Beaux arts —, T. VII, 1970, p. 3—12), Bucarest, Ed. Academiei.
- TODOROVSKI, ГИГОР, *Ма.орекмичекит претел*, Скопје, Институт за национална Историја, 1970, 439 p.
- ТРВЧИОВИЋ, ВОЈСЛАВ, ЛЕОСАВА ТРВЧИОВИЋ, *Доња мошница Дарданска и С.мненска некропола*, Белград, 1970, 119 p. — 10 illustrs
- Trukipakul*, Tallinn, Eesti NSV Rukik Etnograafiamuseum, Kujustus—Kunst, 1970, 15 p — 461 illustrs
- TSAMI, DIMITRIOT G., *Π πρωτολογία τῶς μεγάλου Βασιλείου*, Thessalonique, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἐρευνῶν, 1970, 169 p
- Universita Karlova J. A. Komenskému 1670—1970*, Prague, Universita Karlova, 1970, 223 p.
- ΥΠΙΟΥΔΙΣ, ΓΙΟΥΡΓ, *Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neuzeitlichen Historismus* (Extr. de « Südost-Forschungen », B. XXIX 1970, p. 43—90), Munich, R. Oldenbourg, 1970
- УИНАВГВ, ВУК, *Преглед историје новца у југословенским земљама (XVI—XVIII век)*, Белград, Издање историјског института, 1970, 382 p.
- ВЪНШНА ТЪРГОВИЈА НА ПР БЪЛГАРИЈА, София, Наука и Изкуство, 1969, 654 p.
- WILSON, DICK, *Asia makes: a Continent in transition*, New York, Weybright and Talley, 1970, 460 p.
- УУСЛУК, АНМЛИ N., *Turkiye'de Otuzenmis davin sosyop-ekonomik tabane (1946—1968)*, Ankara, Sevinç Matbasi, 1971, 251 p
- ZAJMOV, JORDAN, *Битолски надице на Иван Владислав — Самодржец български —*, София, Издателство на Българската Академија Науките, 1970, 160 p. + 11 p. illustrs.
- ZORA, GEORGIOS TH., & GEORGIOS TH., Πένθος Θανάτου, Ζωής μάταιων και προς θεόν έπιστροφή, Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινής και Νεοελληνικής Φιλολογίας, 1970, 127 p.
- ZORA, GEORGIOS TH., Ἐπιφανίου Δημητριάδου Δοκίμιον ἰΠερὶ Πενίσης», Athènes, Κείμενα και μελέται Νεοελληνικής Φιλολογίας, 1970, 16 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII – REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE – CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE – IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU–MUZICĂ–CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
 - SÉRIE BEAUX-ARTS
 - SÉRIE THÉÂTRE–MUSIQUE–CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Nicolae Iorga, *istorie al Bizanțului*, ouvrage collectif soigné par EUGEN STĂNESCU, 1971.
- ION BARNEA et ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, *Din istoria Dobrogei*, vol. III, *Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies IX, 1971.
- ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, *Acemiile domnești din București și Iași*, collection « Biblioteca istorică » XXVIII, 1971.
- PETRE DIACONU et DUMITRU VÎLCEANU, *Păciul lui Soare — cetatea bizantină*, collection « Biblioteca de arheologie », XVIII, 1972.
- ALEXANDRU DUȚU, *Cărțile de înțelepciune în cultura română*, collection « Biblioteca istorică », XXXIV, 1972.
- Nicolas Iorga — *l'homme et l'œuvre*, ouvrage collectif soigné par D.M. PIPPIDI, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », série Monographies X, 1972.
- M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, *Nicolae Iorga, a Romanian historian of the Ottoman Empire*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Série Studies 40, 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 2, p. 211—410, BUCAREST, 1973

